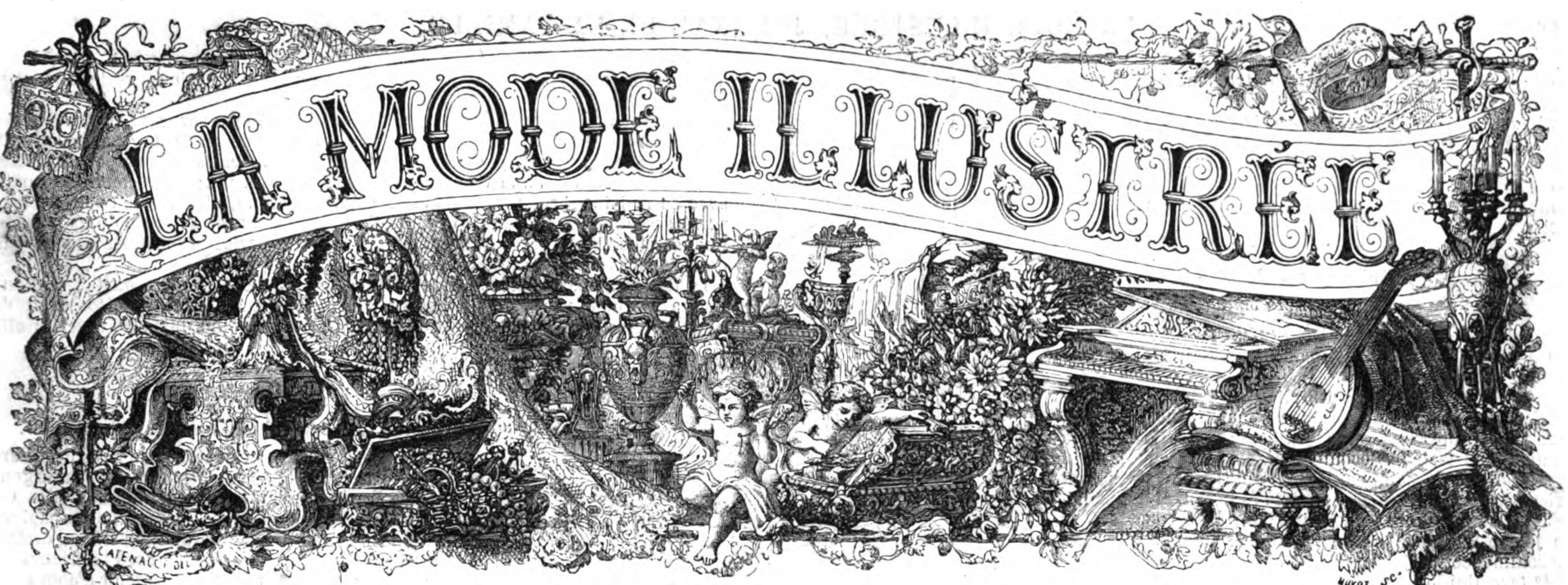
N° 19. SEPTIÈME ANNÉE. Dimanche, 6 mai 1866.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Berceau

INDIEN.

La charpente de ce berceau est si facile à exécuter qu'un père, quelque peu adroit, pourrait la préparer lui-même ; cette charpente se compose uniquement de bâtons ronds, peints à la détrempe avec des couleurs vives..... du bleu, du rouge, du jaune, du vert, du brun, etc.

Le berceau proprement dit, — presque un hamac, — est fait en grosse toile écrue, brodée en laines de couleurs vives, avec glands, cordons, et franges de mêmes laines.

Le dessin représentant la charpente indique que la partie supérieure, c'est-à-dire le bois soutenant les rideaux, peut être soulevée à volonté, pour dégager la tête du berceau ; il suffit de tirer un cordon passé dans le mât principal, dans le bâton qui soutient les anneaux des rideaux, et fixé à une cheville inférieure ; ce cordon soulève le bâton qui soutient les rideaux, et le range près du mât principal.

Le berceau (ou du moins la toile écrue qui le forme) est fait avec quatre bois ronds, transversaux, et autant de bois longs ; les deux bois supérieurs sont un peu plus longs et plus gros que les inférieurs ; on les recouvre avec de la toile posée *à plat*, puis on les garnit avec une bande droite (sorte de lambrequin), brodée au *point russe*, avec des laines de couleurs vives ; on fixe cette bande autour des bâtons, en employant de la laine de deux couleurs, que l'on croise ; on pose les ornements (franges et glands) en suivant les indications de notre dessin. Le berceau est fixé sur la charpente par de gros câbles en laine.



BERCEAU INDIEN.

Semé assorti à la bordure

PUBLIÉE DANS LE N° 16.

Le point de toile, le point d'esprit et le point de reprises composent ce semé, assorti à la bordure précédemment publiée ; ainsi complétés, ces deux dessins pourront servir pour exécuter un très-beau couvre-pied.

Deux bordures en broderie orientale.

Ces dessins serviront pour jupons et petits châles carrés en cachemire blanc, destinés aux petites filles. Les contours des dessins sont faits au point de cordonnet ; l'intérieur est rempli au passé. On exécutera le dessin choisi, soit avec quatre nuances d'une seule couleur sans cesse répétée, soit avec plusieurs couleurs tranchantes.

Pour les petits châles, on fait sous la broderie une frange dans le cachemire même, que l'on *défile* sur une hauteur de 3 à 4 centimètres.

Tabouret de pieds.

On prépare un coussin ovale rempli de paille, ou de crin, — ou de crin *végétal ;* — on mesure sa superficie, qui est facultative, et l'on exécute sur le canevas, coupé d'après cette superficie, le *point natté*, dont nous publions le dessin en grandeur naturelle. On prend pour ce point natté plusieurs nuances de deux ou trois couleurs vives ; on travaille toujours dans la même direction, c'est-à-dire dans le sens de la longueur.

On peut varier indéfiniment ce point *natté*, fait sur du gros canevas ; ainsi le dessin représentant le tabouret terminé est traversé par trois rayures perpendiculaires, faites avec quatre nuances de la teinte *Havane*. La disposition des couleurs figure seule ces rayures, car on exécute le point natté, ainsi que nous l'avons dit, toujours dans le sens horizontal. On facilitera le travail en faisant *d'abord* ces trois rayures Havane, dont la teinte la plus foncée est noire, la plus claire blanche.

Le reste du travail peut être fait, soit avec des restes de laine, soit avec quatre ou cinq nuances vertes, — autant de

nuances rouges, employées alternativement dans les intervalles des nuances *Havane*.

Chaque point de la *natte* couvre six fils en longueur ou hauteur, et se compose de deux demi-points, faits en sens inverse, se croisant comme l'indique le dessin.

On borde le coussin avec une frange noire en laine, et l'on y pose deux poignées faites en gros cordon de laine noire.

Plein au tricot

POUR PETITS RIDEAUX, BONNETS DE NUIT EN FORME DE RÉSILLE, ETC.

On monte le nombre de mailles nécessaires pour l'objet que l'on veut exécuter.

1er *tour*. Une maille à l'endroit; — * 1 jeté, — diminution (c'est-à-dire qu'on lève une maille sans la tricoter, que l'on tricote la suivante, par-dessus laquelle on tire la maille non tricotée). Recommencez toujours depuis *.

2e *tour* (envers de l'ouvrage). Toutes les mailles sont tricotées à l'envers, et chaque jeté représente une maille.

3e *tour*. Une maille à l'endroit; * la maille tricotée dans le jeté est tricotée ensemble avec la maille suivante. Recommencez toujours depuis *.

4e *tour*. Uni, à l'envers.

On répète toujours ces quatre tours.

Entre-deux tricoté.

Le dessin de cet entre-deux se répétant en rayures droites et régulières, on pourra lui donner la largeur voulue, et l'employer à divers usages.

Notre modèle, fait avec du coton à *crochet* no 40, est fait sur 32 mailles. Selon que l'on veut augmenter ou diminuer le nombre des rayures *à jours*, on monte, pour chaque rayure, 4 mailles de plus ou de moins. On tricote toujours en *allant* et *revenant*.

1er *tour*. Une maille *levée* (sans être tricotée), — 5 à l'endroit; — * 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution (c'est-à-dire qu'on lève une maille sans la tricoter, on tricote la suivante, par-dessus laquelle on tire la maille non tricotée). Recommencez depuis *, quatre fois encore, — 6 à l'endroit.

2e et 3e *tours*. Comme le premier tour. On tricote une maille dans chaque jeté.

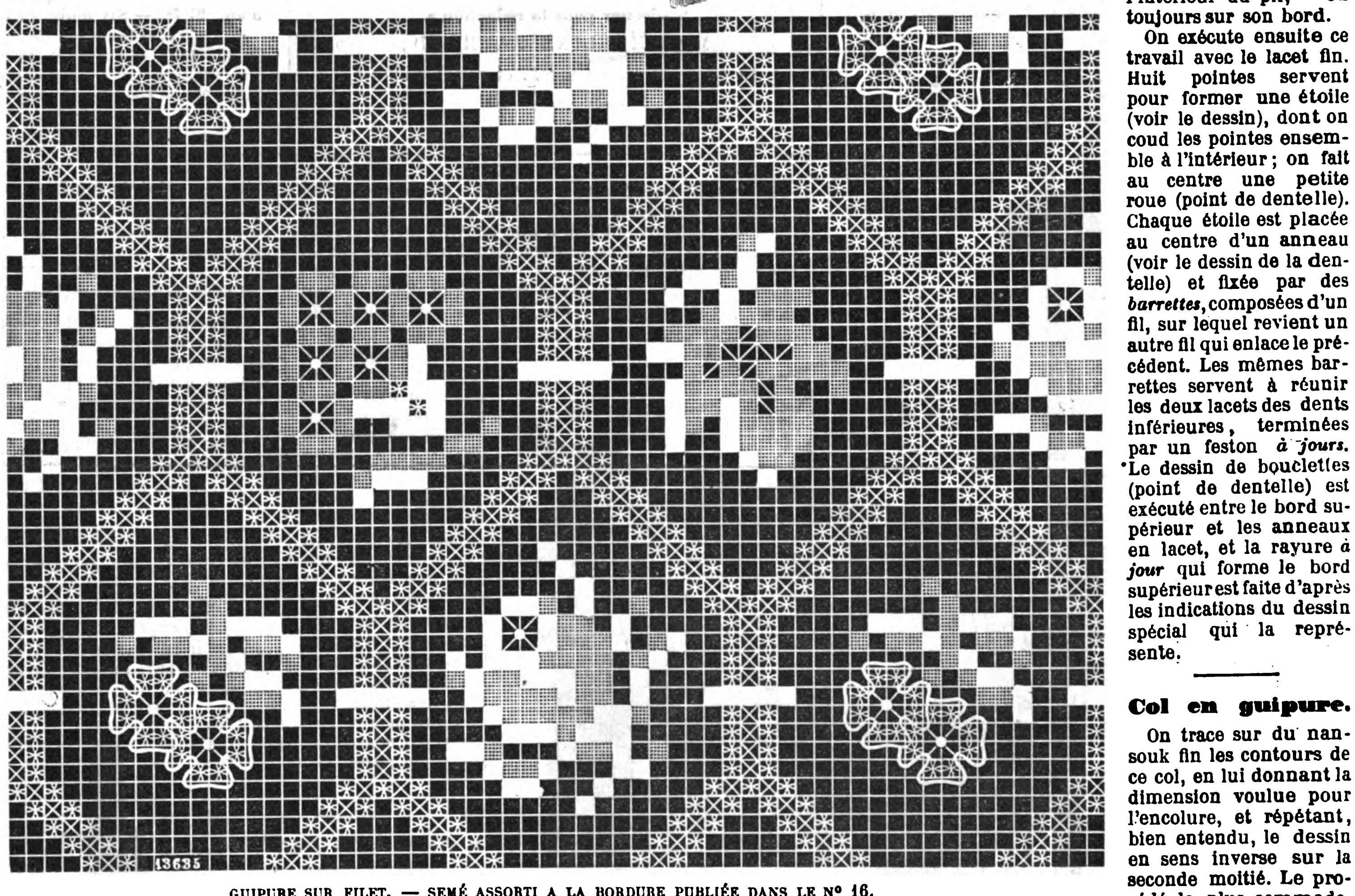
4e *tour*. On démonte les 3 premières mailles, de telle sorte que la 4e devient la première, — 2 à l'endroit; — * 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution. Recommencez quatre fois depuis *; 6 à l'endroit.

5e *tour*. On démonte les trois premières mailles, — 2 à l'endroit; — * 2 à l'endroit, — un jeté, — diminution. Recommencez quatre fois depuis *; une à l'endroit, — 2 jetés, — 3 à l'endroit.

6e *tour*. Une levée, — 5 à l'endroit (sur les 2 jetés on tricote 3 mailles)*; 2 à l'endroit, — on tire le brin sous le jeté du 1er tour, au travers de l'ouvrage; on tricote cette bouclette comme une maille à l'endroit, mais en la serrant, afin de rapprocher les 5 jetés placés les uns au-dessus des autres, — 1 jeté, — diminution. Recommencez quatre fois depuis *; — une à l'endroit, — 2 jetés, — 2 à l'endroit.

7e *tour*. Une levée, — 5 à l'endroit (sur les 2 jetés on tricote 3 mailles); * une à l'endroit; le jeté est tricoté ensemble à l'endroit, avec la maille suivante, — un jeté, — diminution. On recommence quatre fois depuis *; — 6 à l'endroit. On répète toujours du 2e au 7e tour (inclusivement), jusqu'à ce que l'on ait la largeur voulue.

CHARPENTE DU BERCEAU INDIEN.



GUIPURE SUR FILET. — SEMÉ ASSORTI A LA BORDURE PUBLIÉE DANS LE No 16.

Guirlande de feuilles de chêne.

Notre dessin représente un travail de genre nouveau, employé pour orner des cordons de sonnette, des plateaux de lampe, etc.

On monte sur un métier de la percaline verte, sur laquelle on trace isolément les contours des diverses feuilles, que l'on brode au passé, avec plusieurs nuances de laines vertes, brunes, rougeâtres.

On découpe toutes ces feuilles, après avoir indiqué les nervures par des points faits avec de la laine foncée. Chaque tige est préparée en fil d'archal recouvert de laine, et fixée sur chaque feuille. Les glands sont formés avec un peu de ouate, fixée à l'extrémité d'une tige recouverte de laine brune; on recouvre la ouate avec de la laine brune, puis de la soie d'Alger brune, disposées en spirale, traversées régulièrement par des points de feston faits avec de la soie plus fine, de nuance plus claire. La capsule est imitée avec des perles brunes, fixées deux par deux dans les points de feston.

La tige principale, faite en gros fil d'archal, est recouverte de ouate; en l'entourant de laine verte, on fixe les feuilles et les glands, selon la disposition de notre dessin; cette guirlande est ensuite posée sur le fond qu'on lui destine: elle y forme une application en relief.

Dentelle cousue.

MATÉRIAUX : Lacet fin et plat en coton blanc; fil de lin no 80.

Les petits anneaux ovales et les étoiles qu'ils contiennent sont exécutés en fin lacet de coton blanc, dont la largeur est indiquée par le dessin représentant la dentelle. On trace les contours du dessin sur une feuille de papier; on dispose le lacet en anneaux ovales, en lignes droites sur le bord supérieur, en *dents* sur le bord inférieur.

Pour exécuter les petites étoiles, on prend d'abord un lacet un peu large, sur lequel on trace au crayon les lignes et les chiffres qui se trouvent sur le dessin représentant l'exécution de l'étoile; ceci à titre d'essai et de *répétition*. On fait les coutures sur les lignes, en pliant celles-ci toujours sur le même côté, les chiffres indiquant la direction et la succession des plis; les lignes doivent se trouver toujours à l'intérieur du pli, — ou toujours sur son bord.

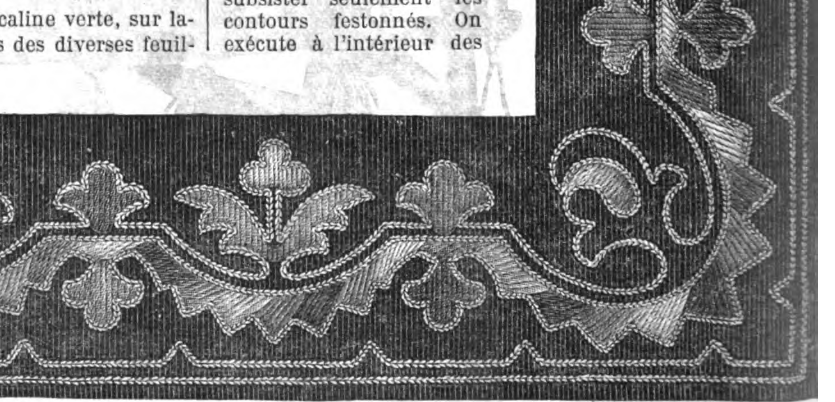
On exécute ensuite ce travail avec le lacet fin. Huit pointes servent pour former une étoile (voir le dessin), dont on coud les pointes ensemble à l'intérieur; on fait au centre une petite roue (point de dentelle). Chaque étoile est placée au centre d'un anneau (voir le dessin de la dentelle) et fixée par des *barrettes*, composées d'un fil, sur lequel revient un autre fil qui enlace le précédent. Les mêmes barrettes servent à réunir les deux lacets des dents inférieures, terminées par un feston *à jours*. Le dessin de bouclettes (point de dentelle) est exécuté entre le bord supérieur et les anneaux en lacet, et la rayure *à jour* qui forme le bord supérieur est faite d'après les indications du dessin spécial qui la représente.

Col en guipure.

On trace sur du nansouk fin les contours de ce col, en lui donnant la dimension voulue pour l'encolure, et répétant, bien entendu, le dessin en sens inverse sur la seconde moitié. Le procédé le plus commode, lorsqu'il s'agit de prendre un dessin publié seulement en moitié, est de calquer d'abord cette moitié, de retourner le papier et d'y calquer sur les contours déjà tracés l'autre moitié, qui se trouve ainsi reproduite en sens inverse.

On trace avec du gros coton tous les contours du dessin, sur le nansouk; on festonne ces contours, puis on découpe partout le nansouk, de façon à laisser subsister seulement les contours festonnés. On exécute à l'intérieur des





DEUX BORDURES EN BRODERIE ORIENTALE.



Leroy Imp Paris

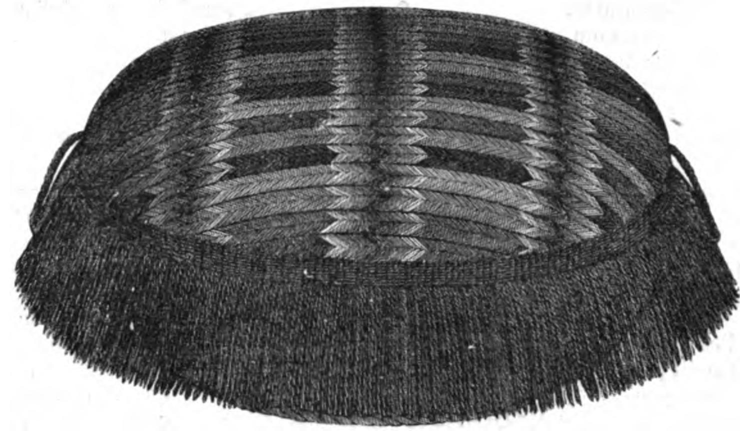
LA MODE ILLUSTRÉE

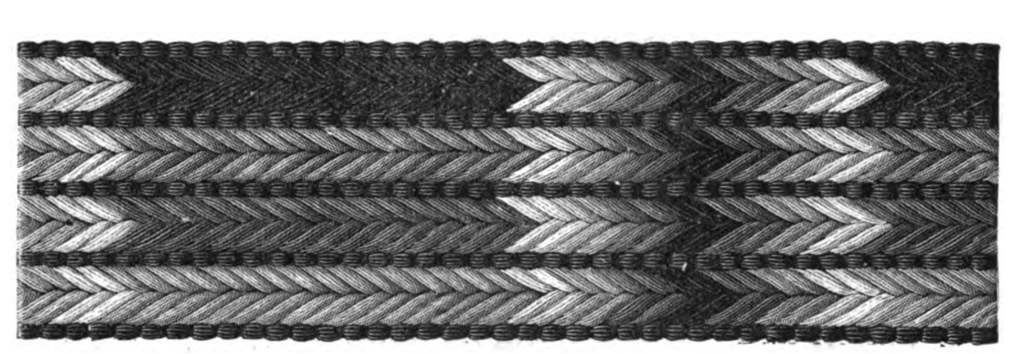
Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

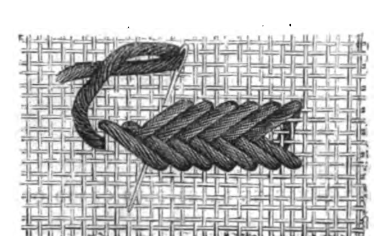
Toilettes de Mme BREANT-CASTEL, 58 bis r. Ste Anne.

Envois de la Mon de COMMISSION GÉNÉRALE, Rue d'Hauteville, 53.

feuilles de trèfle, trois rangées de bouclettes (point de dentelle), en piquant toujours l'aiguille de haut en bas. L'un des dessins qui accompagnent la *dentelle cousue* pourra être consulté pour ce détail.


TABOURET DE PIEDS.


POINT NATTÉ EN GRANDEUR NATURELLE (TABOURET DE PIEDS).


EXÉCUTION DU POINT NATTÉ (TABOURET DE PIEDS).

Tabouret rond

AVEC BANDES EN TAPISSERIE.

Modèle de la maison Allard, rue du Faubourg-du-Temple, 50.

On sait que les tabourets de toute forme figurent dans les mobiliers modernes; le modèle que nous publions se compose de quatre bandes en tapisserie, réunies au centre du tabouret; les intervalles sont remplis par du reps de laine, ou du velours de laine, ou du damas de soie *capitonné*. Tel qu'il est, ce tabouret servira pour piano; en le faisant plus bas, il tiendra lieu d'un pouff. La haute frange qui le borde est mélangée de grelots en laine, rappelant les couleurs de la tapisserie.

Les quatre bandes se terminent en pointe à l'une de leurs extrémités; les lignes blanches (carreaux vides) qui traversent le dessin marquent cette pointe; on les réunit au centre en les cousant ensemble.

DESCRIPTION

DE TOILETTES.

Robe de mohair blanc, à filets bruns, formant de petits carreaux; sur chaque couture réunissant les lés se trouve un galon cachemire; sur le bord de chaque lé une ruche de taffetas brun est posée en l'arrondissant pour remonter jusqu'à la taille de chaque côté du galon de cachemire; à 12 centimètres de distance du bord de la robe la ruche se métamorphose insensiblement en une bande plate qui se rétrécit peu à peu. Paletot pareil à la robe, ajusté par une large ceinture en ruban gros grain brun; le bord du paletot est découpé en *feuilles* arrondies, bordées avec une ruche de taffetas brun se transformant en une bande plate. Même ruche sur les entournures des manches et les revers du paletot entr'ouvert sur un corsage blanc montant. Chapeau de paille blanche garnie de rubans roses.

Robe en foulard vert d'eau, garnie avec trois rouleaux ornés de grelots en cristal blanc; corsage décolleté à manches courtes; à l'intérieur chemisette montante avec manches longues en mohair blanc moucheté de vert; ceinture brodée de grelots soutenant une aumônière de même tissu que la robe. Collier et bracelets de grosses perles vertes. Chapeau en paille blanche, garni de feuillage, de festons et de grelots en cristal; brides en tulle blanc.

MODES.

On me demande parfois d'indiquer ce qu'on désigne par les mots *ensemble de toilette*, pour jeunes filles de douze à quinze ans. Si j'évite de satisfaire cette demande, c'est uniquement dans la crainte de me répéter. Je n'ai, en effet, rien de nouveau à dire sur ce sujet, ces toilettes se composant, comme toutes les autres, d'un jupon pareil à la robe, ou de même nuance que les ornements de la robe, d'un paletot pareil à la robe, fixé sur la taille par une ceinture, d'une toque en paille bordée de velours noir.

Exemple : Jupon en cachemire bleu; robe en mohair gris, ornée de bandes de taffetas bleu; paletot de mohair gris avec bandes et ceinture bleues... Et ainsi de suite en toute étoffe, en toute nuance.

Les mohairs blancs, imprimés, à tout petits dessins noirs, sont peu coûteux et charmants pour toilette de jeunes filles; on en peut demander des échantillons aux *Magasins du Louvre*.

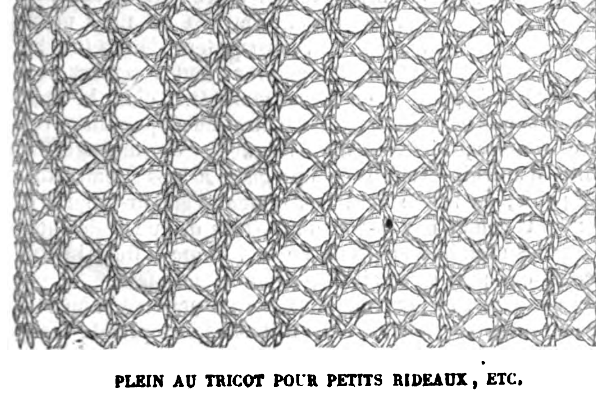
En dehors de l'uni, des rayures plus ou moins larges, des petits dessins imperceptibles, on ne fait, on ne porte rien. Les *sultanes* unies ou blanches à rayures composeront les toilettes très-élégantes de l'été; les étoffes dites *grisailles* sont destinées aux toilettes du matin, aux costumes de voyage, aux jours sombres de l'été. Les anciennes jupes de taffetas noir font concurrence à ces dernières étoffes; on sépare ces jupes de leur corsage, et on les porte *à la ville* avec un corsage blanc et un paletot de taffetas noir.

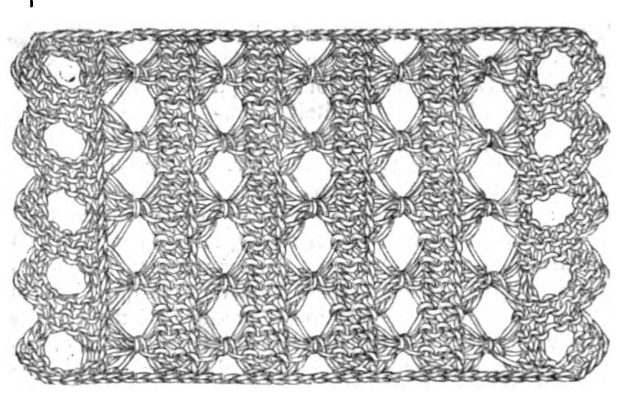
Pour les jours où la température est un peu fraîche, on associe à toutes les jupes des corsages en mohair blanc, brodés en soie noire et perles d'acier, ou garnis de guipures posées sur des rubans de couleur vive. Ces corsages conviennent aux jeunes filles et aux femmes de tout âge, tant que l'embonpoint n'a pas déformé la taille, car je dois dire ici qu'ils épaississent la femme qui les porte... Quand je dis qu'on peut les porter à tout âge, je m'entends... mais il faut aussi que l'on m'entende. Il est évident que l'on doit renoncer à tout corsage blanc du moment où l'on ne peut plus se coiffer en cheveux.

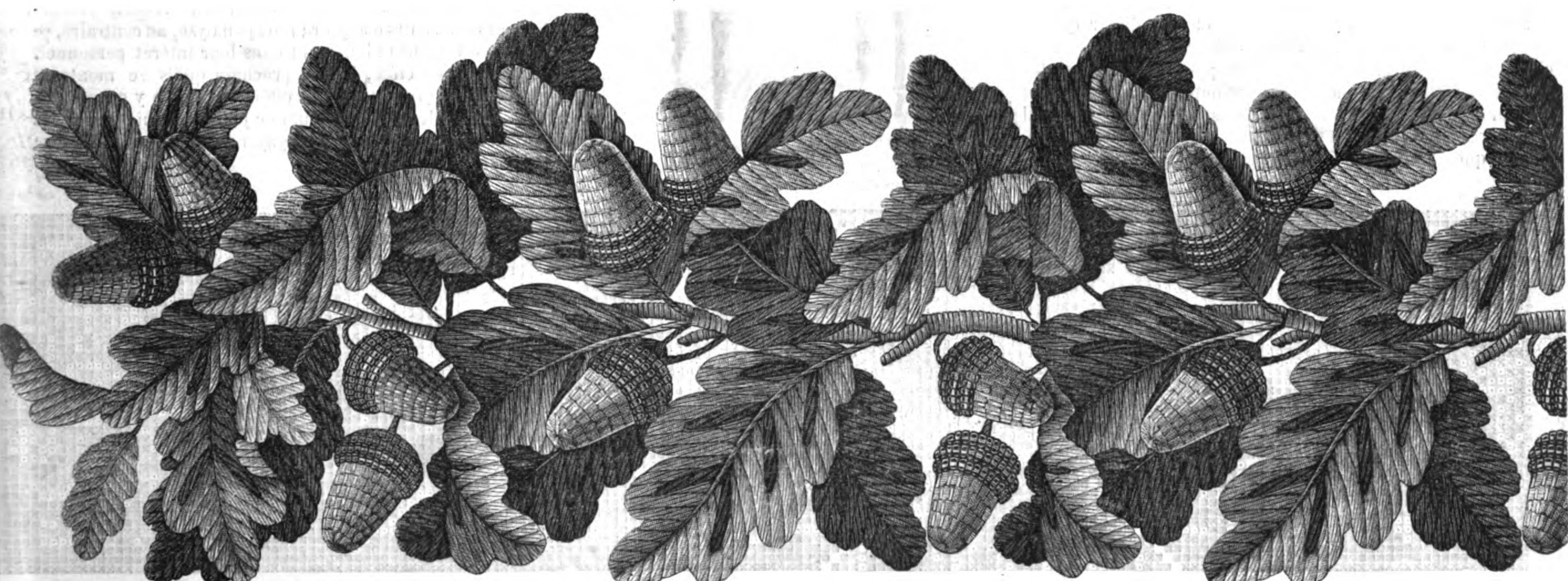
Les robes en étoffes légères se coupent en pointes... Je l'ai dit... mais il paraît que je ne saurais trop le répéter; répétons-le donc, mais en ajoutant que les pointes ne sont pas aussi prononcées pour ces robes que pour celles dont le tissu est plus compacte; ainsi l'on coupera seulement les lés de côté en pointe, derrière et devant, lé non coupé, puis le tout est assemblé droit fil avec biais.

On me demande à quoi servent les paletots de taffetas noir, puisqu'on porte *seulement* des paletots pareils aux robes. Ceci exige, en effet, une explication.

Ce que l'on appelle à Paris de *petites robes*, c'est-à-dire des robes dont le prix d'achat ne dépasse pas cinquante francs, y compris l'étoffe nécessaire pour le paletot, a toujours et peut toujours avoir son pardessus pareil; quand l'étoffe est beaucoup plus coûteuse, tout le monde ne se soucie pas d'augmenter les frais d'achat, et surtout les frais de façon, plus considérables encore à Paris que les précédents; on adopte alors le paletot de taffetas noir, qui, la première année, sert pour les toilettes habillées, et, la seconde année, compose un *négligé* très-présentable moyennant son alliance avec une jupe de taffetas noir dépourvue de son corsage. De plus les dames âgées, et en général toutes les femmes qui ne renouvellent pas chaque année leur toilette, possèdent des robes sans


PLEIN AU TRICOT POUR PETITS RIDEAUX, ETC.


ENTRE-DEUX AU TRICOT.


GUIRLANDE DE FEUILLES DE CHÊNE.

pardessus pareil, et le paletot de taffetas noir leur devient indispensable.

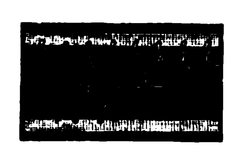
Pour les toilettes très-légères et très-élégantes, on projette, dit-on, des pardessus si courts, si bien fixés par la ceinture mise par dessus, qu'ils seront à peu près pareils aux anciens corsages à basques.

Exemple : Une robe en gaze de Nice à rayures blanches et noires d'égale largeur; la jupe n'a aucune garniture, sinon un très-large ourlet de 20 centimètres; corsage décolleté à manches courtes, complété par une guimpe montante en mousseline et entre-deux brodés à manches longues; paletot de même étoffe découpé en dents assez profondes, lesquelles sont garnies d'une dentelle noire; ceinture noire posée sur le paletot. Ici, on le voit, le paletot tient lieu, en réalité, d'un corsage montant. On sortira cependant avec cette toilette sans y ajouter un autre pardessus.

On m'interroge sans cesse sur l'emploi des dentelles noires extrêmement larges. Je ne puis que répéter ce que j'ai dit plusieurs fois déjà : on ne porte que des paletots, lesquels ne peuvent être garnis avec des dentelles très-larges; il n'y a d'autre parti à prendre que celui de serrer ses dentelles en attendant une mode qui les remettra en honneur, ou de les employer à garnir les mantelets oblongs, également en dentelle noire; ils sont toujours à la mode et complètent une toilette *très-parée.* E. R.

LA PROSPÉRITÉ ET L'ADVERSITÉ.

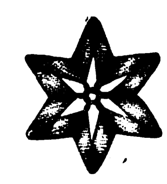
Un moraliste, qui n'est pas infaillible dans ses analyses plus ingénieuses qu'exactes, a dit: *Que le malheur de nos amis ne nous était jamais désagréable.* Je ne cite pas le texte, n'ayant pas le temps de le vérifier, mais seulement le sens de cette maxime, qui serait désolante, si elle était absolument vraie. Elle est fausse dans le sens qu'on lui attribue généralement, que l'auteur lui-même a voulu lui donner. Elle est vraie malheureusement, quand on la considère sous un autre aspect.



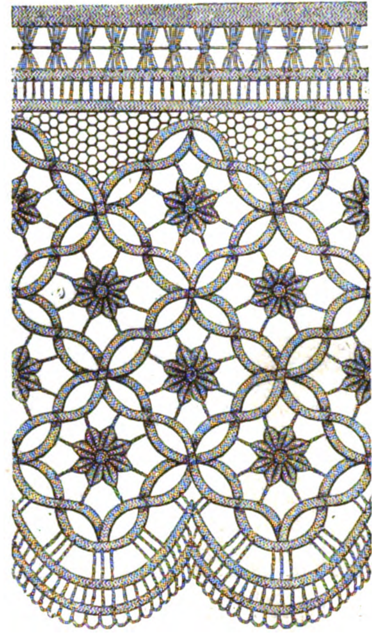
BOUCLETTES (POINT DE DE DENTELLE) POUR LA DENTELLE COUSUE.

Si l'adversité, succédant brusquement à la prospérité chez nos *amis*, ne nous est pas absolument désagréable, c'est surtout parce que les individus parvenus à la prospérité ont beaucoup d'*amis*, sans doute, mais ne sont plus les amis de personne. Le nombre des âmes qui ne se pervertissent pas dans la prospérité, qui se conservent simples, droites, affectueuses et bonnes, malgré le succès, est malheureusement si restreint que la maxime de la Rochefoucauld demeure vraie, sans cependant rabaisser outre mesure le cœur humain.

Il est de nos jours des prospérités si diverses, si nombreuses, des revirements si soudains, que chacun de nous a pu observer les effets produits par l'enivrement de la prospérité comme par les coups de l'adversité; nous avons tous pu constater que la prospérité était la véritable pierre de touche des caractères, qu'elle seule pouvait indiquer leur pureté ou leur alliage. Or, je le demande à tous ceux qui lisent ces lignes: combien y a-t-il d'individus visités par le succès qui méritent d'avoir des amis, et qui sachent conserver ceux qu'ils possédaient? Quand donc arrive la mauvaise fortune, il faudrait posséder des vertus surhumaines, pour s'affliger de l'abaissement subit de ceux qui n'ont su conserver dans la prospérité ni les amitiés anciennes, ni la mémoire des services reçus, ni même la bienveillance que l'on doit à tous ses semblables; ils n'ont plus d'amis, car ils ont eux-mêmes détruit tous les liens d'amitié qui avaient pu se former autour d'eux. Donc la maxime est fausse: le bonheur ou seulement le succès les avait éloignés de leurs égaux, qui devenaient pour eux des inférieurs, et le malheur qui les frappe les trouve entourés des courtisans de la prospérité, c'est-à-dire des individus qui ont supporté les dédains, les inégalités d'humeur, toutes les humiliations par lesquelles les parvenus font expier leurs faveurs; dès lors, qu'y a-t-il de surprenant à ce que leur adversité produise plus de satisfaction que d'affliction? Quelle sympathie pourrait être conservée à ceux qui n'ont vu dans leur prospérité que le pouvoir de renier leurs anciennes amitiés, ou, ce qui est pire peut-être, de les tenir à distance avec une hauteur qui serait odieuse, si elle n'était grotesque? Pour être justes, changeons la maxime de la Rochefoucauld: les amis ne se réjouissent pas de l'adversité succédant à la prospérité, parce que nous ne savons généralement pas conserver nos amis quand nous parvenons au succès. Notre prospérité ne transforme pas nos amis en envieux, — mais elle nous transforme en individus qui ne méritent plus d'avoir des amis!



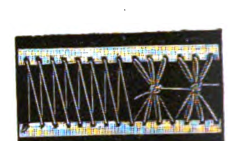
ÉTOILE EN LACET POUR LA DENTELLE COUSUE.



DENTELLE COUSUE.

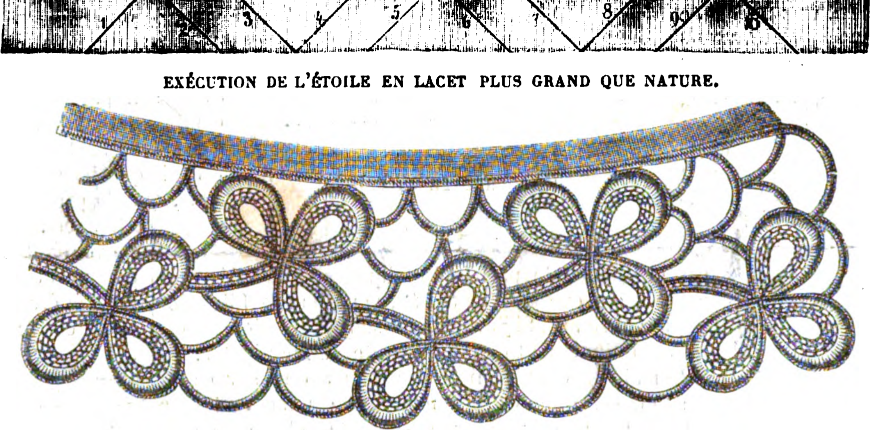
C'est là un fait digne d'arrêter notre attention, et sur lequel nous ne saurions trop méditer; il est inexplicable en apparence, et malheureusement trop fréquent pour qu'il soit possible d'en révoquer l'exactitude. Pourquoi faut-il que le succès ait pour corollaire inévitable un sentiment à la fois bête et méchant? Est-il si difficile de conserver son équilibre en s'élevant? Se peut-il que la fortune, aveugle elle-même, frappe de cécité tous ceux qu'elle visite? Eh quoi! ils perdent du même coup, non-seulement les bons sentiments qu'ils pouvaient posséder, mais encore le discernement qui devrait leur enseigner à préserver leur dignité? Ils ne comprennent pas même qu'ils s'amoindrissent en se plaçant sur des échasses, et que l'enivrement même causé en eux par la prospérité prouve que celle-ci est en désaccord avec leur véritable valeur? Si la fréquence de ces exemples émousse l'indignation qu'ils devraient causer, on ne saurait cependant cesser de s'étonner, en assistant à ce curieux spectacle, en constatant toutes les peines prises par les parvenus pour se rendre à la fois haïssables et ridicules.

La véritable dignité nous enseigne à rester toujours maîtres de notre âme, à nous montrer toujours supérieurs à notre destinée, quelle qu'elle soit, bonne ou mauvaise, éclatante ou misérable.



RAYURE A JOURS POUR LA DENTELLE COUSUE.

La fausse dignité inspirée par la vanité, qui hante toujours les âmes basses et les intelligences inférieures, suggère la roideur, la morgue, tous les symptômes extérieurs qui, pour les sots, sont synonymes de la grandeur; on les voit, en cas de succès, se dépouiller brusquement de la cordialité, pour lui substituer la majesté, qui, selon eux, doit indiquer à leurs anciens égaux..... parfois, hélas! à leurs anciens amis, la distance qui sépare leurs positions respectives. Le naturel les fuit, et ils deviennent gauches en devenant roides, empruntés en voulant se montrer imposants; ils affligent ceux qui les aimaient..... Ils prêtent à rire à ceux pour qui ils étaient et demeurent indifférents.



EXÉCUTION DE L'ÉTOILE EN LACET PLUS GRAND QUE NATURE.

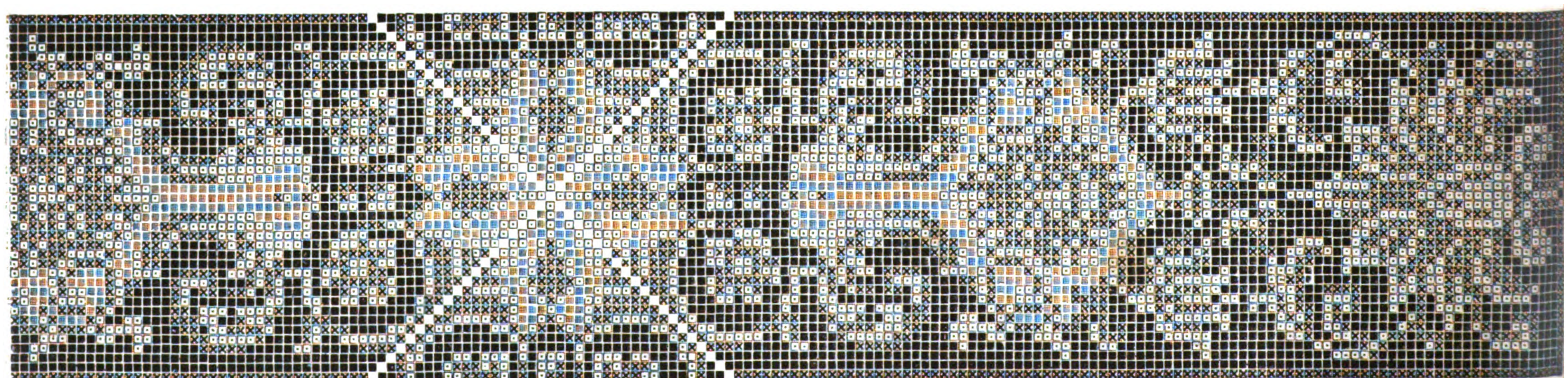
Ce résultat est inévitable, nul ne le niera; d'où vient donc qu'il nous échappe complétement, dès que nous arrivons à la prospérité? D'où vient que celle-ci, en desséchant notre cœur, anéantisse en même temps notre intelligence, et par conséquent détruise en nous même le sentiment conservateur de nos propres intérêts? Nous avons tout à gagner, nous n'avons rien à perdre, en nous montrant, dans la prospérité, tels que nous étions avant d'être élevés par elle, c'est-à-dire simples, bienveillants, soigneux de ménager la dignité d'autrui, désireux d'épargner à nos semblables toute peine, ou même tout froissement d'amour-propre. Et cependant combien y a-t-il d'individus qui ne trébuchent pas sur les premiers échelons de la fortune? Hélas!.... ne les comptons pas, ce serait trop promptement fait.

Les parvenus..... j'entends ceux qui ne peuvent supporter leur élévation, si relative qu'elle soit, sans être pris de vertiges..... les parvenus auraient tort de croire que ces réflexions sont destinées à exciter contre eux l'animadversion de leurs égaux d'hier, devenus, de par une récente prospérité, leurs inférieurs d'aujourd'hui; j'analyse, au contraire, ce sujet peu attrayant uniquement dans leur intérêt personnel. Qu'importe, en effet, à leur prochain qu'ils se montrent détestables ou grotesques? La malice humaine y gagne plus qu'elle n'y perd, car ces erreurs de jugement lui fournissent de précieuses occasions pour s'égayer aux dépens de la sottise s'affirmant sans pudeur.

COL EN GUIPURE.



TABOURET ROND DE LA MAISON ALLARD, rue du Faubourg-du-Temple, 50.



BANDE EN TAPISSERIE POUR LE TABOURET ROND. — Explication des couleurs: ■ Noir. ■ Brun fauve. ■ Gris. ⊡ Blanc (en soie).

On peut constater, en de rares circonstances, tout le prestige qu'exercent ceux qui ne changent pas, en arrivant soit aux honneurs, soit à la richesse, soit à la notoriété; en les retrouvant tels qu'ils étaient avant que la prospérité les eût mis en lumière. Les sceptiques sont ébranlés, les envieux réduits à l'impuissance, les moqueurs désappointés, les amis, enfin, fiers et heureux. Devant ces exemples on sent renaître la foi au bien, trop souvent sujette à chanceler lorsqu'elle se heurte à des changements honteux et douloureux. Quand le contraire se produit, quand on voit cette éternelle comédie de la suffisance, se traduisant par mille symptômes, qui sont les préludes d'une sorte d'insanité d'esprit, aboutissant souvent à une démence bien caractérisée (la statistique démontre que la plus grande partie des aliénés se recrute parmi les individus vaniteux), n'est-il pas vrai que l'on doit plaindre surtout celui qui s'expose à exciter l'aversion et la moquerie? Vous le voyez, c'est dans l'intérêt des parvenus que je plaide en ce moment, et, si je m'efforce de leur démontrer qu'ils font un mauvais calcul, ce n'est pas seulement par sympathie pour les personnes qu'ils humilient. D'une part, les blessures de l'amour-propre ne sont pas mortelles; d'une autre, on ne peut, même avec la meilleure volonté du monde, blesser certaines personnes: il en est qui, sachant analyser les causes, demeurent insensibles aux effets; qui, mesurant l'infériorité morale et intellectuelle du parvenu s'essayant à les humilier, lui renvoient les dédains qu'il leur adresse, et, s'élevant au-dessus de lui par la seule puissance de leur cœur, de leur esprit, de leur dignité, demeurent toujours à l'abri de ses atteintes.

C'est surtout dans l'espoir de diminuer certains vices, que je tente d'attaquer certains défauts: l'envie, l'ingratitude, seraient moins répandues si l'on évitait de les exciter ou de les faire naître. Comment un sentiment sympathique, bienveillant, pourrait-il s'attacher à l'être qui n'aspire qu'à humilier ses semblables? Quelle reconnaissance pourrait demeurer inébranlable, quand celui-là même qui prétend l'inspirer s'attache à rendre le bienfait insupportable à force de hauteur et d'exigences? En examinant l'universelle solidarité qui s'étend de l'un à l'autre et réunit la race humaine, on suspend toute condamnation..... Hélas! les vices de nos semblables sont fils de nos travers: en respectant davantage ceux qui ont besoin de nous, nous les rendrions plus respectables, et même (argument que je réserve pour les natures vaniteuses) plus respectueux. On n'impose pas le respect, en effet: il faut l'obtenir, c'est-à-dire le mériter. La fortune, quel que soit son chiffre, la position, quelle que soit son élévation, ne suffisent pas pour atteindre ce résultat: quand on ne sait pas relever et soutenir ces avantages par la bonté, la simplicité, la bienveillance, on pourra être flatté par quelques-uns, exploité par tous ceux qui se résoudront à supporter une morgue ridicule, mais on ne sera jamais respecté. Ne dites pas que cela vous est indifférent, car vos efforts tendent justement à obtenir le simulacre du respect dont il vous serait si facile pourtant d'avoir la réalité. Quant au respect véritable, involontaire, il a toujours été, il restera toujours l'apanage inaliénable des *gens de bien*, de ceux qui sont dépourvus de la vanité qui prête à rire comme de la roideur qui fait détester. Le charlatanisme des grands sentiments ne suffit pas même pour faire naître ce sentiment, car le respect est clairvoyant; il ne se laisse pas égarer, et se voue uniquement à ceux qui le méritent.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe en sultane grise, avec bordure exécutée en taffetas bleu vif, disposé en bande. La bordure est plus haute devant que sur les côtés et par derrière. Corsage et manches reproduisant la même garniture. Ceinture bleue avec agrafe argentée.

Robe en mohair écru, ornée sur chaque lé avec deux bandes de taffetas brun et une bande de taffetas noir. Corsage en forme de petit paletot.

Robe en linos gris, à bords dentelés, garnis de taffetas violet; même taffetas pour les pattes placées dans chaque dent. Boutons violets recouverts en taffetas. Corsage à basques, répétant la garniture de la robe. Jupon de cachemire violet, orné de lacets noirs en laine.

Il m'a semblé qu'il n'était pas tout à fait inutile d'offrir ce sujet à la méditation de nos lectrices. La femme, en effet, a une action directe sur l'opinion qui jugera son mari, et contribue puissamment à atténuer ou bien à aggraver les torts qui peuvent être imputés à ce dernier. Plus extrêmes en tout que les hommes, les femmes, quand elles se montrent impertinentes ou malveillantes, ne le sont pas à demi. Une femme qui sait comprendre et remplir son rôle, qui sait demeurer simple dans la prospérité, que l'on trouve toujours disposée à soutenir ou bien à aider ceux qui ont besoin d'elle, qui ne se laisse pas éblouir par une fortune soudaine, et n'en extrait pas une conclusion absurde, celle de l'impunité de ses caprices et de ses hauteurs, cette femme peut rallier, conserver toutes les sympathies qui s'écarteraient de son mari, si celui-ci avait le mauvais goût et le mauvais esprit de les blesser; elle calmera les ressentiments qu'il pourrait exciter, elle rachètera les torts dont il se rendrait coupable, elle obligera le blâme le plus autorisé à adoucir ses manifestations. Renversez la situation au contraire; représentez-vous la femme plus vaniteuse et plus hautaine encore que son mari; voyez-la usant de sa situation et des ressources infinies que lui confère l'esprit féminin pour faire peser sur tous ceux qui l'entourent un joug insupportable..... mesurez le mal qu'elle peut faire à son mari, à elle-même, par contre-coup, et prononcez. La bonté, l'aménité, ne sont-elles que des vertus et des qualités? Ne constituent-elles pas en même temps le plus habile de tous les calculs? Je rougis, pour la cause que je défends, de descendre à de semblables arguments, mais je ne puis les négliger, car je n'ignore pas, malheureusement, que les vertus et les qualités ont d'autant plus de chances pour faire des prosélytes qu'elles se présentent sous les dehors de l'intérêt personnel. Plus on vit, plus on compare; plus on analyse, moins l'on comprend que ces vérités ne soient pas évidentes pour tout le monde, que chacun ne se montre pas absolument convaincu de l'intime cohésion qui existe entre le bien, sous toutes ses formes, et notre intérêt particulier. En vérité, on est toujours tenté de dire à ses semblables: « Soyez bons!.... au moins par égoïsme. »

Mon rôle est modeste: il se borne à plaider une bonne cause, au point de vue purement humain; je n'ai pas qualité pour l'élever à d'autres hauteurs, pour transformer ce journal en une chaire. Je dois me contenter, pour le succès même des procès que je plaide, à employer des arguments plus directs, plus aisément acceptables pour tous les caractères. Mais je sais bien qu'en essayant de faire comprendre quelques vérités, qu'en montrant les inconvénients de certains défauts, même au point de vue de l'égoïsme, je fraye la voie à des sentiments plus élevés, à des pensées plus généreuses. Le premier pas



est toujours le plus important. Si je réussis à fixer les réflexions de quelques personnes sur des points qu'elles ont négligé d'examiner; si je réussis à décider chez quelques égoïstes l'essai de la générosité et du dévouement, d'abord comme moyen de décupler leur propre satisfaction, je n'aurai pas fait une œuvre inutile : la voie s'élargira à mesure que l'on y avancera, et, après s'être montré bienveillant, bon, modeste, par calcul, on acceptera aisément d'autres guides, qui conduiront plus loin et plus haut.

C'est aussi aux jeunes filles que je m'adresse. Il y en a beaucoup aujourd'hui (je fais cette confidence à celles qui sont assez heureuses pour recevoir à la fois l'éducation du cœur et celle de l'esprit), il y a, dis-je, beaucoup de jeunes filles qui cultivent leurs talents et s'occupent de leur toilette, en demeurant fermement persuadées que l'éducation la plus désirable est contenue dans ces soins; beaucoup aussi qui imaginent volontiers que la position ou la fortune de leurs parents constitue pour elles une supériorité de nature à les dispenser d'acquérir toutes les autres supériorités. Ces erreurs, facilement excusables en de si jeunes esprits, sont déplorables pour le présent et pour l'avenir: dans le présent, elles détruisent la jeune fille qui doit être la grâce, en même temps que la joie de la famille; dans l'avenir, ces erreurs nous promettent des femmes hautaines pour leurs égales, dures pour leurs inférieures, et exagérant leurs défauts jusqu'à la limite où ils peuvent avoir l'action la plus préjudiciable sur leurs propres intérêts. En vérité, quand on voit crouler ceux qui n'ont pas su être modestes et serviables dans leur prospérité, il est impossible d'exiger des spectateurs une sympathie et des regrets sincères. Comment peut-on plaindre l'adversité de ceux qui n'ont pensé qu'à eux en de meilleurs jours? Quelle sympathie pourrait s'attacher à ceux qui n'ont eu de tendresse que pour eux-mêmes, d'ardeur que pour les petits intérêts de leur vanité? Quand il frappe ceux qui se sont enorgueillis, quand il abaisse les têtes qui ont voulu s'élever superbement, quand il diminue des ressources uniquement employées au service de l'ostentation, ou bien à la satisfaction personnelle, le malheur est considéré comme *un juste retour des choses d'ici-bas*, comme une expiation des torts, petits ou considérables, dont on s'est rendu coupable.

N'oublions pas cependant qu'il dépend toujours de nous d'ennoblir toute infortune et d'obtenir, quoi qu'en puisse dire la Rochefoucauld, l'intérêt et la sympathie de nos semblables. Il s'agit seulement de ne jamais mériter notre malheur. EMMELINE RAYMOND.



A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

Suite.

Mais l'entrevue de la mère avec ses trois enfants n'eut pas le caractère courageux et consolant que sollicitait Marthe; ce fut d'abord une conversation entrecoupée, un échange de lamentations, d'amers regrets, et peu s'en fallut même que la frivole Mme Darmintraz ne laissât entendre que la responsabilité des malheurs actuels devait être en partie imputée à Marthe, qui aurait pu *sauver* la famille, et ne l'avait pas voulu! Si elle n'osa pas énoncer cette ingrate et injuste accusation, elle s'appesantit du moins sur la possibilité qu'il y eût eu de réparer ce désastre pour peu que l'on eût trouvé un peu d'aide.

Mais on ne peut, même quand on est fort malheureux, toujours pleurer et toujours gémir. Louise éprouva la première le besoin de changer le cours de ses pensées.

« Peut-être cela ne sera-t-il pas aussi terrible que nous le pensons d'habiter là-bas dans un beau château.

— Un beau château? Allons donc!» interrompit Mme Darmintraz avec une amère ironie; « je connais cette habitation, car votre père m'y a conduite aussitôt après notre mariage; c'est une vieille maison, affreusement distribuée, dont les chambres sont pour la plupart carrelées, avec une grande cour infecte, et un jardin de paysan..... Et les meubles! Les siéges ne sont pas même élastiques; les rideaux sont faits en toile de Jouy jaune, à bordures rouges, ou rouge, à bordures jaunes. »

Ici les trois enfants firent entendre un chœur de lamentations.

« Mais enfin, » reprit Louise, qui tenait décidément à considérer la situation sous ses aspects les plus consolants et à l'améliorer autant qu'il dépendait d'elle; « mais enfin, il me semble que, si nous emportions notre beau mobilier et les bronzes qui garnissent les cheminées, et les tentures de soie, les bons tapis épais, les fauteuils et les canapés, on pourrait arranger agréablement cette vieille et froide maison.

— Hélas! » répondit Mme Darmintraz, « cette consolation même m'est refusée, l'hôtel est vendu meublé; votre tante prétend qu'il y a assez de meubles chez elle, que l'emballage et le transport de ceux-ci coûteraient une somme trop considérable, qu'il faut emporter seulement quelques brimborions auxquels nous sommes accoutumés, puis quelques-uns de nos plus anciens meubles... justement les plus anciens, ceux qui sont les moins jolis!..... parce qu'ils représentent pour nous des souvenirs.

— Je ne comprends pas, » dit Cécile d'un ton assez acerbe, « pourquoi l'on est obligé d'agir suivant la volonté et les ordres de ma tante; vous et mon père avez bien le droit de faire ce qui vous convient.

— C'est là ce qui te trompe; nous dépendons tous désormais de ma belle-sœur, nous en dépendons absolument. On vend bien autre chose que le mobilier encore...

— Quoi donc? » s'écrièrent les enfants avec épouvante...

— Mes bijoux, mes dentelles, mes cachemires, moins un, le noir, celui qui est le plus ancien de tous, et cela encore, je suppose, parce que c'est le seul que j'aie conservé de ceux qui figuraient dans ma corbeille de mariage; c'est sans doute à son origine que je dois la grâce de le conserver; c'est aussi un souvenir!.... J'ai revendu et changé les autres pour en avoir de plus modernes, et aussi pour ne pas ressembler à ces personnes qui sont forcées de porter toute leur vie les cachemires qu'elles ont reçus en se mariant.... Me voilà bien avancée! »

La pauvre Mme Darmintraz poursuivit ainsi pendant longtemps encore le cours de ses lamentations; plus *enfant* que les enfants devant lesquels elle exhalait imprudemment ses frivoles regrets, elle ne songea pas un seul instant à donner à leurs pensées une direction plus grave et plus juste; elle ne les engagea pas à remercier Dieu de la miséricorde qu'il témoignait encore à leur famille, même en la frappant, puisqu'il permettait que tous conservassent la santé, et même des ressources qui les mettraient à l'abri du besoin; elle ne leur parla pas même de la reconnaissance que tous devaient à Marthe, qui aurait pu être, s'ils l'avaient voulu, leur conseiller dans la prospérité, et qui devenait dans leur détresse leur appui unique mais inébranlable, leur bienfaitrice, l'image enfin de la Providence, subvenant aux besoins de toute la famille, et veillant sur chacun d'entre eux.

M. Darmintraz souffrait sans doute de renoncer à une profession qu'il avait aimée, et qui lui avait donné de beaux succès; mais il souffrait surtout du désespoir que sa ruine causait à sa famille. Dans l'un de ces moments où le cœur brisé par le chagrin s'épanche plus facilement et se laisse voir sans déguisement, il avait avoué à sa sœur qu'il était las, horriblement las de soulever chaque jour un poids de plus en plus considérable; que les goûts de luxe, les habitudes toujours plus dispendieuses de sa famille, avaient absorbé des sommes dont l'emploi plus sage aurait pu leur épargner le malheur qui les frappait. « Mais, » ajoutait-il, « fatigué par un labeur surhumain, toujours penché sur mon bureau, toujours méditant des opérations nouvelles pour alimenter notre dépense, j'étais absolument incapable de soutenir une lutte acharnée pour faire régler plus raisonnablement l'usage du fruit de mon travail; ma santé se ressentait depuis quelque temps de cet excès de fatigue et d'inquiétude; j'aurais succombé à la peine!

— Bénie soit la ruine! » répondit Marthe, « car tu lui devras le repos et la santé. »

Les derniers événements qui accompagnent le départ d'une famille rompant brusquement avec son passé et ses habitudes sont pénibles entre tous; il faut abandonner tout ce que l'on connaissait, renoncer à tout ce qui satisfaisait les goûts particuliers de chacun, à tout ce qui s'est accumulé insensiblement, et représente dans son ensemble des préférences et des souvenirs.

Le lendemain de ce jour où la famille, instruite de son malheur, se réunit dans la salle à manger pour obéir à l'étiquette établie, et s'assit autour d'une table garnie comme de coutume, mais ne toucha que pour la forme au dîner servi par les domestiques non encore remerciés, Marthe quitta Paris dès six heures du matin; elle allait faire ses adieux à une vieille dame de ses amies qui habitait une maison située à Saint-Germain et partait elle-même pour se rendre chez sa fille. Elle obtint aisément de disposer de cette habitation pour quelques jours, et y conduisit sa belle-sœur, les trois enfants et Ambroisine, chargée de les servir. Marthe revint à Paris pour aider, pour soigner son frère, pour présider à l'emballage des objets et des effets que l'on emportait, prenant, selon son invariable coutume, la part la plus lourde dans le malheur commun.

On vendit, comme l'avait annoncé Mme Darmintraz, tous les effets que leur richesse rendait inutiles; on vendit aussi cette argenterie si bien ciselée, plus élégante que pesante, qui avait figuré dans les grands dîners donnés par le banquier. « A quoi bon garder tout cela? » disait Marthe; « n'avons-nous pas à la campagne notre vieille argenterie de famille? » On réduisit enfin autant que possible le nombre des inutilités, et, quinze jours environ après ces événements, M. Darmintraz vint avec sa sœur chercher sa famille à Saint-Germain. On traversa seulement Paris pour se rendre à la gare du chemin de fer d'Orléans. Les enfants et leur mère, penchés aux portières de la voiture qui les enlevait à ce Paris si regretté, où leur vie s'était écoulée au milieu des plaisirs, jetaient avidement un dernier coup d'œil sur ces rues, ces boulevards si familiers. Enfin, on arriva à la gare, on monta en wagon; le coup de sifflet du chef de gare retentit, la machine respira bruyamment..... puis le train se mit en marche. C'en était fait: on laissait Paris derrière soi, plongé dans cette brume déjà lointaine.

Mme Darmintraz, appuyée dans un coin, fermait obstinément les yeux; elle étendit machinalement la main au bout de quelques instants, et rencontra à sa grande surprise son flacon, ce flacon de sels qui se trouvait toujours à sa portée sur sa chaise longue placée près d'elle; elle rouvrit les yeux, et Louise lui dit tout bas:

« C'est la tante Marthe qui a mis là ton flacon. »

M. Darmintraz causait avec sa sœur de la maison paternelle.

« Tu y trouveras quelques changements, » disait Marthe, « pas beaucoup..... mais enfin quelques-uns, que tu approuveras, j'en suis sûre. Tu sais que notre père ne voulait rien sacrifier à l'agrément; mais, dans les dernières années de sa vie, il redoublait de tendresse pour moi, et il cherchait à deviner ce qui pourrait me plaire, pour me demander de faire faire quelques réparations ou quelques embellissements. Ainsi, la cour de la ferme ne sert plus de passage pour arriver à la maison; on l'en a isolée au contraire, et le jardin, un peu mieux soigné, est précédé d'un parterre à allées sablées, avec lequel la maison communique directement; il a suffi pour cela de transformer quatre fenêtres en portes vitrées. Je n'ai point de fleurs rares, mais j'ai beaucoup de fleurs communes, ce qui, à mon avis, est infiniment plus agréable. Nous avons fait parqueter plusieurs chambres; j'en suis charmée à cause d'Hortense, qui aurait sans doute trouvé l'aspect des carreaux de brique très-désagréable. Quant à tes filles, il faudra bien qu'elles s'y habituent; leurs chambres sont carrelées comme celle que nous réserverons à Edmond, qui viendra nous voir du samedi soir au lundi matin, car il sera placé à D***; j'ai reçu, avant de partir, une lettre qui m'en donne l'assurance; toi, mon frère, tu auras la chambre de notre père; tout à côté est celle où notre mère a vécu; c'est là que nous installerons Hortense. Près de ma chambre et de la bibliothèque qui me sert en même temps de cabinet, se trouvent deux petites pièces fort gaies: nous y placerons Cécile et Louise; il ne faut pas vous attendre à trouver un mobilier somptueux, mais, avec un peu de bonne volonté, vous vous accommoderez de la vieille habitation, et vous pourrez y passer des jours tout au moins paisibles..... Je n'excepte pas de cet espoir même vous, ma sœur, » ajouta Marthe en s'adressant à Mme Darmintraz.

Celle-ci soupira.

« Vous vous plaigniez pourtant, » dit-elle, « de votre fermier depuis quelque temps; vous disiez qu'il y avait beaucoup de désordre dans votre maison.

— Cela est vrai, mais nous remédierons à tout cela; le fermier est vieux, son activité s'est ralentie; mais je ne pouvais, pour des motifs d'intérêts purement personnels, infliger à cet homme, qui a été probe et habile dans sa gestion, le chagrin de se voir remplacé pour cause d'insuffisance. Maintenant, c'est tout à fait différent; il donnera encore de bons conseils à mon frère, et nous arriverons peu à peu à accomplir sa besogne sans qu'il s'en trouve humilié, puisque nous aurons souvent recours à son expérience.

— Comme les journées doivent sembler longues à la campagne! » dit Cécile.

« On les trouve toujours trop courtes, » répondit Marthe, « car on y a beaucoup de travail, et des occupations de natures très-diverses.

— Et les soirées? » reprit Edmond d'un ton découragé.

« Comme on se lève matin, que l'on se fatigue beaucoup dans le courant de la journée, on est très-pressé d'aller se coucher. Quand vous y serez, vous verrez qu'à dix heures du soir on est profondément endormi. Du reste, cela doit peu t'importer, Edmond, car tu habiteras la ville..... une petite ville, c'est vrai, et les habitudes n'y diffèrent pas beaucoup de celles qui vont devenir les nôtres. »

La nuit était venue; chacun s'accommoda de son mieux pour sommeiller, et les trois enfants ne tardèrent pas à jouir du privilége de leur âge, c'est-à-dire à s'endormir, en dépit du chagrin, des inquiétudes, de l'incommodité du wagon et de la perspective, — désolée suivant eux, — qui s'offrait à leurs regards. Un petit oreiller, emporté par la prévoyante Marthe, fut glissé derrière la tête de Mme Darmintraz, qui, elle aussi, mobile et légère d'humeur comme ses enfants, sommeilla bientôt paisiblement. Le frère et la sœur seuls restèrent éveillés et continuèrent à causer à voix basse en faisant des plans d'avenir. Grâce à l'énergie, à la confiance de Marthe, grâce à l'ingénieuse et affectueuse habileté avec laquelle elle s'appliquait à analyser les bons côtés de la situation, M. Darmintraz se sentait peu à peu dégagé des cruels soucis qui le dévoraient depuis si longtemps.

Vers cinq heures du matin on arriva à V***; on devait y quitter le chemin de fer, se reposer pendant une partie de la journée, puis prendre la diligence jusqu'à la petite ville voisine de la propriété de Mlle Darmintraz; là, on devait trouver la carriole du fermier, qui emmènerait toute la famille.

Ambroisine, aussi infatigable que sa maîtresse, s'occupa, dès qu'on eut quitté le wagon, de procurer à toute la famille au moins une partie des *aises* auxquelles tous ses membres étaient accoutumés: de l'eau chaude se trouva comme par enchantement sur les tables de toilette, et quand chacun fut rafraîchi par un changement de costume, la famille se réunit autour d'une table sur laquelle le déjeuner était servi. Mme Darmintraz trouva devant elle la grande tasse de vermeil dans laquelle elle prenait ordinairement son chocolat; il était savamment préparé avec un lait crémeux, et Louise, prenant la parole, affirma que le déjeuner était bien meilleur qu'à Paris.

« Oui, » dit Mme Darmintraz en jetant pour la première fois un regard de gratitude à sa belle-sœur; « cela est vrai, mais il n'en sera pas toujours ainsi.

— Pourquoi donc? » répondit Marthe. « Nous pouvons

faire venir votre chocolat de Paris, si vous y tenez, et quant au lait, si mes nièces veulent serveiller un peu l'étable, vous en aurez qui sera meilleur encore. »

Cécile fut, on le pense bien, légèrement révoltée par cette insinuation. Surveiller l'étable, elle, une *élégante* de Paris! Mais Louise semblait beaucoup plus résignée à son sort, et elle décida, séance tenante, qu'elle *essayerait*. Quant à Edmond, il paraissait fort rasséréné; il chantonnait même entre ses dents, et sa tante l'examinait avec curiosité. Quand le déjeuner fut fini, Marthe disparut. Cécile se retira dans la chambre qu'elle avait occupée, et qui communiquait avec celle de sa tante; elle y fut peu après rejointe par son frère.

« Tu es bien gai, » lui dit-elle d'un ton de reproche.....

« C'est que j'ai réfléchi, » répondit Edmond, « et je suis certain d'avoir deviné juste.

— Deviné, quoi donc?

— Vois-tu, Cécile, je suis sûr qu'il se joue une comédie autour de nous. Notre tante a toujours détesté Paris, et depuis qu'elle est chez nous, elle a toujours travaillé à en détacher mon père; ils auront trouvé que nous dépensions trop d'argent à la maison, et auront arrangé ensemble un simulacre de ruine, de liquidation, pour installer la famille à la campagne, dans cette campagne que la tante Marthe aime tant. On a trompé maman comme on nous trompe; on veut nous donner à tous une leçon, et quand on nous trouvera suffisamment amendés, économes, vertueux en un mot, nous apprendrons que nous sommes toujours riches, et très-riches.

— Sur quelles preuves établis-tu ces suppositions?

— Il y a mille indices, insaisissables peut-être quand on n'est pas doué de la faculté d'observer, » ajouta Edmond en se rengorgeant, « mais irrécusables quand on les rapproche. Voyons, de bonne foi, quand on est aussi radicalement ruinés, peut-on supporter les frais considérables que coûte ce déplacement? Sais-tu bien qu'on a expédié cinquante caisses de Paris? qu'on a emporté toute la bibliothèque dé notre père, plusieurs meubles de maman, et jusqu'à sa chaise longue, le grand piano de Pleyel, une foule de petits objets parfaitement inutiles, mais auxquels notre mère et notre père étaient accoutumés?

— Cela ne prouve pas grand'chose, » répondit Cécile, qui, on le voyait, regrettait de ne pouvoir se rattacher à l'espérance dont son frère s'enivrait. « Tu connais la tante Marthe; tu sais comme elle est en même temps dure et bonne, sévère pour nous, toujours opposée aux dépenses que l'on faisait pour nous, et cependant toujours empressée de faire plaisir à tout le monde. Je crois qu'elle a voulu tout simplement rendre ce changement d'existence moins désagréable à nos parents; voilà tout. Va, nous sommes exilés, et pour toujours!

— En vérité, tu es insupportable, » répartit Edmond avec emportement..... tu jettes toujours le manche après la cognée, tu t'appliques toujours à souffler sur toutes les espérances les plus plausibles..... »

Et le jeune homme quitta la chambre de sa sœur en fermant la porte avec violence.

Marthe était dans sa chambre; elle avait entendu cette conversation; elle l'avait écoutée avec tristesse. « Ainsi donc, » se disait-elle, « tout est à refaire de côté-là; ce n'est point, ainsi que je commençais à l'espérer, la salutaire influence de l'infortune qui agissait sur ce garçon, mais seulement le lâche espoir de retrouver son luxe et son oisiveté après un temps d'épreuve plus ou moins court! Eh bien! il saura la vérité, appuyée sur des chiffres; je couperai ce dernier câble qui le rattache au passé avec lequel il ne veut pas rompre; je le livrerai, pieds et poings liés, aux privations en me fiant à leur action pour le réformer. »

On se rendit au bureau de la diligence, et, lorsqu'il fallut se caser dans cette voiture incommode, Mme Darmintraz et ses filles firent entendre une série de lamentations que Marthe écouta avec impassibilité, sans même essayer de raviver leur courage et de leur conseiller la patience. Ce fut bien pis encore lorsqu'on quitta la diligence, et qu'il fallut monter dans la carriole envoyée par le fermier; on prit à travers champs des chemins qui n'avaient aucune analogie avec le macadam parisien, si ce n'est par la boue qui, de temps en temps, rejaillissait en éclaboussures jusque sur le visage des voyageurs. Mme Darmintraz, après avoir poussé quelques cris perçants, et déclaré que sa vie était en danger, vaincue enfin par le calme de son mari et de sa belle-sœur, se résigna à se taire et à supporter, comme le lui conseillait Marthe, ce qui ne pouvait être empêché. La nuit tombait au moment où l'on s'arrêta à l'extrémité d'un petit bourg devant une massive porte cochère; on entendit à l'intérieur un formidable cliquetis de grosses clefs, de serrures, on dévissa des barres; enfin la porte s'ouvrit, la carriole entra dans la cour, et vint s'arrêter devant une porte du rez-de-chaussée; là, une jeune fille élevait au-dessus de sa tête un bougeoir en cuivre, dans lequel se trouvait une chandelle; son père, le fermier de Mlle Darmintraz, se tenait près d'elle entouré de trois ou quatre garçons de ferme..... Marthe descendit la première.

« Soyez la bienvenue, » lui dit le vieillard avec attendrissement..... « Dieu soit loué, puisqu'il nous a rendu notre bonne demoiselle.

— Merci de votre accueil, mes amis, » répondit Marthe; « je suis heureuse de me retrouver avec vous..... » Puis, se tournant vers sa belle-sœur, vers son frère: « Voici la maison, » leur dit-elle affectueusement; « je ne suis plus chez moi, nous sommes tous chez nous. »

Ambroisine se signa dévotement, pour marquer la joie et la reconnaissance de retrouver enfin *la maison*.

Suivant les instructions envoyées par Marthe, on avait allumé du feu dans toutes les pièces; chacun des voyageurs fut conduit dans la chambre qui lui était destinée, et prévenu que le souper aurait lieu ce jour-là, par exception, à neuf heures, c'est-à-dire une heure plus tard que de coutume.

Malgré les soins dont ils se trouvaient l'objet, la femme et les enfants de M. Darmintraz furent désagréablement impressionnés par l'aspect de l'habitation qu'ils ne tardèrent pas à qualifier de *vieille masure*. Un escalier, dont les marches étaient mi-partie carrelées, mi-partie en bois, pourvu d'une rampe en fer forgé, conduisait à tous les étages. Qu'il y avait loin, hélas! de cet escalier à ceux que l'on connaissait à Paris, sur lesquels un tapis pourpre tranchait si agréablement sur les marches blanches, tandis qu'une élégante rampe d'acier et d'or présentait son appui! Mme Darmintraz pleura en examinant sa chambre, qui était, non pas parquetée, mais planchéiée!..... et qui avait deux petits tapis posés, l'un devant un vaste lit garni de serge verte, l'autre devant la cheminée. Le mobilier appartenait au style peu gracieux, il faut en convenir, de l'Empire, et se composait d'une commode, de quatre fauteuils et de six chaises recouvertes, comme les fauteuils, avec du velours d'Utrecht très-fané. Le cabinet de toilette adjacent était meublé de deux tables en bois blanc recouvertes de toile cirée, servant, l'une de lavabo, l'autre de table de coiffure; il n'y avait en outre dans ce cabinet que deux chaises de paille.

Cécile et Louise furent introduites dans deux petites chambres voisines l'une de l'autre, carrelées et garnies du strict nécessaire; un lit en bois peint, deux tables, une grande armoire fixée au mur, quatre chaises en paille, un étroit tapis devant le lit, des rideaux en toile de Jouy jaune à la fenêtre: — voilà tout ce qu'elles aperçurent en inspectant d'un rapide coup d'œil le mobilier qui leur était destiné, et qui était le même dans chacune des deux chambres. Celle d'Edmond était tout aussi simple; mais, soutenu par les espérances qu'il s'obstinait à conserver, le jeune homme prit sa chambre et son mobilier en patience.

A neuf heures précises une grosse cloche enrouée fut mise en mouvement, et toute la famille se réunit dans la salle à manger qui était située au rez-de-chaussée. La table, éclairée par une lampe de cuivre peint en vert foncé suspendue au plafond, était couverte d'une grosse nappe fort blanche; des chaises recouvertes en paille attendaient les convives.

Le souper se composait d'un morceau de bœuf, d'un plat de pommes de terre, d'une compote faite avec quelques poires échappées aux rigueurs de l'hiver. Quelque *grossière* que fût cette nourriture, M. Darmintraz et ses enfants firent honneur au repas; ce qu'il y eut de plus surprenant, ce fut de voir Mme Darmintraz elle-même redemander des pommes de terre! On fut se coucher aussitôt après le souper, et, grâce sans doute à la fatigue du voyage, tout le monde dormit bien.

Marthe se leva, selon sa coutume de campagne, à six heures; elle visita sa maison, son jardin, la ferme, et, lorsque deux heures plus tard elle aperçut son neveu penché à la fenêtre de sa chambre, elle lui fit signe de venir la rejoindre, et le conduisit dans la bibliothèque, où elle s'enferma avec lui.

« Edmond, » lui dit-elle d'un air assez sévère, « tu iras dès aujourd'hui, avec ton père et avec moi, à la ville, faire une visite à ton chef futur; tu entreras en fonctions le plus tôt possible, dès cette semaine si on le demande. Tu as 1,200 francs d'appointements, avec lesquels il faut suffire à ton entretien et à ta subsistance. »

Edmond tressaillit.

« Mais, ma tante, cela est impossible!

— Cela est possible au contraire, je m'en suis informée; d'ailleurs, tout ce qui est inévitable est possible. Ta position peut s'améliorer d'ailleurs, si tes chefs sont contents de toi et de ton travail. Afin de te convaincre de la nécessité où tu te trouves de gagner désormais ton pain, je vais placer quelques chiffres sous tes yeux.

« Quand je suis venue m'installer chez vous j'avais une belle fortune qui s'élevait..... peu importe, du reste, le chiffre auquel elle s'élevait; qu'il te suffise de savoir qu'aujourd'hui il me reste cette propriété dont le rapport brut est de 8,000 francs; sur ce revenu nous devrons vivre tous, et pourvoir aux dépenses de l'exploitation. J'ai mis en réserve, quand la liquidation de ton père a été terminée, une somme de 60,000 francs qui représente vos trois dots; quand vous vous marierez, je donnerai 20,000 francs à chacun d'entre vous. Il ne nous reste pas une obole en dehors de ce domaine, je t'en donne ma parole d'honneur, entends-tu? A ton âge, mon enfant, on se crée volontiers des illusions, et l'on croit aisément ce que l'on désire; tu pourrais imaginer quelque roman, supposer qu'il s'agit pour vous d'une courte épreuve à l'issue de laquelle nous vous restituerions votre hôtel et votre existence parisienne. Les livres de commerce de ton père arriveront avec sa bibliothèque; tu pourras lui demander à prendre connaissance des affaires de sa liquidation, et te convaincre ainsi que la destinée, meilleure pour toi que tu ne le supposes en ce moment, ne te réserve pas ce dénoûment doré que tu rêves peut-être.

« Je dois aussi te prévenir que, s'il t'arrivait de contracter une dette quelconque, si minime qu'elle pût être, fût-elle de dix francs, je ne la payerais pas; désormais je défends, non mon bien, mais la subsistance de ta mère, de tes sœurs, et..... tu me connais?... je la défendrai vaillamment. Tu n'as, je te le répète, point d'autre issue à espérer pour ta situation présente que celle ouverte par un travail persistant: là sera l'amélioration.... nulle part ailleurs. Désormais je n'aurai plus de conseils à t'adresser; tu es entre les mains de deux guides qui seront plus habiles que moi pour te convaincre: la nécessité et l'adversité. — Déjà neuf heures! et l'on ne déjeune pas encore!..... C'est bon pour aujourd'hui..... »

Et la tante Marthe se hâta de quitter la bibliothèque, où elle laissa son neveu terrifié au milieu des ruines éparses des jolis châteaux en Espagne qu'il édifiait depuis quatre heures.

Au déjeuner, Marthe prévint la famille que ce premier repas aurait désormais lieu à huit heures. Mme Darmintraz seule était exceptée de cette règle, et il lui était loisible, bien entendu, de se faire servir son chocolat à l'heure qui lui conviendrait le mieux.

« Quant à nous, » ajouta Marthe, « comme nous aurons chacun nos occupations, il faut bien régler nos habitudes; c'est l'ordre qui double le temps dont on peut disposer et fait tout prospérer. »

Il n'y avait guère qu'une demi-heure de distance entre l'habitation de Mlle Darmintraz et la petite ville où Edmond allait s'établir; son père le conduisit chez le principal administrateur du chemin de fer, et pendant cette visite Marthe alla prendre quelques dispositions pour l'installation de son neveu; elle loua pour lui une modeste chambre, conclut avec une locataire de la maison qu'Edmond allait habiter quelques arrangements relatifs à son ménage, et revint triomphante. Le loyer et la nourriture coûteraient 50 francs par mois; il resterait donc à Edmond 600 francs par an pour son habillement et tous les autres menus frais de son existence, c'est-à-dire beaucoup plus que le nécessaire.

La tante Marthe imprimait à tout ce qui l'entourait une impulsion si énergique qu'au bout de peu de jours tout se trouva réglé. Edmond était installé à la ville voisine. M. Darmintraz s'appliquait à l'agriculture, sous la direction du vieux fermier; il inspectait les travaux faits, il notait les améliorations à faire, il passait ses journées aux champs, et revenait harassé, mais satisfait, et très-empressé de prendre place à la table, autour de laquelle il retrouvait sa famille. Là on lui servait un repas bien simple, mais il le prenait avec plus de plaisir qu'il n'en éprouvait naguère devant les mets ingénieux composés par l'habile chef de sa cuisine, et si élégamment servis par son imposant maître d'hôtel. On dînait à midi, on soupait à huit heures, et la soirée se prolongeait rarement, car M. Darmintraz était fatigué; cependant on lisait un peu, on causait, et Marthe, après avoir veillé à tous les détails du ménage, se faisait apporter sa grande corbeille, et prenait part à la conversation tout en travaillant.

Mme Darmintraz et ses filles étaient encore fort dépaysées; aucune d'entre elles n'avait l'habitude du travail, et les journées pour elles étaient composées de vingt-quatre heures au moins, selon la remarque faite par Mme Darmintraz. Un soir, — c'était avant le souper, — Marthe paraissait plus affairée que de coutume; elle vint s'installer près de la lampe qui brûlait sur la grande table ronde du salon, et Ambroisine lui apporta un énorme paquet de vieux linge. Marthe se mit à tailler et à préparer une foule d'objets que Louise vint examiner avec curiosité; elle était oisive et s'ennuyait; elle avait pris et quitté quelques livraisons du *Magasin pittoresque*, et ne savait plus à quelle distraction se vouer.

« Que faites-vous là, ma tante?

— Tu le vois bien: des brassières, des petites chemises; une espèce de layette, enfin; on vient de me prévenir que la femme du sabotier avait un petit enfant; ce ménage est si pauvre que le nouveau-venu n'est pas même couvert. Il faut aller au plus pressé; quoique j'aie ici bien des travaux urgents, je suis forcée de les délaisser pour ceux-ci.

— Forcée, » dit Cécile; « et pourquoi cela?

— Parce que je ne puis suffire à tout, d'une part, et, d'une autre, parce qu'il est impossible de supporter la misère que l'on connaît sans chercher à la soulager; vous éprouverez cela par vous-mêmes, mes enfants, quand vous aurez habité la campagne pendant quelque temps. A la ville on ignore la misère, et, peu à peu, on devient indifférent aux souffrances qui se cachent, et qui, d'ailleurs, sont éprouvées par des individus qui vous sont inconnus. Ici, c'est bien différent; chaque peine, chaque douleur, chaque maladie et chaque dénûment ont leurs noms, des noms appartenant à des gens que l'on a rencontrés cent fois, et dont l'image vous persécuterait comme un remords permanent si on ne leur venait en aide.

— Je sais à peine coudre, ma tante, » dit Louise timidement; « mais je voudrais bien vous aider, si vous le permettiez; je pourrais toujours faire des ourlets...... et Cécile est, je crois, plus adroite que moi, et pourrait aussi essayer de vous être utile, » ajouta la jeune fille en regardant sa sœur.

« Je le veux bien, mes enfants; je vous avouerai même que cela me rendra service, car je désirerais expédier cette besogne le plus vite possible; nous avons tant d'ouvrage pressant! Il faut faire des chemises pour votre père et pour Edmond, qui n'ont que leurs fines chemises parisiennes, retourner des draps qui sont encore très-bons, mais un peu usés au milieu; tailler des taies d'oreiller pour votre mère..... Que sais-je, enfin? Il semblerait que tout fond à la fois sur nous, que tout réclame nos soins en même temps. »

On est toujours flatté d'être jugé utile; de plus, quand on s'ennuie mortellement, quand il n'y a aucune possibilité d'aller demander quelques distractions au monde, on essaye volontiers de tout. Non-seulement Louise se hâta de s'asseoir près de sa tante, mais Cécile elle-même vint demander de l'ouvrage; et bientôt trois aiguilles rivalisèrent de diligence. Les jeunes filles étaient bien inexpérimentées; mais l'ouvrage n'exigeait pas une grande perfection d'exécution, et Marthe enseignait avec tant de patience, et démontrait avec tant de clarté! Rien n'est plus attrayant que le travail fait en commun; cette aiguille de la pendule, qui se traînait si languissamment et avançait avec une lenteur si désespérante, courait maintenant; les quarts-d'heure, les demi-heures, les heures, tout cela se hâtait, se précipitait, et passait sans que l'on s'en aperçût.



Mais, ainsi que Mme Darmintraz l'éprouva bientôt, rien n'est plus désagréable pour l'oisiveté que le spectacle de l'activité ; elle bâillait..... et, circonstance désolante...... elle bâillait seule depuis deux heures. Elle quitta son fauteuil, fit quelques tours dans le salon, puis se rapprocha de sa belle-sœur.

« Autrefois, » dit-elle, « je tricotais ; je pourrais faire aussi quelques brassières, si j'avais de la laine et des aiguilles.

— Il y a dans ma chambre des pelotons de laine, ma chère Hortense..... mais il faut bien vous attendre à ce que cette laine soit un peu rude ; nous ne pouvons faire des brassières pour l'enfant du sabotier avec de la laine d'Alsace, qui coûterait 20 francs le kilo.....

— C'est vrai ; mais je veux pourtant essayer.

— Merci, Hortense, je reconnais là votre bon cœur. Louise, va dans ma chambre ; tu trouveras les pelotons dans le second tiroir de la commode. »

La commission fut aussitôt exécutée ; Mme Darmintraz, attirée à son tour vers la table à ouvrage, commença séance tenante son tricot, et la conversation s'anima encore par l'arrivée de cette recrue inespérée.

Lorsque M. Darmintraz entra au salon, il s'arrêta un moment sur le seuil, tant le tableau qui s'offrait à lui lui semblait à la fois surprenant et charmant. Les quatre femmes étaient groupées autour de la table, vivement éclairée par une grande lampe qui projetait sa lumière sur le linge auquel on travaillait, sur les bobines de fil, les pelotes d'épingles, les étuis à aiguilles. Sa femme !.... sa femme elle-même !..... agitait des aiguilles à tricoter, et tous ces visages avaient perdu la morne expression d'ennui qui éteignait les regards, affaissait les traits, enlaidissait même la jeunesse.

On s'était bien trouvé de ce premier essai, et l'on persévéra les jours suivants ; Cécile avait décidément pour la couture des dispositions que sa tante qualifiait de *remarquables*. Il est doux de primer, même dans un village, même dans le modeste atelier composé seulement de la famille, et, pour peu que l'on sût s'y prendre, il était permis d'espérer que l'on réussirait à transformer en qualités les défauts de la jeune fille : c'est là le grand art de l'éducation. Il ne s'agit pas en effet de réprimander, de condamner, de combattre les défauts, mais bien plutôt de leur emprunter la puissance qu'ils possèdent, afin de la faire concourir au perfectionnement général. Quant à Louise, elle avait beaucoup de bonne volonté, et se montrait chaque jour plus disposée à envisager principalement les avantages de son existence présente.

La suite au prochain numéro. EMMELINE RAYMOND.



No 221, ***Belgique.*** Quand les engelures ont atteint ce degré d'intensité, il faut recourir à un médecin. — No 75,444, *Var.* Cet ouvrage est si connu, si ancien, si *démodé*, qu'il nous serait impossible de le faire figurer dans la *Mode illustrée.* A Paris, quand un objet *passe de mode*, il disparaît, englouti dans des abîmes inconnus. Peut-être, en s'adressant à Mme Michaud, boulevard Sébastopol, 14, pourra-t-on obtenir tout cela. Mille remercîments pour cette gracieuse lettre. — No 68,769, *Jura.* On noue par devant les cravates blanches, dont la longueur varie de 80 centimètres à un mètre. Voir, dans les derniers articles de la *Bonne Ménagère*, de l'année 1865, un procédé de blanchissage. — No 71,468, *Gironde.* Le crêpe et le barége noirs sont, en effet, de grand deuil, ainsi que les châles de grenadine ; les cols et poignets *tout noirs* sont de rigueur pendant six mois au moins. — *Flandre.* On mettra dix centimètres d'intervalle entre chaque patte ; leur nombre dépend de la largeur du jupon. On dit que l'on fera les paletots en mousseline blanche, doublés de taffetas de couleur claire. — No 74,826, *Saône-et-Loire.* On taille toutes les étoffes en *pointe*, même la grenadine ; on n'y met pas de garniture, surtout pour grand deuil, ou, si l'on veut, deux ou trois biais de même étoffe ; corsage plat montant. Quant aux manches, voir tous les corsages, paletots, gravures noires, gravures coloriées du journal. Robe décolletée à manches courtes pour la petite fille de quatre à cinq ans ; paletot en taffetas noir. — No 78,473, *Saône-et-Loire.* Cela a déjà été dit : on porte comme pardessus de demi-saison des paletots plus ou moins courts, en veloutine ; à la campagne on peut porter ce que l'on veut, mais comment relèvera-t-on dans la rue les robes de mousseline blanche ? J'ignore si l'on portera *avec toutes les robes* des paletots en mousseline blanche non doublés ; je ne le crois pas. Notre lectrice doit savoir qu'il est *complétement* impossible de recevoir une réponse dans le prochain numéro. — No 644. *Ardèche.* Voir la précédente réponse quant au prochain numéro. Les dentelles larges ne figurent plus qu'autour des châles ou mantelets en dentelle. — No 788, *Paris.* Robe de moire antique pour le soir, de byzantine pour le jour. — No 64,366, *Loire.* Je puis m'engager à *chercher*, mais non à *trouver ;* les bournous blancs ne se portent pas de *jour* à la ville ; les canezous doivent être en lingerie. On ne peut adopter aucune coiffure avec des cheveux coupés courts, sinon celle des petits garçons : raie sur le côté, cheveux rejetés en arrière ; quant aux cheveux très-longs, qui seraient tous *entièrement bouclés*, songe-t-on à l'effet produit, à l'embarras de préparer et de porter cette coiffure... singulière ? Porter des bandeaux ondulés. Le paletot, devant être *pareil* à la robe, ne peut avoir des garnitures différentes ; d'ailleurs en aucun cas un paletot en sultane grise ne peut accompagner d'autres robes. — No 64,967, *Somme.* Voir les articles *Ameublement.* On ne peut faire un paletot avec une rotonde ; mieux vaut la porter telle qu'elle est. S'adresser aux *Magasins du Louvre* pour les corsets. On peigne en arrière les cheveux des petites filles, on roule ces cheveux dans une résille. Robe et veste pour petits garçons d'un à deux ans. — *Hermann, Algérie.* Les lois postales ne nous permettent pas de placer la photographie de Mme Raymond dans les numéros du journal ; on trouve ces photographies *seulement* au bureau du journal ; pour recevoir la carte affranchie, envoyer 1 fr. 45 c. — No 71,149, *Bas-Rhin.* On ne peut garnir la corniche autrement que les colonnes ; il faut donc la laisser sans ornements, ou bien y mettre des guirlandes pareilles ; dans le premier cas on pourrait *relier* les colonnes avec des guirlandes. — No 12,569, *Drôme.* Tous ces numéros sont totalement épuisés. — No 13,487, *Vaugirard.* Tout à fait impossible, à notre grand regret. — No 63,121, *Corse.* Ces numéros sont épuisés. Je n'ai jamais vu un homme bien élevé sortir sans gants. S'adresser à Mme Michaud, boulevard Sébastopol, no 14, pour les armoiries. — No 22,304, *Lot-et-Garonne.* Je ne suis chargée d'aucun détail d'administration ni d'expédition ; je n'ai donc pu oublier d'expédier la roulette désirée qui, d'ailleurs, a été envoyée, ainsi qu'en font foi les registres de l'administration. — No 18,799, *Bas-Rhin.* Voir les explications pour le crochet guipure-Cluny publiées dans le no 49 de l'année 1865, et répétées dans le no 4 de 1866 ; voir les articles de *Modes.* — No 131, *Suisse.* On coud des ornements de paille, étoiles, disques, etc., sur des rubans de velours ou de taffetas dont on se sert en guise de galons pour garnir les robes. — No 17,665, *Hérault.* Avec une robe de taffetas noir, pas autre chose qu'un paletot pareil pour jeune fille. Voir les articles *Modes* pour les chapeaux. Il est complétement impossible de trouver une réponse dans le *prochain numéro.* — No 76,435, *Haut-Rhin.* Il est impossible de donner des renseignements à date déterminée ; les renseignements paraissent par ordre d'ancienneté, et quand ils sont nombreux il faut bien les reculer ; je n'aurais pu, d'ailleurs, donner la réponse que l'on me demandait, ignorant si l'on me questionnait au sujet de la mariée. Comme la femme assistant à la messe de mariage ne peut mettre un corsage décolleté, la mariée porte aussi un corsage montant, par conséquent point de *sortie de bal ;* elle *seule* est coiffée en cheveux avec des fleurs, toutes les autres dames ont des chapeaux. — No 305, *Rhône.* Pas lavée, mais nettoyée. — No 6,612, *Paris.* Je l'ignore, la santé de Mme Hénard est toujours en aussi mauvais état. — No 4,485, *Suisse.* Les chapeaux en paille d'Italie sont *toujours* coupés ; envoyer ce chapeau à Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, no 6 ; j'ignore tout à fait les frais de port et les règlements de la douane. — *Aube.* Les personnes qui ont de l'embonpoint doivent éviter les paletots très-ajustés. Veloutine pour pardessus de demi-saison. On recevra une riche collection de patrons. — No 76,904, *Ille-et-Vilaine.* Impossible, le sujet prêterait à rire. — No 63,171, *Haute-Saône.* Je ne comprends pas bien la question qui m'est posée ; ce dessin a été fait par un grand nombre de nos lectrices, et nulle d'entre elles n'y a trouvé de difficulté ; il faut naturellement *retourner* la bordure et la faire en sens inverse. Il est inutile d'envoyer un timbre-poste, parce qu'il est de toute impossibilité de répondre directement. — No 58,056, *Puy-de-Dôme.* Voir les articles *Modes*, pour la question des pardessus en mousseline ou gaze ; on peut les porter avec une ceinture. Oui, pour la toilette de voyage. — No 13,453, *Indre-et-Loire.* On peut faire des robes en *toute étoffe* pour petite fille de deux ans et demi : taffetas, linos, mohair, foulard, sultane, etc. A cet âge les enfants ne portent pas de robe longue ; ils peuvent, en effet, sortir sans pardessus pendant les grandes chaleurs. — No 1,178, *Ardèche.* On ne voit plus du tout de châles en crêpe de Chine ; *à la rigueur* on peut en porter un en posant *sous* sa frange une dentelle noire, ou bien une guipure plus haute que la frange. Avec les robes qui n'ont pas de paletot pareil on met un paletot en taffetas noir. Étoffes d'été pour toilettes *parées :* sultane unie ou bien à rayures, — mohair fond blanc imprimé, — linos uni ou bien à rayures ; ces étoffes conviennent à tous les âges. — No 9,243, *Seine.* Paraîtra probablement... mais il ne dépend nullement de moi de *presser* l'apparition. — No 76,012, *Charente.* Paletot pareil à la robe en batiste de laine noire pour deuil. — No 68,264, *Ardèche.* Il m'est impossible d'indiquer les objets devant composer la corbeille de mariage, puisque j'ignore la somme consacrée à cet objet ; on met dans une corbeille des cachemires, des bijoux, des robes en *pièce*, velours, soiries, dentelles. — *Artois.* Je ne connais aucune teinture pour les cheveux, aucune, du moins, qui puisse être recommandée sans crainte de nuire à la santé des personnes qui l'emploieraient. Meubles Louis XVI ; un petit canapé et quelques fauteuils en bois peint en blanc recouverts en perse cretonne à fond bleu ou rouge ; nous avons publié un article *Ameublement*, concernant les maisons de campagne. — No 14,374, *Paris.* Toutes ces explications ont été publiées à plusieurs reprises ; voir nos tables des matières des années précédentes : *Glossaire des termes du crochet.* — No 17,272, *Maine-et-Loire.* On apprend à réfléchir, mais on ne saurait *enseigner à réfléchir ;* je suis donc forcée, à mon grand regret, de décliner la mission que l'on veut bien me confier ; pour la remplir fructueusement il faudrait conduire toute l'éducation d'une jeune fille... Quelques mots hâtivement tracés à la colonne des *Renseignements* ne peuvent remplir le but que l'on se propose. — No 67,289, *Seine-et-Oise.* Les articles *Modes* ont répondu à la question concernant les dentelles larges ; la modiste, quand elle est prévenue, dispose le chapeau avec un bavolet pour les dames qui ne veulent pas porter un chignon. — No 9,198, *Seine-et-Oise.* Rien ne s'oppose à la combinaison... mais je doute que l'on puisse convertir un talma en paletot. — No 74,659, *Loiret.* C'est l'inverse qui doit avoir lieu ; le biais le plus court est le premier de tous, c'est-à-dire que les deux autres sont posés au-dessus du précédent. — No 1,239, *Seine-et-Oise.* Je ne comprends pas la question relative à un *pouff de cheminée en marbre blanc ;* je connais seulement les *pouffs* qui servent de siége ou de tabouret pour les pieds. — No 3,299, *Paris.* Deuil de veuve, deux ans : dix-huit mois en laine, trois mois en soie noire, trois mois en gris et violet. On peut découper en dents arrondies le bord de la robe trop courte, l'allonger avec une bande noire unie, également découpée en dents, l'élargir soit en coupant les lés en pointes, soit en les séparant par deux bandes noires découpées de chaque côté, réunies au milieu avec un liséré blanc ; on porte des châles en cachemire noir à tout âge, mais pas du tout de mantelets. La quantité des *marguerites* dépend de la dimension du pouff. Chapeau-fanchon en crin noir. Il ne dépend nullement de moi de répondre à date fixe. — No 68,758, *Oise.* Les articles *Modes* ont bien souvent répété qu'on ne garnit pas les *paletots*, qu'on les fait de longueur moyenne ; notre numéro 18 en a publié un grand nombre de modèles, entre lesquels on peut choisir. On fait les pardessus ou tout à fait larges, ou cintrés, ou ajustés ; tout cela se porte selon qu'on le préfère. A la rigueur... mais on ne voit guère de volants ; on porte toujours des ceintures longues. — *Paris.* On trouve des reliures *Marie* aux bureaux du journal, ainsi que le journal l'annonce. — No 78,844, *Pas-de-Calais.* Il est complétement *impossible* de répondre dans le *prochain* numéro ; c'est tout au plus si l'on peut trouver une réponse dans le 3e ou le 4e numéro paraissant après la question. Aucune garniture à la jupe ; autour du paletot, et à chaque extrémité des manches, un biais de taffetas noir ayant deux centimètres de largeur ; au milieu du biais un galon noir à petites marguerites blanches ; corsage à basques ; manches laissant passer la main. La rotonde est toujours admise pour les voyages, excursions, visites à la campagne. — No 68,931, *Charente-Inférieure.* Après expérience personnelle, l'objet en question n'a pu être recommandé. On peut, en effet, s'abonner aux *Patrons illustrés* en faisant remonter l'abonnement au 1er janvier. — No 20,604, *Haute-Garonne.* On peut prendre l'abonnement jusqu'à la fin de l'année en envoyant 8 fr. 20 c. On trouve le volume de la *Civilité*, par Mme Raymond, chez tous les libraires ; en le demandant chez Firmin Didot on le recevra *franco* pour la somme de 4 fr. Le deuil de grand-père et de grand'mère se porte six mois : trois mois en laine, six semaines en taffetas, six semaines en demi-deuil, gris et lilas. — *Londres.* On n'a pas quitté la crinoline. L'usage des parfums est de mauvais goût, parce qu'il peut incommoder les voisins et les voisines. — No 73,750, *Ardennes.* Je préfère l'échantillon à *petits pois.* Pour garniture, des biais en taffetas noir, ornés au milieu de galons noirs et blancs. Oui, pour l'étoffe chinée ; mais elle ne comporte aucune garniture, si ce n'est des lisérés de même étoffe. Enlever le volant, les velours, poser sur ceux-ci de la guipure blanche (trois ou cinq rangs, ou bien un seul rang sur du velours plus large) ; paletot pareil, garni de même. — *Belgique.* Une robe verte et rouge, point de crinoline, des souliers à talons d'or, tout cela constituerait un ensemble qui pourrait figurer seulement dans une mascarade. — No 71,636, *Haut-Rhin.* On a reçu de nombreux patrons de pardessus ; il n'existe pas de patrons de chapeaux, mais bien des *formes* que l'on achète toutes prêtes ; on recevra cependant un modèle de chapeau dans la prochaine planche. — No 9,460, *Seine-et-Oise.* La combinaison pour la chambre à coucher est parfaite ; Wagner, dentiste, rue du Four-Saint-Germain, 73. Merci mille fois pour cette lettre. — No 75,103, *Isère.* Nous n'envoyons pas de patrons autres que ceux publiés dans le journal ; le patron de robe *Princesse* a paru dans l'année 1865, pour la dernière fois. — No 20,415, *Dordogne.* Il est difficile de préciser aujourd'hui où s'arrête le ridicule en fait de chapeaux ; en tous cas, les bonnets de police en paille me semblent l'*ultra* du genre ridicule ; je préfère encore les plats et tous les toquets possibles. — No 22,262, *Aisne.* Tout dépend des localités et des goûts particuliers ; aux approches de la quarantaine une femme ne danse plus, en thèse générale ; beaucoup cessent plus tôt cet exercice ; quant aux hommes, ils ne dansent guère que de dix-huit à vingt-cinq ans. Oui, pour le chignon. Les corsages blancs se portent, soit avec un corsage décolleté pareil à la robe, soit avec un corsage décolleté en percale blanche. — *Bas-Rhin.* On fait les pardessus pareils, en foulard comme en toute étoffe, et cette combinaison serait moins *âgée* que le pardessus tout noir pour une jeune fille. — No 71,104, *Seine.* Les hommes ne portent jamais de bretelles brodées en tapisserie et même aucune bretelle de ce genre. — No 9,826, *Madrid.* Le *point* de tapisserie pour objets en relief est très-facile à exécuter et à démontrer ; mais c'est là la partie la plus insignifiante de la tâche ; il est impossible d'enseigner dans le journal le *découpage* de ces objets, qui ne peut être fait si l'on n'a quelques notions du dessin. — No 76,904, *Ille-et-Vilaine.* On a reçu une réponse qui ne peut *jamais* paraître ni dans le *prochain* ni dans le second numéro, mais parfois dans le troisième, plus souvent dans le quatrième. — No 65,454, *Cher.* On ne porte pas autre chose que des vêtements à manches, et nous sommes forcés de nous conformer à la mode pour nos patrons ; on recevra une capeline d'été. Merci pour cette charmante lettre. — *Côte-d'Or.* Il est impossible de répondre dans le *prochain* numéro, ni dans le second. Oui, pour la toilette noire ; on ne porte jamais de souliers dans la rue ; voir l'article *Marques et initiales du linge.* — No 77,547, *Ardennes.* Voir les articles *Modes* pour toutes ces questions. Merci pour cette lettre. — No 77,251, *Hérault.* On peut porter de jour une robe de mousseline blanche à pois plutôt qu'unie. S'adresser aux *Magasins du Louvre*, car je l'ignore. Pour petit garçon de deux ans et demi, robe et veste en piqué blanc ou nankin, en linos, en cachemire, en grisaille, etc.



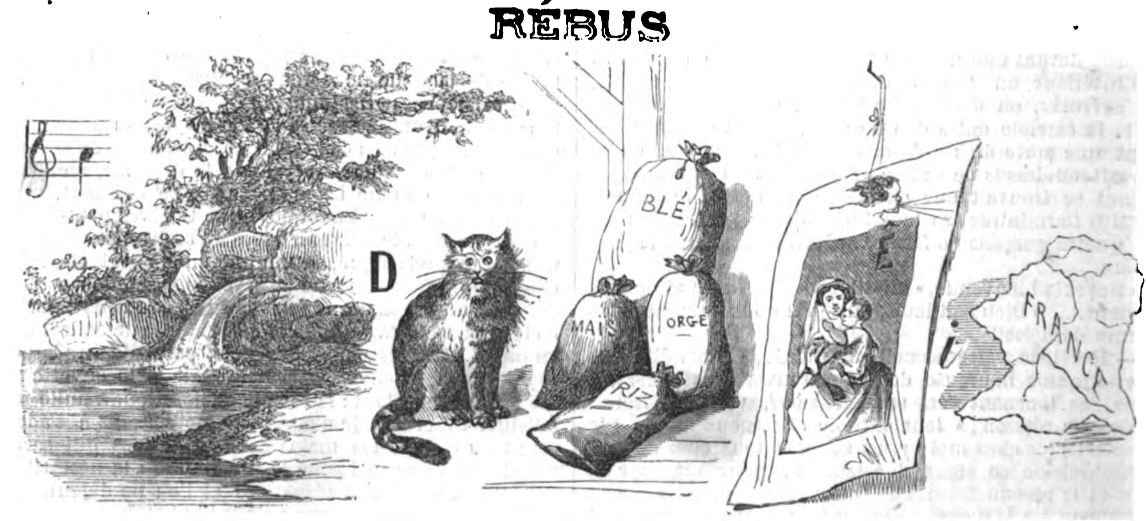
Qu'un membre de mon entier
Fasse mon premier
S'il ne fait pas mon dernier.

ADRIEN MOISY.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

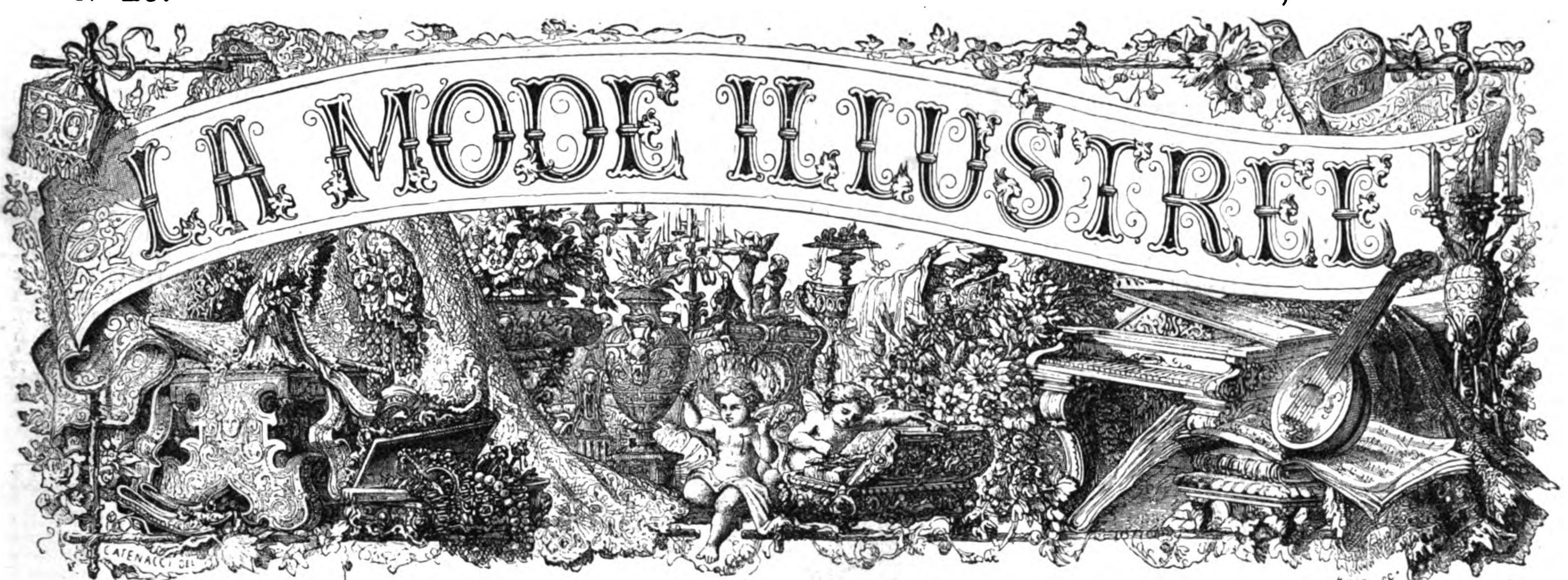
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Sur quoi fonder les assurances du monde ?

N° 20. SEPTIÈME ANNÉE. Dimanche, 13 mai 1866.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Fichu grand'mère.

Ces fichus dispensent de porter en été des cols à chemisette intérieure; on les fait en tulle et en mousseline.

Par derrière, leur forme est coupée sur la partie supérieure d'un corsage montant et plat; cette forme suit aussi le contour de l'encolure. Les devants sont arrondis sur leur extrémité inférieure, et plissés sur leur côté supérieur se rattachant au dos. La garniture se compose simplement d'une dentelle très-étroite posée *à plat*.

L'ART DE LA COUTURE *.

II.

Nous plaçons en tête de ce deuxième article la gravure représentant l'ourlet à jours piqué de gauche à droite (n° 8), *tel qu'il est* lorsqu'on revient de droite à gauche; ce procédé a été suffisamment expliqué dans le précédent article, mais nous avons jugé que la démonstration par le dessin faciliterait encore l'exécution de cet ourlet à jours.

N° 9. *Ourlet.* — Nous indiquerons deux procédés pour ce genre de couture. Le côté qui doit être ourlé sera replié sur une hauteur de six à douze fils, selon que l'étoffe est plus ou moins fine; en la pliant on veille à ce que le pli soit formé bien exactement sur le droit fil, puis on replie encore une ou deux fois ce *rempli*. Quand l'ourlet doit être fort large, le rempli n'a pas la largeur de l'ourlet, on le fait seulement de telle sorte que le bord de l'étoffe ne coure pas le risque de se *défiler ;* c'est uniquement pour les tissus transparents que le rempli doit avoir une largeur pareille à celle de l'échantillon; le fil que l'on emploie doit être un peu plus fin que celui employé pour le tissage de l'étoffe que l'on veut ourler. On pique l'aiguille un fil au-dessus du pli de l'ourlet, on tire le brin avec lequel on travaille jusqu'à ce qu'il en reste seulement un petit bout de 3 centimètres que l'on glisse sous l'ourlet; on pique ensuite l'aiguille à la place où repose le rempli, et sous ce rempli, dans la toile même, c'est-à-dire dans le tissu que l'on va ourler, puis dans l'ourlet même, à un fil de distance du pli de l'ourlet; on prend de droite à gauche deux fils horizontaux sur l'aiguille, on pique celle-ci à un fil de distance du fil de l'ourlet, puis on tire le brin avec lequel on travaille. Chaque point suivant sera fait à deux fils de distance du point précédent, et toujours en ligne scrupuleusement droite et dans la même direction. (Voir le dessin n° 9.)

L'autre procédé exige une plus grande habileté; il diffère du précédent en ce que le point fait sous l'ourlet n'est jamais horizontal, mais sur un fil en biais dans le sens de la hauteur; le point doit être très-petit, très-régulier, et l'intervalle qui le sépare du point suivant devra être à peu près de même étendue qu'un point. (Voir le dessin n° 10.)



FICHU GRAND'MÈRE.

N° 10. *Ourlet ordinaire.* — On indique par ce terme tous les ourlets qui n'appartiennent ni au linge ni à la lingerie. Cette fois, en effet, il n'est plus nécessaire de compter les fils du tissu et de régler mathématiquement la longueur de chaque point; mais on ne saurait se dispenser de faire *régulièrement* l'ourlet le plus ordinaire, c'est-à-dire de coudre sur une ligne droite, sans composer l'ourlet avec des points tantôt longs, tantôt courts, rapprochés ou séparés par des intervalles plus ou moins étendus.

N° 11. *Couture ourlée,* usitée principalement pour le linge et parfois aussi pour certaines *confections.*

On connaît deux variétés de couture ourlée, l'une faite en ligne droite, la seconde exécutée en biais; la première est, bien entendu, la plus facile, et c'est naturellement par celle-ci que nous initierons nos lectrices à la deuxième variété.

La couture ourlée réunit deux morceaux et se compose en réalité de deux coutures différentes : — une couture piquée que l'on exécute d'abord, — un ourlet que l'on fait ensuite. La couture piquée a été démontrée dans notre précédent article; après l'avoir faite, en laissant à chaque morceau de la toile un rempli de dix fils, on déploie la couture et l'on coupe sur l'un des côtés de la couture le rempli dans toute sa longueur, de façon à lui laisser seulement quatre fils. On roule avec le pouce de la main gauche le rempli qui a été laissé intact, de façon que le rempli large couvre et *contienne* le rempli étroit placé par devant; on fixe le fil en passant l'aiguille dans la couture, et l'on fait quatre ou cinq points en ourlet; on roule le rempli, on continue l'ourlet et ainsi de suite. Les points de l'ourlet doivent se trouver à l'*endroit* du travail, séparés par trois fils de la couture piquée, et sur ce côté la couture ourlée doit apparaître tout à fait plate, tandis qu'à l'envers elle forme un bourrelet très-régulier, presque semblable à une ganse ronde qui serait posée sur la couture piquée. Tout ceci, j'en conviens, est plus aisé à professer qu'à exécuter, et il faut une certaine dose de patience pour parvenir à faire une couture ourlée irréprochable. (Voir le dessin n° 11.)

Pour la couture ourlée en biais, il faut, bien entendu, faire au préalable une couture piquée en biais; cela n'est pas très-facile, mais on peut simplifier la besogne en traçant la ligne voulue sur la toile avec la pointe d'une grosse aiguille à tricoter; peu à peu l'œil s'habitue à voir *juste* et à se passer du secours de cette ligne. Il est très-important, quand il s'agit de faire l'ourlet de cette couture, de ne point couper trop *bas* le rempli dont on diminue la hauteur pour rouler l'autre rempli par dessus; en agissant en sens opposé on verrait les points de la couture piquée s'échapper çà et là. On roule l'ourlet comme le précédent, avec le pouce de la main gauche, et cette opération doit être faite avec un grand soin, le rempli *en biais* courant le risque de se dérouler constamment; il faut par conséquent faire les points de l'ourlet plus rapprochés que ceux de l'ourlet précédent, très-petits et assez réguliers pour mériter l'éloge que l'on décerne aux ourlets bien faits : *Ourlets perlés!*

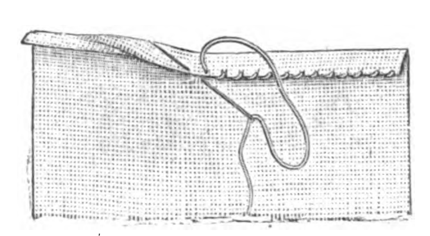
Les diverses coutures dont nous venons de nous oc-

* Voir le n° 16.

cuper comportent souvent dans la lingerie, et parfois dans le linge, divers ornements qu'il est nécessaire de placer à leur suite : on les appelle des *points d'arêtes;* on les exécute au dessus des ourlets sur chaque côté des coutures piquées, entre deux coutures piquées à *jours*, ainsi de suite. Les *points d'arêtes suivent* en général toutes les coutures de l'objet qu'ils ornent et servent ainsi à embellir l'utilité.

Il est difficile, il est même impossible, soit de les décrire soit de les exécuter, sans avoir fréquemment recours au dessin; nous engageons donc nos lectrices à consulter chaque dessin, en essayant chaque *point* d'après l'explication qui va en être donnée.

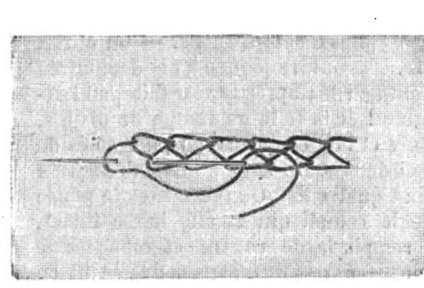
L'aiguille doit toujours reposer sur le brin de façon à former une sorte de feston; une petite croix indique la place où l'aiguille devra passer de dessus en dessous pour le point d'arêtes suivant, tandis que le point marque la place où l'aiguille devra passer de dessous en dessus. Une extrême régularité est indispensable à la beauté de l'ouvrage; les fils de l'étoffe seront même comptés, afin de maintenir cette régularité.


Nº 9. OURLET.

Quand on a amené sur le dessus de l'étoffe le brin avec lequel on va travailler, on compte que la place à laquelle se trouve le brin est le commencement de l'un des *points d'arêtes* représentés par nos dessins.

Nºs 1 et 2. Dans l'exécution du point nº 1, l'aiguille est toujours dirigée en ligne droite; dans le point nº 2 on conduit l'aiguille en biais; ce dernier est aussi connu sous la dénomination de *point de corail*. En exécutant le point nº 5, on veillera à ce que le brin soit *jeté* sur l'aiguille ou *tourné* sur l'aiguille depuis son point de départ, et, afin que les petites bouclettes soient toujours fixées, on pique l'aiguille en dedans, au-dessous de chaque point, en ligne droite.

Pour le nº 6, chaque bouclette doit encore être fixée par une sorte de point *arrière* ou piqué. Nous supposons l'aiguille placée telle que l'indique notre dessin; on la tire avec le brin qui y est enfilé, on la pique dans la croix, on la ressort à la place où le dessin la montre présentement piquée; on fait encore une bouclette dirigée à droite, semblable à la précédente, et, après avoir fait le point *arrière* destiné à fixer chaque bouclette, on recommence les trois petites feuilles ou *bouclettes* groupées ensemble, en faisant celle du milieu exactement au milieu des deux dernières bouclettes.


Nº 3.

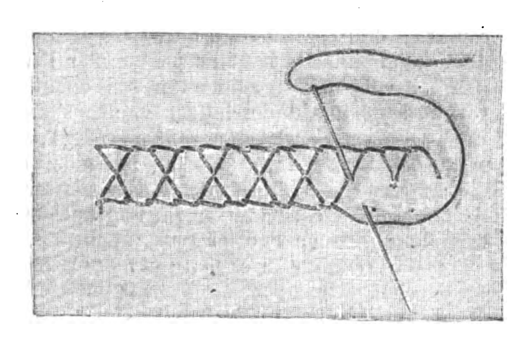
Les dessins nºs 7 et 8 se composent de deux rangées de points de feston, faites en sens inverse; on exécute chaque rangée de gauche à droite, et par conséquent on retourne l'ouvrage pour faire la deuxième rangée; les dessins marquent les places où l'on doit piquer l'aiguille de dessus en dessous, — de dessous en dessus; ainsi, en faisant le dessin nº 7 on tire l'aiguille, on la pique dans la croix, on la ressort au point, on la pique encore dans la croix, on la ressort au deuxième point.

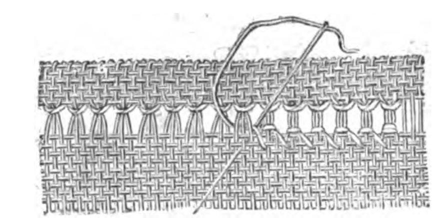
Fleur en dentelle

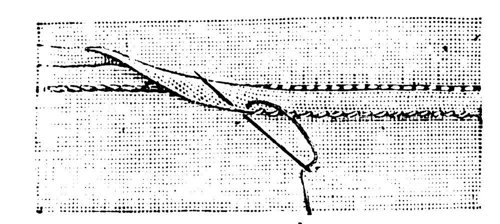
POUR CHAPEAUX ET COIFFURES.

Les fleurs en dentelle employées pour garnir les chapeaux, les coiffures, et même les robes, ont un succès si marqué, que nous devons essayer de familiariser nos lectrices avec ce genre de travail.

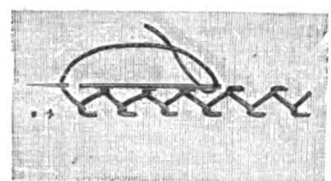
On dessinera les contours des divers dessins que nous publions (nºs 1 à 7) sur du tulle de Bruxelles blanc, ou sur du tulle de soie noire (dans ce dernier cas, on exécutera tout le travail avec de la soie noire). On placera le tulle sur de la toile cirée; on trace ensuite tous les contours avec du fil fin, et l'on remplit l'une des moitiés de la feuille au point de reprise, en employant du fil nº 150 (voir le dessin 6, premier détail de l'exécution de la feuille). Ainsi qu'on le verra, les premiers fils sont posés à plat sur le tulle; les seconds, qui croisent ceux-ci, sont dirigés comme si l'on faisait une reprise; sur l'autre moitié de la feuille on fait seulement quelques petits œillets festonnés.

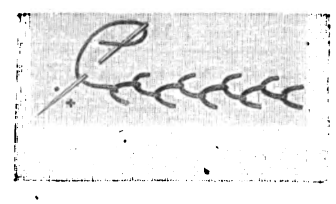

Nº 7.


Nº 8. OURLET A JOURS PIQUÉ DE GAUCHE A DROITE.

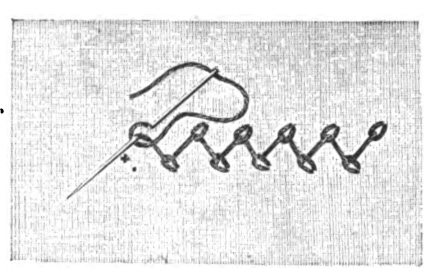

Nº 11. COUTURE OURLÉE.

On festonne aussi les nervures et les contours extérieurs, en prenant en même temps un crin blanc ou noir, selon la couleur de la fleur, afin de donner à celle-ci plus de *soutien*. Entre les deux moitiés de la feuille, on coupe le tulle pour réunir les deux moitiés par un point *d'échelle* festonné, ou composé simplement de *barrettes* jetées d'une moitié à l'autre, c'est-à-dire d'un brin sur lequel on revient une ou deux fois en l'entrelaçant.

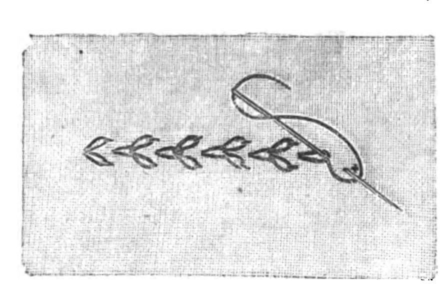

Nº 1.


Nº 2.

On découpe les diverses parties de la fleur, on enlève l'intérieur du pétale (nº 3), on y croise des fils, et l'on fait une petite *roue* à chaque point de jonction.

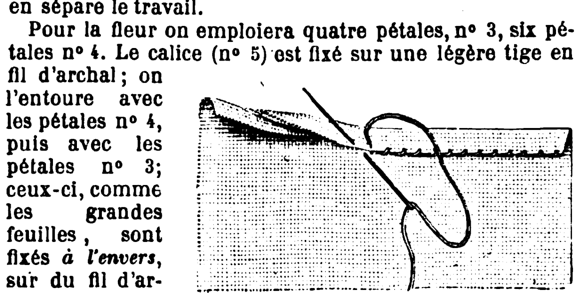

Nº 4.

On emploie, pour exécuter ce travail, encore un autre procédé qui se rapproche beaucoup, quant à son effet, du plus beau *point*. Cette fois on ne travaille plus sur du tulle, mais sur un taffetas ciré, assez transparent pour laisser apercevoir le dessin tracé sur du papier, et posé *sous* le taffetas. On emploie du fil nº 200, et une aiguille extrêmement fine. On prend trois brins de file, on en enfile un quatrième sur l'aiguille, et l'on forme d'abord la *charpente* de la feuille (dessin nº 7) en commençant par la double nervure du milieu; pour cela, on pose les trois brins sur l'*a*, on les dirige sur *b*, on les fixe à de petites distances par des points transversaux, pour lesquels on pique au travers du taffetas ciré et du papier à la fois de dessous en dessus, puis de dessus en dessous, en piquant dans les points déjà faits. Depuis la pointe de la nervure du milieu, on fait les lignes parallèles, puis on forme de la même façon les contours extérieurs, et en même temps les nervures des côtés, comme l'indique le dessin, aux places marquées *c* et *d*. On remplit ensuite la feuille d'un côté avec le *fond de tulle* (voir la place marquée *e*), d'un autre côté avec un *tissage* plus épais (voir la place marquée *f*), sans jamais piquer au travers du taffetas ciré, et, à la fin comme au commencement, dans le contour formé par les trois brins réunis. Quand les deux moitiés de la feuille sont ainsi remplis, on fait le *point d'échelle* festonné (voir la place marquée *g*); puis on festonne le contour extérieur et les nervures des côtés très-finement, en y ajoutant encore trois brins sous le feston. En passant d'un contour extérieur à une nervure de côté, on procède comme cela est indiqué aux places *c* et *d*. Dans le fond de tulle, on fait quelques œillets festonnés (voir la place marquée par une croix). On coupe les fils qui traversent le taffetas ciré, et l'on en sépare le travail.


Nº 6.

POINTS D'ARÊTES. (ART DE LA COUTURE.)

Pour la fleur on emploiera quatre pétales, nº 3, six pétales nº 4. Le calice (nº 5) est fixé sur une légère tige en fil d'archal; on l'entoure avec les pétales nº 4, puis avec les pétales nº 3; ceux-ci, comme les grandes feuilles, sont fixés *à l'envers*, sur du fil d'archal très-fin.


Nº 10. OURLET ORDINAIRE.

Broderie sur tulle.

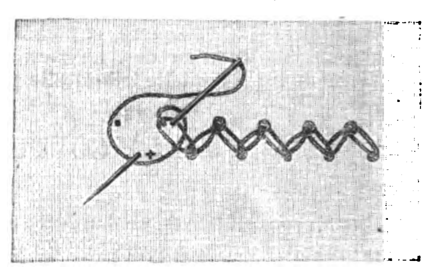
On emploie cette broderie pour bonnets, robes de baptême, voile de mariée, etc.; on l'exécute avec du fil brillant. Les bordures sont festonnées.

Carré brodé sur filet pour pelote.

MATÉRIAUX : Fil cœur de lin nº 60; une fine aiguille à tricoter (servant de moule nº 1); une aiguille un peu plus grosse (moule nº 2); un moule (nº 3) ayant 1 centimètre de circonférence; un moule (nº 4) ayant 1 centimètre 1/2 de circonférence.

Notre dessin reproduit ce carré en grandeur naturelle; si l'on désire faire avec ce dessin un voile de fauteuil, ou bien un dessus de coussin, on emploiera du fil et des moules plus gros.

Le fond de notre modèle est fait avec le moule nº 1 (dont la grosseur est indiquée par la dimension des mailles du dessin) en filet droit et ordinaire. On commence par conséquent l'ouvrage, non par l'un des coins, mais bien par la rangée de mailles la plus longue, qui est celle du milieu. On monte 55 mailles. Pour chacune des deux premières mailles, on entoure le moule trois fois avec le fil, afin que ces deux mailles aient une longueur triple. On travaille ensuite, en allant et revenant, dans les deux tours qui suivent le premier; on fait dans chaque première maille 2 mailles longues (comme les précédentes), — dans les autres tours on fait *une seule* maille longue. Toutes ces mailles longues sont *passées* à la fin des tours, c'est-à-dire qu'on n'y fait point de mailles, afin de diminuer graduellement la longueur des tours.

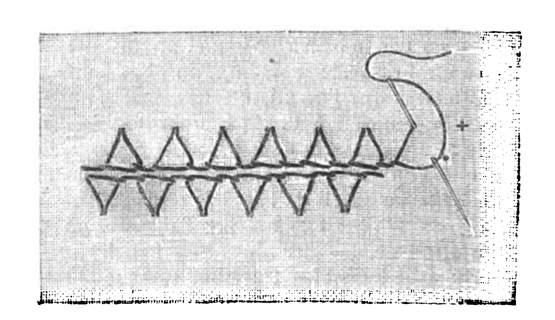

Nº 5.

Quand on n'a plus que 5 mailles, on fait 2 mailles longues dans chaque maille, et l'on termine cette moitié du carré par 2 mailles longues, faites dans la dernière petite maille du carré. On reprend le travail sur l'autre côté de la rangée de mailles par laquelle on l'a commencé, de telle sorte que l'on a, à chaque coin du carré, cinq fois de suite 2 mailles longues, faites dans une seule petite maille. Le fond a 53 rangées de mailles en carré; les mailles longues représentent le premier tour de la dentelle, que l'on fait tout autour de la façon suivante.

2e *tour* (moule nº 2). * On passe la première maille du tour précédent, de bas en haut, au travers de la seconde maille, — on fait cette première maille, — on passe la seconde au travers de celle qui vient d'être faite, — et on la fait. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

Les 3e à 5e *tours* sont faits sur le moule nº 2. Une maille dans chaque maille du tour précédent.

6e *tour*, moule nº 4. * 7 mailles dans la première maille


Nº 8.



du tour précédent ; — on passe une maille, — on fait une maille dans la suivante, — on passe une maille, et l'on recommence depuis * ; mais à chaque coin on ne passe pas de maille quatre fois de suite.

Les 7e à 12e *tours* se font sur le moule n° 2.

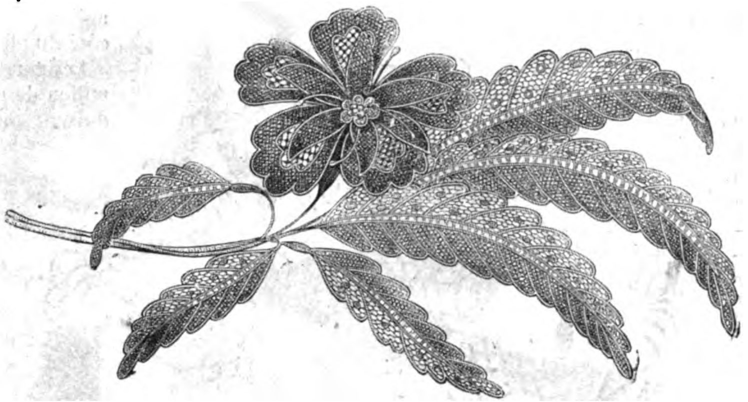
7e *tour.* Dans chaque maille du tour précédent, on fait une maille.

8e *tour.* Après 7 mailles on passe toujours une maille du tour précédent, laquelle doit être celle entre deux groupes de mailles.

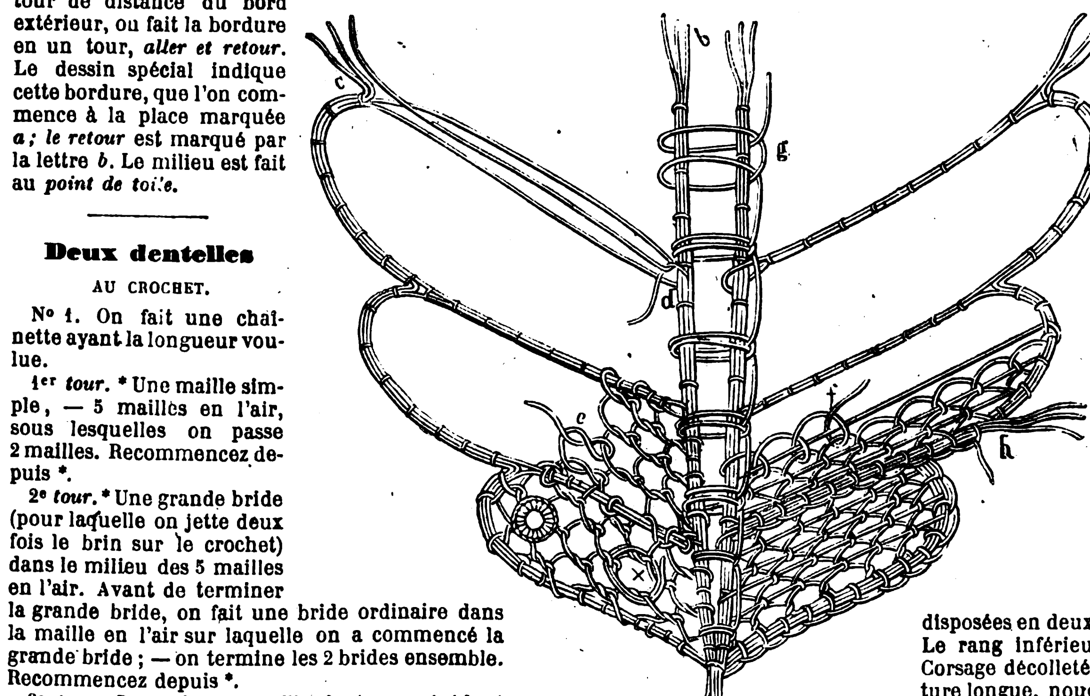
Du 9e au 12e *tour.* Comme le 8e tour ; les mailles que l'on passe doivent toujours être au-dessus de celles précédemment passées, et le nombre des mailles superposées doit toujours diminuer d'une maille.

Le filet est terminé ; on le brode au *point d'esprit*, déjà bien souvent décrit, et reproduit encore aujourd'hui par un dessin spécial. A un tour de distance du bord extérieur, on fait la bordure en un tour, *aller et retour*. Le dessin spécial indique cette bordure, que l'on commence à la place marquée *a ; le retour* est marqué par la lettre *b*. Le milieu est fait au *point de toile.*

N° 2. FEUILLE EN DENTELLE.



N° 1. FLEUR EN DENTELLE.



N° 6. EXÉCUTION DE LA FLEUR EN DENTELLE (1er DÉTAIL).

Deux dentelles

AU CROCHET.

N° 1. On fait une chaînette ayant la longueur voulue.

1er *tour.* * Une maille simple, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles. Recommencez depuis *.

2e *tour.* * Une grande bride (pour laquelle on jette deux fois le brin sur le crochet) dans le milieu des 5 mailles en l'air. Avant de terminer la grande bride, on fait une bride ordinaire dans la maille en l'air sur laquelle on a commencé la grande bride ; — on termine les 2 brides ensemble. Recommencez depuis *.

3e *tour.* Dans chaque maille du tour précédent une maille simple, mais entre 2 mailles simples on fait toujours 5 mailles en l'air, qui forment une bouclette, ou *picot.*

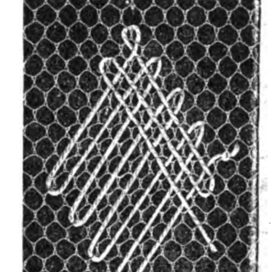
N° 2. On commence la dentelle par les dents inférieures.

1er *tour.* * 6 mailles en l'air, dont on passe la dernière ; dans les cinq autres on fait : une maille simple, — une demi-bride, — 2 brides, — une double bride. Recommencez depuis * jusqu'à ce que vous ayez la longueur voulue pour la dentelle.

2e *tour.* On revient sur le tour précédent, en faisant (côté en ligne droite des *dents*) une maille simple dans chaque creux, — 7 mailles en l'air après chaque maille simple.

3e *tour.* Une maille simple sur le premier feston de mailles en l'air ; — * 7 mailles en l'air, — une maille simple sur le feston suivant, — une petite feuille (c'est-à-dire 4 mailles en l'air), dont on passe les deux dernières, et l'on fait une bride dans chacune des deux autres. On ne termine pas cette bride ; on en conserve une bouclette sur le crochet, qui en a deux par conséquent. On fait une bride dans la 4e des mailles en l'air, et avant de la terminer on fait une maille en l'air. On termine la feuille en s'y prenant à deux fois, pour passer chaque fois le brin dans 2 bouclettes ; — encore une petite feuille, — une maille simple sur le feston suivant du tour précédent, 7 mailles en l'air, — une maille simple sur le feston suivant. Recommencez toujours depuis *.

BRODERIE SUR TULLE (ENTRE-DEUX).



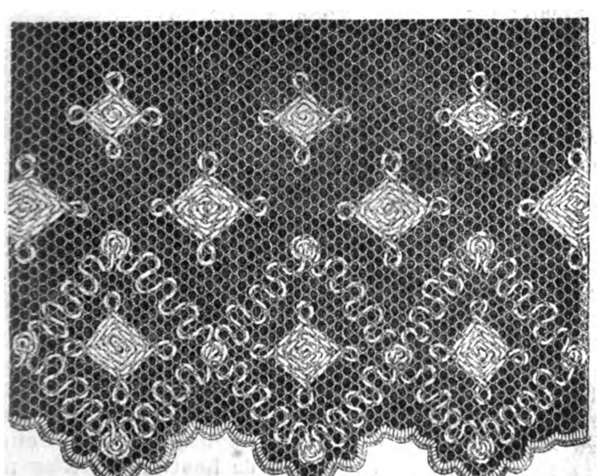
N° 7. EXÉCUTION DE LA FLEUR EN DENTELLE (2e DÉTAIL).

BRODERIE SUR TULLE (ENTRE-DEUX).

4e *tour.* Une maille simple dans la première maille simple du tour précédent, — 7 mailles en l'air, — une maille simple sur le premier feston du tour précédent, — 8 mailles en l'air, et sur les 4 dernières on fait une petite feuille, — une maille simple entre deux petites feuilles du tour précédent, — encore une petite feuille, — 4 mailles en l'air, — une maille simple sur le feston suivant du tour précédent, — 7 mailles en l'air, — une maille simple sur le feston suivant. Recommencez depuis *.

5e *tour.* Alternativement : une maille simple, — 7 mailles en l'air ; — on place les mailles simples d'après les indications du dessin.

6e *tour.* Sur chaque feston du tour précédent, une maille simple suivie de 5 mailles en l'air.



BRODERIE SUR TULLE.

Broderie sur filet.

On brode ces quatre dessins *en reprise*, sur filet en biais, pour rideaux (semé), encadrements de rideaux, voiles de fauteuil, de canapé, rideaux de berceau, etc.

DESCRIPTION DE TOILETTES POUR ENFANTS.

N° 1. *Enfant de dix-huit mois.* Jupe en mohair gris très-clair, brodée en minces lacets de soie bleue, formant des arabesques. Corsage pareil, décolleté, à basques carrées et séparées, boutonné par devant, orné d'une broderie semblable à celle de la jupe. Chemisette montante en nansouk blanc, avec manches longues. Demi-bottines en cuir bleu.

N° 2. *Petite fille de sept à neuf ans.* Jupe en mohair maïs, garnie avec trois ruches faites en ruban noir étroit. Robe plus courte que la jupe, à bords dentelés, garnis avec une ruche noire ; une bande droite (4 centimètres de largeur) est fixée à la hauteur de la taille, et relève la robe de chaque côté. La bande est bordée de chaque côté avec une ruche noire. Corselet pareil à la robe, avec bretelles, bordé d'une ruche noire. Corsage montant à manches longues, en nansouk blanc. Chapeau de paille noire, avec plumes de paon. Bottes en cuir jaune.

N° 3. *Petite fille de cinq à six ans.* Robe de foulard blanc, à rayures rouges. La garniture se compose de deux bandes en taffetas rouge, avec ruche étroite de chaque côté, recouvertes de guipure Cluny blanche. Même garniture à chaque extrémité de la ceinture à longs pans, et sur le corsage décolleté.

N° 4. *Jeune fille de dix à douze ans.* Jupe de mohair blanc, bordée avec une bande de taffetas bleu, ayant 8 centimètres de largeur. Paletot pareil à la jupe, bordé comme celle-ci, orné, en plus, de pattes en ruban bleu, posées par devant, à chaque extrémité des manches, et sur les côtés. Chapeau à fond très-plat en paille blanche, garni de rubans bleus et d'un grand voile bleu.

N° 5. *Petit garçon de six ans.* Pantalon et blouse courte en foulard brun. La blouse est fixée autour de la taille par une ceinture de cuir.

N° 6. *Petite fille de onze ans.* Robe en foulard vert. La garniture se compose de bandes en taffetas vert de nuance plus foncée que le foulard, disposées en deux rangs, et arrondies sur chaque lé. Le rang inférieur soutient une frange à grelots. Corsage décolleté à manches courtes, avec ceinture longue, nouée par derrière. Chemisette montante, à manches longues, en foulard blanc, à rayures vertes. Toque en paille jaune, garnie de velours noir et d'une aile de pigeon.

Les foulards proviennent de la *Compagnie des Indes*, boulevard Sébastopol, 129.

Les chapeaux ont été dessinés chez M. Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6.

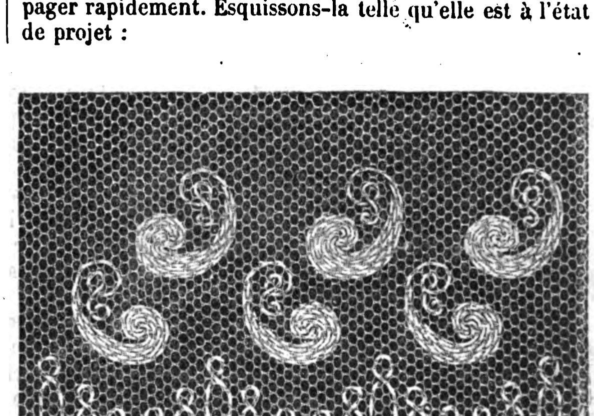
N° 4. PÉTALE INTÉRIEUR.

N° 5. CALICE.

N° 3. PÉTALE EXTÉRIEUR DE LA FEUILLE EN DENTELLE.

MODES.

On parle beaucoup, pour la saison d'été, d'un changement qui serait radical, qui sera raisonnable, après tout, si on veut le circonscrire aux toilettes de voyage, de campagne et de promenade ; il s'agit en un mot des robes courtes, non pas relevées sur un jupon, mais plus courtes que le jupon, de façon à laisser voir sa garniture. Jusqu'ici cette mode est exceptionnelle, je me hâte de le dire ; mais, si l'on en croit les préparatifs des couturières et les vagues rumeurs qui circulent à ce sujet, il faut s'attendre à la voir se propager rapidement. Esquissons-la telle qu'elle est à l'état de projet :



BRODERIE SUR TULLE.

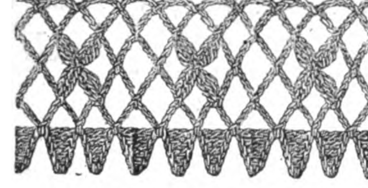
Pour n'être point ridicule dans son étrangeté, cette toilette doit être composée suivant les règles de l'unité et les lois de l'harmonie. Le jupon est pareil à la robe presque toujours ; il est un peu plus long que les jupons ordinaires ; sa garniture est facultative, mais se rapproche de celle de la robe, si celle-ci est garnie. La robe courte est toujours à bords *dentelés ;* les dents sont arrondies ou carrées, ou bien découpées en *fers de lance;* de gros lisérés, ou des lacets, ou des bandes de taffetas, bordent ces dents ; la robe ne peut avoir en aucun cas une garniture autre que plate. Le costume se complète par un paletot à ceinture. J'ai vu broder, dans la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46, un élégant costume de voyage sur ce nouveau modèle. Le costume était fait en léger cachemire gris, et se composait du jupon long, de la robe courte, du paletot ajusté, le tout avec des broderies semblables à celles qui ornent les franges des cachemires. A vrai dire, cette innovation n'est autre chose qu'une nouvelle édition des robes à deux jupes, que nous avons vues paraître et disparaître, il y a douze ans environ. La combinaison du jupon pareil enlève à ce costume toute apparence étrange ; aussi n'est-elle pas rigoureusement adoptée. On fera aussi des jupons différant des robes, et par là nous rejoignons le style Pompadour. Les jupons de mohair blancs, garnis de dentelles noires ou de guipures blanches posées sur des *transparents* de couleur vive, s'allieront à beaucoup de robes courtes. On affirme, en outre, que l'on verra des jupons dont la couleur sera *positive*, alliés à des robes de couleur tout à fait différente, négative ou positive, à volonté ; jupon bleu et robe havane, — jupon violet et robe verte, etc. J'ai à peine besoin d'ajouter que, dans cette mode nouvelle, toutes mes sympathies sont acquises au jupon pareil à la robe.

Beaucoup de mères m'écrivent pour me dire que la mode des corsages blancs constitue une assez grosse dépense, quand il s'agit de les renouveler tous les jours..... La mode a été au-devant de cette objection ; elle autorise à tout âge les corsages en toile écrue avec bandes; en toile blanche, formant ornement sur les poignets et sur le col. On met ces corsages, comme ceux qui sont blancs, avec toutes les robes ; on les fait aussi en foulard écru ou blanc, soit uni, soit à dessins d'une seule couleur, et enfin, pour la campagne, pour les négligés d'intérieur, en jaconas, ou bien en indienne fond blanc, avec dessins d'une seule couleur. Ces corsages se font d'après les patrons que nous avons publiés et que nous publierons, c'est-à-dire exactement comme les corsages de nansouk, moins les entredeux de dentelle, remplacés, soit par des bandes de toile blanche, soit par des *biais* de même étoffe que le corsage, unis ou ornés de soutache. Très-souvent aussi, surtout quand on les fait en indienne, ces corsages ont seulement trois plis par devant, l'un au milieu pour soutenir les boutonnières, les autres sur chaque côté du pli du milieu.

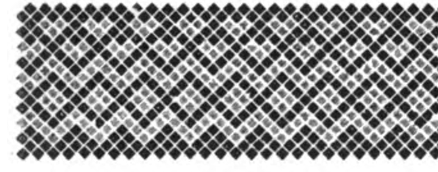
Les garnitures, se composant d'un ornement isolé placé au milieu de chaque lé, sur le bord inférieur de la robe, se produisent sous diverses formes ; ce sont des carrés, des losanges, des trèfles, des feuilles en taffetas ; on les encadre avec une fine soutache ou bien un mince liséré ; on les place, en suivant, bien entendu, la courbe de la robe à queue, c'est-à-dire en maintenant, entre le bord de la robe et le bord inférieur de l'ornement, quel qu'il soit, une distance toujours égale pour tous les lés, quoique ceux-ci soient de longueur inégale. Parfois on double et l'on triple devant ou derrière la ligne des ornements, c'est-à-dire qu'après la ligne principale on place devant ou derrière cinq carrés ou feuilles ; au-dessus de ceux-ci on en met trois, — puis un seul. On substitue souvent à la soutache servant d'encadrement une dentelle noire ou blanche très-étroite.

Beaucoup de robes d'organdi sont à *dispositions*, c'est-à-dire que chaque lé a un dessin particulier, reproduit, il est vrai, par le lé suivant, mais complet pour chaque lé ; ce sont des feuillages exotiques, des plantes tropicales, et le tout rappelle trop les tapisseries de Neuilly ou d'Aubusson, préparées pour être montées en rideaux et portières. Mais l'organdi représente une robe si éphémère que le caprice peut adopter cette mode sans avoir à redouter de posséder une toilette qui *date*. Ce n'est pas d'ailleurs une *robe de ville*, mais de campagne et surtout de château. Dans les habitations modestes qui entourent Paris, on adoptera plutôt le jaconas à rayures avec le paletot pareil. E. R.

CARRÉ BRODÉ SUR FILET POUR PELOTE.

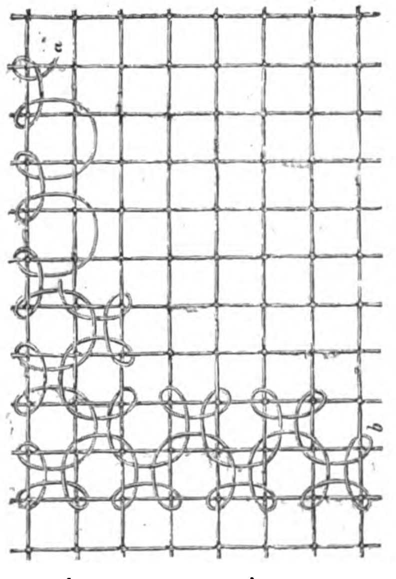


N° 1. DENTELLE AU CROCHET.



N° 2. DENTELLE AU CROCHET.

BRODERIE SUR FIL'T.



EXÉCUTION DU POINT D'ESPRIT PAR LE CARRÉ BRODÉ SUR FILET.

BRODERIE SUR FILET.

BRODERIE SUR FILET.

BRODERIE SUR FILET.

AMEUBLEMENT*.

Suite.

Il est indispensable de noter ici que le salon, quelque peu *fantaisiste*, esquissé dans le dernier chapitre, ne saurait s'accommoder de l'introduction d'objets trop neufs, parce que ceux-ci détruiraient l'harmonie douce que nous poursuivons. Point de lustre moderne en bronze doré, mais bien un lustre ancien, en cuivre, avec grosse boule. Point de lampes en porcelaine de Sèvres, ou bien en imitation du Japon, mais des lampes en porcelaine unie, ou mieux encore en *véritable* porcelaine de Chine ou de Japon. Candélabres assortis, c'est-à-dire montés sur des potiches de Chine ou du Japon. Des cornets en faïence de Rouen ou d'Italie contiendront des fleurs coupées. De grands vases en faïence de Rouen, posés sur un

* Voir le n° 9.

socle en bois brun foncé ou noir, placés devant les fenêtres, serviront de jardinières.

Pour cette pièce, comme pour toutes celles dont les portières et les rideaux seront ornés de bandes en tapisserie, on pourra opter entre plusieurs dispositions.

Les bandes de tapisserie ont de 5 à 10 centimètres de largeur; on les pose à 2 centimètres de distance du bord du rideau; on les continue sur son bord inférieur, de telle sorte que le rideau est orné sur son côté long de devant et sur le côté transversal inférieur.

Les bandes de tapisserie ont de 10 à 15 centimètres de largeur, et, dans ce cas, on les place sur le rideau à 10 centimètres de distance du bord; une bande assortie, mais ayant seulement 5 centimètres de largeur, est posée à 2 centimètres de distance du bord de devant du rideau, par conséquent entre ce bord et la bande large.

La première disposition est déjà fort jolie; la deuxième est la plus riche; reste enfin une troisième disposition qui consiste à composer les rideaux avec trois ou quatre bandes de tapisserie placées perpendiculairement, et séparées par des bandes de reps ou de velours. Dans la pratique, cette disposition soulève quelques inconvénients: les plis dissimulent obstinément, soit l'étoffe, soit la tapisserie, et l'*effet* se trouve tronqué.

Quand on veut éviter la dépense des galeries de bois surmontant les rideaux et les portières, on peut adopter l'une des dispositions suivantes:

On coud aux rideaux des anneaux de bois, dans lesquels on passe le plus simple de tous les bois, fixé au mur par des crochets à poulies, afin de pouvoir tirer les rideaux; on cache cette monture trop primitive sous une latte de bois, faisant *retour* sur les côtés, que l'on recouvre soit avec une bande en tapisserie terminée par un effilé, soit avec un lambrequin de même étoffe que les rideaux. Disons tout de suite que, dans le cas où ceux-ci seraient ornés de tapisserie, le lambrequin ou la bande doivent être entièrement en tapisserie.

Le même système peut être mis en usage pour les rideaux de perse cretonne ou Pompadour; mais, dans ce cas, la latte sera recouverte par une garniture plissée *à la vieille* sur chaque côté.

Enfin, on peut aussi surmonter les rideaux d'une tablette très-légère, arrondie sur les côtés, à peu près semblable aux tablettes de cheminée, et formant un *dôme* au-dessus des rideaux; on cloue sur cette tablette soit un lambrequin, soit une frange, qui suffisent à cacher les anneaux des rideaux et le bois qui les soutient.

Quand les portes qui servent de communication à deux pièces sont enlevées, la question des portières est facile à résoudre; quand les portes sont maintenues, les portières doivent être fixées, non sur le mur, mais sur la porte même du côté où elles s'ouvrent; dans ce cas, on fixe, avec quelques vis, sur la porte, des *bras* en fer terminés par un anneau; ils sont plus ou moins longs, selon que l'on veut plus ou moins exhausser le rideau. On place l'un de ces bras à chaque extrémité de la porte, si celle-ci a un seul battant, — à chaque extrémité de chaque battant, si la porte en a deux. Les bois soutenant les anneaux des rideaux sont passés dans les anneaux des bras. Quand la porte a un seul battant, on ne peut y mettre qu'une seule portière, laquelle n'est jamais *relevée*. Seules, les portières garnissant les portes à deux battants peuvent être relevées par des torsades fixées au mur. On comprend que les portières fixées sur les portes s'ouvrent avec celles-ci. On double toujours les portières comme les rideaux, mais il n'y a aucun inconvénient, quand la disposition des portes l'exige, à monter les portières sur un simple bois rond, sans galeries pareilles à celles des fenêtres.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe en mohair blanc, ornée de guipure blanche, posée sur un ruban violet; un même ruban, brodé en perles blanches de cristal, figure une boucle avec trois pans. Sur chaque côté du devant de la robe, cet ornement est plus grand que pour les lés succédant à celui du devant; il y a quatre de ces bandes en tout. Veste pareille à la robe.

Robe en foulard mauve, garnie de guipure blanche, posée sur un ruban de taffetas noir; ornements en ruban de taffetas noir. Ceinture noire. Corsage blanc en nansouk. Veste sans manches, en cachemire mauve, garnie de guipure blanche (modèle des *Magasins du Louvre*).

Robe en linos gris. La garniture se compose de deux rubans en taffetas noir, *brodés* avec de petits boutons blancs en porcelaine, et encadrés avec une dentelle noire très-étroite. Paletot en poult-de-soie noir, bordé avec une dentelle étroite, et orné comme la robe (modèle des *Magasins du Louvre*).

Après cette excursion dans le domaine *pratique*, je reviens au principal objet de ce chapitre: la continuation d'un ameublement pour lequel je consulte uniquement ma fantaisie.

Le salon précédemment décrit est, j'en conviens, d'une élégance tout intime; il est destiné plutôt à être constamment habité par une famille entourée d'amis qu'à être consacré à des réunions d'apparat. C'est sans doute pour toutes ces raisons qu'il a fixé mes préférences; mais il ne faut pas se montrer exclusive, quand on s'adresse à un public si nombreux, et par conséquent très-divers. Le salon d'*apparat* serait donc, si j'éprouvais le désir de le meubler, entièrement garni de siéges Louis XVI. On trouve partout, et même à bon marché, des canapés, des fauteuils, des chaises, le tout peint en blanc; je les ferais repeindre en noir, avec moulures dorées; j'y ferais mettre, bien entendu, des ressorts bien élastiques, et je les recouvrirais, soit en imitation de tapisserie de Beauvais, — soit en étoffe de soie rouge ou jaune, — soit en tissu de soie et de laine, de l'une de ces couleurs qui sont la livrée indispensable des salons d'apparat. Dans ce salon figureront les petites chaises Louis XVI, en bois pareil à celui des canapés et des fauteuils, ou bien en bois doré; on les recouvre avec des tapisseries ravissantes, copiées sur les dessins de cette époque, et dont on trouve une incomparable collection chez Mme Michaud. On peut aussi les recouvrir avec un nouveau genre de tapisserie, que l'on trouve dans la même maison, et qui se compose de médaillons en tapisserie, encadrés dans du velours. Avec ce mobilier complété par une table carrée et des tables de jeu, en marqueterie de même style, il faut adopter une boiserie blanche, ou bien un papier gris très-clair; mais cela ne sera jamais mon salon de prédilection, et je me réfugie dans mon salon du chapitre précédent, ou dans le cabinet avec lequel il communique.

Ce cabinet forme en même temps une bibliothèque; il est plus sévère d'aspect que le salon; les meubles sont en vieux chêne ou vieux noyer. On y voit deux meubles à deux corps, sculptés, servant de bibliothèque; une crédence servant à renfermer des papiers; une table

carrée à pieds tournés et à X est placée au centre de la pièce; une table pareille, mais plus petite, est posée près de la fenêtre et sert de table de travail.

Il faut bien *relever* l'ensemble trop brun de cette pièce, d'autant plus..... je ne vous l'ai pas encore avoué, — que les murs en sont recouverts d'un papier gris-olive, tout uni, non glacé. Mais c'est une disposition lugubre ! s'écrient mes lectrices..... Mais c'est de la démence! Peut-on habiter un semblable tombeau ?.... Attendez, nous allons l'embellir.

Il n'y a pas de canapés dans ce cabinet, mais seulement des chaises et des fauteuils, à hauts dossiers carrés, Louis XIII authentiques, si faire se peut, Louis XIV, si, ne pouvant se procurer les précédents, on est forcé de passer à un règne plus moderne; tous ces siéges sont recouverts de tapisseries copiées par Mme Michaud sur les tapisseries anciennes. Quand on n'a pas vu ces dessins, qui ne deviendront jamais *vulgaires*, et sont, par leur extrême variété, si amusants à exécuter, on ne peut comprendre à quel point ils sont préférables, — le style de la pièce étant donné, — à tous les autres dessins; l'effet qu'ils produisent ne saurait être comparé à aucun autre; ils n'ont presque pas de fond, et se composent de ramages, de feuilles fantastiques, de fleurs qui ne peuvent être rangées dans aucune classification botanique, au milieu desquelles s'élance parfois une chimère aussi étrangère au règne animal que l'est son entourage au règne végétal.

Toutes ces tapisseries s'allieraient désagréablement, on le comprend, aux teintes sombres du bois, si on les exécutait avec des couleurs trop accentuées; aussi les teintes des laines sont-elles, au contraire, extrêmement atténuées; le rouge n'est pas ponceau, mais pourpre, et pas trop clair, — le vert est olive, — le bleu est un peu gris, le jaune un peu olive; — le blanc est remplacé par un écru pâle, le bleu clair est ce gris-bleu, dit Louis XVI, que l'on retrouve dans les cretonnes de cette époque. Tout cet ensemble ne saurait être jugé, je le répète, sur sa description; il faut le voir pour comprendre quelle harmonie riche et douce à la fois le caractérise.

Les siéges sont élevés..... il faut par conséquent les compléter par des tabourets de pied, hauts, larges, de même style, et recouverts en même tapisserie. Si l'on a pu se procurer.... ou exécuter quelques panneaux en tapisserie, à sujets anciens, on les placera au milieu des panneaux de la pièce, en guise de tableaux, en les encadrant d'étroites baguettes dorées.

Les portières et les rideaux seront en tissu de laine grenat ou brun, avec encadrement de bandes en tapisserie, à dessins analogues à ceux des siéges. On trouve chez Mme Michaud, boulevard Sebastopol, 14, ces bandes dessinées et échantillonnées. Le lambrequin de la cheminée est également en tapisserie assortie. Le coffre à bois, dans cette pièce comme dans la précédente, sera représenté par un ancien bahut, en chêne sculpté. Boiseries brunes.

A Paris, un ameublement de ce genre serait assez difficile, ou tout au moins assez coûteux à composer; il n'en est pas encore de même dans certaines villes de province; là, on peut encore trouver ces meubles anciens, et les payer moins cher que les meubles modernes. Le journal m'attachant au rivage, je ne puis suivre les impulsions de ma fantaisie, et aller recueillir de côté et d'autre les divers objets dont j'aimerais à m'entourer; mais enfin je les connais, et puis au moins composer, avec leurs images, l'intérieur que j'esquisse en ce moment.

La chambre à coucher sera plus riante que la bibliothèque; j'oubliais d'ailleurs d'indiquer pour celle-ci quelques faïences de Rouen et d'Italie, qui, placées sur les meubles de chêne, sur la tablette inférieure de la crédence, représenteront une heureuse dissonance, nécessaire, on le sait, à l'harmonie générale. Mais j'en reviens à la chambre à coucher.

Celle-ci sera meublée avec un lit en bois blanc, à moulures bleues ou vert œillet. Tous les siéges seront capitonnés; on y verra un petit bureau, une petite bibliothèque à deux corps, un chiffonnier, une table de toilette à plusieurs tiroirs, avec une glace qui peut se baisser à volonté, une commode, le tout en bois de rose, orné de cuivre, style Louis XV. Tous ces meubles seront non des copies modernes, mais des originaux authentiques, si faire se peut. Une chaise longue, une petite causeuse, deux ou quatre petits fauteuils dits *crapauds*, quelques chaises basses, un fauteuil très-bas, dit *coin du feu*, seront placés dans cette chambre.

Les portières et rideaux sont en reps gris de lin, avec bordures en tapisserie de Neuilly, ou mieux encore en tapisserie faite à la main. Sur les murs, papier gris uni, non glacé, de même teinte que les rideaux, avec bordures un peu larges, composées de fleurs. Les meubles principaux, chaise longue, causeuse et petits fauteuils, seront recouverts en reps gris uni. Les chaises et le *coin du feu* pourront être en tapisserie.

On peut aussi meubler cette chambre en perse cretonne bleue, à médaillons *grisaille;* mais, dans ce cas, n'omettons pas un détail essentiel: le papier couvrant les murs sera exactement semblable, comme teintes et dessin, à la perse des rideaux. On fabrique partout, aujourd'hui, des papiers reproduisant les dessins des diverses perses cretonnes, et leur prix n'est pas plus élevé que celui des papiers de même qualité. On n'imagine pas quelle élégance *soignée* ce simple détail communique à l'ameublement le plus modeste; cela représente une chambre tendue en étoffe pareille aux rideaux, ce qui est la plus jolie recherche que l'on puisse atteindre.

La tablette de la cheminée sera recouverte en tapisserie, avec lambrequin assorti; boiseries grises; lit recouvert en étoffe pareille à celle des rideaux, avec traversin marqué à chaque bout, bien entendu; on pourra placer sur ce couvre-pied une couverture faite au crochet et doublée de soie ou de percaline bleue unie.

Si la disposition des panneaux, des portes, etc., le permet, le lit doit être placé *au milieu* d'un grand panneau et non dans un coin; il sera surmonté d'un ciel de lit avec rideaux pareils à ceux des fenêtres, et seconds rideaux blancs. Si le lit est placé dans une alcôve, l'intérieur de cette alcôve sera tendu en étoffe pareille à celle employée pour les rideaux.

La perse cretonne coûte un plus cher que la perse glacée à dessins Pompadour, mais elle compense largement cet inconvénient, non-seulement par une solidité supérieure, mais encore par la moindre quantité qu'on en emploie. La perse Pompadour, en effet, ne peut se passer de falbalas, et ceux-ci, à leur tour, veulent être garnis d'un petit ruban posé à cheval; si minime que soit le prix de ce ruban, quand on doit en acheter plusieurs centaines de mètres, on ne laisse pas que de trouver l'enjolivement assez cher.. La perse cretonne, au contraire, repousse, grâce à la dimension de ses dessins, tout volant et toute ruche; on peut ne pas la garnir du tout; c'est tout au plus si, par un excès de recherche, on borde les rideaux avec une ruche faite en ruban de laine ou de coton de même teinte que leur couleur dominante; en aucun cas on ne peut choisir ce ruban d'une nuance étrangère aux couleurs de la perse; on observe pour cette garniture les règles suivies pour garnir les robes, c'est-à-dire qu'on la prend pareille, non au fond, mais au dessin. Exemple : perse cretonne blanche à dessins bleus, ruban bleu; toute infraction à cette règle absolue serait de mauvais goût.

On m'a posé bien des questions équivalant, à peu de chose près, à la solution de la quadrature du cercle; on me demande, entre autres, d'introduire la fantaisie dans un salon meublé en bois de palissandre, recouvert de damas bouton d'or. La fantaisie ne s'accommode pas de tous les voisinages et de toutes les compagnies; elle n'a rien à faire dans ce salon éminemment classique et qui doit rester un salon d'*apparat*. Je n'ai rien à dire non plus sur un thème si connu; il est évident que les murs de ce salon doivent être recouverts de papier blanc avec baguettes dorées, que les boiseries en sont blanches, le lustre étincelant de dorures et de cristaux de Baccarat. Je sais bien que ces salons sont nécessaires dans certaines situations... mais je n'ai aucun enseignement à donner en ce qui les concerne; sur ce point le premier tapissier venu sera bien plus savant que moi; il a tant meublé de salons pareils!

Il est des dispositions très-spéciales d'appartements, telles entre autres que les panneaux mobiles, s'enlevant pour agrandir une pièce; je ne saurais non plus donner mon avis sur ce point. Il faut, en effet, ou se résoudre à meubler exactement de même toutes les pièces qui peuvent à un moment donné être converties en une seule pièce, ou se résigner à avoir, dans le salon agrandi, une fenêtre à rideaux jaunes, — une autre à rideaux bruns, etc. Reste enfin un troisième moyen... quelque peu coûteux : avoir des rideaux de *rechange* pareils à ceux du principal salon, pour décorer les fenêtres des pièces voisines venant se fondre dans le salon; même dans ce cas on se heurterait à une autre difficulté, celle des boiseries : il est évident que l'antichambre et la salle à manger ne peuvent avoir la même décoration que le salon... Allons! tout bien considéré, je n'ai qu'un conseil à donner pour ce cas particulier à une maîtresse de maison : oublier la différence inévitable qui existe entre ces diverses pièces d'usage différent, et par conséquent de décoration différente.

Dans les diverses pièces de l'appartement, salon, petit salon, chambre à coucher, on placera, si l'on peut, les meubles dits de *fantaisie*, qui tiennent dans le mobilier actuel une place si considérable qu'ils méritent une mention particulière.

A l'exposition des arts appliqués à l'industrie (1865), j'avais remarqué des meubles d'un genre nouveau, ou plutôt *ancien*, dont la forme, sévère et gracieuse à la fois, était rehaussée par des incrustations d'ivoire gravé; l'alliance du bois d'ébène avec ces incrustations, très-finement exécutées, produit un effet riche autant que simple, de très-bon goût par conséquent; j'ai désiré revoir ces meubles afin de les examiner à loisir, et j'ai été visiter l'atelier de M. Hunsinger, rue de la Roquette, 56. Dans ce vaste Paris, où toutes les industries sont représentées et exercées par une multitude de concurrents, M. Hunsinger est pourtant le seul fabricant des meubles qui avaient, à juste titre, fixé mon attention: c'est qu'il ne s'agit plus dans cette fabrication d'exercer un métier, mais bien de faire œuvre d'artiste; pour arriver à ce degré de perfection et de goût, il faut avoir une aptitude particulière, une vocation spéciale.

On préparait, dans cet atelier, divers mobiliers complets en ébène, avec ivoire sculpté; il y avait là un ameublement de chambre à coucher véritablement splendide, puis une quantité innombrable de petits meubles de fantaisie, tels que tables à ouvrage, étagères, bureaux de dames, les uns plats, les autres à dos d'âne. Le meuble que j'ai le plus remarqué est un *cabinet* posé sur une console, laquelle forme une table de jeu quand on enlève le cabinet; celui-ci est à double porte, protégeant une foule de petits tiroirs; c'est le vrai meuble d'*entre-deux* parisien; placé entre deux fenêtres, il compose un charmant ornement de grand ou de petit salon et peut instantanément se convertir en table de jeu. Signalons aussi une bien jolie *nouveauté*: c'est une table-damier pour jeux d'échecs, en ébène et incrustations d'ivoire sculpté; sur chaque côté, à droite, se trouve un tiroir assez profond pour contenir les pièces blanches et les pièces noires d'un jeu d'échecs, qui se trouvent ainsi séparées et sous la main des joueurs.

En examinant ces divers meubles, reproduisant dans toute sa pureté l'art sévère et noble qui caractérise l'époque de Louis XIII ou bien les lignes pures et simples du style dit Louis XVI, je me disais, *à priori*, que M. Hunsinger devait être un érudit... Je ne me trompais pas; c'est en restaurant avec un art exquis, avec une science sans rivale les meubles anciens de tous les âges, que M. Hunsinger a acquis le goût si pur dont témoignent tous les meubles composés dans son atelier, et qui a été attesté par la médaille de bronze obtenue l'année dernière. Nous reverrons ses meubles dans la grande exposition de 1867; mais j'ai voulu devancer la célébrité qu'il obtiendra, et signaler à celles de nos lectrices qui possèdent de vieux meubles un restaurateur de *curiosités* qui me semble sans rival, en même temps qu'un fabricant unique dans l'industrie qu'il a créée. En attendant qu'il ait un dépôt dans le centre de Paris, j'engage ceux qui aiment les belles choses à faire comme moi le trajet qui les sépare de la rue de la Roquette : ils ne regretteront pas cette course.

Je ne veux pas omettre une recommandation qui me semble être essentielle; j'engage mes lectrices à se méfier, dans le choix de leurs pendules, de celles dites à *sujets;* je les conjure d'éviter, que dis-je?... de fuir tous les sujets, quels qu'ils soient, historiques, classiques ou romantiques; point de ménestrel appuyé sur une colonne et tenant une guitare à cordes de zinc; — point de page moyen-âge, ni de châtelaine éplorée, ni de jeune fille effleurant une pâquerette; tout cela est si connu, si rebattu, si répété, si dédaigné, qu'on doit éviter d'installer dans sa demeure un objet qui prête à rire. Si l'on ne peut avoir des pendules anciennes, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV ou Louis XVI, il faut choisir, parmi les modèles modernes, ceux qui n'aspirent pas au rôle d'un tableau parlant, et préférer à ceux-ci, le cas échéant, un simple bloc de marbre, ou même de bois, que l'on pourra surmonter d'une statuette en bronze, — en marbre, — en plâtre, selon les ressources dont on dispose. Le sujet qui nous occupe n'est pas épuisé, car il y a beaucoup à dire sur la décoration du *logis*, vieux mot français que l'on aime à employer, parce qu'il évoque, sans emphase, l'image du foyer domestique; mais on peut poser une règle générale que je vais essayer de résumer :

Il faut, quelles que soient les ressources dont on dispose, éviter de rechercher les imitations du luxe qui composent le faux luxe, celui qui fait pitié, parce qu'il décèle à la fois la prétention et l'impuissance; point de galeries en cuivre estampé, essayant d'imiter les galeries dorées des rideaux, mais plutôt un simple bois rond; point de candélabres en zinc essayant, par leur peinture qui s'écaille bien vite, d'imiter les candélabres en bronze; ou mieux, pas de candélabre du tout, car, si on doit s'en servir, le garnir de bougies pour recevoir des invités, il est évident que l'on *peut* avoir des candélabres plus présentables; sinon, pourquoi s'en encombrer?... Mais surtout... oh! surtout!.. point de pendules à sujets! EMMELINE RAYMOND.

NOUVELLE

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

Suite.

Le samedi arriva; ce jour-là on apporta toutes les caisses expédiées de Paris, et vers le soir Edmond apparut; il venait passer le dimanche en famille.



Il semblait mécontent, attristé, et se plaignit de la nudité de sa chambre, de l'insuffisance de ses ressources qui ne lui permettaient pas même l'acquisition de certains objets destinés à lui rendre la demeure moins désagréable.

« Patience, » répondit Marthe sans ralentir le mouvement de son aiguille; « il faut d'abord nous trouver heureux d'avoir un abri, de le devoir à notre travail; les embellissements viendront plus tard, peu à peu.

— Et comment viendraient-ils? » répondit Edmond; « est-ce sur mes douze cents francs par an que je pourrai faire des économies? Cela ne se voit que dans *la Dame blanche*..... et encore!

— Aussi ne s'agit-il pas, je pense, d'acheter un château.

— Mon Dieu! non. Il s'agirait seulement d'avoir des rideaux; ma fenêtre est garnie avec deux étroites bandes de mousseline blanche, qui me donnent le spleen lorsque je les contemple.

— Eh bien! mon enfant, il dépend de toi d'avoir de bons rideaux en étoffe de laine.....

— Vous me les donnerez, ma tante?

— Malheureusement je n'ai point d'argent pour faire cette emplette; mais tu peux les gagner, ce qui vaudra beaucoup mieux. Tu apprécieras bientôt la satisfaction que l'on éprouve à ne relever que de soi-même, à devoir uniquement à son travail, à son économie, les petites superfluités qui, je suis loin de le nier, composent l'agrément de la vie. Tu peux, si tu le veux, augmenter tes ressources; ton chef est disposé à te donner de l'ouvrage que tu feras le soir chez toi; à quoi te servent tes soirées maintenant?

— Oh!..... à rien du tout, c'est bien vrai.

— Eh bien! emploie-les; il s'agit de comptes à faire, de rapports à copier lisiblement; bref, tu peux gagner ainsi trente francs par mois..... Dans deux mois tu aurais tes rideaux. »

Si l'on eût dit un mois auparavant à l'élégant, à l'oisif, à l'inutile Edmond Darmintraz que la perspective de posséder des rideaux en tissu de laine ferait battre son cœur; si on lui eût prédit que pour obtenir ce surcroît de luxe il s'astreindrait à travailler régulièrement chaque soir, après avoir travaillé pendant toute la journée, il eût sans nul doute manifesté une incrédulité obstinée. La destinée lui réservait pourtant un pareil sort, et il accepta la proposition de sa tante, non sans doute avec enthousiasme, mais avec satisfaction; il se sentait définitivement emprisonné dans un cercle inflexible, et, pour échapper aux privations que les habitudes de son passé rendaient plus cruelles pour lui que pour tout autre, il n'avait point d'autre issue que le travail; Marthe l'en avait prévenu, et il savait maintenant, à n'en pouvoir douter, qu'il ne s'agissait plus de se soumettre, lui et ses sœurs, à l'épreuve d'opéra comique dont il avait un moment caressé l'espoir. Non, la ruine était bien réelle, et il fallait désormais se suffire à soi-même.

Le déballage des caisses employa agréablement la journée du dimanche. A l'apparition de chaque objet familier qui leur rappelait le passé, et qui, dans le présent, témoignait de la sollicitude, de la bonté de Marthe, les jeunes filles, et même Mme Darmintraz, ressentaient une vive satisfaction. Ce n'était pas cependant les meubles les plus somptueux que l'on avait emportés, mais on porta dans la chambre de Mme Darmintraz sa chaise longue, une étagère qui tenait à sa portée toutes les menues inutilités dont elle aimait à s'entourer. Le grand piano fit au salon une entrée triomphante, et près de lui vint se placer la petite bibliothèque destinée à contenir les partitions et les cahiers de musique. On déballa ensuite une partie des livres de M. Darmintraz, et on les rangea sur des tablettes disposées à cet effet; un corps de bibliothèque fut même placé au salon, et l'on y réunit les livres qui convenaient à toute la famille, afin de pouvoir faire à l'improviste une lecture à haute voix. Quand Mme Darmintraz contempla sa chambre, peuplée par quelques-uns de ses petits meubles favoris, le salon disposé d'une façon plus confortable, grâce à quelques bons fauteuils, elle s'écria :

« Il me semble maintenant que l'exil sera moins difficile à supporter! »

Cette exclamation récompensa Marthe de tous ses efforts.

Les jours se passèrent ainsi, semblables en apparence les uns aux autres, mais contribuant chacun en particulier à amener l'apaisement des regrets, et même une sorte de contentement non encore avoué, déjà visible cependant. Ceux qui n'ont pu se décider à subir la régularité inflexible des occupations ignorent la douceur qui est inhérente aux existences improprement qualifiées de monotones; l'esprit invariablement fixé sur certains points conserve une indépendance bien plus réelle, une élasticité bien plus puissante pour parcourir certains espaces absolument interdits aux êtres qui ne peuvent vivre sans s'abandonner à l'imprévu, sans fuir toute régularité, sans livrer leur vie en pâture au changement. Il est de mode, je le sais bien, de soutenir la thèse contraire, d'adresser les épithètes humiliantes de *bourgeois*, de *bivalve*, de *végétal*, à tous ceux qui prétendent régler l'emploi de leurs heures comme l'emploi de leurs ressources; ceux qu'une infirmité naturelle entraîne sur la pente du désordre se retranchent volontiers derrière l'exubérance de leur imagination et la puissance de leurs instincts artistiques; mais ils ne tarderont pas à être délogés de cette dernière position, parce que les faits, plus éloquents que tous leurs discours, prouvent que l'art lui-même est compatible avec l'ordre, et incompatible avec la paresse, qui est toujours la cause ou l'effet de l'irrégularité. Il ne suffit pas d'avoir des instincts *bohêmes* pour être salué et reconnu artiste; c'est à l'œuvre qu'il faut juger le maître; et chacun sait aujourd'hui que le travail opiniâtre, par conséquent régulier, fait seul les *maîtres*.

Il en est de même dans un autre ordre; pour s'en convaincre, il suffit de comparer. Qui ne croirait que l'existence parisienne doit suffire à elle seule pour développer toutes les facultés, pour ouvrir à l'intelligence les horizons les plus étendus? C'est le contraire cependant qui est la vérité; il n'est point de femmes sur la terre qui, plus que les Parisiennes, soient préservées de toute monotonie; pour elles, la distraction est partout, s'improvise à chaque pas...... et pourtant..... pourtant, la Parisienne pur sang est moins éclairée, moins instruite, plus ignorante des questions d'art et de littérature que telle provinciale rivée à la petite ville obscure dans laquelle son existence s'écoule invariablement, vouée aux mêmes soins, aux mêmes occupations, aux mêmes aspects.

La régularité dans l'emploi des heures porta ses fruits pour les filles de M. Darmintraz; on ne pouvait plus dépenser son temps en visites, en courses aux magasins, en réunions, en soirées de tout genre; il fallut bien l'employer autrement. On lut, on perfectionna le léger talent musical que l'on avait cultivé à Paris uniquement pour faire *comme tout le monde*, et les jours succédèrent aux jours sans qu'on les trouvât trop longs.

Un soir, — il y avait cinq mois environ que la famille Darmintraz avait quitté Paris, — on vint prévenir Marthe qu'un enfant du bourg s'était fait une cruelle brûlure. Marthe possédait un onguent infaillible, selon elle, pour ces accidents, et elle voulut se rendre immédiatement près du patient; tout en rassemblant quelques bandes de linge, elle se fit donner de plus amples détails, et apprit que cet enfant vivait avec sa grand'mère, malade elle-même depuis quelques mois.

« Il faudra que j'emporte un plus gros paquet, » dit Marthe à Cécile, « car la grand'mère doit avoir besoin de sucre, d'un peu de confitures....

— Je vais vous accompagner, ma tante.

— C'est cela, viens vite; il ne faut pas faire attendre ceux qui souffrent. »

Bientôt Mlle Darmintraz et Cécile se mirent en route, et arrivèrent à la maisonnette qu'habitaient les deux malades. Le changement qui se produisait autour d'elle n'échappait point à Marthe, et comblait tous ses vœux; il n'était pas soudain et radical, car de semblables conversions se rencontrent seulement dans les romans, mais il naissait de la force même des choses, il s'alimentait de la nécessité du travail, imposée par le besoin d'échapper à un ennui dévorant; il se produisait graduellement, développé à la fois par de bons exemples et par le manque absolu d'exemples mauvais, ou seulement frivoles. Ce n'est pas seulement pour leurs habitudes extérieures que les jeunes caractères se laissent volontiers entraîner par le besoin de l'imitation; leurs sentiments se modèlent aussi sur les sentiments manifestés par les personnes dont ils dépendent et avec lesquelles ils vivent en communauté. Si l'activité de Mlle Darmintraz entraînait à sa suite, et formait à son image, non-seulement ses nièces et son neveu, mais encore sa belle-sœur, son dévouement constant se produisant, non en paroles, non en exhortations éloquentes, mais en actions bien plus éloquentes que tous les discours les mieux rédigés, battait en brèche leur indifférence, et faisait honte à leur égoïsme; elle ne prêchait jamais la charité, mais elle l'exerçait constamment, et peu à peu ses nièces prirent d'elles-mêmes l'habitude de la seconder, d'abord pour alléger les travaux qu'elle s'imposait, puis aussi, il faut bien le dire, pour prendre les seules distractions qui se trouvaient à leur portée, — car les sentiments complétement impersonnels sont rares; — et plus tard enfin, parce qu'elles avaient constaté par leur propre expérience combien il est doux de soulager ceux qui souffrent, de rendre l'espérance à ceux qui désespèrent, d'exercer en un mot la charité dans toute la sublime acception de ce mot.

La tante Marthe appliqua son onguent merveilleux, pendant que Cécile préparait pour la grand'mère du petit malade une boisson sucrée.

« Merci, mes bonnes demoiselles, » disait la vieille femme; « quand le médecin viendra, il trouvera sa besogne quasiment faite.

— Le médecin? » répondit Mlle Darmintraz avec quelque surprise..... « Il n'y en a pas ici.

— Non, mais il y en a un nouveau à la ville; il remplace depuis un mois le vieux M. Mathieu, qui ne pouvait plus exercer son état; et on dit qu'il est bien bon pour les pauvres gens; la nuit comme le jour, il est toujours prêt à se mettre en route, et Gérard, notre voisin, a été le mander pour nous : il viendra, c'est sûr. Eh! vous avez connu son père, mademoiselle Marthe! c'est le fils de M. Villenot, qui avait établi une fabrique de faïence qui a mal tourné..... Vous savez bien? M. Édouard Villenot, qui est mort il y a dix ans, en laissant peu de chose à sa veuve et à son fils.

— Oui, je me souviens de tout cela, » répondit Marthe, qui avait légèrement pâli..... « Et son fils?

— C'est un brave sujet, qui a bien étudié, qui est devenu savant, et maintenant il s'est établi avec sa mère; elle était restée à la ville.....

— Oui, oui, je sais cela, » interrompit assez brusquement Marthe. « Vous aurez soin de faire renouveler l'onguent dans deux heures; nous allons retourner à la maison.

— Attendez un peu, Mademoiselle, la pluie tombe bien fort, et vous ne pouvez vous mettre en route avec un temps pareil.

— C'est vrai, ma tante, » dit Cécile; « mieux vaut attendre un peu que cette averse ait cessé.

— V'là le médecin! » s'écria le voisin en ouvrant la porte; « je suis revenu avec lui, et je vais tenir son cheval..... »

En effet, derrière Gérard apparaissait un jeune homme enveloppé dans un paletot de gros drap. Il s'occupa d'abord des malades; puis, s'approchant de Mlle Darmintraz, il lui demanda la permission de se présenter lui-même, puisqu'il n'y avait personne dont il pût requérir l'intervention dans cette circonstance.

« Quoique je ne vous aie jamais vu, Monsieur, » répondit Marthe avec quelque émotion, « vous n'êtes pas un inconnu pour moi.

— J'en puis dire autant, » dit le jeune médecin en s'inclinant respectueusement, « car, partout où je vais exercer mon ministère, je m'y trouve toujours précédé par mademoiselle Darmintraz.

— Oui, » reprit Marthe en souriant, « je suis bien aise de maintenir mon ancien droit de possession, car vous me faites, — je l'apprends aujourd'hui seulement, — une rude concurrence près des plus pauvres malades; vous m'enlevez ma clientèle, et, si je n'essaye de lutter, je me trouverai peu à peu délaissée.

— Je ne pense pas que vous couriez ce risque, car il est une partie de votre mission que je ne pourrai jamais remplir comme vous; une femme seule sait encourager, consoler..... Mais, pardon, Mademoiselle, je ne devrais pas vous parler de vous, car je sais que ce sujet est le seul auquel vous refusez votre sollicitude. »

Depuis quelques instants, en effet, Marthe semblait assez vivement contrariée par le tour qu'avait pris la conversation, et elle se hâta de passer brusquement à un sujet différent.

« Comment se fait-il, Monsieur, que, vivant dans notre voisinage, vous n'ayez pas voulu nous faire la visite que vous nous deviez? — Vous nous la deviez, entendez-vous? — en qualité de nouveau-venu.

— Vous m'excuserez mieux que personne, Mademoiselle; la vie que j'ai choisie ne me laisse guère de temps à employer en plaisirs.... Je vais seulement où l'on m'appelle.....

— Hé bien! Monsieur, » répondit gaiement Mlle Darmintraz, « je vous prie de vous considérer comme le médecin de notre maison; nous ne sommes pas souvent malades, c'est vrai, mais nous avons toujours besoin d'une compagnie telle que la vôtre.

— La pluie a cessé, ma tante, » dit Cécile, qui jusqu'alors était demeurée silencieuse, méditant sur le profond respect que chacun témoignait à cette tante Marthe, invariablement vêtue de sa robe de mérinos noir, et tout à fait dédaigneuse de tous les raffinements de luxe et d'élégance par lesquels la considération s'achète à Paris. La jeune fille comprenait chaque jour plus nettement que, pour être réel, inébranlable, à l'abri des événements qui bouleversent les existences, le respect doit être inspiré par l'individu.... non par l'étalage de son luxe.

« Vous ne pouvez songer à vous mettre en route à pied, » dit le jeune médecin; « je suis venu dans ma modeste carriole; permettez-moi, je vous en supplie, de vous reconduire.

— J'accepte, » dit Marthe, « mais à une condition : c'est que vous n'oublierez pas le chemin qui conduit à notre habitation, et que vous voudrez bien, avant de vous remettre en route, prendre une tasse de thé avec nous. »

M. Édouard Villenot se soumit de fort bonne grâce à ces diverses conditions, et, après avoir indiqué à Mlle Darmintraz le traitement qui devait être suivi pour les deux malades, on monta dans la carriole, et l'on arriva en quelques instants à la maison de Marthe.

Louise attendait sa tante et sa sœur avec une extrême impatience, et elle se précipita au-devant d'elles; la présence d'un étranger la surprit un peu, mais elle ne put s'empêcher de s'écrier avec joie :

« Cécile, la vache brune a un veau!

— C'est bon, » répondit la sœur aînée, « nous parlerons de cela plus tard.

— Pourquoi donc? » dit M. Villenot en offrant la main aux deux dames pour les aider à descendre; « ce sont là de grands événements dans la vie de campagne, et je comprends la hâte que met mademoiselle votre sœur à vous annoncer cette nouvelle.

— C'est que cette nouvelle nous concerne directement, » répondit Louise, se familiarisant tout à coup avec le nouveau-venu; « c'est nous qui allons nous occuper de la laiterie.....

— Je vous en félicite, Mesdemoiselles; il n'est rien de tel pour se sentir heureux que d'avoir beaucoup d'occupations.

— Mon ami, » dit Marthe en entrant au salon où M. Darmintraz était assis près de sa femme, « je t'amène notre nouveau médecin, M. Édouard Villenot. »

Un léger nuage se répandit sur le visage de M. Darmintraz.

« J'espère, » continua Marthe, « que toi et Hortense vous vous joindrez à moi pour engager notre voisin à venir ici aussi souvent qu'il le pourra.

— Vous savez, Monsieur, » dit Mme Darmintraz en intervenant gracieusement, « qu'on acquiert des droits à la reconnaissance des solitaires que l'on veut bien visiter; et, si vous consentez à bien vous souvenir qu'il s'agit d'une bonne action, vous viendrez nous voir, ainsi que vous le demande ma belle-sœur.

— Ce n'est point ainsi que j'envisage la précieuse autorisation qui m'est accordée, Madame, » répondit Édouard; « j'y attache beaucoup de prix, et, quand je n'en userai pas, il faudra me plaindre et non m'accuser..... Les loisirs sont rares dans ma profession.

— Oui, » dit M. Darmintraz, « il faut du courage pour être médecin de campagne; quel labeur incessant, quelles fatigues!

— Mais aussi, » reprit doucement Édouard, « quelles satisfactions infinies dans le sentiment de son utilité, dans la conscience de remplir sa tâche... si humble qu'elle puisse paraître!

— Vous avez raison, Monsieur, » répondit M. Darmintraz; « en vous plaignant j'étais sous l'empire de mes souvenirs parisiens, qui évoquaient l'image de vos con-



frères exerçant commodément leur profession. Quand on a les sentiments que vous venez d'exprimer en quelques mots, je comprends qu'il faut vous féliciter plutôt que vous plaindre. »

Les deux jeunes filles préparaient la table de thé, et la conversation n'arrivait que par fragments jusqu'à elles. Cécile écoutait attentivement pourtant, et sa sœur remarqua, à part elle, que jamais Cécile n'avait mis tant de soin et d'empressement à préparer et à servir le thé.

« Vous avez connu mon père? » disait Édouard à M. Darmintraz.

Celui-ci ne répondit pas immédiatement..... Il prit la parole après une courte pause.

« Oui, Monsieur, il venait quelquefois chez mon père ; mais je l'ai peu vu, car j'habitais Paris.

— Mais vous, Mademoiselle, vous l'avez connu sans doute, mon pauvre père? Je recherche toutes les occasions qui me permettent de parler de lui. J'avais sept ans à peine quand on m'envoya au collége, et quinze ans seulement quand je suis devenu orphelin.

— Ainsi que vous l'a dit mon frère, » répondit Marthe, qui ne pouvait entièrement réprimer un léger tremblement de voix, « M. Villenot venait parfois ici; puis les soins donnés à sa fabrique ont absorbé presque complétement son temps, et nous l'avons perdu de vue. Mon père était d'humeur fort solitaire; nous ne voyions personne ; et, quand il s'est marié, M. Villenot n'a pas amené sa jeune femme dans notre triste et vieille maison.

— En effet, ma mère m'a toujours dit qu'elle n'avait pas l'honneur de vous connaître. Me permettrez-vous, Mesdames, de la dédommager de tout ce qu'elle a perdu dans le passé? Quoiqu'elle ne sorte presque jamais, elle aura hâte, j'en suis certain, de venir vous remercier du bon accueil que vous me faites. »

M. Darmintraz jeta un singulier regard à sa sœur.

« Madame votre mère, » répondit Marthe, « sera la bienvenue ici. Allons, mes enfants, » ajouta-t-elle en s'appuyant dans son fauteuil, « faites-nous un peu de musique. »

(La suite au prochain numéro.) E. RAYMOND.



RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

MUSIQUE.

Paris tout entier s'occupe de *Don Juan*, repris simultanément sur les deux scènes lyriques françaises, et M. Maho, éditeur de musique, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 25, vient de mettre en vente la partition pour piano à quatre mains du *Don Juan* de Mozart, édition scrupuleusement exacte, conforme au manuscrit de Mozart ; il a été commis à propos de *Don Juan* tant d'erreurs dues à l'ignorance et au mauvais goût, que tous les musiciens doivent quelque reconnaissance à M. Maho, pour cette belle publication, fidèle, complète, continuant la Bibliothèque des partitions à quatre mains, qui se composera de tous les beaux opéras, et offre dès à présent au public, les *Noces de Figaro*, la *Flûte enchantée*, de Mozart, le *Freischütz* de Weber, et enfin *Don Juan* que je viens de signaler. Toutes ces partitions se vendent chez M. Maho. E. R.

ERRATA. — Le numéro 18 contenait, dans la chronique, une mention concernant la photographie sur émail ; le nom de l'inventeur de cet art charmant est Lafon de Camarsac, — et non *Camarsan* comme cela a été imprimé par erreur.

Calvitie. — La chute des cheveux est une suite ordinaire du progrès des années. Ce n'est cependant pas un état parfaitement normal : ce qui est naturel, c'est que les cheveux blanchissent ; mais il ne l'est pas qu'ils tombent. Cependant la chute des cheveux, arrivant sans maladie du cuir chevelu, n'est point considérée comme une maladie, et l'on n'y oppose d'ordinaire aucun remède, faute, sans doute, d'en connaître la cause, par le défaut bien motivé de confiance que l'on a dans les prétendus remèdes vendus à grand prix. Certaines circonstances, cependant, favorisent la calvitie, et on peut, en s'y soustrayant, la prévenir ou la retarder. La cause la plus active de cette incommodité, c'est la compression exercée par les diverses coiffures. Les femmes, qui ne portent pas des coiffures serrées comme les hommes, conservent bien mieux leur chevelure que ceux-ci. Rien n'est pernicieux à la conservation des cheveux comme le cylindre que nous portons tous sous le nom de chapeau. Les bords en compriment les bulbes des cheveux ; il a en outre l'inconvénient d'intercepter la circulation de l'air autour de la tête et de l'échauffer par l'intensité de la chaleur qu'il y accumule. Les chapeaux aplatis compriment le sommet de la tête et sont également défavorables aux cheveux. Il en est de même de la calotte que quelques personnes portent dans leur intérieur. Il serait bien préférable de rester nu-tête ou d'adopter une coiffure aisée comme les bonnets des femmes.

Un moyen de prolonger la conservation des cheveux, c'est de les faire tailler souvent et même de les faire raser quand on voit qu'ils s'en vont. Les topiques excitants ne sont pas absolument sans utilité en cette circonstance. En voici un qui porte le nom de pommade de Dupuytren :

Moelle de bœuf.	30	grammes.
Acétate de plomb cristallisé.	1	»
Teinture de cantharides. .	20	centigrammes.
Essence de girofle.	3	gouttes.
Eau-de-vie vieille.	16	grammes.

On met, tous les soirs, gros comme un pois de cette pommade dans les cheveux. Nous croyons que l'on pourrait s'abstenir d'y ajouter l'acétate de plomb, surtout si on en faisait un usage très-prolongé. Cela serait de rigueur s'il y avait quelque ulcération ou érosion à la tête.

Voici la formule d'une autre pommade :

Suc de citron.	4	grammes.
Extrait de quinquina. . . .	8	»
Teinture de cantharides. . .	4	»
Huile essentielle de cédrat.	1	»
Huile de bergamote	50	centigrammes.
Moelle de bœuf	60	»

On en fait des onctions sur la tête préalablement lavée à l'eau de savon.

Si l'on préfère les liquides ou pommades, on pourra employer la teinture suivante :

Feuilles de laurier.	8	grammes.
Girofle	1	»
Alcoolat de lavande	16	»
Alcoolat d'origan.	16	»

Faites digérer à une douce chaleur et ajoutez :

Éther sulfurique.	2	grammes.

(Gazette de médecine.)

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS.

N° 77,157, *Puy-de-Dôme.* On porte peu de châles, et pas du tout de châles français. Les seuls châles de l'Inde que l'on puisse avoir pour la somme de 150 à 250 francs sont longs, à rayures. — N° 80,553, *Puy-de-Dôme.* On peut faire, avec un châle en crêpe de Chine, une belle rotonde pour vêtement d'automne, sortie de bal, etc. Voir, pour le jupon, les garnitures de jupon blanc parues et à paraître. Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6. On ne peut se coiffer à la mode sans faux cheveux; on peut se coiffer en dehors de la mode à sa guise. — N° 68,160, *Isère.* Ces livres n'existent pas dans ces conditions. — N° 14,845, *aux Ternes.* Six semaines en laine, six semaines en soie noire et demi-deuil ; le deuil d'un grand *beau-père* étant assimilé à un deuil de grand-père. — N° 78,138, *Landes.* On prononce comme on veut, et surtout selon les latitudes : *Ungre,* au-delà de la frontière, en Allemagne; *Unger*, en-deçà de la frontière, en France. S'adresser, pour les renseignements relatifs aux prix, *directement* aux diverses maisons que nous indiquons. Pour tous les ouvrages, à Mme Michaud, boulevard Sébastopol, 14. — N° 20,055, *Eure-et-Loir.* Robe de linos ou de mohair gris, avec pardessus pareil. Voir les articles de modes et descriptions de toilettes. — N° 67,714, *Lot-et-Garonne.* Je regrette de ne pouvoir revenir sur un travail actuellement délaissé par la mode, et, quant à la quatrième demande, nous craindrions que la mode de cet objet ne passât avant que le patron fût prêt. Les deux autres demandes ont été satisfaites. — N° 66,411, *Charente-Inférieure.* Oui, pour le châle noir. Merci, pour l'approbation. Impossible de changer la disposition et par conséquent le format du journal. — N° 16,216, *Vendée.* Pour la question relative à l'envoi des tapisseries, s'adresser directement à Mme Michaud, boulevard Sébastopol, 14. Il y a pour moi impossibilité absolue de me charger d'aucune commission. — *Gironde.* On a reçu la réponse à toutes ces questions. — N° 560, *Côte-d'Or.* Les petits garçons de trois ans ne portent pas de gilet, mais seulement des vestes et des pantalons. Nous avions cru jusqu'ici publier beaucoup de patrons pour vêtements d'enfants..... Et l'on nous dit que nous n'en publions pas ! Un chapeau blanc peut seul accompagner des teintes aussi diverses. On porte encore des bordures grecques, mais très-hautes, en leur faisant occuper un espace de 50 à 60 centimètres. Les articles de modes ont dit plus d'une fois que l'on portait, *et* des corsages à basques, *et* des corsages sans basques, *et* des paletots ajustés, *et* des paletots non ajustés. Le volume de la *Civilité* coûte 4 fr. — N° 65,635, *Landes.* La mode des *amazones* ne comporte pas de changements ; on les porte aujourd'hui telles qu'on les portait il y a trois ans ; toque en paille, avec voile gros bleu en gaze. — N° 70,363, *Corrèze.* On a totalement abandonné l'usage d'emmailloter les enfants ; à quatre mois on les habille avec des camisoles, ou brassières en piqué. Nous avons publié des patrons de *langes*, que l'on fait en flanelle ou bien en percale, pour garantir la partie inférieure du corps de l'enfant. Un ruban de velours tuyauté composerait un ornement trop lourd d'aspect, et même en réalité ; le remplacer par un ruban très-étroit posé à *plat.* — N° 17,412, *Nord.* Cette réclamation ne me concerne pas, n'étant pas chargée de l'expédition du journal ; s'adresser à l'administration. Pattes ou rouleaux en taffetas vert, ou bleu, ou brun, ou lilas. Liséré de même nuance sur toutes les coutures de la robe. Chapeau garni avec des rubans de même nuance. On porte *autant* les formes Lamballe que les petites passes. Il est complétement impossible de répondre dans le *prochain* numéro ; on reçoit la réponse dans le 3e, le 4e ou le 5e numéro. — N° 79,456, *Rhône.* Cette question est parfaitement présente à ma mémoire, et je suis *certaine* d'y avoir répondu, en expliquant les raisons qui ne nous permettraient pas cette insertion. — N° 75,077, *Hérault.* Les rouleaux ne sont nullement *surannés ;* c'est la garniture que l'on a généralement adoptée, pour la poser sur les robes de linos et de mohair. Oui, le mohair blanc, soit uni, soit pointillé bleu, avec *biais* en taffetas bleu. Je ne pourrais que répéter dans les mêmes termes l'explication déjà donnée pour le volant. On trouvera dans le n° 21 un charmant costume avec patrons, pour petite fille de dix ans. Merci pour cette aimable lettre. — N° 68,361, *Haut-Rhin.* Le corselet ne peut tenir lieu de la veste; celui-là est une ceinture, — celle-ci est un vêtement ; nous en avons publié un grand nombre, et l'on peut choisir celui qui convient le mieux à l'usage que l'on en veut faire ; on en trouvera encore un patron très-simple dans le n° 21. Les biais de taffetas avec petit galon composent la plus jolie et la plus simple de toutes les garnitures. Le journal est très-fier de rendre tant de services. — N° 28,287, *Nièvre.* Cela ira fort bien avec des bouillonnés, pourvu que l'on puisse allonger la robe par derrière, car on ne porte pas de robes *rondes ;* on les fait bien plus longues derrière que devant. — N° 67,082, *Loiret.* Il est absolument IMPOSSIBLE de répondre dans le prochain numéro. A deux ans les petits garçons ne portent guère de robes en mousseline blanche à volants ; on leur met des robes en piqué blanc, brodées en soutache. — *Açores.* En général, les devoirs de l'hospitalité commandent à toute maîtresse de maison et à sa famille de *s'effacer*, pour mettre les hôtes en *vue ;* cependant, si l'on est *bonne* musicienne, rien ne s'oppose à ce que l'on fasse de la musique chez soi. Je ne connais pas cette ceinture qui n'est pas usitée à Paris. Les potiches sont de gros vases en faïence ou bien en porcelaine. Les *demoiselles vertes* sont des libellules à ailes vertes. On peut se procurer la photographie aux bureaux du journal. Merci pour cette aimable lettre, et pour les recettes. — *Gand.* Chapeau *Lamballe* en paille blanche, garni de rubans bleus. On porte sous les robes légères des jupons blancs, brodés ou non brodés, à volonté. — N° 22,646, *Puy-de-Dôme.* La voilette peut parfaitement être offerte à l'enfant. — N° 70,236, *Aisne.* On ne peut porter dans la même toilette de la guipure Cluny et de l'application d'Angleterre ; quant aux manches de robes, on n'en voit que d'étroites, et il n'est plus question de les fendre pour laisser voir les sous-manches. On porte toujours des ceintures longues, et les mantelets en dentelle sont toujours à la mode, quelles que soient leur forme et leur garniture. Oui pour la robe. Quant au corsage, on a reçu, on recevra des dessins plus explicites que les plus longues explications. Voir les dessins et description, de toilettes, pour choisir une garniture. Oui, pour la robe de tarlatane. Je n'ai jamais ouï dire qu'une mariée portât un voile après la cérémonie religieuse. Il ne dépend nullement de moi de répondre à date fixe, et il est toujours complétement *impossible* de répondre dans le prochain numéro; nos abonnées ne veulent pas comprendre que la préparation et l'impression d'un numéro dure au moins huit jours ; je reçois sans cesse, le vendredi ou le jeudi, la prière de répondre dans le *prochain numéro*..... celui qui s'imprime depuis huit jours ! — N° 34,492, *Calvados.* Six semaines de deuil en soie noire, pour une cousine. On trouve la photographie de Mme Raymond dans les bureaux du journal; on peut la demander en s'adressant à M. Unger. — N° 60,120, *Somme.* Merci mille fois pour les recettes, qui seront utilisées, et pour cette lettre si aimable. Les ourlets à jours se font à jours pour chaque côté du drap; mais l'un de ces ourlets a 3 centimètres de largeur, l'autre 1 centimètre 1/2 de largeur. — N° 14,845, *aux Ternes.* Il est complétement *impossible* de recevoir une réponse dans le prochain numéro, ainsi que je ne cesse de le répéter ; on le comprendrait aisément, si l'on voulait bien réfléchir que le journal ne s'improvise pas au moment de le mettre sous bande; l'impression pure et simple exige au moins huit jours ; on ne peut avoir de réponse que dans le 3e, ou 4e, ou 5e numéro. Toute réponse directe est également impossible. — N° 72,670, *Landes.* On répond *toujours* aux lettres accompagnées d'une bande, *jamais* aux lettres sans bande. On ne voit plus du tout de châle en crêpe de Chine; je conseillerai de faire faire avec ce châle un grand talma, servant de sortie de bal en hiver, de pardessus en été ; il faudrait doubler le talma en taffetas blanc. En grand deuil, on porte *seulement* les châles long en cachemire. *Une Femme élégante* s'imprime, mais n'a pas encore paru en volume. — *Belgique.* A quarante ans une demoiselle peut s'habiller comme une dame. — N° 68,122. Couper en dents arrondies le bord de la jupe de piqué blanc ; garnir ces *dents* avec un lacet brun en laine, en le conduisant un peu haut, de façon à *simuler* des dents plus profondes. Casaque ajustée garnie comme la jupe, et retenue à la taille par une ceinture brune, en gros grain. On a reçu les modèles de paletot. Chapeau Lamballe ; voile en gaze bleue. On relèvera la robe de piqué avec des tirettes, à moins qu'on ne la fasse plus courte que le jupon. On recevra des modèles de chapeaux ronds, parmi lesquels on pourra choisir. Je ne comprends pas le sens de la dernière question. Merci pour cette lettre. — N° 84,322, *Loire-Inférieure.* On recevra dans le n° 21. Nous ne pouvons publier maintenant le patron d'un objet que la mode peut abandonner bientôt. — N° 75,100, *Dordogne.* On trouvera l'explication des termes du crochet dans le n° 51 de l'année 1865, que l'on peut demander à l'administration du journal, en envoyant 25 centimes, prix du numéro quand il n'a pas de patrons. — N° 83,435, *Somme.* Aucune garniture pour cette robe ; la disposer d'après la première des deux descriptions de toilettes du n° 20. Sultane blanche à rayures bleues, ou capucine. Chapeau à fond très-plat et à bords roulés. Les petits garçons de six ans sont vêtus aux eaux comme partout ailleurs. — *Bruxelles.* Il faut, en fait de deuil, suivre les usages du pays que l'on habite ; à Paris, un deuil de grand'mère se porte pendant six mois tout en noir, — et six mois en demi-deuil. Les arrière-petits-enfants portent trois mois le deuil d'une aïeule. Découper en dents les côtés longs des lés de la robe de grenadine noire, et garnir ces dents avec une guipure noire, selon la description de toilettes du n° 20. — N° 68,273, *Cher.* Je ne connais pas la dimension de ce volant, et ne suis pas à même de décider s'il peut être converti en pardessus ; en tous cas, cela me paraît difficile, car le volant devrait avoir au moins 70 centimètres de hauteur, pour servir à cet usage, le pardessus ne pouvant être à coutures dans le sens de sa hauteur. Une femme signe toujours son prénom ou l'initiale, avec le nom de son mari. Comment pourrait-elle signer différemment ? — N° 85,090, *Haute-Vienne.* On a reçu les patrons et dessins de pardessus. On ne porte pas en été des paletots doublés de flanelle. On ne porte pas dans la rue des robes d'organdi, et l'on n'en portera d'ailleurs pas avant deux mois. Nous verrons quelle sera à cette époque la mode adoptée pour les pardessus de ces robes. On ne voit plus aucun volant tuyauté, si ce n'est aux jupons de dessous ; il faut faire avec le volant plusieurs biais posés à plat, avec la soutache au milieu. On fait, on porte des corselets, soit en taffetas, soit pareils aux robes, et l'on en a reçu plusieurs patrons dans le courant de l'hiver dernier. Oui pour les bandelettes de taffetas, pour les nœuds, et pour les deux bandeaux. — Mlle *G. V..., aux Ternes*, trouvera une *piqueuse* à la mécanique, rue du Cherche-Midi, 86 ; demander pour ces travaux de piqûre (robes, confections, linge) Mlle Gaud.

AVIS.

Nous publierons dans le prochain numéro une planche contenant les patrons suivants :

Costume pour petite fille de dix à douze ans. — Paletot pour petite fille de six à huit ans. — Paletot avec pèlerine pour enfant de deux à quatre ans. — Bournous avec écharpes pour petite fille de neuf à onze ans. — Costume pour petite fille de quatre à six ans. — Robe pour enfant d'un à trois ans. — Corsage blanc à plastron. — Cordon de sonnette. — Chapeau pour enfant de trois mois à un an. — Chapeau en mousseline blanche pour enfant de trois mois à un an. — Chapeau pour dame. — Veste d'intérieur pour dame. — Capuchon d'été. — Veste en mousseline pour petite fille de dix à douze ans. — Deux dessins pour col.

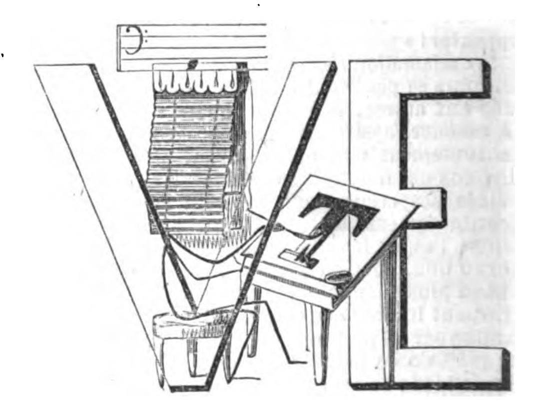
Explication de la Charade.

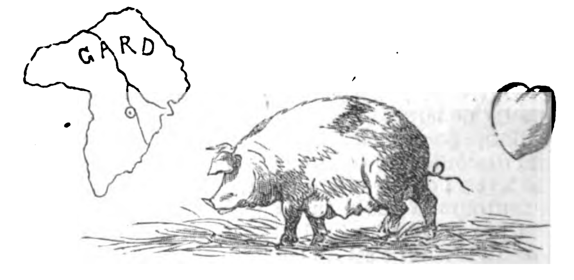
Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Parle-ment.*

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

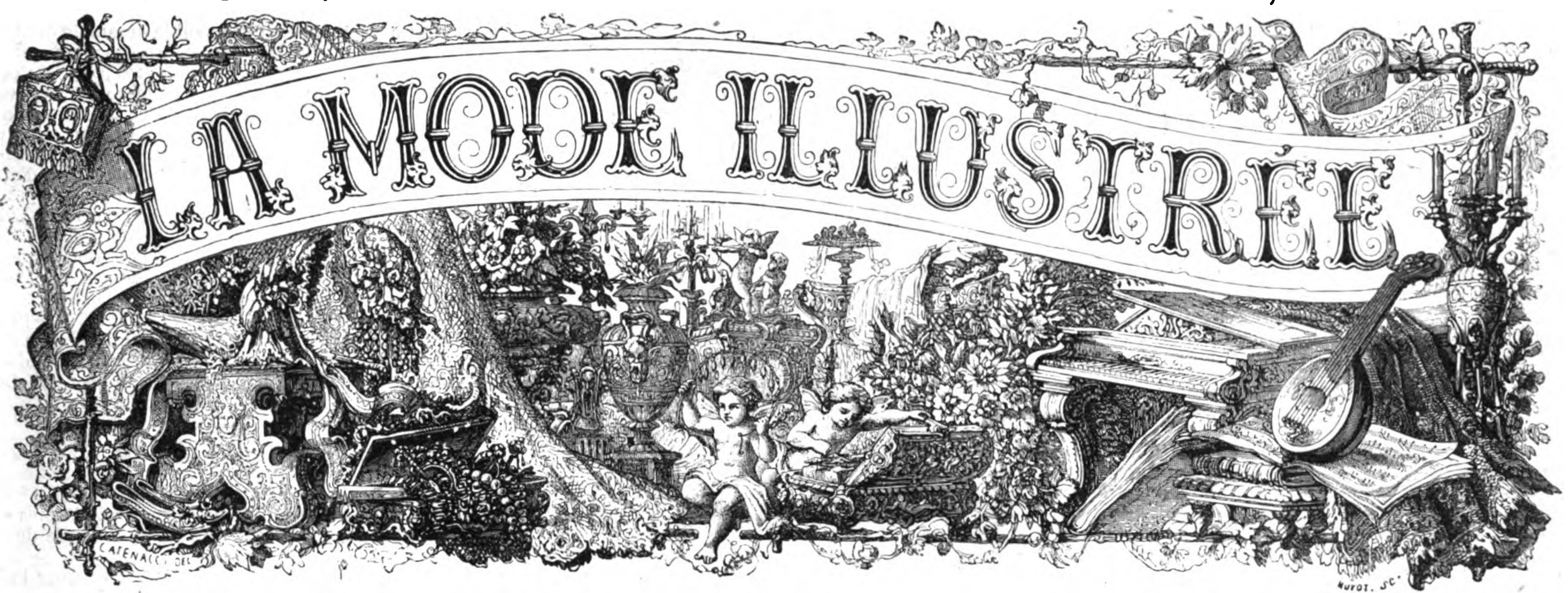




EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

La source des chagrins est souvent dans l'imagination.

N° 21 (avec patrons). SEPTIÈME ANNÉE. Dimanche, 20 mai 1866.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (Pour l'étranger le port en sus). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Costume pour petite fille

DE DIX A DOUZE ANS.

Les figures 26 à 30 (*verso*) appartiennent à ce costume.

La jolie toilette représentée par notre dessin se compose d'une jupe et d'un paletot de même étoffe (mohair écru). La jupe est entièrement doublée de mousseline roide; sa longueur est déterminée par la taille de la petite fille. Sur notre modèle la jupe a 74 centimètres de longueur, non compris l'ourlet, qui est de 5 centimètres. La largeur est de 3 mètres 30 centimètres. Le bord supérieur de la jupe est disposé en sept plis profonds, cousus sur une ceinture. La garniture, qui commence à 9 centimètres de distance du bord inférieur, se compose de 16 *pattes* pointues à chaque extrémité, faites en ruban de taffetas noir, à petits pois jaunes; on peut faire ces pattes avec du taffetas noir uni; leur largeur est de 2 centimètres, leur longueur de 16 centimètres; elles sont entourées et reliées par des arabesques faites avec une soutache noire et jaune, ou toute noire. Le paletot, fermé depuis le col par des agrafes, est garni comme la robe; une ceinture le fixe autour de la taille.

Paletot. On coupe en étoffe et doublure deux morceaux, d'après chacune des figures 26 à 29; — pour chaque manche, deux morceaux d'après la figure 30, en tenant compte de la différence de contour pour la moitié de dessous; on pose les agrafes sur les devants, on réunit les deux moitiés du dos depuis 1 jusqu'à 2 (on laisse une fente à partir de 2 jusqu'au bord inférieur); le rempli de la moitié de droite est cousu en dessous depuis 2 jusqu'au point. On assemble les autres morceaux, en rapprochant les lettres pareilles. Sous le contour du paletot on pose une bande d'étoffe coupée en biais, ayant environ 4 centimètres de largeur; un liséré garnit l'encolure. Les deux moitiés de chaque manche sont cousues ensemble, depuis 11 jusqu'à 12, depuis 13 jusqu'à 14; sous le bord inférieur on place une bande d'étoffe, ayant 5 centimètres


COSTUME POUR PETITE FILLE DE DIX A DOUZE ANS.

de largeur. On coud la manche dans l'entournure, 14 sur 14, et l'on forme un pli en posant la croix de la figure 30 sur le point. La garniture est indiquée sur les figures 26 et 30.

Chapeau pour dame.

La figure 40 (*verso*) appartient à ce modèle.

Ce chapeau est une fanchon en taffetas blanc, recouverte de tulle noir, à dessins, à laquelle se rattache, en guise de bavolet, une haute dentelle noire froncée. Des chaînes en jais, des feuillages et des fleurs, dont le choix est facultatif, ornent ce chapeau, que l'on pourra exécuter d'après la figure 48; larges brides blanches.

Paletot pour petite fille

DE SIX A HUIT ANS.

Les figures 6 à 10 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Ce paletot, fait en léger cachemire gris clair, a pour garniture une bande de même étoffe coupée en biais, bordée de lisérés en taffetas gris, et ornée au milieu de petits boutons en acier taillé à facettes.

On coupe le col entier d'après la figure 9, — deux morceaux d'après chacune des figures 6 à 8, — deux morceaux pour chaque manche d'après la figure 10, en tenant compte de la différence de contour pour la moitié de dessous. On coud les pinces de la poitrine; on pose sous chaque devant une bande de taffetas, ayant 4 centimètres de largeur; on coud les boutons, on fait les boutonnières; on assemble tous les morceaux en réunissant les chiffres pareils, puis on pose la garniture telle qu'elle a été décrite, en suivant les indications du patron. Le col est garni comme le paletot, puis placé sur l'encolure, en réunissant les chiffres pareils. La couture est cachée par une étroite bande de taffetas coupée en biais. Le paletot est bordé avec un liséré de taffetas gris; la manche, garnie comme le paletot, est cousue dans l'entournure, 19 sur 19.

Paletot avec pèlerine

POUR ENFANTS DE DEUX A QUATRE ANS.

Les figures 11 à 18 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Ce modèle, fait en molleton d'été blanc, est orné de coutures piquées, faites en soie rouge, et de boutons à camées oxydés. La pèlerine ronde est garnie d'un col à pattes.

On coupera deux morceaux d'après chacune des figures 11, 12, 13, 14 et 16; — deux morceaux pour chaque manche d'après la figure 15; la pèlerine et le col, *entiers*, d'après les figures 17 et 18, en laissant partout l'étoffe nécessaire pour un large rempli. Sur chaque devant on fait une fente pour la poche, qui est en même étoffe que le paletot; on pose le revers de la poche (fig. 14), croix et point, sur les mêmes signes du devant, après l'avoir encadré avec deux lignes *piquées*; on pose le bouton de chaque revers. On place sous chaque devant une bande coupée en biais, ayant 3 centimètres de largeur, *piquée*

de chaque côté, à *l'endroit* du paletot; on pose les boutons, on fait les boutonnières. On assemble tous les morceaux en réunissant les chiffres pareils avec des coutures piquées, pour lesquelles l'un des côtés de l'étoffe dépasse l'autre côté d'un demi-centimètre, de façon à former une sorte de *bourrelet* ou liséré. Le bord inférieur est doublé avec une bande piquée, pareille à celle des devants; même bande sous le bord de la manche, cousue ensemble, garnie avec une *patte* formant un revers à double couture piquée, et à deux boutons. On coud la manche dans l'entournure, 29 sur 29; on pose le col sur la pèlerine, doublée d'une pointe pareille à celle du paletot. Le col est à *piqûre* double, orné de boutons. Pèlerine et col sont cousus dans l'encolure, en réunissant les chiffres pareils. Cette couture est couverte à l'envers avec une bande d'étoffe coupée en biais.

Bournous avec écharpes

POUR PETITE FILLE DE NEUF A ONZE ANS.

Les figures 1 et 5 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

On fait ce bournous en toute étoffe de laine. Le drap d'été *jardinière* (blanc, à rayures de plusieurs couleurs mélangées) que l'on trouve aux *Magasins du Louvre* convient particulièrement à cette forme. Les écharpes, d'inégale longueur, fixées sur l'épaule, sont de même tissu que le bournous, ainsi que les pattes ornées de glands qui couvrent la fente destinée aux bras. En mettant le bournous, on dirige les écharpes par devant, de droite à gauche, où elles sont fixées par une patte avec boutons. Le bournous et les écharpes ont pour garniture une bande de taffetas vert ou rouge, qui borde les contours. Les glands terminant les écharpes ont 12 centimètres de hauteur.



PALETOT POUR PETITE-FILLE DE SIX A HUIT ANS.

On complète le côté replié de la figure 1, puis on coupe d'un seul morceau les figures 1 à 5. — On coupe deux morceaux d'après chacune des figures 2, 3, 4; on coud les pinces de l'épaule (fig. 1); on fait entre la double ligne la fente destinée au bras, puis on borde les contours avec une bande de taffetas coupée en biais, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur. La patte (fig. 2), bordée de la même façon, est fixée croix sur point, en y formant un pli, puis on la coud sur le bournous en réunissant les chiffres pareils 1, 2 et 3. Une patte transversale (fig. 3) couvre le bord supérieur de la précédente; on la borde comme celle-ci, et l'on y met des boutons recouverts en taffetas. Les deux parties du bournous sont réunies à l'encolure, les deux croix sur le point, de façon à former un pli; on y pose ensuite le col en réunissant les chiffres 6 et 7. A l'envers, les coutures sont partout cachées avec des bandes de taffetas coupées en biais; on pose des agrafes à l'encolure. L'écharpe du côté de gauche est faite avec une bande d'étoffe ayant 36 centimètres de largeur, 66 centimètres de longueur; la largeur diminue graduellement de façon à n'être plus que de 19 centimètres sur le bord supérieur. L'écharpe de droite a la même largeur, mais sa longueur est de 91 centimètres. On coud ensemble les côtés longs des écharpes, depuis le bord inférieur, sur une hauteur de 20 centimètres. Sur le bord supérieur de chaque écharpe, on forme quelques plis qui réduisent l'écharpe à 4 centimètres de largeur; pour la plus longue des deux écharpes on *conduit* ces plis à 48 centimètres; en cousant les 8 plis sur cette hauteur, dans le sens de la longueur. On fixe chaque écharpe sur la pince de l'épaule et l'on y place la patte (fig. 4); celle de droite est entièrement cousue, celle de gauche a une boutonnière s'attachant à un bouton, et n'est cousue que sur le côté opposé à la boutonnière. Le bouton de cette patte est fixé sur la pince de l'épaule du bournous.



PALETOT AVEC PÈLERINE, POUR ENFANT DE DEUX A QUATRE ANS.



CHAPEAU POUR DAME.

Veste d'intérieur pour dame.

MODÈLE DES MAGASINS DU LOUVRE.

Les figures 31 à 34 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Cette veste est faite en veloutine, à rayures blanches et mauve; les coutures *piquées* sont faites en soie blanche de cordonnet. Les boutons ronds sont en nacre de perle blanche. Si l'on emploie une étoffe légère, on doublera cette veste.

On emploiera pour la faire 1 mètre 6 centimètres d'étoffe, ayant 1 mètre 30 centimètres de largeur. On coupe deux morceaux d'après chacune des figures 31 et 33; — le dos sans couture, d'après la figure 32, qui en représente la moitié. On coupera deux morceaux pour chaque manche, d'après la figure 34, en tenant compte de la différence de contour pour la moitié de dessous. On borde chaque devant, *par devant*, avec une bande de même étoffe que la veste; cette bande a 15 centimètres de largeur à l'encolure, et n'a plus que 7 centimètres de largeur sur le bord inférieur. On fait les boutonnières sur le devant de droite, on pose les boutons sur le devant de gauche; on assemble dos et devants en réunissant les lettres pareilles; on sépare les remplis des coutures, on les aplatit, on les ourle sur la veste; on ploie le contour de celle-ci à l'*endroit*, sur une largeur d'un centimètre 1/2, on fait une couture piquée (ou bien en point chaînette) à un demi-centimètre du bord, — une seconde à une distance d'un centimètre. Le col, cousu au milieu, est doublé, puis posé dans l'encolure, en réunissant les chiffres pareils. Les revers sont repliés sur la ligne ponctuée de la figure 31, et fixés au coin par quelques points. Si l'on veut fermer la veste jusqu'à l'encolure, on continue les boutons et les boutonnières. Les deux moitiés de chaque manche sont cousues ensemble depuis 21 jusqu'à 22, depuis 23 jusqu'à 24. Le bord inférieur est orné de coutures piquées (ou de point chaînette); sous ce bord on pose une bande d'étoffe, ayant 5 centimètres de largeur, puis un bouton. La manche est cousue dans l'entournure, 24 sur 24.



BOURNOUS AVEC ÉCHARPES POUR PETITE FILLE DE NEUF A ONZE ANS.

Deux dessins pour col.

La figure 49 (*verso*) est le patron du col.

N° 1. Ce col est brodé au plumetis, au point d'armes et au feston. Les jours sont des points d'*échelle* et de dentelle.

Toutes les *barrettes* sont festonnées sans piquer l'aiguille dans la mousseline, afin de pouvoir découper celle-ci en dessous. Les contours du dessin sont également festonnés.

N° 2. Les contours du dessin sont festonnés comme pour le col précédent; ils sont remplis de roues (points de dentelle). Les pois sont faits au plumetis. Le contour du col est formé par une bande de mousseline *piquée*, à laquelle se rattache de la guipure, ou toute autre dentelle étroite, ou bien enfin de la frivolité, comme l'indique notre modèle. La forme du col se trouve sur la planche des patrons (voir fig. 49).



PALETOT POUR PETITE FILLE DE SIX A HUIT ANS.

Chapeau

POUR ENFANT DE TROIS MOIS A UN AN.

Les figures 42 et 43 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Ce chapeau est fait en poult-de-soie blanc, orné d'un semé, brodé au point chaînette; il est bordé avec une bande de velours blanc. Les ornements se composent d'une touffe de rubans blancs, étroits, retenant des plumes de pigeon, au milieu desquelles se trouve une large plume de paon. Le visage est entouré d'une ruche en tulle de soie, avec bouclettes de rubans blancs, ayant un centimètre de largeur.



PALETOT AVEC PÈLERINE POUR ENFANT DE DEUX A QUATRE ANS.

Pour faire ce chapeau on coupe, en poult-de-soie et marceline, servant de doublure, un morceau sans couture d'après la figure 42 (qui représente seulement la moitié du fond), en posant l'étoffe en biais sur la ligne qui indique le milieu du fond. On coupe un morceau, également sans couture, d'après la figure 43, mais en étoffe *double* (le pli par devant en droit fil) et en laissant en plus sur le côté opposé l'étoffe nécessaire pour un rempli d'un centimètre. On trouvera sur la figure 42 quelques-unes des fleurettes du semé (puis aussi quelques arabesques appartenant à l'autre chapeau, et qui sont faites en soutache). On assemble dessus et doublure, on coud la coulisse. On fait pour les rubans croisés qui doivent la traverser (ces rubans de taffetas, qui seront



noués, ont chacun 45 centimètres de longueur, 2 centimètres de largeur) un œillet dans le poult-de-soie, au milieu de la coulisse, par derrière. La coulisse, quand elle est serrée, forme un bavolet que l'on borde avec une bande de velours blanc, coupée en biais. On forme sur chaque côté de devant du fond deux plis, en posant chaque croix sur le point. Le rempli qui se trouve à la passe est ployé en dessous sur une largeur d'un centimètre. On fait dans la passe, sur les lignes qui s'y trouvent, des coutures destinées à contenir des baleines, dont la longueur est marquée sur le patron. La passe est doublée avec une bande de marceline, ayant 4 centimètres de largeur, se rétrécissant à chaque bout, de façon à n'avoir plus que 2 centimètres de largeur; on pose cette bande ourlée, 38, 39 et étoile, sur les mêmes signes du fond, qu'elle dépasse d'un centimètre environ. Pour cacher la couture de la passe, on pose à cette place un ruban légèrement tourné sur lui-même. On fixe la plume, la touffe de rubans, avec deux pans de 8 et 10 centimètres de longueur. On pose la ruche intérieure et des brides ayant chacune 50 centimètres de largeur.

Le chapeau nº 2 a la même forme que le précédent; il est fait en mousseline blanche, brodée en soutache de coton blanc; même soutache disposée en bouclettes sur le bavolet, garni en outre avec une bande d'un centimètre, brodée et froncée. Le nœud de derrière est fait en galon de coton blanc. La couture de la passe est cachée par une bande de mousseline brodée, ayant 2 centimètres de largeur; le nœud du sommet de la tête est pareil à cette bande, mais sa largeur est de 4 centimètres. Brides en mousseline ourlée. A l'intérieur, ruche en tulle de coton ou mousseline.

Chapeau Paméla

DE CHEZ Mme AUBERT,
RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

Chapeau Paméla fait en paille *relief* blanche; feuillage vert, petits fruits, épis dessus et dessous; larges brides roses en taffetas, flottant librement; petites brides roses nouées.

Veste en mousseline

POUR PETITE FILLE DE DIX A DOUZE ANS.

Les figures 37 à 41 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Cette veste de mousseline blanche, portée avec un corsage décolleté en percale, remplace tous les corsages des robes d'été. La garniture se compose de bandes de mousseline, sur lesquelles d'étroites bandes de nansouk, coupées en biais et *piquées*, forment un dessin de *grecque*. Les bandes de mousseline (à l'exception de celles qui sont placées sur le contour de la veste) se terminent par une sorte de feuille; toutes les bandes sont doublées avec du ruban rose, dépassant la feuille de 5 à 6 centimètres. La veste se ferme devant avec un petit bouton recouvert de taffetas rose.

Il est presque superflu de dire ici que cette garniture peut être simplifiée, et remplacée, entre autres, par un bouillonné de mousseline traversé par un ruban. La veste peut aussi être faite en toute étoffe.

Pour faire cette veste, on coupera deux morceaux d'après chacune des figures 37 et 38; — le dos sans couture, d'après la figure 39, qui en représente la moitié; — pour chaque manche, deux morceaux d'après la figure 40, en tenant compte de la différence de contour pour la moitié de dessous. On fait les pinces de la poitrine; on assemble les figures 37, 38 et 39, en réunissant les lettres pareilles; on ourle le contour de la veste. Chaque manche est ornée avec deux bandes en biais *piquées*, puis cousue ensemble depuis 34 jusqu'à 35, depuis 36 jusqu'à 37; le bord inférieur est garni avec une bande pareille à celles qui viennent d'être indiquées, puis avec une dentelle de Valenciennes légèrement froncée, ayant 2 centimètres de largeur; on pose la manche dans l'entournure, 37 sur 37. On prépare la garniture, d'après les indications de la figure 41, en piquant les bandes d'abord en ligne droite, puis celles disposées en *grecque*. Sur chaque côté extérieur on découpe la mousseline, on la laisse à l'intérieur de la *patte*, en forme de feuille, ainsi que des carrés fermés. La longueur de la garniture destinée à l'encolure est mesurée sur la veste; cette garniture se termine à chaque bout par une *patte* en forme de feuille, sous laquelle on pose une garniture pareille, qui borde tout le contour inférieur de la veste. La longueur de la garniture de l'épaule est de 23 centimètres, y compris les pattes; on la fixe sur la couture de la manche, depuis l'étoile jusqu'au point. Le dessin de cette garniture peut être fait avec du cordon plat, en coton blanc, si l'on veut simplifier le travail de *piqûre*. On peut aussi remplacer toute la garniture par un entre-deux en guipure ou bien en broderie, doublé de ruban.



VESTE D'INTÉRIEUR, MODÈLE DES MAGASINS DU LOUVRE.

Corsage blanc à plastron.

Les figures 24 à 29 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Ce corsage est fait en nansouk entièrement plissé, en plis ayant 3/4 de centimètre. L'ourlet de devant, fait en toile fine, est placé au milieu d'un plastron formé par des entre-deux en guipure, encadrés de guipure étroite, et par des bandes en toile fine double. Le col et les manchettes sont semblables au plastron.

On plisse d'abord le dos et les devants (c'est-à-dire des morceaux de nansouk dans lesquels on coupera, quand les plis seront faits, le dos et les devants du corsage). Le dos est coupé sans couture d'après la figure 25, qui en représente la moitié; les deux devants d'après la figure 24 (ceux-ci en dehors du plastron en partie indiqué sur le patron). Le plastron est fait isolément pour chaque devant. Le côté de droite, qui croise sur l'autre, est garni de boutonnières faites sur l'ourlet; on pose les boutons sur le côté gauche. Les figures 24 et 25 sont cousues ensemble depuis 44 jusqu'à 45, depuis 46 jusqu'à 47. Le bord inférieur du corsage est froncé et *pris* entre les deux côtés d'une ceinture double, ayant 4 centimètres de largeur. Le col est fait en entre-deux et toile, d'après la figure 27; l'ourlet de toile qui l'encadre est plié à chaque angle, puis bordé de guipure. On coud le col sur le tour de cou (fig. 26) fait en toile double, garni d'un bouton, d'une boutonnière, puis fixé sur l'encolure en rapprochant les chiffres pareils. Chaque manche est coupée d'après la figure 28, cousue ensemble depuis 50 jusqu'à 51, depuis 53 jusqu'à 54, ourlée sur la fente, froncée sur son bord inférieur, où l'on pose la manchette (fig. 29) en réunissant les chiffres pareils. La manchette, bordée de guipure, est garnie de boutons et de boutonnières.

Capuchon d'été.

Les figures 35 et 36 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Les capuchons jouent en été un rôle aussi considérable qu'en hiver, car ils sont indispensables pour préserver la tête et les épaules, en voyage pendant la nuit, au jardin vers le soir.

Notre modèle est fait en cachemire blanc, doublé de taffetas bleu, et bordé avec une bande de cachemire bleu, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, surmontée d'une bordure courante, faite en cordon bleu ou blanc. On peut aussi faire ce capuchon en mousseline ou tulle de dentelle, et le doubler en taffetas de couleur vive. Les brides ont chacune 30 centimètres de longueur, 2 centimètres de largeur.

On coupe en étoffe et doublure le fond sans couture, d'après la figure 35, qui en représente la moitié; — la pèlerine sans couture, d'après la figure 36, qui en représente la moitié; pour le fond, l'étoffe doit être posée en biais, sur la ligne indiquant le milieu. On exécute d'abord la bordure, en partie indiquée sur la figure 36 (bien entendu, avant de poser la doublure); cette bordure orne seulement le devant du fond, tandis qu'elle garnit tout le contour de la pèlerine; on peut l'exécuter en soutache, ou même en soie de cordonnet au point chaînette. On réunit l'étoffe et la doublure, on fronce le bord inférieur du fond, depuis 25 jusqu'à 26, puis on le joint à la pèlerine, en rapprochant les chiffres pareils. Les coutures sont cachées à l'envers avec une bande étroite de même étoffe que la doublure. La bande de cachemire (que l'on peut aussi faire en taffetas) est coupée en biais, et sert à border tous les contours. On coud sous les pointes de devant les brides en ruban bleu.

Costume pour petite fille

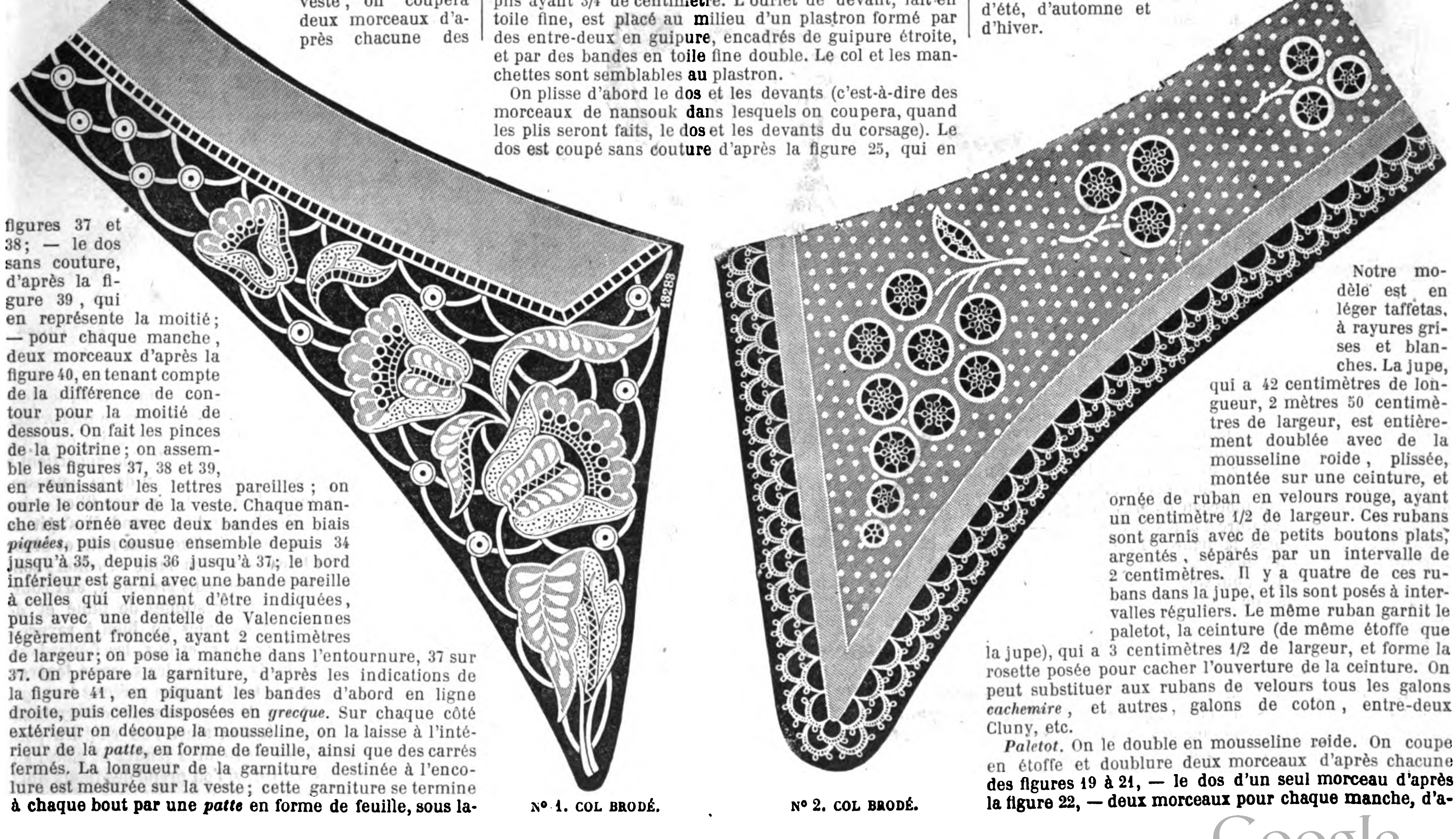
DE QUATRE A SIX ANS.

Les figures 19 à 23 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Le costume se compose de la jupe avec le paletot pareil, qui peuvent être faits en *toute étoffe* d'été, d'automne et d'hiver.

Notre modèle est en léger taffetas, à rayures grises et blanches. La jupe, qui a 42 centimètres de longueur, 2 mètres 50 centimètres de largeur, est entièrement doublée avec de la mousseline roide, plissée, montée sur une ceinture, et ornée de ruban en velours rouge, ayant un centimètre 1/2 de largeur. Ces rubans sont garnis avec de petits boutons plats, argentés, séparés par un intervalle de 2 centimètres. Il y a quatre de ces rubans dans la jupe, et ils sont posés à intervalles réguliers. Le même ruban garnit le paletot, la ceinture (de même étoffe que la jupe), qui a 3 centimètres 1/2 de largeur, et forme la rosette posée pour cacher l'ouverture de la ceinture. On peut substituer aux rubans de velours tous les galons *cachemire*, et autres, galons de coton, entre-deux Cluny, etc.

Paletot. On le double en mousseline roide. On coupe en étoffe et doublure deux morceaux d'après chacune des figures 19 à 21, — le dos d'un seul morceau d'après la figure 22, — deux morceaux pour chaque manche, d'a-



Nº 1. COL BRODÉ. Nº 2. COL BRODÉ.



N° 1. CHAPEAU POUR ENFANT DE TROIS MOIS A UN AN.

près la figure 23, en tenant compte de la différence de contour, pour la moitié de dessous. On assemble les divers morceaux, en réunissant les chiffres pareils; on replie le bord à l'intérieur, et l'on pose sous les contours une bande d'étoffe pareille à celle du paletot, ayant 2 centimètres de largeur, et coupée en biais. On borde l'encolure avec un liséré, on pose des agrafes sur les devants. La manche est cousue ensemble depuis 40 jusqu'à 41, depuis 42 jusqu'à 43. On pose sous son bord inférieur une bande coupée en biais, ayant 3 centimètres de largeur, on place la garniture en partie indiquée sur la figure 23, enfin on coud la manche dans l'entournure bordée d'un liséré, en posant 43 sur 43. Un ruban de velours, ayant 19 centimètres de longueur, terminé à chaque bout par une bouclette, forme l'épaulette.

Robe pour enfant d'un à trois ans.

Les figures 30 à 32 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

La robe est faite en piqué blanc, avec corsage décolleté en carré. La garniture simule une façon de *fourreau;* elle se compose d'entre-deux en guipure Cluny blanche, ayant 4 centimètres 1/2 de largeur, posés sur des rubans bleus; les boutons sont recouverts en taffetas bleu. La taille est entourée d'un ruban bleu, ayant 8 centimètres de largeur, ployé en deux, formant par derrière deux boucles, chacune de 10 centimètres, et deux pans, chacun de 30 centimètres. La jupe a 33 centimètres de longueur, 2 mètres 35 centimètres de largeur, et sur son bord inférieur un ourlet de 7 centimètres. On fait 7 plis à cette jupe.

VESTE EN MOUSSELINE POUR PETITE FILLE DE DIX A DOUZE ANS.

Corsage. On coupe un morceau d'après la figure 30, — deux morceaux sans couture d'après la figure 32, — deux morceaux aussi d'après la figure 31, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour un rempli de 2 centimètres, qui sert à *soutenir* des boutons sur le dos de gauche, des boutonnières festonnées sur le dos de droite. On fait les pinces de la poitrine, point sur point, jusqu'à l'étoile; on assemble dos et devants sur les côtés, depuis 55 jusqu'à 56, — sur l'épaule, depuis 57 jusqu'à 58, à points *arrière;* on replie le bord inférieur du corsage, on y pose un cordon de fil d'un centimètre de largeur. Le bord supérieur, également replié, est garni avec une bande de nansouk. La manche, cousue ensemble, depuis 59 jusqu'à 60, ourlée sur son bord inférieur, et garnie selon la description ci-dessus donnée, est fixée dans l'entournure, 60 sur 60. La jupe, montée sur un ruban de fil ayant 2 centimètres de largeur, est réunie au corsage: leur jonction est cachée par la ceinture. La garniture est exécutée d'après les indications du patron.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro les dessins et explications du *Cordon de sonnette* et du *Nécessaire de voyage* dont les patrons se trouvent sur la planche jointe au numéro d'aujourd'hui.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Jupe très-longue en sultane gris-lilas, à rayures blanches, sans aucune garniture. Tous les lés sont dentelés, bordés avec une guipure blanche très-étroite, et *boutonnés* chacun sur le lé voisin avec des boutons carrés, en nacre blanche. Chemisette montante, à manches longues, en foulard blanc, à pois gris-lilas; cinq plis garnissent la chemisette par devant, ils sont brodés en soutache gris-lilas; un pli formant *patte* est placé sur la couture de l'épaule, et se termine en pointe sur la manche. Large ceinture en ruban gros grain gris-lilas, avec boucle de nacre blanche. Cravate frangée en taffetas gris-lilas.

Robe princesse, en linos gris très-clair, à fines rayures noires très-rapprochées. La garniture se compose de bandes de même étoffe coupées en biais, dentelées sur chaque côté, et bordées avec un biais étroit, en taffetas vert; ces bandes sont placées l'une par devant, depuis le col jusqu'aux pieds; deux autres partent depuis la couture de l'épaule, se rétrécissent vers la taille, s'élargissent graduellement en descendant, se séparent toujours davantage de la bande de devant, et enfin bordent la robe en tournant par derrière. Pour coiffure, fanchon longue en mousseline blanche, doublée de crêpe vert.



N° 2. CHAPEAU POUR ENFANT DE TROIS MOIS A UN AN.

CHAPEAU PAMÉLA DE CHEZ Mme AUBERT, RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.



CORSAGE BLANC A PLASTRON, MODÈLE DE CHEZ Mmes POTIER ET LABORIE, RUE VILLEDO, 3.

CAPUCHON D'ÉTÉ.

MODES.

On me demande d'indiquer des toilettes pour jeunes filles... Hélas! qu'ai-je fait jusqu'ici? N'ai-je point répété sur tous les tons et dans tous les numéros que la toilette féminine, à tout âge, depuis la petite fille de six ans jusqu'à sa bisaïeule septuagénaire, se composait uniformément d'une robe avec un pardessus pareil, en toute étoffe; les petites filles, les jeunes filles, les jeunes femmes, substituent au corsage de la robe un corsage blanc en mousseline, ou nansouk, ou mohair; on porte ces paletots avec une ceinture tant que l'on appartient à l'enfance et que l'on est en possession de la jeunesse. Cette mode, assez générale pour les petites filles et les jeunes filles, est moins répandue quand il s'agit de dames, même jeunes. Les *grisailles*, tissu noir et blanc en soie et laine, ou bien laine et coton, sont affectées aux toilettes sans *prétention*, aux courses du matin, aux costumes de pluie et de voyage; les sultanes unies ou bien à rayures, les poils de chèvre purs et fins, les foulards de laine, les foulards de soie, les soieries légères, conviennent aux toilettes plus parées *à tout âge;* je dis à tout âge, la nuance seule déterminant l'emploi d'une étoffe; ainsi l'on choisira pour les jeunes filles les rayures jeunes et gaies, roses, bleues, cerise; si l'on prend des tissus unis, on les garnira de pattes, de rouleaux ou de ban-





LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de Printemps de Mme BREANT CASTEL 38bis r. Ste Anne.

des en taffetas de ces mêmes nuances ; les rayures maïs, vertes, brunes, capucine, conviendront à la maturité de l'âge et même à la vieillesse.

Avais-je tort d'affirmer que non-seulement la crinoline n'était point tombée, mais qu'elle ne tomberait pas de sitôt? Nous assistons aujourd'hui à la palinodie de toutes les allégations séditieuses et mensongères dont on a usé envers cette puissance. Ceux-là même qui avaient essayé de la tuer en affirmant qu'elle était morte sont réduits à prononcer de solennelles rétractations : la crinoline n'a jamais cessé d'exister, et la croisade entreprise contre elle n'avait d'autre origine que le désir d'annoncer une nouvelle, de paraître bien informé, d'être enfin dans le secret des dieux... Mais, quand on puise dans son imagination, on court le risque de se trouver démenti par la réalité ; c'est ce qui est arrivé à ces personnes si bien au fait des évolutions de la mode.

Il en est de même des tailles courtes ; quelques fanatiques ont seules essayé cette mode si disgracieuse, si inconvenante, et se trouvent aujourd'hui réduites à faire allonger en cachette ces tailles courtes, qui n'avaient d'autre résultat que celui de dessiner l'abdomen... joli résultat !... et de donner aux femmes la gracieuse tournure d'une borne.

Quant aux chapeaux... où sont-ils?... la génération actuelle semble les avoir jetés par-dessus les moulins; les modistes affirment que ce n'est pas leur faute si les chapeaux sont devenus si petits, mais bien celle des coiffeurs : « On porte tant de cheveux, » me dit Mme Aubert, « que l'on n'a plus de place pour porter des chapeaux ; mais patience ! nous prendrons notre revanche l'hiver prochain, et messieurs les coiffeurs seront à leur tour nos victimes... Nous ferons des chapeaux grands... si grands, qu'ils cacheront tous les cheveux ! »

En attendant les excès de l'avenir, parlons des excès du présent ; voici la description de quelques-uns des chapeaux que j'ai vus hier chez Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6 :

Chapeau Paméla en tulle blanc bouillonné en travers, perlé de petites gouttelettes d'eau, orné d'une guirlande de roses de haies améthyste, boutons et feuillages verts, entourant le fond; dessous, diadème des mêmes fleurs et bouillon de tulle ; brides en tulle blanc entourées d'une blonde, secondes brides en taffetas blanc.

Chapeau Paméla, passe et bavolet en paille blanche fantaisie à petites pointes, fond en tulle blanc à petits bouillons coupés de cinq branches de muguet blanc ; sur le sommet un petit bouquet de feuilles de fraisier brillanté ; dessous, diadème de muguet et fraisier ; brides en tulle blanc entourées de blonde, petites brides en taffetas blanc.



1 2 4 5 6 7 3

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

No 1. — Voir l'explication du costume pour petite fille de quatre à six ans (fig. 19 à 23 sur le recto de la planche de patrons).

Nos 2 et 3. — Jupe en mohair écru, ornée d'étroits rubans de velours noir, disposés en losanges, et de boutons de jais noir. Corsage montant en mohair blanc, orné comme la jupe. Paletot ajusté pareil à la jupe.

No 4. — Jupe et paletot en alpaga gris-clair, avec *pattes* de même étoffe, bordées avec une bande de taffetas écossaise coupée en biais, ayant un demi-centimètre de largeur ; boutons d'acier. Chapeau de paille garni de rubans écossais.

No 5. — Voir l'explication de la robe pour enfant d'un à trois ans (fig. 30 à 32, sur le recto de la planche de patrons).

No 6. — Jeune fille de quatorze ans. Robe de foulard bleu. Veste pareille, sans manches, garnie de grelots noirs et de passementerie noire.

No 7. — Petite fille de quatre ans. Robe en cachemire blanc, garnie de rubans rouges recouverts de guipure Cluny blanche ; petits boutons argentés. Chapeau de paille blanche avec plumes rouges.

Chapeau Paméla en paille fantaisie lamée d'argent, orné d'une guirlande de liserons bleus entourant le fond avec branche transversale; dessous, une branche de liserons et tulle blanc; brides de tulle blanc et secondes brides en taffetas bleu.

Chapeau plat, genre pouff, en paille fantaisie façonnée, lamée d'argent, bordé d'une frange de grelots blancs ; guirlande de petites roses *roses* à gouttes d'eau et boutons ; à gauche, en arrière, bouquet des mêmes fleurs avec branche traversant le chignon ; brides en taffetas rose.

Chapeau en paille façonnée, orné d'un oiseau de paradis attaché à la piécette ; bavolet sur le côté gauche ; l'extrémité des plumes passant sur la calotte retombera un peu sur le côté droit ; dessous, branche de très-petit lierre à fruits, tulle blanc et gouttes d'eau ; brides en taffetas maïs broché de fleurs Pompadour. E. R.

LE PRINTEMPS.

ÉTUDE PARISIENNE.

L'usage de consacrer chaque année, dans tous les journaux quotidiens, hebdomadaires ou mensuels, un certain nombre de pages à la glorification du printemps, de la verdure naissante, de la température attiédie ; cet usage, dis-je, est si généralement répandu que je dois tout d'abord rassurer mes lectrices, en leur promettant d'éviter cette ornière. Je ne compte adopter ni le mode dorien, ni le tour lyrique, pour célébrer le retour du printemps; j'essaye seulement de crayonner une ébauche de cette saison telle qu'on l'envisage à Paris.

L'un de ses effets les plus surprenants est la subite métamorphose opérée dans les rapports sociaux. Tant que règnent la pluie, le brouillard, la bise, tant que l'horizon demeure obstinément voilé d'un crêpe gris,

on se consacre à cultiver toutes ses relations; on fait des visites assidues, on ne manque pas une occasion de voir ses amis, on leur prodigue les épithètes les plus tendres, les soins les plus touchants; on les ménage, on les flatte, et surtout on les accable de compliments : on ne saurait se passer de leur compagnie, cela est évident; on est désespéré lorsqu'une circonstance fortuite prive de leur présence; on rendrait des points enfin à tous les héros de l'amitié dont l'antiquité nous a légué les noms, trop connus pour que je les place ici.

Le mois d'avril arrive, et avec lui les premiers *véritables* rayons de soleil. Changement à vue! On n'aspire plus qu'à rompre tous les liens resserrés par l'assiduité de l'hiver; on souhaite ardemment la dispersion de ceux-là même auxquels on prodiguait les témoignages de l'empressement le plus flatteur, on répète de tous côtés la *stretta* du divin duo de *Don Juan : Andiam! andiam!* Mais il ne s'agit pas de partir ensemble, il s'agit au contraire de se séparer bien vite, de quitter au plus tôt les visages que l'on voit depuis six mois, de rompre toutes les relations auxquelles on semblait attacher tant de prix.

Sur ce point tous les Parisiens, toutes les Parisiennes, s'entendent avec un accord surprenant; ils se disent implicitement les uns aux autres qu'ils se sont supportés au même titre que les autres nécessités de l'hiver; on a des amis comme on a du feu dans une cheminée : celle-ci fume parfois..... ceux-là ne sont pas toujours divertissants..... Mais voilà le beau temps! Vite! éteignons le feu, congédions les amis! Qu'en ferions-nous? Nous n'avons plus besoin d'eux pour meubler notre salon, pour nous tenir compagnie pendant quelques heures. Dès lors pourquoi s'imposer une contrainte quelconque? On ne leur dérobe pas du tout l'extrême hâte que l'on éprouve à se débarrasser de leur présence; on ne déguise pas un seul instant, sous quelques paroles de regret, le plaisir de changer d'existence, d'aspects et d'amitiés.

Ces procédés semblent d'autant plus surprenants que la vie parisienne ne passe généralement pas pour être une école de sincérité. Voyons, serait-il si difficile, après avoir prodigué pendant cinq ou six mois consécutifs tant de cajoleries et de compliments, de trouver quelques mots de regrets pour sauver les apparences à l'heure de la dispersion générale? Si l'on n'a à sa disposition qu'une dose déterminée d'amabilité, ne pourrait-on faire quelques économies, afin de ne pas se trouver pris au dépourvu quand arrive la saison des séparations?

Pourquoi les Parisiens ont-ils trop peu de franchise en hiver...... et trop de franchise au printemps? Je veux bien comprendre que leurs efforts ont été laborieux; ils ont essayé de se faire accroire les uns aux autres, et cela pendant six mois, qu'ils éprouvaient de tendres sentiments d'amitié. Or rien n'est plus fatigant à jouer que la comédie du sentiment, et ils ont hâte d'abandonner un rôle joué trop souvent..... Mais ne pourrait-on faire encore un petit effort..... le dernier? Si l'on ne peut éprouver, ne pourrait-on du moins exprimer quelques regrets? Ce ne serait pas la première fois, tant s'en faut!..... que l'on aurait dit ce que l'on ne pense pas.

Mais non; on se tient quitte de part et d'autre de ce simulacre de sympathie, et l'on se sépare avec joie, ce qui n'empêche pas de se retrouver avec les apparences de la satisfaction. Cette contradiction est bizarre, et, tout en étant manifeste, exige quelques explications.

Rien n'est plus indifférent qu'un Parisien, si ce n'est une Parisienne; sur ce point il faut se préserver de toute illusion; protestations, compliments, témoignages de chaleureuse sympathie pour la peine ou la joie d'autrui, tout est factice, tout est transplanté sur un sol naturellement et invinciblement stérile. Tout cela constitue un bagage exigé pour circuler dans le monde, mais rien de plus, et le Parisien pur sang serait le premier à prendre en pitié l'être assez.... peu Parisien pour attribuer à ces gracieuses apparences une valeur intrinsèque quelconque. Mais, quelque habitude que l'on en ait, il est fatigant de dire toujours ce que l'on ne pense pas, de se maintenir toujours au diapason de la plus vive sympathie : de là l'immense clameur de joie qui s'élève dans Paris aux premiers symptômes du printemps. Le printemps, c'est la délivrance pour tout le monde. Les relations se dissolvent, les habitudes tombent en désuétude, tout le monde se disperse : on n'a plus besoin les uns des autres.

.... Jetons les masques; enfermons-les pêle-mêle avec les fourrures, les cachemires, les robes de velours, et laissons reposer tout cela jusqu'à l'hiver prochain. « Je ne suis plus chez moi le mercredi, — ou le jeudi, — ou le vendredi; » telle est l'inévitable formule avec laquelle toutes les maîtresses de maison saluent leurs habitués aux premiers rayons du soleil de printemps..... Et ce petit avertissement contient implicitement l'arrière-pensée suivante : « Dieu! que je suis aise et pressée de ne plus vous voir! » Chacun se le tient pour dit, et pendant six mois on ne connaît plus aucune des personnes que l'on a vues assidûment trois ou quatre fois par semaine.

Une autre raison encore plaide pour ce parti énergique; chacun ayant à Paris l'habitude de dépenser un peu plus, ou beaucoup plus qu'il ne peut, on saisit le prétexte du printemps pour couper court à toutes les réunions, pour se reposer des frais que l'on s'est imposés et que l'on ne veut pas continuer en une saison où l'usage général ne les rend pas obligatoires.

On ne se voit pas à Paris pour le plaisir de se trouver en communauté d'idées, de goûts, de sentiments; on se réunit en tenant compte d'affinités toutes différentes : d'abord celles des fortunes; ensuite viennent les considérations de vanité, représentées d'une part par le plaisir de frayer avec des gens parvenus à une notoriété quelconque; d'une autre par l'indicible satisfaction d'être loué, flatté, admiré. Enfin, en dernier lieu, — et j'aurais dû donner la priorité à cette cause principale, — il y a la question d'utilité, laquelle en réalité prime toutes les autres.

Je ne parle pas, bien entendu, de cette grosse utilité avec laquelle chacun est obligé de compter, à un moment donné, mais de tous les menus avantages dont on peut profiter quand on sait choisir ses relations et les exploiter avec mesure et bon goût : billets de spectacle gratuits, livres nouveaux dans leur primeur, invitations, recommandations de toute nature, etc. Le spectacle surtout! le spectacle gratis! Il n'est point de démarches rebutantes, point de fatigues, point de relations déplaisantes auxquelles un Parisien pur sang se refuserait pour atteindre ce but si ardemment convoité. Le plaisir le plus recherché à Paris est celui qui ne coûte point d'argent; et pour l'obtenir on se soumet à tout, même à recevoir, même à solliciter des individus que l'on ne peut estimer..... Mais l'estime elle-même a ici une acception toute particulière, et mes souvenirs m'égarent quand je donne à ce mot sa signification générale. On estime toujours à Paris les gens qui peuvent être utiles; — on méprise toujours les gens qui sont inutiles, qui ne peuvent procurer aucun plaisir *gratis*, qui ne sont pas en situation d'aider ceux qu'ils connaissent, ou de leur procurer quelques satisfactions de vanité.

On devine, d'après ce triste exposé, combien l'existence doit être fatigante pour les Parisiens.... On comprend qu'ils aspirent au repos, qu'ils saluent le printemps avec enthousiasme, car le printemps est une trêve à toutes les démarches, à toutes les combinaisons, à toutes les fatigues de l'hiver; il faut ici solliciter une invitation, — là, obtenir une recommandation, se montrer assidu dans les quartiers les plus opposés de ce vaste Paris, trouver le moyen de paraître dans plusieurs maisons; enfin mener de front les relations les plus diverses. Qui ne succomberait à ce dur labeur, s'il n'avait l'espoir du repos amené par le printemps?

On se demandera peut-être pourquoi les Parisiens s'imposent volontairement des devoirs auxquels ils sont si joyeux de se soustraire? C'est que les Parisiens sont le type de l'être *ondoyant* et *divers* étudié par Montaigne; ils réunissent toutes les qualités et tous les défauts; ils offrent la combinaison des grandeurs avec les petitesses; ils n'ont pas un sentiment mauvais, sans le racheter par un bon sentiment; — ils n'ont pas un bon sentiment, sans le gâter par un sentiment mauvais; ils sont à la fois avaricieux et généreux, effroyablement égoïstes, admirablement dévoués.... Chez ces êtres, dont le système nerveux est surexcité par mille causes, il ne sera pas rare de voir le même individu capable de grandeur et de bassesse, de calcul et de générosité; ils sont nerveux, je l'ai dit, et le premier mouvement est bon..... mais ce mouvement a la durée de l'éclair, la nuit se fait bien vite, la nuit intense de l'égoïsme, de l'intérêt personnel. Un Parisien risquera sa vie pour le premier venu... mais son caractère lui permettra, nonobstant ces accès d'héroïsme, de faire des calculs odieux, et de commettre des lâchetés de plus d'une sorte dès que sa vanité sera en jeu. Ce qui manque par-dessus tout aux Parisiens, c'est la persévérance dans le mal comme dans le bien; il leur est particulièrement insupportable d'être conséquent avec eux-mêmes, d'agir avec suite, de mettre enfin la logique dans leur vie et dans leurs actes. Peu leur importe du reste les jugements que l'on portera sur eux! Le Parisien a pour arme défensive le ridicule qu'il a appris à manier, et qui peut tout atteindre; il se moque de tout et de tous, et son indifférence générale l'a rendu aussi invulnérable qu'Achille, en lui donnant sur ce héros l'avantage de ne pouvoir être atteint même au talon.

C'est en vertu de toutes ces contradictions, dont l'amalgame forme la base de leur caractère, que les Parisiens se montrent si joyeux de rompre avec la vie parisienne, et six mois plus tard d'en reprendre toutes les chaînes; leurs relations, leurs plaisirs, leurs amitiés, les fatiguent, et ils sont bien aises de laisser reposer tout cela..... Mais ils ne sauraient s'empêcher de reprendre leur place dans le tourbillon dès que celui-ci se reconstitue.

Je n'explique pas, je raconte. Il serait téméraire, en effet, d'essayer de ramener aux lois de la logique ces organisations mobiles, fût-ce pour les analyser seulement. Leur trait distinctif est justement d'échapper à toute logique, de donner un perpétuel démenti à tous les jugements qui pourraient être portés sur leur compte, soit en bien, soit en mal. Nous cherchons seulement ici le motif, — si tant est qu'il existe un motif, — pour lequel les Parisiens se montrent si charmés de se séparer dès l'avénement de la belle saison.

Ce motif doit se trouver dans un sentiment qui existe même dans les âmes les plus parisiennes; il s'y trouve sans doute à l'état latent, mais enfin il s'y trouve, et s'agite à un moment donné. Ces cœurs si indifférents arrivent enfin à se lasser de la comédie qui s'appelle la vie parisienne; s'ils n'ont pas encore la soif de la sincérité, ils ont du moins, — après plusieurs mois de service actif, — la lassitude de l'exagération, de l'affectation, du mensonge; las d'eux-mêmes peut-être, las des autres à coup sûr, ils aspirent à un changement, et le cherchent dans les choses extérieures, puisqu'ils n'ont pas le courage de le trouver en eux-mêmes. Serait-il donc si difficile de substituer quelques intérêts sérieux aux intérêts frivoles dans lesquels se dépense l'existence parisienne? Ne pourrait-on mettre d'accord ses paroles avec ses sentiments, éviter l'abus des superlatifs, qui, dans tous les cas, constituent le langage parisien, afin de permettre au cœur et à l'esprit de se mettre de moitié avec sincérité dans tous les compliments que l'on prodigue?

« Madame *** est une femme adorable, ravissante!

— D'où vient donc que vous êtes si pressé de ne plus la rencontrer dès que le printemps paraît? »

« Monsieur *** a l'esprit le plus charmant, le plus délicieux qui se puisse imaginer!

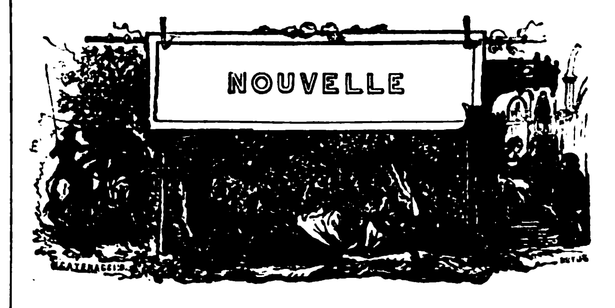
— Pourquoi alors lui fermer votre porte dès que l'hiver est passé? »

Voyons, n'est-il pas exact d'affirmer que les superlatifs vous ont entraînée trop loin? Ils vous ont imposé une marche ascensionnelle qui vous a conduite à un diapason tout à fait en désaccord avec les forces humaines; il vous devient impossible de vivre dans un perpétuel délire d'enthousiasme pour toutes les personnes que vous connaissez, et vous éprouvez une irrésistible aspiration vers le repos.

Ne serait-il pas plus commode, plus conforme aussi à la sincérité, — mais ceci est un infime détail, — de faire quelques économies d'épithètes louangeuses? Vous atteindriez ainsi un double résultat : celui de ménager vos forces, et d'éviter de mettre vos paroles en désaccord avec vos actes; en adoptant le procédé de la sincérité, mitigée par une bienveillance et une sympathie qui, j'aime à le croire, vous sont naturelles, vous recueilleriez encore un autre avantage : vous seriez dispensée de chercher, de trouver des prétextes, souvent invraisemblables, employés pour échapper à la compagnie des personnes si *ravissantes* dont vous êtes entourée... et dont vous aimez souvent à vous éloigner.

Il est positivement désobligeant de constater une fois par an, chez les personnes qui composent les relations de l'hiver, le désir immodéré de faire trêve à toutes ces relations. Si l'on ne peut s'empêcher de l'éprouver, on peut toujours s'interdire de l'exprimer; là se trouve une grosse faute, sinon contre l'amitié..... hélas! presque toujours étrangère aux relations parisiennes..... mais du moins contre le savoir-vivre. Celui-ci défend d'exprimer aux personnes que l'on connaît l'extrême désir que l'on éprouve de ne plus les voir pendant quelques mois. On peut penser ces choses-là, mais on ne les dit pas; c'est là pourtant ce qui se produit au printemps chez presque tous les Parisiens; eux, si louangeurs, si complimenteurs; eux, maîtres si habiles dans l'art de dire tout ce qu'ils ne pensent pas, ils passent subitement à un accès de sincérité immodérée. Or la sincérité est toujours blâmable dans les relations sociales, du moment où elle est désobligeante. J'ai voulu appeler sur ce sujet l'attention de mes lectrices, et engager celles d'entre elles qui suivent sur ce point la coutume parisienne à modérer un peu les manifestations de la joie qu'elles ressentent devant l'espoir de quitter bientôt leurs chères amies, celles-là même qu'elles ont visitées si assidûment pendant tout l'hiver, et dont elles estimaient la compagnie si haut, à en juger du moins par les termes enthousiastes dont on faisait usage pour les qualifier.

 EMMELINE RAYMOND.



A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

Suite.

Les deux jeunes filles ne se firent pas prier, et, ouvrant le piano, elles choisirent une symphonie de Beethoven, arrangée à quatre mains. A Paris, la musique n'est guère qu'un prétexte à toilette et à réunions; sauf quelques

rares exceptions, sauf certains cénacles dans lesquels on se défend contre toute intrusion profane, on ne fait guère de musique pour son plaisir, moins encore pour celui d'autrui; on paye fort cher un artiste que personne n'écoute, et l'on emploie la durée d'un morceau de chant ou de piano à analyser les toilettes voisines et à supputer leur valeur. Dans l'intimité seulement la musique peut être une jouissance pour les exécutants comme pour leur auditoire peu nombreux. Peu nombreux! Cette condition est essentielle, car la musique est une divinité jalouse qui ne souffre point de partage et se révèle dans sa splendeur seulement aux âmes qui lui vouent un culte unique; bien plus, ses plus fervents adorateurs eux-mêmes sont troublés dans leur jouissance lorsqu'ils ont des compagnons indifférents ou distraits; rien ne doit interrompre le courant magnétique qui s'établit entre les interprètes et leur public, et c'est seulement par l'observance de cette condition, rigoureusement indispensable, que l'on obtient le plus intense comme le plus noble de tous les plaisirs.

Ce soir-là il n'y avait dans ce modeste salon de campagne ni artistes renommés, ni auditoire brillant; deux jeunes filles composaient l'orchestre, quatre personnes les écoutaient.... Mais on jouait la symphonie en *si bémol* de Beethoven, et cette grande âme planait sur cette réunion intime, et ne dédaignait pas de se révéler dans toute sa beauté, parce que les musiciennes, comme leur *public*, se vouaient à son œuvre avec simplicité, avec enthousiasme, sans lui demander aucun *effet* personnel. Jamais Cécile ne s'était sentie, comme ce soir-là, électrisée par l'œuvre magnifique qu'elle exécutait; jamais elle n'avait joué ce religieux adagio avec une onction si pénétrante.

Édouard Villenot emporta de cette paisible soirée des souvenirs bien doux, si l'on en juge par l'empressement qu'il mit à revenir visiter la famille Darmintraz. Sa mère l'accompagna une fois, ainsi qu'il l'avait annoncé; mais elle était fort timide ou visiblement troublée en présence de Marthe, qui lui rendit ponctuellement sa visite. Quel que fût le motif de l'abstention de Mme Villenot, on ne la vit qu'à de rares intervalles. En revanche, son fils devint peu à peu le mentor d'Edmond à la ville, et prit l'habitude de l'accompagner chaque fois qu'il venait passer en famille la soirée du samedi et la journée du dimanche.

Cette relation avait fait naître pour toute la famille Darmintraz un intérêt qui revêtait un cachet particulier pour chacun des habitants de la maison. Mme Darmintraz consultait souvent Édouard sur ses maux de nerfs; il lui conseillait invariablement de se lever matin, de faire de longues promenades, de travailler *pour se distraire*, disait-il. M. Darmintraz aimait à causer avec le jeune et modeste savant. Louise avait engagé avec lui une guerre amicale et interminable. Edmond ne parlait que de son ami Édouard. Marthe le traitait avec une affection quasi maternelle..... Quant à Cécile, il nous serait difficile d'indiquer ce qu'elle éprouvait; mais nous constaterons seulement que le souvenir de Paris, de son élégance, de son luxe, perdus à jamais, ne lui inspirait plus aucun regret; elle ne s'ennuyait plus maintenant; ne fallait-il pas s'occuper de la laiterie, dont les profits avaient été abandonnés aux jeunes filles, et leur permettaient d'ajouter quelques rubans à leurs simples, bien simples toilettes? Puis, il y avait des robes à faire, de la lingerie à coudre; il fallait étudier tous les jours le piano, car on avait décidément pris l'habitude de faire de la musique le samedi et le dimanche; puis on avait des malades à visiter, puis on aidait chaque jour davantage la tante Marthe dans l'administration du ménage..... Bref, les heures, les jours s'écoulaient avec une rapidité surprenante, et, lorsqu'il arrivait à Cécile de faire un retour sur le passé, elle se cherchait sans se retrouver; elle considérait avec pitié les sentiments de désespoir que la ruine de son père avaient fait naître en elle, et reconnaissait que l'on peut être heureuse sans hôtel, sans voiture, sans falbalas, pleinement heureuse sans luxe, en un mot.

Un samedi soir, Edmond était arrivé seul; Édouard Villenot avait été appelé près d'un malade, et il n'était pas même bien certain qu'il pût venir le lendemain. Cette absence causa un désappointement général; M. Darmintraz se rendit dans son cabinet pour y régler quelques comptes; sa femme découvrit qu'elle avait la migraine, et se retira dans sa chambre; Marthe resta au salon avec ses nièces et son neveu.

Malgré la saison déjà avancée, — octobre, couronné, selon la tradition classique, de pampres rougis, avait fait son avénement, — le temps était si beau et si pur que les fenêtres étaient ouvertes, et que l'on apercevait les splendeurs d'un ciel brillamment étoilé, tout en se chauffant à la flamme d'un bon feu. Nous éprouvons tous, ou presque tous, une sorte de sympathie toute particulière pour ces jours peu nombreux, mais charmants, durant lesquels deux saisons opposées semblent pactiser quelques instants avant de se quitter sans retour, l'une pour s'enfoncer dans les brumes du passé, l'autre pour marcher vers l'avenir; l'été et l'hiver se rejoignent un moment au tournant de la route, car certains arbres sont encore garnis de leurs feuilles vertes, tandis que le feu égaye déjà la cheminée.

Dans un grand fauteuil, placé près du feu, la tante Marthe était assise, la tête doucement appuyée au dossier; le tricot qui l'occupait avait glissé hors de ses mains; le peloton était tombé sur le parquet, et déjà un gros chat blanc, favori de Louise, s'avançait en glissant avec souplesse, et étendait la patte vers ce peloton, d'habitude trop bien défendu contre ses convoitises. En un mot, Marthe, l'active Marthe, dormait, ou du moins sommeillait à moitié, ses yeux fermés l'attestaient..... Mais son incurie, au sujet des entreprises perfides dirigées par le chat contre son précieux tricot, constituait une preuve irrécusable entre toutes, et de nature à dissiper l'incertitude de ceux qui se seraient obstinés à mettre en doute cet assoupissemen.

Ce symptôme était apprécié à sa juste valeur par les deux jeunes filles et par leur frère, qui continuèrent à causer en baissant la voix. Edmond avait le caractère assez taquin, et engageait souvent avec ses sœurs des discussions dans lesquelles l'avantage ne restait pas toujours de son côté, car l'*esprit de corps*, autrement dit l'instinct de la solidarité, réunissait immédiatement les deux jeunes filles pour la défense. Il est assez remarquable que cet instinct se manifeste beaucoup plus souvent chez les parties belligérantes féminines que dans le camp masculin; c'est sans doute parce que les faibles savent toujours s'unir, tandis que les forts s'entendent rarement..... et c'est bien heureux.

Les deux sœurs causaient avec leur frère à voix basse, mais avec animation.

« Tu ne les auras pas, » disait Cécile.

« Si; tu vas me les donner, pour m'éviter la peine de les prendre » répondait Edmond.

« Non, je ménage ces ciseaux que ma tante a achetés chez Charrière; ils sont excellents.

— Raison de plus pour que je veuille m'en servir.....

— Et je ne veux pas que tu les ébrèches, comme tu l'as fait samedi dernier pour les ciseaux de Louise.

— Certainement, » disait celle-ci, intervenant à son tour dans le débat, pour soutenir, selon son habitude, la cause de Cécile..... « On dirait que tu as coupé du bois avec mes pauvres ciseaux..... Mais, si tu veux encore t'en servir, je puis aller te les chercher..... Ils n'ont plus rien à perdre.

— Sais-tu bien, Cécile, » dit Edmond en regardant sa sœur d'un air narquois, « sais-tu que ton avenir vient de m'être révélé en ce moment? Je l'avais déjà pressenti, mais jamais avec tant de lucidité; tu es devenue minutieuse, tu t'appliques à mille détails infimes, tu n'aimes pas que l'on touche aux objets qui t'appartiennent..... En un mot, tu as la plupart des traits auxquels on reconnaît les vieilles filles..... Tu resteras vieille fille comme la tante Marthe.

— Soit, » répondit Cécile en souriant. « Dieu veuille que je lui ressemble!

— Cela, c'est une autre affaire, » répondit Edmond en continuant à taquiner sa sœur; « j'ai dit que tu resterais vieille fille comme elle, sans ajouter que tu serais excellente comme elle. »

Ce dernier trait était bien mordant; mais Edmond riait, et Cécile ne lui manifesta aucune rancune; puis, comprenant qu'il avait été trop loin, il conduisit adroitement la conversation sur le terrain des réflexions générales.

« On ne saurait comprendre, » dit-il, « pourquoi notre tante ne s'est pas mariée; elle a dû être belle, cela se voit encore. Elle était riche, bien élevée, intelligente, et cependant la tante Marthe est restée vieille fille.

— Qui parle de la tante Marthe et de vieille fille? » s'écria Mlle Darmintraz en ouvrant tout à coup les yeux et levant la tête..... « Je parie que c'est Edmond..... Ah! Louise! » s'écria soudainement Marthe en changeant de préoccupation, « contemple les exploits de Raton! vois ce qu'il a fait de mon tricot! il a entraîné le peloton là-bas, sous le canapé; l'une des aiguilles a suivi le peloton..... Il va falloir relever toute une rangée de mailles... dans la rayure à jours, encore! En vérité, ton chat est insupportable. »

Louise se mit à la poursuite de Raton; pris sur le fait, dominé par le sentiment de sa culpabilité, le chat ne fit qu'un bond du canapé à la fenêtre, et disparut dans le jardin. Le désastre était arrêté, mais il s'agissait de le réparer, et la tante Marthe s'y appliqua avec ardeur; lorsqu'elle eut patiemment relevé toutes ses mailles, elle poussa un soupir de soulagement, et, s'adressant à sa nièce:

« Ne te désole pas, Louise, » lui dit-elle, « ce n'est pas la faute de Raton; je n'aurais pas dû m'endormir; va chercher ce pauvre chat. »

La jeune fille profita bien vite de la permission; elle courut au jardin, et aperçut le coupable qui était perché sur un arbre, comme pour défier les poursuites; elle l'appela doucement, en lui prodiguant les épithètes les plus tendres; Raton y répondait par un simple mouvement de ses moustaches, qui semblait repousser toutes les avances, et exprimer en même temps un sentiment de méfiance ironique. Mais les défauts ont été donnés à toutes les créatures pour offrir un point d'appui aux entreprises que l'on tente sur elles. Louise prit dans sa poche un petit morceau de brioche...... on en servait toujours avec le thé le samedi soir..... et le chat, gourmand comme tous les individus de sa race, se décida à se rapprocher de l'aimant irrésistible que l'on agitait presque à sa portée..... Enfin, il fut pris, et fit sa rentrée au salon avec cette superbe indifférence qui n'appartient qu'aux criminels endurcis.

« De quoi parliez-vous donc, mes enfants? » dit Marthe lorsque le cercle fut reconstitué autour d'elle. « Vous vous taisez? »

En effet, les deux jeunes filles, et même Edmond, baissaient la tête avec un peu de confusion.

« Voyons, Edmond, ne me répondras-tu pas?

— Mon Dieu! » dit le jeune homme, « nous nous étions un peu querellés avec Cécile..... et je lui ai dit qu'elle resterait *vieille fille*.

— Ces deux mots sont-ils une injure, selon toi?

— Oh! non....., Mais il est si rare que les vieilles filles vous ressemblent!.... J'ai dit cela à Cécile, parce qu'elle était désagréable en ce moment-là, parce qu'elle tenait trop aux objets qui lui appartiennent, et cela ressemble beaucoup à une manie.

— Oui, » dit Mlle Darmintraz, « je sais que l'on trouve tout ridicule en nous, nos préférences comme nos antipathies; mais, pour ne parler que de ces manies qui nous font conserver avec un soin jaloux de menus objets n'ayant aucune valeur intrinsèque, ne comprends-tu pas que presque toujours ces objets nous représentent les temps, — ou les sentiments, — ou les gens qui furent..... et qui ne sont plus..... c'est-à-dire des souvenirs? Or c'est là notre unique richesse; le présent est aride pour nous; l'avenir apparaît bien solitaire..... le passé seul nous regarde en souriant; n'est-il pas naturel que nous nous y rattachions de toutes nos forces? Comprends-tu maintenant pourquoi je défends mon vieux mobilier contre les entreprises de ta mère, qui voudrait bien en changer quelques pièces sur une partie du gain que nous vaudra notre belle récolte?

— Tante Marthe, » dit Louise, « pourquoi donc ne vous êtes-vous pas mariée?

— Tu es bien curieuse! Je ne me suis pas mariée, parce que..... Au fait, il y a plusieurs *parce que*.....

— Vous ne voudriez pas nous les dire? » insinua Cécile...

« Je ne vois aucun inconvénient à vous raconter mon histoire..... Au contraire, je pense qu'il est toujours bon de démontrer aux jeunes gens, par des faits, que certaines imprudences, légères en apparence, peuvent avoir des conséquences assez graves. Ne croyez pas pourtant que j'aie été l'héroïne d'un drame émouvant; mon histoire est tout unie, très-simple, et pourrait être contée en deux mots, si, pour faire comprendre certains faits, il n'était nécessaire d'analyser quelques caractères. Puisque nous sommes seuls aujourd'hui, je vais vous faire cette narration.

« Quand j'avais dix-sept ans, comme toi, Cécile, mon père (je n'avais plus de mère) vint me chercher dans le pensionnat où l'on m'avait élevée; il y a de cela trente-cinq ans! Est-ce bien possible? En ce moment, je me revois absolument telle que j'étais dans ce temps-là. J'étais belle, dit-on! J'avais une taille souple et élégante, de beaux cheveux châtain doré..... J'étais gaie, et j'entrais dans la vie sous les auspices les plus heureux.

« Mon père avait une belle fortune; élevé à la campagne, il y avait passé toute sa vie, et aurait bien désiré que son fils suivît son exemple; mais votre père avait d'autres projets, et à quinze ans il rêvait déjà de Paris. La perspective d'habiter la maison paternelle, dont j'avais gardé de si chers souvenirs, l'espoir de posséder un cheval, m'enivraient de joie. Je différais un peu, comme vous le voyez, de la plupart de mes compagnes de pension; ce n'est point vers la campagne, mais vers la ville que vont leurs aspirations; les visites, les bals, les réunions de tous genres, peuplent leurs rêves, et les plaisirs dont la vision me charmait auraient été assimilés par elles à une amère épreuve, à une tyrannique séquestration. A tout âge, du reste, on se hâte de juger ce qu'on ne connaît pas, on se bâtit des félicités ou des infortunes imaginaires, et ceux qui m'écoutent sont là pour en témoigner! Eux aussi ont cru qu'ils étaient bien malheureux, par cela seul qu'ils étaient forcés de renoncer aux plaisirs factices et fiévreux de Paris.

« Comme ils ont été beaux et heureux, ces premiers jours qui suivirent mon retour dans cette chère maison! Comme je retrouvais avec délices ces cabinets, ces *recoins* mystérieux dans lesquels j'avais si souvent joué avec votre père! Il était au collége, mais j'espérais son retour, et je ne savais pas encore qu'il devait nous quitter. J'eus le cheval qui m'avait été promis, et mon père me donna lui-même des leçons d'équitation.

« Puis il fallut procéder à l'importante affaire des visites et des présentations. A cette époque, mon père n'était pas sauvage comme il l'est devenu plus tard, et il voulait que sa fille vît le monde..... *le monde* qui se composait ici de quelques voisins de campagne et de quelques notabilités de la petite ville voisine. Parmi beaucoup de physionomies, les unes ternes, les autres qui me semblaient telles, parce que leur âge s'éloignait trop du mien, je vis apparaître un visage radieux que je veux vous dépeindre tel qu'il était..... alors!

« Un matin, mon père m'engagea à m'habiller, et me prévint qu'il allait me conduire au château de Lansac, qui était situé à une demi-lieue de notre habitation.

— Ce vieux château fermé, abandonné, que l'on aperçoit de la ville? » interrompit Edmond.

Marthe inclina la tête en signe d'affirmation, et reprit son récit:

« Durant le trajet, que nous fîmes à pied, mon père me dit que M. et Mme de Lansac venaient de s'installer tout récemment dans leur château avec leur fille unique.

« Le château de Lansac était une belle demeure seigneuriale, un peu *modernisée*, et dépourvue par conséquent du prestige qui appartient aux vieilles résidences respectées par les hommes, sinon par le temps. M. de Lansac était fort riche, et vivait de façon à jouir de sa fortune; sa figure était belle, mais froide; ses façons très-courtoises, mais en somme peu faites pour inspirer de la sympathie. Sa politesse me sembla être plutôt calculée que spontanée, plutôt acquise que naturelle. On disait qu'il avait voulu s'établir à la campagne non pas tant par inclination pour la vie de campagne que par respect pour le château dont il portait le nom. Cela avait bon air d'habiter la demeure de ses ancêtres, et il s'y était installé définitivement.

« Il vint au-devant de nous, et m'offrit son bras pour m'introduire dans un salon immense, puis dans un salon de moyenne grandeur, et finalement dans un petit salon où se trouvait Mme de Lansac, couchée sur une chaise longue. Cette dame était Russe de naissance, fort oisive, très-indifférente de caractère, et, confondant à dessein ou de bonne foi l'ennui avec la maladie, elle passait sa vie sur une chaise longue, étant incapable, disait-elle, de faire un mouvement. Elle nous marqua beaucoup d'empressement, et la conversation s'engagea sur le pays et sur ses habitants. Je n'accordais qu'une attention fort distraite aux paroles qui s'échangeaient autour de moi, car je pensais obstinément à Madeleine de Lansac, qui



serait pour moi peut-être une compagne..... peut-être une amie. Où était-elle?..... La verrais-je? Tout à coup une porte s'ouvrit brusquement, une voix dont je n'oublierai jamais le timbre vibrant et sympathique s'écria : « Les chevaux sont prêts, et ma toilette est terminée ! »

« Dans l'embrasure de la porte se tenait une jeune fille un peu plus âgée que moi, mince, petite, dont l'attitude révélait une grâce achevée; elle portait sur son bras la longue queue de son habit d'amazone; son visage, d'une pâleur mate, était illuminé par deux éclairs noirs..... Elle avait les plus beaux yeux que j'eusse jamais vus; ses cheveux, noirs et brillants, soyeux et frisés, encadraient un noble front; sa bouche avait certains plis qui étaient des indices de fermeté; un peu d'ironie semblait vouloir se jouer sur ses lèvres..... mais l'ensemble était bon, franc, et dès ce moment je sentis que mon cœur s'élançait vers Madeleine de Lansac.

« Elle ne s'attendait pas à trouver des étrangers au salon; elle hésita quelques instants avant d'en franchir le seuil, et, ainsi encadrée dans l'embrasure de la porte, elle m'apparut comme un beau portrait en pied, représentant quelque héroïne de roman. Enfin elle s'avança, ôta le chapeau en feutre noir, garni de plumes, qui couvrait sa tête, jeta loin d'elle, un peu au hasard, ses gants et sa cravache, et vint s'asseoir près de moi. Ah! qu'elle était charmante! Elle pouvait dédaigner tous les apprêts nécessaires aux autres femmes. Ses cheveux se prêtaient à toutes les coiffures; il lui suffisait de les rejeter en arrière de son front pour qu'ils prissent à l'instant même le pli le plus gracieux; tous ses mouvements étaient harmonieux, et pour ainsi dire cadencés par une mesure parfaite. Tout, dans ce visage, concourait à l'expression générale; les narines, roses et mobiles, se gonflaient à la moindre émotion par un soudain frémissement; les lèvres, à la fois spirituelles et bonnes, devaient être éloquentes..... En un mot, à peine avais-je entrevu cette gracieuse petite fée, que je me sentis subjuguée, et, lorsqu'elle me tendit la main, lorsqu'elle m'adressa la parole pour me demander de la voir souvent, je me sentis transportée de joie.

« Notre visite fut prolongée par l'aimable insistance de nos hôtes. Mme de Lansac était visiblement enchantée de la distraction que notre présence lui apportait; son mari avait engagé avec mon père une conversation politique et sociale à laquelle je ne compris pas grand'chose, si ce n'est que M. de Lansac avait entrepris de démontrer la supériorité naturelle, physique, morale et intellectuelle de la noblesse. Mon père soutenait la thèse contraire, ayant, disait-il en riant, de bonnes raisons pour défendre la roture; à quoi M. de Lansac répondait en s'échauffant que les Darmintraz n'étaient point des roturiers, que la particule n'était nullement le signe distinctif de la noblesse, et que celle-ci était surtout représentée par l'ancienneté de la race; or, ajoutait-il, les Darmintraz sont aussi anciens dans le pays que les Lansac.

« Pendant ce temps, Madeleine me questionnait sur mes études, sur mes goûts, et laissait deviner en quelques mots une instruction supérieure à celle que l'on s'attend à trouver chez une femme bien élevée. Tout se réunissait donc pour l'environner d'un prestige que contemplaient avidement mes yeux éblouis; elle avait voulu *savoir*, et, pour elle, les efforts ne comptaient pas, les difficultés n'existaient pas; quand le but l'attirait, elle se dirigeait vers ce but à travers tous les obstacles, et sans admettre qu'une impossibilité pût l'arrêter.

« Elle avait été élevée loin de ses parents, la santé et surtout l'indolence de Mme de Lansac s'opposant à ce que sa fille fît ses études près d'elle; mais elle avait quitté le couvent depuis deux ans déjà, avait voyagé avec son père et sa mère, puis toute la famille était venue s'installer depuis six mois environ dans le château patrimonial, restauré et transformé en résidence définitive. Mme de Lansac, toujours oisive, et par conséquent avide de distractions, quelles qu'elles fussent, aurait volontiers attiré près d'elle les habitants de la petite ville qui était voisine de nos demeures; mais son mari s'était obstinément refusé à entretenir des relations de cette nature, et prétendait échapper par l'isolement à l'inquisition et aux commérages de ses voisins. Sur ce point, comme sur tous les autres du reste, les systèmes les plus absolus sont toujours les moins sages. La réserve de M. de Lansac souleva contre sa famille plus d'inimitiés que n'eussent pu en faire naître des vices ou même des crimes; on s'occupa des habitants du château, on commenta, on critiqua leurs faits et gestes, on les soumit à un espionnage incessant, si actif, si ingénieux, qu'il découvrait même ce qui n'existait pas, même ce qui n'avait jamais existé.

« Mon père suivait une ligne de conduite tout à fait opposée; sans pactiser avec certaines habitudes qu'il trouvait blâmables, sans s'enrôler dans l'armée active qui mettait en commun le butin d'anecdotes plus ou moins exactes, de faits plus ou moins dénaturés que l'on recueillait dans toutes les directions et par toutes les voies, il avait toujours eu pour principe de ne heurter inutilement aucune vanité, aucune prétention, et d'entretenir de bons rapports avec ses voisins, sans cependant donner sa vie tout entière en pâture aux visites et aux réunions, surtout sans épouser aucune des querelles microscopiques, mais envenimées, qui pouvaient diviser les habitants du pays.

« Ce qui rapproche les individus mieux que la conformité d'opinions et d'origine, que la parité des rangs et l'égalité des fortunes, c'est sans nul doute la similitude de l'éducation. Mon père, instruit, bien élevé, plut infiniment à M. de Lansac, qui, jusqu'au moment où il s'était décidé à venir habiter son château, n'avait fait dans le pays que de rares et courtes apparitions. Cette sympathie fut mutuelle, et de fréquents rapports furent projetés entre nous.

« Ce jour-là nous insistâmes pour que M. de Lansac effectuât la promenade projetée avec sa fille; tous deux montèrent à cheval et nous accompagnèrent *au pas* pendant une partie de notre trajet. A une faible distance de Lansac nous fûmes salués par un petit homme, vêtu d'un modeste costume de chasse, et portant sur son épaule un fusil de physionomie assez innocente, si l'on en jugeait par le volume que le chasseur tenait à la main. Le culte des lettres a toujours été considéré comme étant inconciliable avec le goût de la chasse. Nemrod passait pour être fort illettré, et Hippolyte, ce farouche chasseur mis à mort par un poisson, était, si l'on en croit la tradition, un personnage très-inculte. Le chasseur que nous rencontrions ce jour-là découvrit, pour nous saluer, une tête déjà grisonnante, et ce mouvement mit en vue un visage dont l'expression était à la fois bienveillante et intelligente; son salut lui fut rendu avec empressement par nous tous.

« Vous connaissez ce chasseur si poli? » dit mon père à M. de Lansac.

« Je le rencontre parfois, » répondit celui-ci; « je sais qu'il s'appelle monsieur d'Aubenot.... voilà tout.

— Il est nouveau-venu ici, » reprit mon père, « car il a été tout récemment nommé pour remplir les fonctions de juge au tribunal de notre ville. A son arrivée, il est venu me faire une visite, que je lui ai rendue; mais je suis parti sur ces entrefaites pour aller chercher ma fille, et je ne l'ai plus revu. Il est marié, et je compte présenter Marthe à sa femme.

— Ah!..... » fit M. de Lausac avec quelque dédain; « prenez garde! ce monsieur d'Aubenot est peut-être bien né, et sa figure plaide en sa faveur; mais sa femme!... Avez-vous aperçu sa femme?

— Non, pas encore.

— Eh bien! il est impossible de ne pas porter sur son compte un jugement exactement opposé à celui que l'on énonce sur son mari. On représente l'Envie pâle et maigre; depuis que j'ai entrevu Mme d'Aubenot, je jurerais que cette vilaine passion peut être grosse et jaune; cette dame a mauvaise façon, mauvaise tournure, et j'ai préféré renoncer à voir le mari, afin d'éviter de voir la femme.

— Je n'ai pas à leur égard de dessein préconçu, » répondit mon père; « je ne provoquerai pas des rapports très-fréquents, mais, s'ils s'offrent à nous, nous ne les repousserons pas. Avouez, Monsieur, qu'il peut être injuste, » ajouta mon père en riant, « de fuir un ménage parce que la femme n'a pas la taille élégante, et parce qu'elle a le teint jaune.

— Mes premières impressions ne me trompent jamais, » répondit M. de Lansac, qui ne put s'empêcher de sourire; « et, dès la première fois où il m'est arrivé d'envisager Mme d'Aubenot, un instinct, que j'ai toujours trouvé infaillible, m'a conseillé de l'éviter. Or je me suis repenti maintes fois déjà d'avoir écouté ce que nous appelons superbement la raison, en résistant aux avertissements mystérieux de cette faculté que nous désignons par ce mot : *instinct*, et qui n'est autre chose que la conscience d'un péril, la prescience du mal qui peut nous être fait; cette fois je prétends me conformer à ces avertissements. D'ailleurs cette dame me paraît être vulgaire, et je suis certain qu'elle emploie sa vie en commérages. »

(La suite au prochain numéro.) EMMELINE RAYMOND.



RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

LA PHOTOGRAPHIE A L'USAGE DES GENS DU MONDE.

Nous avons mentionné au début cette invention nouvelle, qui voit chaque jour son succès s'accroître. L'appareil Dubroni permet à chacun de faire de la photographie, portraits ou paysages, chez soi, à la ville, dans son salon, ou bien à la campagne en plein air; — c'est une charmante distraction pendant la belle saison.

Nous avons reçu de nombreuses questions au sujet de cet appareil, qui intéresse vivement un grand nombre de personnes, car il supprime par la simplicité de sa manœuvre toute installation; on n'a pas à craindre de se tacher les doigts, aussi la photographie est-elle devenue par son moyen un art d'agrément digne des gens du monde élégant.

Voici les renseignements que nous croyons utiles à nos lectrices : si l'on veut seulement s'amuser à faire de petits portraits ou de petites vues, l'appareil de poche, de 40 francs, suffira; les épreuves ont 4 centimètres de diamètre; l'approvisionnement de produits pour renouveler ceux de la boîte est de 5 francs; le pied de jardin coûte 10 francs, et une instruction illustrée est jointe à chaque appareil. — Si on veut faire de la photographie sérieuse, il faudra le bel appareil perfectionné, format grande carte de visite, et qui, avec tous ses accessoires au grand complet, coûte 150 francs. Il se compose de l'appareil dit de salon, 100 francs; le pied de campagne, 15 francs; la boîte de tirage noir pour 200 épreuves, 25 francs, et la caisse de produits supplémentaires, 10 francs. — S'adresser à Paris, 6, rue Jacob, pour plus amples renseignements. Nous voulons seulement noter une invention ingénieuse qui offre un amusement pour tous.

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS.

No 69,604, *Rhône*. Les tirettes ou les pattes... Quant à garantir que la robe ainsi relevée ne se chiffonnera pas, cela est impossible. Rien ne s'oppose à ce que l'on porte la robe de piqué et le corsage blanc. Ceinture à boucle. Jusqu'à présent les petites filles ont toutes, à tout âge, un pardessus. Leur ceinture est toujours nouée par derrière, ou agrafée sur le côté avec une rosette, sans pans. — No 16,018, *Yonne*. On borde les manches des robes de mousseline avec un liséré, ou bien un ourlet sur lequel on *pique* une bande étroite de même mousseline, coupée en biais. — No 568, *Alpes-Maritimes*. Les deux deuils se portent simultanément. — No 65,672, *Corrèze*. Le problème est insoluble, car il n'y a point de garniture sortable pour des rideaux, à laquelle on puisse donner 80 centimètres de hauteur, pour les allonger. — No 61,609, *Aisne*. Il est de rigueur de se déganter, pour les cérémonies de l'église, quête, communions, etc. — Il est également de rigueur de ne pas se déganter pour prendre un verre de sirop, une glace, etc. — No 70,016, *Vendée*. On reçoit avec ce numéro des patrons pour vêtements d'enfants. Il est impossible d'*expliquer* ici des garnitures : voir les dessins, les gravures de modes, et les descriptions de toilette, pour employer les entre-deux qui peuvent, en effet, être placés sur une robe. Le paletot noir serait préférable, dans ces diverses circonstances, au paletot en taffetas de couleur. — *Mlle V.....* Rien ne peut s'opposer à la combinaison en blanc, puisqu'on garnit les chapeaux en toute couleur. Oui, pour la veste de voyage. — No 17,418, *Paris*. Je ne connais pas de maison *spéciale* pour ces objets. On trouve des patrons chez Mme Gérard, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 40. On ne porte pas du tout de jupon bleu clair. — No 19,703, *Isère*. On recevra, dans le no 22 un beau dessin de tapisserie, qui pourra être utilisé pour fauteuil. — *Hélène, Belgique*. Cela n'aurait aucune utilité, et nous prendrait une place précieuse. Dussions-nous imprimer seulement cent noms de personnes ayant deviné les charades, ce serait trop quant à l'espace, ce ne serait rien eu égard à nos 50,000 autres abonnées, qui ne trouveraient aucun sens à cette liste de noms. Ce n'est pas moi qui décide de l'admission des manuscrits, charades, etc. On me dit que celle dont on me donne le titre ne sera pas publiée.

AVIS.

Nous publierons avec le prochain numéro la 6e planche des *Patrons illustrés*, contenant les dessins et patrons suivants :

Robe coupée en pointes, relevée par des pattes, et paletot pareil à la robe, pour dame et jeune fille. — Manteau pour petit garçon de quatre à six ans. — Robe pour petite fille de trois à cinq ans.

Les *Patrons illustrés* sont destinés à *compléter* la série des patrons publiés avec la *Mode illustrée*. Les lés de la *robe coupée en pointe* occupent, à eux seuls, l'un des côtés de la planche; il nous eût donc été impossible de les placer sur les planches de la *Mode illustrée*, qui doivent contenir plus d'*un* objet pour satisfaire aux demandes de nos abonnées.



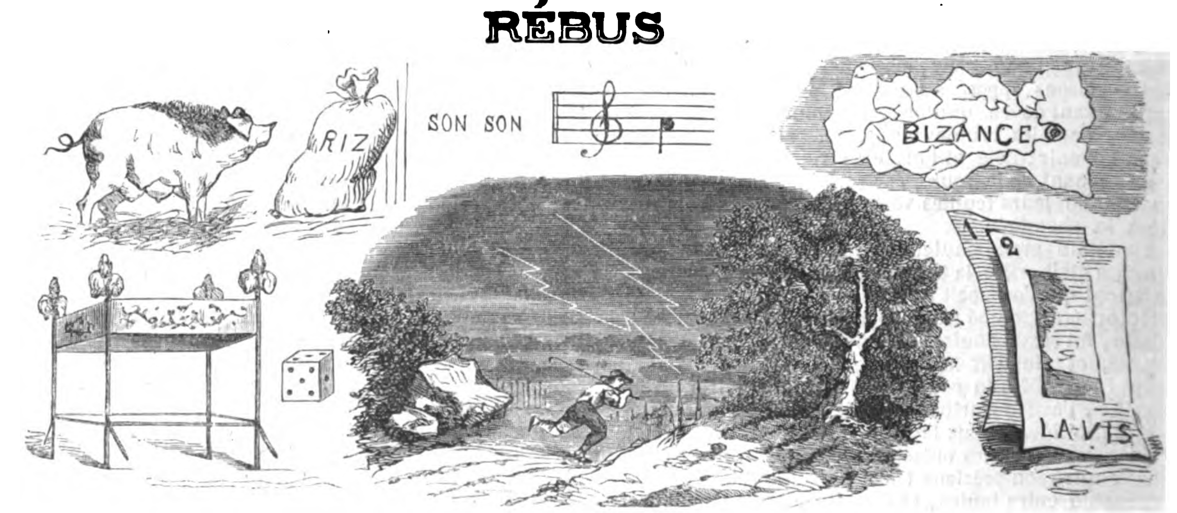
On enferme mon premier,
On mange mon dernier,
Et dans plus d'une poche on trouve mon entier.

A. MOISY.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

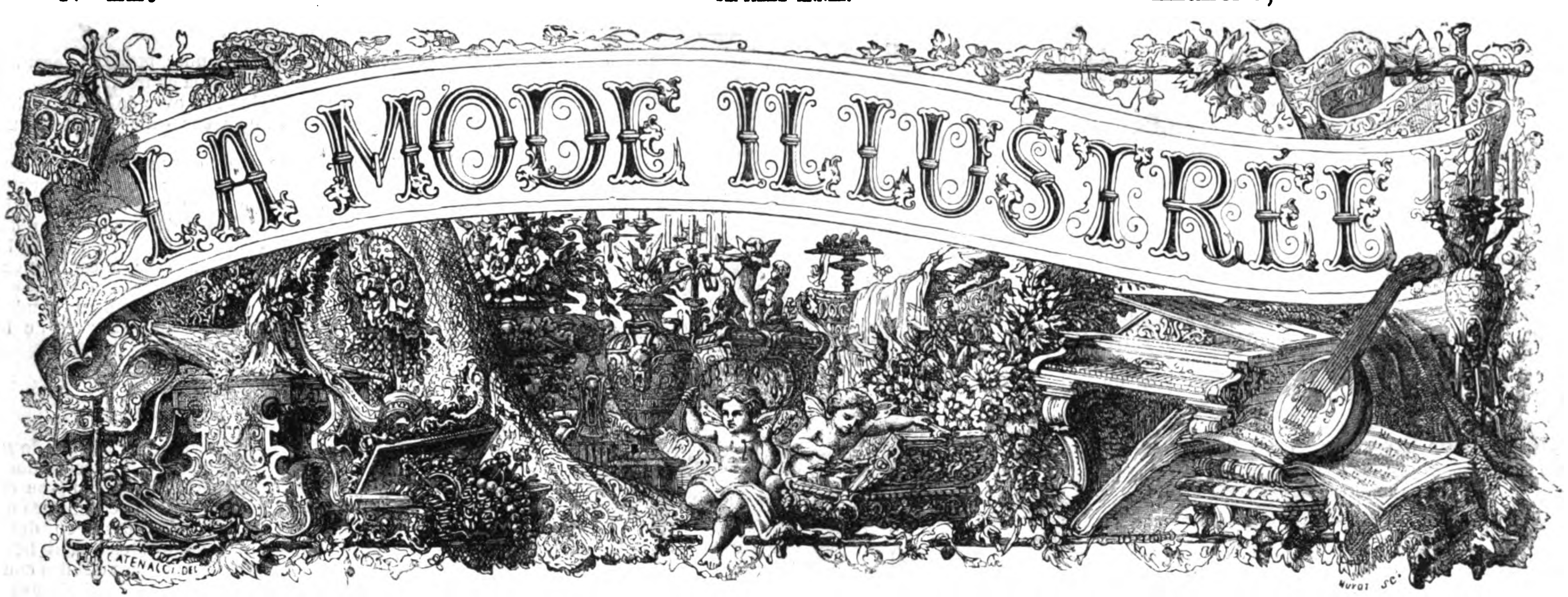
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

La jalousie noircit et envenime les cœurs.

N° 22. SEPTIÈME ANNÉE. Dimanche, 27 mai 1866.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (Pour l'étranger le port en sus). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Corsage blanc avec losanges.

Ce corsage, fait en nansouk, a pour garniture des entre-deux de guipure dont la largeur est d'un centimètre 1/2, et de la guipure de même largeur. Les devants du corsage sont entièrement plissés en plis d'un centimètre 1/4; les entre-deux sont disposés en losanges sur chaque côté de l'ourlet de devant, qui est garni de guipure. Le nansouk est coupé et enlevé sous les entre-deux; le col est encadré avec un entre-deux, auquel succède un ourlet terminé par une guipure étroite; la manchette, semblable au col, laisse passer la main. Le patron de ce corsage est celui du *corsage à plastron*, publié sur la planche jointe au numéro précédent.

Cordon de sonnette en application

ET MOSAÏQUE DE PERLES.

Les figures 33 à 36 (*recto* de la planche jointe au précédent numéro) appartiennent à ce modèle.

MATÉRIAUX : Grandes perles de Bohême blanches et mêmes perles noires en cristal; petites perles d'or, d'acier taillé; grosses perles rondes noires; perles blanches; perles longues et plus courtes blanches; drap ou cachemire, blanc, noir et de diverses couleurs vives; un peu de laine anglaise rouge; un peu de papier canevas, de ouate; boutons de bois, plats, de diverses dimensions.

Il serait difficile de trouver un cordon de sonnette dont l'effet soit plus original et plus riche. Notre modèle se compose de *lambrequins* ornés de médaillons, et réunis par deux cordons entrelacés, composés, l'un de perles blanches, l'autre de perles noires; ces lambrequins, ornés de glands, sont soutenus par des bandes transversales, terminées à chaque bout par une sorte de *dé* ou de *cube*.

On fait deux cordons, l'un tout en perles blanches, l'autre tout en perles noires. Nous publions un dessin qui représente l'un de ces cordons commencés. On enfile d'abord six perles, dont on réunit la dernière à la première, de façon à former un cercle, en passant le fil encore une fois au travers de la première perle; on enfile une perle, on saute par-dessus la 2e perle du cercle, on passe l'aiguille dans la perle suivante (3e du cercle), et ainsi de suite, en travaillant toujours de la même façon; on fait ainsi quatre cordons d'égale et suffisante longueur, afin de réunir pour chaque côté un cordon noir avec un cordon blanc. On peut éviter ce travail, assez long, en substituant deux cordes de soie, l'une blanche, l'autre noire, aux cordons de perles.

La figure 33 représente la moitié de la forme d'un lambrequin; on le coupe en drap rouge, — l'ovale du lambrequin en drap bleu, — le médaillon intérieur en drap blanc. Sur chaque médaillon blanc on brode alternativement l'une des deux têtes dont nous publions les dessins en grandeur naturelle; les détails les plus foncés sont en velours noir appliqué, — la teinte suivante est en velours bleu, — la teinte la plus claire en velours rouge; les visages sont faits avec du cachemire couleur de *chair* (un peu *cuivrée*); les traits sont marqués avec de la soie noire au point de cordonnet; l'œil est imité avec un morceau de cachemire ou de drap blanc et une perle noire. Pour les



CORSAGE BLANC AVEC LOSANGES.

cheveux de la tête appartenant au médaillon n° 1, on applique un morceau de drap brun foncé, et l'on marque les boucles avec de la soie de nuance plus foncée. La *pèlerine* de ce médaillon est ornée au point russe avec de la soie blanche, — celle du deuxième médaillon est festonnée, également avec de la soie blanche; les autres ornements des têtes sont exécutés avec des perles d'acier (taillées), des perles d'acier non taillées, des perles blanches.

On colle ce médaillon blanc sur le médaillon bleu, celui-ci sur le médaillon rouge; les deux premiers sont encadrés avec une soutache d'or cousue avec des perles noires et de la soie noire. Le médaillon rouge est bordé avec une soutache blanche en soie, sur laquelle on exécute un feston avec de la soie noire, en enfilant une perle blanche en cristal pour chaque point. Chacun des lambrequins du cordon de sonnette se compose de ces trois médaillons. On termine chaque lambrequin par un gland composé de bouclettes de perles blanches et noires, surmontées d'un *ovale* exécuté en laine anglaise rouge, recouvert de perles blanches en cristal, au-dessus duquel on place une grosse perle noire.

La barre transversale, faite en bois ou bien en baleine, a 16 centimètres de longueur, un demi-centimètre de grosseur; on l'entoure avec du gros coton blanc, recouvert de perles blanches en cristal, enfilées sur un brin que l'on tourne autour de la barre.

Il reste à préparer les *cubes* de diverses grandeurs. Leur forme est faite en papier canevas; on commence par le plus petit cube, celui qui termine chaque barre; on coupe chaque petit cube d'après la figure 35, mais *en entier*, de façon qu'il ait quatre pointes; puis, suivant les lignes ponctuées de cette figure 35, on fait, dans le papier canevas, des fentes perpendiculaires qui l'entament à moitié seulement, de telle sorte que les quatre côtés pointus deviennent mobiles sans être séparés. Sur l'intervalle circonscrit entre les deux lignes intérieures de la figure 35, on coud des perles blanches, longues, qui doivent couvrir le cube, et l'on met à chaque bout de ces perles longues une perle noire (voir le dessin représentant l'un des plus grands cubes). On coud ensemble les deux côtés du cube, et l'on couvre cette couture avec une perle longue. On coupe, d'après la figure 36, le sommet du cube, également en papier canevas, fendu à moitié sur les lignes ponctuées, plié sur ces lignes et réuni à la pointe inférieure; sur la partie supérieure on fixe un bouton de bois qui couvre le vide; ce bouton est, comme tous les autres, recouvert en laine anglaise rouge, sur laquelle on dispose en rayons des perles blanches en cristal; l'ouverture du bouton est cachée par une perle noire en dessus, et en dessous par une perle blanche; le brin sur lequel la perle noire a été enfilée sert à réunir le bouton à la figure 36, celle-ci à la figure 35, après avoir collé ensemble les côtés du cube.

On fixe à l'un des bouts d'une barre recouverte avec des perles un bouton plat en bois, ayant un centimètre de circonférence, on le garnit avec un peu de ouate, on le glisse dans l'un des cubes dont on coud ensemble les extrémités *biaisées*, on cache cette couture avec quelques perles noires et blanches.

Toutes les autres barres sont préparées comme celle-ci, c'est-à-dire terminées à chaque bout par un cube; les plus grands cubes sont préparés comme le précédent; la figure 34 est la moitié du plus grand, les autres sont d'un centimètre plus petits. On dispose les lambrequins et les cordons comme l'indique le dessin.

On peut conserver l'aspect général du cordon de sonnette en modifiant quelques détails : les barres pourraient être faites en bois uni ou doré, et préparées par un tourneur avec leurs cubes; la tâche se réduirait alors à la

préparation des lambrequins, lesquels peuvent aussi être employés pour orner des corbeilles, de petites étagères, etc.

Tapisserie ancienne. (Bande.)

Nous avons plus d'une fois mentionné ici les magnifiques dessins de tapisserie ancienne que l'on trouve chez Mme Michaud, boulevard Sébastopol, 14; nous publions aujourd'hui une bande qui servira pour rideaux et portières; il serait facile d'en composer même un fauteuil, en plaçant la *chimère* au milieu, et répétant autour, sur toute l'étendue du canevas, les *ramages*, essentiellement irréguliers dans ce genre de dessin.

Toutes les teintes doivent être extrêmement atténuées; cette recommandation doit être littéralement suivie. La couleur qui conviendra le mieux comme fond sera le rouge un peu foncé, dit *sang de bœuf*, ou bien un vert olive.

Nécessaire de voyage en forme de sac.

Les figures 44 à 47 (*verso* de la planche jointe au précédent numéro) appartiennent à ce modèle.

MATÉRIAUX : Moleskine noire; toile cirée noire; cachemire vert; carton; lacet vert de cordonnet, même soie maïs; ruban de taffetas vert, ayant 3 centimètres de largeur; ruban élastique ayant 4 centimètres de largeur; boutons d'acier de diverses dimensions.

On exécutera d'après ce modèle un nécessaire de



Nº 1. MÉDAILLON DU CORDON DE SONNETTE.

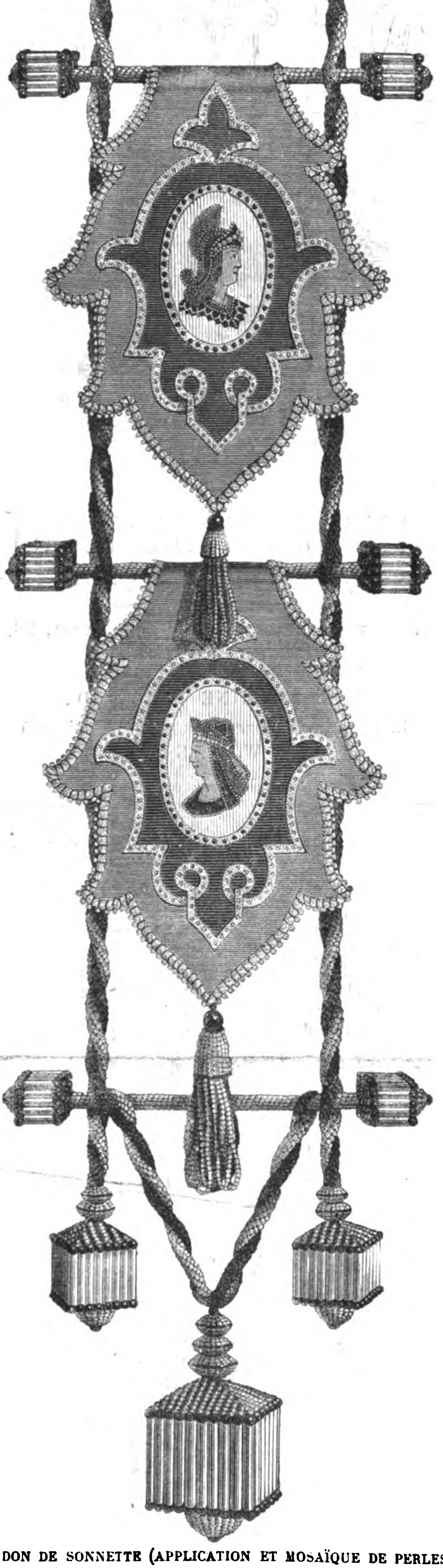
voyage, à la fois commode et peu coûteux. Le nécessaire est fait en moleskine, doublé de cachemire vert, bordé avec du lacet vert, et brodé en soie maïs. Un cordon élastique est cousu dans la doublure sur chaque côté long, pour maintenir la forme du sac.

On coupe en moleskine, doublure et gros carton, deux morceaux d'après la figure 44, qui représente seulement la *moitié* de l'un de ces morceaux; de plus, l'un de ces morceaux (celui de dessous) doit être coupé de façon à avoir de chaque côté une sorte de revers, ayant 18 centimètres de longueur, et découpé comme l'indique le dessin.

Le dessin est brodé sur chaque côté au point de chaînette, avec de la soie verte. On peut substituer aux mots *bon voyage*, au point de cordonnet, brodés en soie maïs, les initiales de la personne à laquelle le sac est destiné.

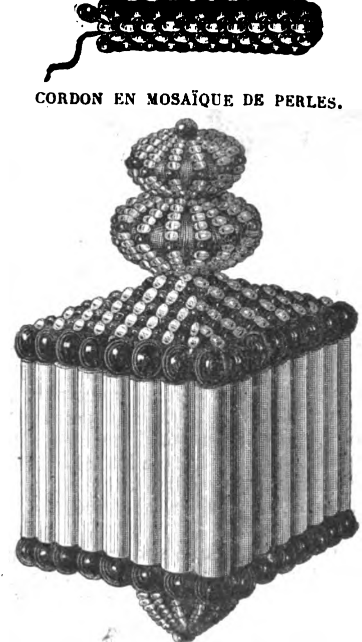
Sur la doublure recouvrant le carton, on pose une poche avec revers, coupée en toile cirée, en lui donnant la dimension que l'on désire; on borde ces poches avec du lacet vert, en laine, on les dispose comme cela va être expliqué. En cousant les poches, on pique à travers le carton.

On prépare les côtés élastiques. Chacun de ces deux côtés se compose d'une bande de cachemire, ayant 12 centimètres de largeur, une longueur égale à celle du côté sur lequel on doit la poser. On coud cette bande en travers, de façon à y former cinq divisions, chacune de 3/4 de centimètre, et séparée de la suivante par un espace de 4 centimètres. Dans chacune de ces *divisions* ou coulisses, on passe un morceau de cordon élastique, ayant 5 centimètres de longueur, une largeur égale à celle de la coulisse, ce qui réduit à 5 centimètres la largeur de la bande, qui était primitivement de 12 centimètres, et qui sert à joindre les deux côtés du sac; l'autre bande (on en fait deux, comme celle qui vient d'être décrite) réunit l'un des côtés du sac au revers garni de trois boutonnières. En cousant cette seconde bande, on *prend* en même temps l'intérieur du sac, garni de plusieurs poches. La figure 45 représente la moitié de la largeur, et le tiers de la longueur de cet intérieur. On coupera donc en toile cirée et en cachemire vert, d'après la figure 45, un morceau ayant 70 centimètres de longueur, 33 centimètres 1/2 de largeur. Les diverses poches et pattes sont préparées en toile cirée. On trouvera sur la figure 45 les lignes indiquant la position des poches; celles-ci sont bordées avec du lacet vert; chaque poche doit être un peu plus grande que la place sur laquelle on doit la fixer, afin que l'on puisse former un pli sur chaque côté transversal (voir la fig. 46), fixé seulement sur le bord extérieur de la poche. Une bouclette en cordon élastique et un bouton d'acier ferment l'ouverture de chaque



CORDON DE SONNETTE (APPLICATION ET MOSAÏQUE DE PERLES).

CORDON EN MOSAÏQUE DE PERLES.



CUBE DU CORDON DE SONNETTE.

poche. On pose encore trois grandes poches, chacune avec un revers, dont le patron est la figure 47.

Les diverses *pattes* sont festonnées avec de la soie verte; leur dimension est déterminée par celle de l'objet que l'on doit y passer.

On borde entièrement le sac (y compris l'extrémité des bandes à coulisses) avec du lacet vert; on pose à chaque pointe des revers un bout de ruban vert ayant 35 centimètres de longueur, qui sert à maintenir l'intérieur du sac; deux lignes exécutées au point chaînette, avec de la soie verte, servent à marquer, sur le sac, le commencement de ces revers.

Les poignées du sac se composent de deux bandes doubles, en moleskine, piquées à l'endroit avec de la soie verte et bordées avec du lacet vert.

Garniture pour jupon blanc.

Le dessin représente cette garniture à moitié de sa grandeur naturelle, mais peut aussi être exécuté dans ses proportions actuelles. La garniture se compose de demi-cercles, en nansouk plissé, ayant 17 centimètres de longueur, 5 centimètres 1/2 de hauteur, posés en deux rangs, mais en sens opposé. Ces demi-cercles sont bordés d'entre-deux brodés, encadrés de bandes étroites coupées en biais et piquées; l'entre-deux a 2 centimètres 1/2 de largeur. On peut substituer aux bandes (travail assez



Nº 2. MÉDAILLON DU CORDON DE SONNETTE.

minutieux et assez long) des lacets étroits en coton blanc. Le volant tuyauté a 4 centimètres de largeur.

Étoiles au crochet

POUR PELOTE, VOILE DE FAUTEUIL, ETC.

On peut faire ces étoiles, selon l'usage auquel on les destine, en coton ou fil gros ou fin.

Grande étoile. On fait une chaînette de 11 à 12 mailles, dont on réunit la dernière à la première.

1er *tour.* * 5 mailles en l'air, et une maille simple dans la maille précédente. Recommencez six fois depuis *.

2e *tour.* Des mailles chaînettes jusqu'au milieu de la plus proche bouclette composée de mailles en l'air, — 5 mailles en l'air, dont les quatre premières représentent une double bride, — encore 4 doubles brides, séparées chacune par une maille en l'air placée dans la maille du milieu de cette même bouclette, — une maille en l'air; — * 5 doubles brides, et après chaque double bride une maille en l'air, le tout sur le milieu de la bouclette suivante, — une maille en l'air. Recommencez cinq fois depuis *. Une maille simple entre la 1re et la 2me bride de ce tour.

3e *tour.* 5 mailles en l'air; sur chaque maille en l'air isolée du tour précédent, on fait une maille simple, puis 5 mailles en l'air.

4e *tour.* Mailles-chaînettes jusqu'au milieu de la plus proche bouclette, — 5 mailles en l'air, — sur chaque feston du tour précédent, une maille simple et 5 mailles en l'air.

5e *tour.* Dans le milieu de chaque feston, deux doubles brides, après lesquelles on fait toujours 5 mailles en l'air.

6e *tour*, comme le 4e tour. L'étoile est terminée.

Petite étoile. On fait une maille en l'air, et dans cette maille 12 doubles brides; après chaque double bride, 5 mailles en l'air; la première double bride est formée par 4 mailles en l'air. Dans le milieu de chaque feston formé par 5 mailles en l'air, on fait une maille simple, puis 5 mailles en l'air. La petite étoile est terminée. Voir le dessin pour la disposition des diverses étoiles.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en foulard maïs à rayures noires. Le bord dentelé est garni avec une bande étroite en taffetas noir; tous les lés, dentelés sur leur hauteur, sont également garnis en taffetas noir. Corsage en mousseline blanche, orné de guipure Cluny blanche posée sur du ruban de velours noir; cet ornement simule une pèlerine carrée et se répète autour du cou et sur chaque extrémité des manches.





LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56. rue Jacob. Paris

Etoffes des M^{ins} du COMPTOIR DES INDES. 129. B^{d} de Sebastopol
Chapeaux de Mme AUBERT r. Neuve des Mathurins. N° 6.

Robe en sultane *grise*. La jupe est ornée avec trois bandes de taffetas bleu, coupées en biais, ayant chacune 4 centimètres de largeur; au milieu de chaque bande se trouve un liséré en taffetas blanc. Paletot pareil à la robe, avec boutons bleus et ceinture bleue fixant le paletot à la taille. Les trois bandes bleues, pareilles à celles de la jupe, mais un peu plus étroites, s'élèvent un peu de façon à former sur chaque côté, au-dessus de la couture et au milieu par derrière, une sorte d'*accent circonflexe;* la manche est bordée avec une bande bleue sur l'entournure et sur son bord inférieur. Chapeau Lamballe en paille blanche, avec rubans bleus; brides bleues et brides très-larges en tulle *illusion* blanc.

MODES.

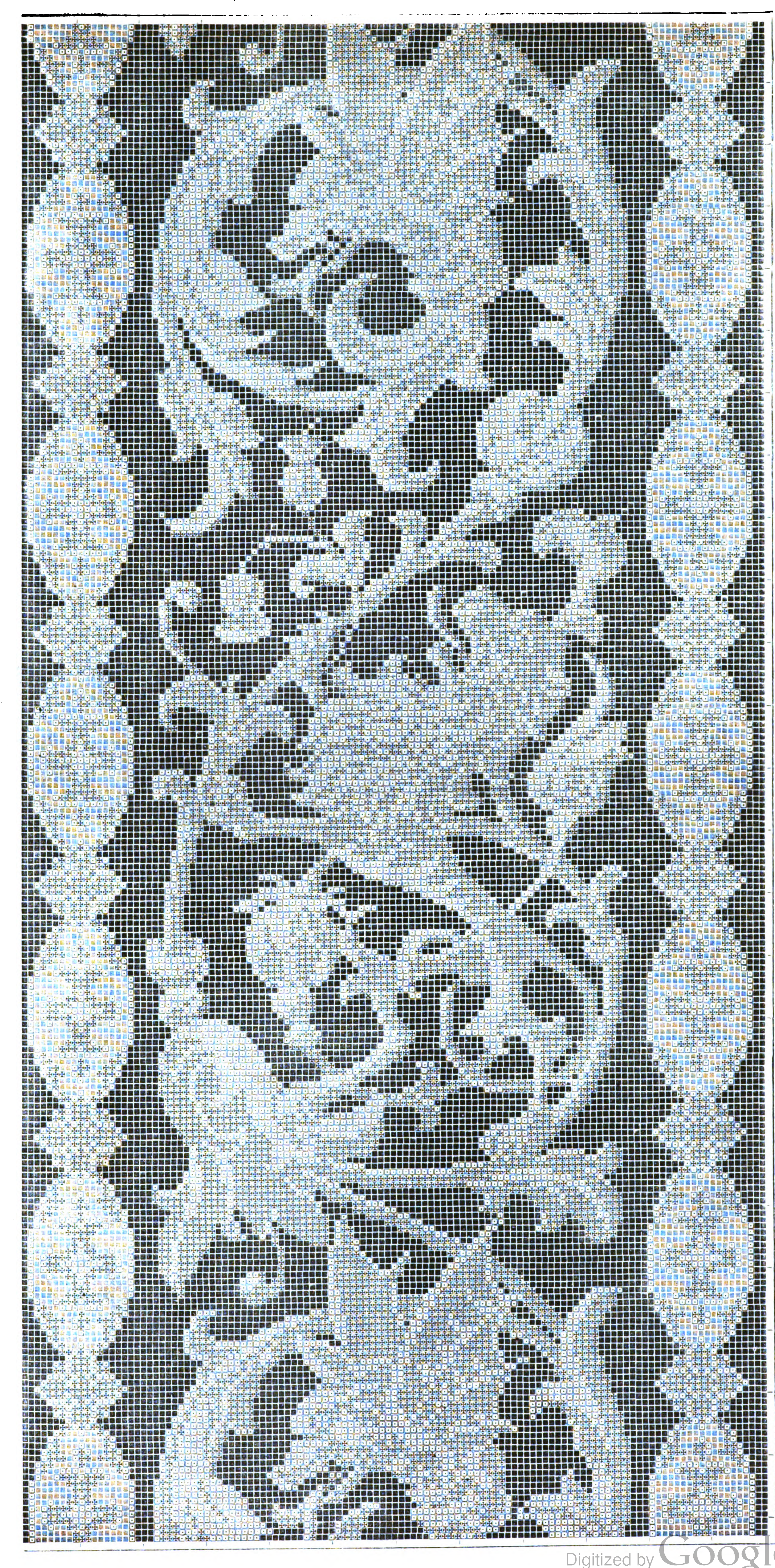
Aimez-vous les péplums? J'ignore si l'on en portera beaucoup, mais l'on en prépare en toute étoffe et de toutes formes.

Les péplums sont tout simplement des ceintures à longues basques dont les unes sont égales entre elles, tandis que les autres, un peu écourtées par derrière, fort écourtées par devant, s'allongent extrêmement sur les côtés et se terminent en pointe.

Ces ceintures se font en étoffe pareille à la robe; elles ont pour principal avantage de remplacer le paletot; car, portées avec un corsage montant, elles imitent à s'y méprendre le paletot ajusté à la taille par une ceinture.

On ne peut prévoir si cette mode se généralisera, car il en est des modes comme des individus : la fortune capricieuse et aveugle préside à leur destinée, et leur mérite est impuissant à leur assurer le succès. Il est probable que pendant les jours très-chauds de l'été, c'est-à-dire dans un mois ou six semaines, on verra un certain nombre de ces ceintures à basques, car elles auront tout au moins l'avantage d'être un vêtement très-léger, dispensant d'un pardessus.

Ce que l'on voit le plus, ce qui a obtenu dès son apparition un succès ayant tous les caractères du délire, succès imprévu qui a surpris (agréablement, je suppose) tous les fabricants et toutes les brodeuses, ce sont les paletots droits, pas du tout cintrés, dont nous avons publié trois modèles dans le n° 18 (voir paletot-sac, paletot Corona, paletot O'Donnell). Ceux dont je parle sont faits uniformément en cachemire noir et entièrement brodés en perles de jais noir; quand je dis *entièrement*, je ne parle pas au figuré. La broderie est si riche qu'elle compose une sorte de carapace brillante, et, par son poids, fait *tomber* le paletot. Jetez les yeux sur le paletot *Corona;* imaginez, après ces galons brodés en perles, un large dessin également exécuté en perles, encore des galons, puis un semé, des colonnettes sur toutes les coutures, tout cela en perles. Ces paletots tiennent lieu de pardessus de demi-saison, de voyage, de bains de mer, etc. Ils sont venus tenir dans la toilette féminine la place naguère occupée par le châle de cachemire noir garni de guipure. Ils sont nés de la disgrâce, hélas! incontestable, des châles, et de l'obligation impérieuse de porter un pardessus à la fois léger et suffisant pour préserver contre les premiers et contre les derniers froids de l'année, facile à mettre aussi lorsque la température s'abaisse subitement en été à la suite d'un orage; ils conviennent aussi aux toilettes de demi-deuil et de deuil peu sévère; enfin, ils conviennent, paraît-il, en beaucoup de cas, et à tout le monde,



TAPISSERIE ANCIENNE (BANDE). — Explication des signes : ■ Grenat. ■ Gris. ⊞ Fauve. ⊡ Soie paille.

car on les enlève avec un empressement indescriptible. Les plus jolis et les plus beaux que j'aie vus sont ceux des *Magasins du Louvre;* ils ne sont pas d'un prix excessif, car ils coûtent un peu moins ou un peu plus de 100 francs, selon la richesse de la broderie.

On portera ce pardessus en cachemire noir brodé de perles aussi longtemps que durera la mode des paletots, qui, selon toute probabilité, sont appelés à fournir une longue carrière. Les personnes qui possèdent des châles ne sont pas cependant réduites à en faire un auto-da-fé. On voit encore des châles de cachemire noir... Mais, pour demeurer vraie, je dois avouer qu'ils perdent beaucoup de terrain; aussi je ne conseillerais à personne d'en acheter maintenant. Si l'on ne peut suivre tous les errements de la mode, il faut porter bravement son châle... Si au contraire on tient à tout ce qui constitue la *nouveauté*, on devra laisser reposer son châle et lui substituer le paletot dont je viens de parler.



NÉCESSAIRE DE VOYAGE EN FORME DE SAC.

ÉTOILES DE LA PELOTE EN GRANDEUR NATURELLE.

Il est déjà bien grave de répondre de *tout* ce que l'on écrit; que serait-ce donc si l'on devait répondre de ce qu'on n'écrit pas? Ainsi, on m'accuse (le mot n'est pas trop fort) de faire imprimer dans chaque numéro que toutes les tailles se portent courtes. Je voudrais bien que l'on m'indiquât les numéros dans lesquels j'ai fait imprimer cette affirmation? Cela ne doit pas être difficile, puisqu'elle se trouve, m'écrit-on, dans *tous les numéros.* J'ai pu dire que certaines fanatiques exagéraient même les modes exagérées de notre époque, et portaient des tailles courtes; mais j'ai toujours dit, au contraire, qu'à part cette minorité insignifiante, les tailles se portaient ni trop longues, ni trop courtes, et que l'on mettait la ceinture au-dessus des hanches, non pas sous les aisselles, comme en l'an 1800, de gracieuse mémoire.

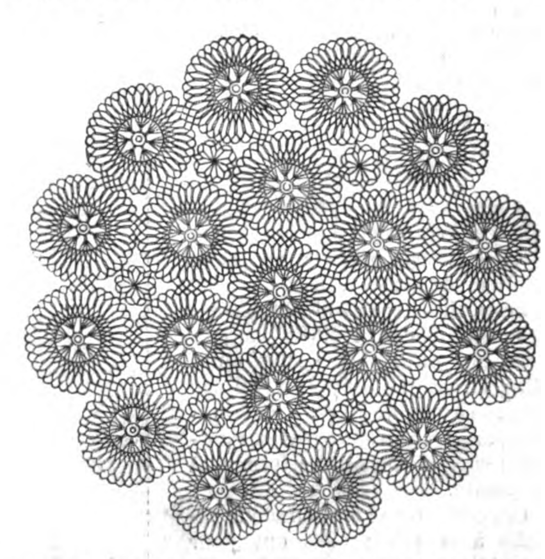


INTÉRIEUR DU NÉCESSAIRE DE VOYAGE.

La mode des rubans flottants par derrière se propage et se perpétue; on en met aux paletots, aux corsages des robes, aux corsages blancs, on en porte en guise de colliers, et je n'aurais pas à les blâmer, si l'on voulait bien consentir à ne pas les désigner par une phrase empruntée à l'argot Benoiton, qui sévit maintenant.

Les longs voiles carrés en tulle noir ou blanc, ou noir *et* blanc, ont repris la vogue dont ils étaient en possession pendant l'été dernier. On en voit aussi qui sont vides au milieu, c'est-à-dire coupés de telle sorte qu'ils ne cachent pas le chapeau, et entourent seulement ses contours, en ayant par devant une hauteur suffisante pour voiler le visage, tandis qu'ils se bornent à couvrir par derrière le bavolet, ou la garniture qui en tient lieu. Pour les chapeaux ronds, les voiles sont parfois en forme d'écharpe, dont les deux bouts retombent par derrière.

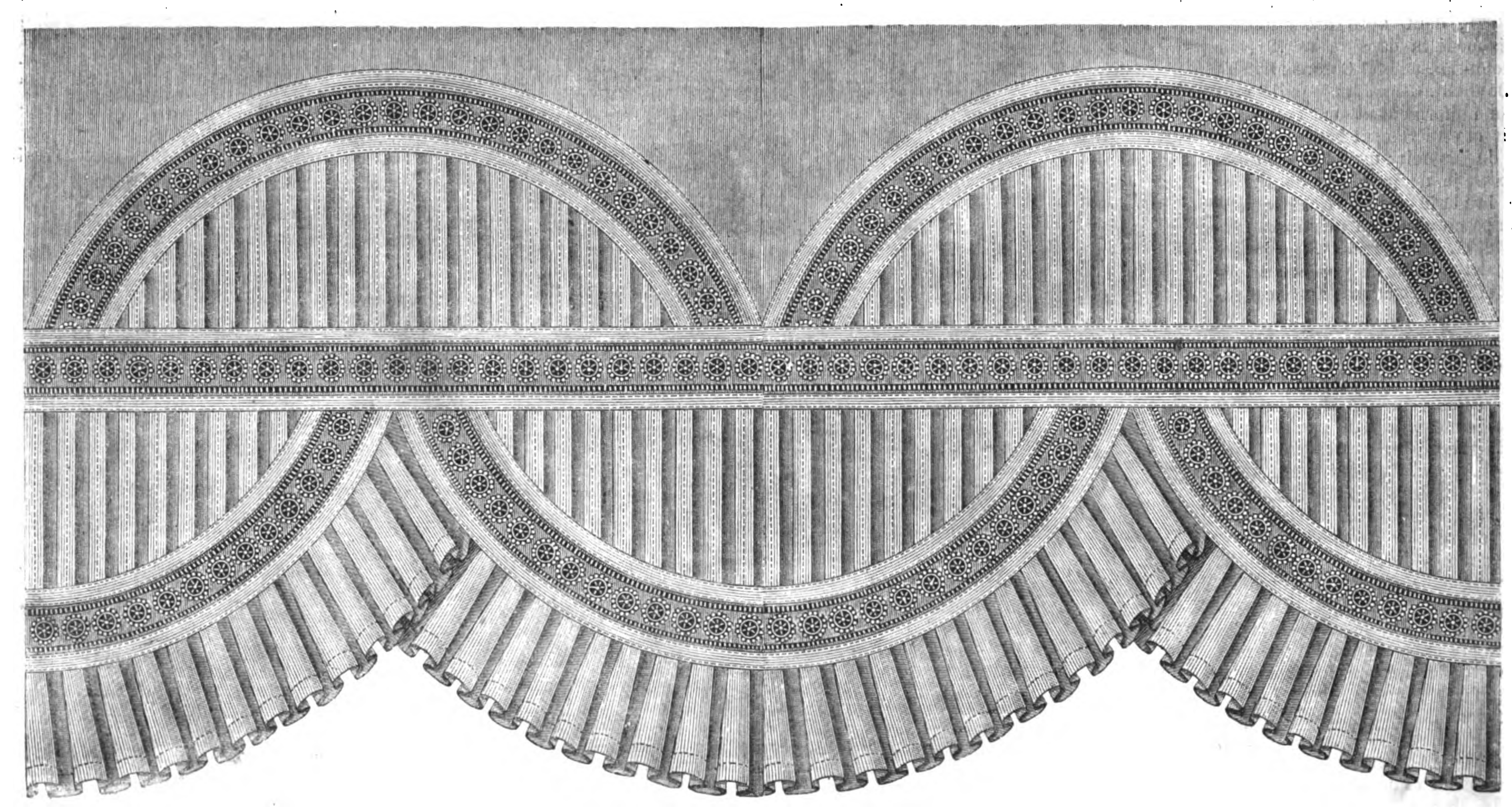
E. R.



ÉTOILES AU CROCHET POUR PELOTE OU VOILE DE FAUTEUIL.

CHRONIQUE DU MOIS.

Je dois avant tout solliciter une recrudescence d'indulgence de mon public, déjà si indulgent: j'avais oublié, mais pleinement oublié, que je devais livrer cette semaine des pages que je vais essayer de remplir; on m'accorde deux heures pour cette besogne, et l'on comprend qu'il



GARNITURE POUR JUPON BLANC, MODÈLE DE CHEZ Mmes POTIER ET LABORIE, RUE VILLEDO, 3.

me sera difficile, dans ce laps de temps, de me montrer tour à tour éloquente, dramatique, ou même d'inonder mon récit de traits d'esprit, ainsi que le conseillait un directeur de théâtre à l'auteur d'un manuscrit, *admis à corrections* (le manuscrit) à la condition que le dernier acte serait parsemé de traits d'esprit.

Comment ai-je pu commettre un pareil oubli? Je me le demande avec confusion, et ne puis m'accorder aucune réponse satisfaisante. Peut-être voudra-t-on bien tenir compte de l'ahurissement général dans lequel Paris vit depuis quinze jours. Jamais la roue de la Fortune n'a tourné avec une rapidité plus vertigineuse, jetant à terre, écrasant avec cruauté ceux qui naguère se prélassaient à son sommet, offrant une monture complaisante à ceux qui n'aspiraient pas même à s'établir sur le plus humble de ses moyeux. On s'aborde avec des récits navrants:

« Vous souvenez-vous de Mme X....?

— La femme du banquier?

— Justement; celle qui était si impertinente, qui n'accordait jamais un regard aux individus cotés dans son carnet particulier au-dessous du chiffre de trois millions?

— Parfaitement; nous la rencontrions chez Mme Z..... et nous nous amusions à la voir graduer ses bonnes grâces suivant le chiffre des fortunes.....

— Ma chère, son mari est radicalement ruiné.....

— Pauvres enfants!

— En effet, on les a élevés uniquement dans le culte de la richesse..... On leur a répété sur tous les tons que la richesse seule était respectable, seule digne de considération, seule désirable..... Et voici qu'ils passent subitement à la pauvreté, qu'ils vont subir non-seulement la privation du luxe qu'ils vénéraient, mais encore, mais surtout, les mépris qu'ils infligeaient naguère à ceux qui vivaient dans la situation devenue aujourd'hui la leur! Combien de réflexions on pourrait faire là-dessus!

— Je n'ai pas le temps de faire des réflexions! Je dois faire ma chronique.....

— Oui, oui, je sais..... Ah! l'on est bien heureux de vivre dans la médiocrité.....

— C'est un bonheur réel, en effet, mais presque toujours méconnu; ajoutons, dans les circonstances présentes, que l'on est heureux, quand l'infortune arrive, d'avoir supporté modestement la fortune: il n'est pas de recette plus efficace pour atténuer la commotion d'une chute; mais laissez-moi travailler.....

— Oui, oui..... Vous souvenez-vous du petit J***, ce jeune homme si souple, si révérencieux, si.....?

— Oui, je sais ce que vous voulez dire.

— Il gagne dix millions ce mois-ci; il ne flattera plus personne.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe en sultane grise, ornée de taffetas bleu vif, disposé en bandes, lisérées de blanc, et doublant les entre-deux en guipure Cluny; boutons blancs en nacre.

Robe en foulard mais, relevée sur un jupon pareil à la robe; pattes en taffetas noir, — bandes en taffetas noir, recouvertes d'entre-deux en guipure Cluny. Corsage-paletot, garni comme la robe.

Robe princesse en taffetas mauve. Bandes en même taffetas, mais de nuance plus foncée, bordées avec une guipure blanche très-étroite.

— En effet, les échines qui se courbent le plus facilement sont aussi celles qui deviennent les plus inflexibles..... dès qu'elles le peuvent.

— Sans doute, car la bassesse et la vanité sont les deux faces d'un seul caractère, les deux aspects d'un même individu, qui se montre, comme mon cachemire, tantôt humble, — côté noir, — tantôt superbe, — côté rouge.

— Absolument; mais laissez-moi travailler! On est venu depuis quinze jours m'apprendre tant de nouvelles, on m'a parlé si souvent de la politique prussienne, on m'a conté un si grand nombre de drames financiers, que j'avais oublié ma chronique. Je vous en supplie, laissez-moi l'écrire!

— Vous n'y songez pas, ma chère! Personne ne la lira, car les chroniques suivent en ce moment l'exemple donné par la Bourse... Elles baissent... elles baissent...

— C'est bien possible; mais cela ne me dispense pas de mes obligations; je me suis engagée à écrire une chronique à la fin de chaque mois...

— Les fins de mois? mais, si l'on en croit la rumeur générale, les engagements de cette nature sont devenus impossibles à tenir; suivez l'exemple que l'on donne de tous côtés... Faites banqueroute cette fois...

— Non, non, mes principes s'y opposent.

— Eh bien, une petite réduction? Qu'en dites-vous? Il faut bien marcher avec son époque; une réduction d'un tiers ou des deux tiers, hein? cela serait bien commode pourtant!

— Mais puisque j'ai pris des engagements!

— Dieu! que vous êtes routinière, arriérée, pétrie de préjugés absurdes..! Permettez-moi d'ajouter aussi qu'il y a bien de la suffisance à supposer que l'on s'apercevrait, en ce moment de bouleversements universels, de la suppression de votre chronique.

— Vous avez raison sur ce dernier point; quant au reste, puisque les professions de foi sont à la mode...

— Croyez-vous? Je pensais qu'elles étaient au contraire passées de mode.

— Elles y reviennent, et je vais vous faire la mienne.

— Oh! de grâce!

— En deux mots.

— C'est différent; parlez, et n'oubliez pas que vous avez un travail pressé.

— Je crois qu'en s'habituant à manquer aux engagements peu importants, on s'habitue très-vite à tenir peu de compte des engagements importants; après avoir consulté la convenance, après l'avoir préférée à l'accomplissement d'une promesse, on se familiarise avec la pensée de préférer en toute circonstance ses intérêts personnels aux engagements qui pourraient les contrecarrer; permettez-moi donc d'écrire ma chronique, tout en admettant avec vous que, selon toute probabilité, mon silence aurait passé inaperçu.

— Vous avez peut-être raison; mais, au nom du ciel! que direz-vous, puisqu'il vous est impossible de parler des seules questions intéressantes du moment?

— Je dirai que *la Contagion* a un nouveau cinquième acte.

— Croyez-vous que cela intéresse beaucoup vos lectrices?

— Peut-être pas précisément.

— Eh bien! pourquoi leur parler de cet acte, dans lequel l'action se substitue au récit et n'ajoute rien à l'intérêt médiocre de la pièce?

— Je leur dirai que l'on joue *Don Juan* au Théâtre-Lyrique.

— J'y étais hier. Il est bien regrettable que l'on n'ait pu faire fusionner les deux administrations; conserver Faure, qui est un excellent Don Juan, l'associer à la Zerline du Théâtre-Lyrique, c'est-à-dire à Mme Miolan-Carvalho, qui chante ce rôle d'une façon remarquable; donner plus de voix aux Léporellos des deux scènes, en retirer un peu aux deux dames qui, à l'Opéra, accentuent trop fortement le trio des *Masques;* enfin retrancher d'un côté, ajouter de l'autre... Oui, on serait ainsi arrivé à un ensemble satisfaisant.

— Avez-vous réalisé votre projet d'aller à Auxerre?

— Chut! Vous ne pouvez pas parler de cela.

— Pourquoi donc?

— Vous le savez bien... Bref, j'ai été à Auxerre.

— Quant à moi, j'ai reçu d'une amie fixée en Bourgogne le récit de la retraite illuminée, et puisqu'on ne fait rien à Paris en ce moment, si ce n'est de se lamenter sur les drames de la Bourse, je me propose d'utiliser cette relation.

— Voyons si votre récit est d'accord avec mes souvenirs.

— Je commence. On n'a jamais imité, en aucun lieu, cette *retraite illuminée* dont Auxerre conserve la spécialité; on procède exactement comme en Chine. On commence par préparer une obscurité intense, en supprimant toutes les clartés qui pourraient nuire à l'effet projeté. De simples découpures en papier, mais ayant des proportions gigantesques, servent à représenter, à l'aide de couleurs éclatantes, un pêle-mêle de personnages historiques, fantastiques, humoristiques; ces découpures, éclairées par derrière, forment des transparents ambulants; on a vu cette année une fête des lanternes en Chine, une escorte d'Incas du Pérou, le bœuf-gras placé dans le char de la déesse, la bouquetière du Jockey-Club, la galère de César, un chariot conduit par des abeilles, le moulin du meunier Sans-Souci, des chars orientaux de toute forme, tout cela dépassant en hauteur les habitations les plus élevées. Un personnage devenu célèbre ne pouvait faire défaut à ce défilé; Mme Benoiton continuait à n'être pas chez elle, mais on l'excusait cette fois, puisqu'elle faisait partie intégrante du cortége. Tous ces sujets traversent des promenades immenses. Les moyens de locomotion eux-mêmes sont utilisés comme prétexte à *illumination;* ainsi les attelages sont revêtus de lumières, les roues sont des cercles lumineux, tous les contours sont accusés par une clarté vive, qui les dessine sur le fond sombre de la nuit. Ce défilé offre un spectacle très-certainement unique dans le monde, comme conception, exécution et magnificence; cependant cette fête curieuse est relativement ignorée, tandis qu'elle suffirait amplement à exciter et, qui mieux est, à satisfaire la curiosité du monde entier.

— Fort exact... très-exact. A propos! Mme Benoiton était en costume de courses.

— On me l'écrit en effet.

— Très-bien; je n'ai rien à ajouter à ce récit. Mais je me sauve! Vous m'avez dit, il y a une heure, que vous aviez votre chronique à écrire.

— C'est fait.

— Comment! c'est fait?

— Mais, oui; vous m'obligez à écrire notre conversation, puisque vous ne me laissez plus le temps nécessaire pour une composition quelconque.

— Oh! non, je vous en supplie! Ne me faites pas figurer dans un journal!

— Que vous importe?

— Mais beaucoup, je vous assure; songez-y donc! Si l'on savait que je collabore, même sans le vouloir, à une feuille imprimée quelconque, je n'aurais plus un moment de repos; les vendeurs de cosmétiques s'introduiraient chez moi pour me supplier de vanter leurs produits, contre remboursement fait à volonté, en or, en nature... ou bien en remercîments; et si je leur refusais ce petit service, ils seraient capables de m'adresser des lettres désagréables; les auteurs m'enverraient des tragédies, les poëtes m'adresseraient des volumes contenant sept mille vers, les musiciens me bombarderaient de billets de concert, en un mot je deviendrais aussi malheureuse que vous.

— Soyez tranquille; vous collaborerez incognito; je ne donnerai ni votre nom, ni votre adresse, et vous éviterai ainsi tous les inconvénients que vous redoutez à juste titre.

EMMELINE RAYMOND.



A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

Suite.

« Madeleine me parlait, non des habitants du pays, mais de la contrée dans laquelle nous étions fixées. Plus familière que je ne l'étais moi-même dans ce temps-là avec la campagne qui nous environnait, elle me promettait de me servir de guide dès que je saurais me tenir à cheval, et de me conduire dans tous ses paysages favoris. Elle nous quitta sur cette promesse et poursuivit sa promenade avec son père, tandis que nous regagnions notre maison.

« Nos rapports avec le château de Lansac devinrent fréquents; ainsi que je l'avais espéré, une vive amitié s'établit entre Madeleine et moi. Mme de Lansac, il faut bien le dire, s'occupait peu de sa fille et lui accordait une entière liberté, dont Madeleine usait presque toujours à mon profit. Dans nos excursions nous rencontrions très-souvent M. d'Aubenot, qui marchait toujours en portant avec lui sa carnassière vide, son fusil déchargé et son volume ouvert. C'était un homme de bonne compagnie, simple, bienveillant, et sujet, en dépit de son âge, à des accès d'enthousiasme romanesque, ainsi que nous eûmes bientôt lieu de nous en convaincre. Il nous entourait à notre insu d'une sollicitude toute paternelle, qui se traduisait en mille soins touchants. Étions-nous attardées? nous le voyions surgir pour nous servir d'escorte. Avions-nous exprimé, l'une ou l'autre, le désir de lire un livre? le volume était déposé le lendemain à notre porte. Mais ce qui mit le comble à la sympathie que M. d'Aubenot me témoignait fut la conformité de nos goûts musicaux. Madeleine, et je le regrettais amèrement, Madeleine, si instruite, n'avait aucun talent. J'avais eu au contraire de bons professeurs de musique. Or M. d'Aubenot était musicien passionné, et, lorsqu'il découvrit le culte que je vouais à son art favori, il adressa à mon père des avances si directes que l'on n'aurait pu les repousser sans se rendre coupable d'une impolitesse impardonnable. Mon père me conduisit un jour chez Mme d'Aubenot.

« Il y avait trente ans environ que M. d'Aubenot était marié; il avait épousé une jeune et jolie personne appartenant à la bourgeoisie, et qui avait été fort glorieuse de porter un nom décoré d'une particule; leur fortune était fort médiocre, et Mme d'Aubenot, ainsi que je le sus plus tard, n'eut que bien peu d'occasions de briller et de dominer. Étant aussi pourvue de vanité que dépourvue d'intelligence, les déceptions accumulèrent en elle un levain de mécontentement et d'amertume dont les effets se traduisirent par une envie universelle. Tant qu'elle fut jeune et jolie, elle envia, elle détesta tous ceux qui disposaient d'une fortune supérieure à la sienne ou occupaient une situation éminente; plus tard, quand la jeunesse disparut en emportant la beauté, ses haines se multiplièrent, car elle détesta non-seulement les femmes riches, mais encore toutes celles qui étaient plus jeunes et plus jolies qu'elle, et le nombre de ces dernières croissait chaque jour.

« Loin de savoir gré à son mari de l'existence, modeste sans doute, mais honorable, et en tous cas fort au-dessus de ses espérances, qu'il lui avait donnée, elle s'appliqua surtout à dresser quotidiennement le bilan du luxe et de l'éclat qui lui faisaient défaut; mesurant son ambition, non à ses mérites, mais à ses prétentions, elle se considérait de bonne foi comme frustrée de toutes les supériorités qu'elle ne possédait pas. Les goûts à la fois simples et élevés de M. d'Aubenot excitèrent d'abord sa pitié, plus tard son mépris. Il était heureux avec ses livres, ses partitions, tout à fait indifférent aux richesses, à l'influence que l'on exerce quand on monte quelques-uns des échelons du pouvoir, et elle ne lui pardonnait pas cette indifférence qui, à ses yeux, constituait une infirmité morale; incapable, par la vulgarité de son intelligence, par l'infériorité de son caractère, de comprendre, sinon de partager les passe-temps favoris de son mari, elle les estimait entachés de niaiserie, et ne tarda pas à se considérer comme une victime, même comme une victime intéressante, des inclinations puériles de M. d'Aubenot. Les heures qu'il perdait dans la compagnie de Montaigne, de Pascal, d'Haydn, de Mozart, auraient pu être employées à courtiser ceux qui pouvaient lui procurer de l'avancement. Loin de là, satisfait de sa médiocrité, n'ayant point d'enfants, M. d'Aubenot vivait tranquille..... ou plutôt aurait vécu tranquille, car les ambitions qui dévoraient l'âme de sa femme, et l'envie qui la corrompait, livraient de rudes assauts à la paix domestique. Y avait-il en effet une situation plus digne de compassion que celle de Mme d'Aubenot? Son mari était doux et bon, patient, rempli d'indulgence, de mansuétude, sans doute..... Mais qu'importaient ces qualités à une femme qui, brutale de caractère, se serait mieux accommodée de la brutalité que de la politesse, qui niait l'intelligence quand celle-ci n'avait pas la richesse pour résultat, et méprisait chez son mari justement les goûts fins et érudits qui auraient dû l'élever à ses yeux?

« Disons cependant que l'élévation ne peut marcher qu'en compagnie de la force, et que M. d'Aubenot avait malheureusement un caractère faible. Pour atteindre un résultat qui lui échappa toute sa vie, c'est-à-dire la paix du foyer domestique, il se soumit à toutes les concessions, à toutes les interdictions; pour éviter les dégradantes violences, les grossièretés de langage qu'il subissait au logis, pour ménager son ouïe..... et sa vaisselle, qui était fréquemment victime des fureurs de sa femme, il commit bien des lâchetés..... Il en fut puni par l'inutilité de ses sacrifices; dans chaque concession nouvelle, Mme d'Aubenot puisait de nouvelles forces pour de nouvelles exigences, et méprisait un peu plus celui qui croyait acheter la paix par la faiblesse, ignorant que la force seule, jointe à l'équité et à la bonté, peut conquérir cette paix qui est le bien suprême.

« Mme d'Aubenot ne se révélait pas immédiatement telle qu'elle était; à première vue elle apparaissait comme une matrone vulgaire, épaisse de tournure autant que d'intelligence, et les observateurs superficiels lui accordaient volontiers les bénéfices de son apparence; elle avait été blonde, d'ailleurs; or n'est-il pas avéré que les femmes blondes sont douces et pacifiques? Moyennant ce sommaire précédé d'observation, on attribuait à Mme d'Aubenot les qualités négatives dont la nature semblait avoir composé son lot. Mais ceux qui ne se laissent point gagner par les apparences examinaient avec quelque inquiétude les teintes bilieuses de ce visage, l'état métallique d'un regard dur et fiévreux, les nuances un peu fauves d'une chevelure non encore complétement décolorée. A défaut d'expérience, l'instinct révélateur dont M. de Lansac avait parlé m'adressa quelques avertissements, et je dois avouer que ma sympathie, facilement acquise à M. d'Aubenot, se montra plus rebelle quand je voulus l'obliger à se partager entre les deux époux. Nous fûmes reçus avec le plus cordial empressement par M. d'Aubenot; quant à sa femme, elle nous témoigna plus de froideur. La maison qu'ils habitaient était très-modeste, et située à l'extrémité d'un faubourg de la petite ville, à une demi-lieue de distance de notre demeure.

« Malgré son âge, M. d'Aubenot avait l'âme ardente, confiante et simple d'un enfant; l'expérience ne lui communiquait jamais aucun enseignement, et, dès notre première visite, il ébaucha mille projets riants, basés sur notre voisinage et sur la communauté de nos goûts; il jouait assez bien du violon, et entrevoyait une succession ininterrompue de duos, de sonates...... et même de trios, car l'un de ses amis jouait du violoncelle; enfin nos bibliothèques devaient être mises en commun, et nous nous visiterions sans cesse. C'était l'âge d'or dont il évoquait la vision, et ces rapports, doux et agréables, seraient en effet possibles, si l'intervention inévitable de certains caractères ne les rendait chimériques.

« M. d'Aubenot employait ses loisirs à errer dans la campagne; heureux d'un beau jour, jouissant d'un effet de soleil sur les coteaux éloignés qui se perdaient à l'horizon, admirant les grands arbres, les oiseaux qui les peuplaient, et qui lui envoyaient de là leurs concerts interminables. Son équipement de chasse n'était autre chose qu'une ruse innocente, un prétexte servant de motif à des promenades solitaires qu'il recherchait, non-seulement par amour pour la campagne, mais aussi pour échapper à la compagnie de sa femme. Le soir il restait chez lui pour y recevoir quelques personnes qui venaient causer familièrement autour de lui. Mme d'Aubenot était très-fière de ces assiduités dont elle s'attribuait tout l'honneur, sans se douter un seul moment que les visiteurs étaient uniquement attirés chez elle par la bonhomie spirituelle de son mari. Par malheur, la prétention n'excluait pas entièrement la clairvoyance chez elle; elle avait parfois des lueurs qui l'éclairaient sur sa véritable valeur, et, la trouvant dans ces moments-là tout à fait en désaccord avec son désir de primer, elle éprouvait des fureurs de bête fauve à laquelle on viendrait disputer sa proie.

« Comme mon père était veuf, et que je pouvais difficilement, vu mon âge, être considérée comme une maîtresse de maison, il arriva peu à peu que nous prîmes l'habitude de passer plusieurs soirées par semaine chez M. d'Aubenot. La compagnie de sa femme n'offrait pas sans doute beaucoup de ressources intellectuelles, mais on se réunissait sans façon, on causait sans prétention, et mon père retrouvait là quelques causeurs aimables dont il appréciait beaucoup la compagnie.

« Mon père s'obstinait à considérer Mme d'Aubenot comme une femme obtuse sans doute, mais inoffensive, et il essaya de détruire les préventions que M. de Lansac s'était formées; mais tous ses efforts demeurèrent inutiles. M. et Mme de Lansac s'étaient bornés à faire déposer des cartes en retour de la visite qui leur avait été faite par M. et Mme d'Aubenot: ce procédé était blessant, je le reconnais, mais, comme tous ceux de même nature, il n'avait d'autre importance que celle qu'on lui attribuait. Les âmes un peu élevées ont une dignité qui les préserve de toute souffrance en de semblables circonstances, parce qu'elles ne peuvent recevoir les blessures qui atteignent seulement la vanité. M. de Lansac, en rencontrant M. d'Aubenot, l'avait d'ailleurs abordé pour lui dire que la faible santé



de Mme de Lansac lui interdisait toute relation avec le monde..... Mais Mme d'Aubenot, très-inférieure à son mari sous tous les rapports, n'avait pas accepté aussi bénévolement que lui cette excuse à peu près plausible, que l'on accepte d'ailleurs sans la discuter, entre personnes bien élevées. Le procédé de M. et de Mme de Lansac avait été profondément noté dans les replis du cœur envieux et venimeux de Mme d'Aubenot.

« Cette phase de mon existence est restée dans mes souvenirs comme l'une des plus heureuses que j'aie traversées; j'avais l'amitié de Madeleine, qui eût suffi à elle seule pour remplir mon âme par la grâce, le charme incomparable qui étaient inhérents à l'expression de ses sentiments. Chez elle, la tendresse était ingénieuse, infatigable dans ses manifestations délicates; tout ce qui était élevé l'attirait par un aimant irrésistible, et l'on peut dire que l'héroïsme, s'il avait été compatible avec nos mœurs actuelles, eût été le véritable élément de ce cœur passionné. J'avais nos agréables relations avec M. d'Aubenot, qui était dans la journée un guide infatigable, érudit, spirituel et gai; le soir un bon musicien, ou un intéressant causeur. Mon père était satisfait de nos relations, de notre situation, et les jours s'écoulaient ainsi doucement, sans que nous eussions conscience de l'animosité qui se développait chaque jour davantage dans l'âme de Mme d'Aubenot.

« Son mari voyait fréquemment chez nous Madeleine de Lansac; elle était presque toujours associée à nos excursions, à nos promenades. Tout ce qu'il y avait de poétique dans cette nature privilégiée frappa M. d'Aubenot, et le conquit; il partagea également entre Madeleine et moi la sympathie paternelle dont il me donnait quotidiennement des preuves, et se déclara notre chevalier à toutes deux.

« Peu de temps après mon installation dans la maison paternelle, mon père reçut la visite du fils de l'un de ses amis, M. Édouard Villenot.

— Le père du nôtre? » s'écria Edmond, tandis que Cécile levait vivement la tête.

« Oui, » reprit la tante Marthe, « le père de celui que nous connaissons; son père avait été envoyé à Paris comme député, et venait d'y mourir. Édouard Villenot avait fait de brillantes études, il avait voyagé, et, bornant son ambition à jouir dans sa province de l'influence que sa famille y possédait, il avait résolu de s'y établir et d'y fonder une manufacture; quoiqu'il fût riche, il ne se croyait pas autorisé à rester oisif.

« Édouard Villenot fut présenté chez M. d'Aubenot, et il augmenta le petit cercle qui s'y réunissait; il plut beaucoup à Mme d'Aubenot. Le fils du député! Quand elle prononçait ces quatre mots, l'air respirable semblait faire défaut dans son large buste. Comme elle était glorieuse de recevoir ce riche personnage, qui était le point de mire de toutes les convoitises maternelles à plusieurs lieues à la ronde! Quels constants éloges elle prodiguait à l'intelligence, au jugement, à la capacité, aux bonnes façons de cet intéressant jeune homme! Mais, comme les éloges lui servaient seulement de projectiles dans son passe-temps favori qui consistait à toujours assommer quelqu'un avec quelque chose, ou avec quelqu'un, le pauvre M. d'Aubenot était cruellement maltraité chaque fois qu'il prenait fantaisie à sa femme de passer en revue les mérites des Villenot.

— Ah! c'était un homme habile, ce député; il ne s'était pas hébété en lisant une quantité de vieux livres rongés par les vers...... Il n'avait pas perdu son temps à rêvasser; il avait su faire sa fortune, arriver aux honneurs, et ne s'était pas amusé à éparpiller ses amitiés en s'éprenant des premiers venus. »

« On le voit, ce n'était pas seulement le jardin de M. d'Aubenot qui recevait les pierres lancées par sa respectable moitié; quelques-unes nous étaient détachées par ricochet, et les allusions désobligeantes devenaient parfois si transparentes que nous ne pouvions conserver le moindre doute sur le sentiment hostile qui les dictait; mais nous aimions beaucoup M. d'Aubenot; en connaissant mieux sa femme, nous le plaignions de s'être donné une compagne si désagréable, et nous pensions pouvoir faire à l'amitié le sacrifice de recevoir avec patience les coups de boutoir d'un caractère que nous considérions seulement comme hargneux.

« Quand M. Villenot venait chez Mme d'Aubenot, il y était l'objet des soins les plus empressés, des attentions les plus flatteuses. On connaît ce type de maîtresse de maison, vulgaire de caractère et d'intelligence, qui se tourne obstinément vers tout ce qui reluit, et accable d'un oubli complet ceux de ses hôtes qui ne lui semblent pas répandre autant d'éclat. Nous avions déjà éprouvé quelquefois les effets de l'hostilité de Mme d'Aubenot; mais, quand il nous arrivait d'échanger avec mon père un regard de surprise, nous rencontrions les yeux suppliants de son mari, qui nous désarmaient instantanément; il semblait implorer notre indulgence, notre patience, et avait même fait parfois quelques allusions un peu vagues à des symptômes d'une sorte d'insanité d'esprit, qui lui causaient beaucoup d'inquiétude.

« M. Villenot témoignait à mon père un affectueux empressement, qui avait pour effet de me valoir un regard courroucé de Mme d'Aubenot; elle mordait, en ces circonstances, ses lèvres déjà minces, et prenait une teinte jaune plus accusée encore que de coutume. Édouard Villenot me parut un jeune homme de bonne compagnie, instruit, intelligent..... et pourquoi ne l'avouerais-je pas, puisque je suis vieille maintenant?..... il me plut tout à fait; sa présence me fut même si agréable que je ne me préoccupai nullement du courroux qui grondait dans l'âme envieuse de Mme d'Aubenot; toutes les flèches qu'elle s'appliquait à me lancer retombaient émoussées, impuissantes, bien loin de moi. Je ne connaissais pas encore les effets d'une haine féminine, éclose dans une âme perverse; je devais apprendre à mes dépens quels terribles résultats cette haine peut produire.

« Le reste de l'été se passa avec des alternatives de calme et d'orages sourds grondant dans le lointain; nous connaissions depuis trop peu de temps Mme d'Aubenot pour pouvoir pénétrer les véritables mobiles qui la dominaient, et nous acceptions bénévolement la quasi-explication donnée par son mari; en un mot, nous la considérions, sinon comme folle, du moins comme exposée à le devenir sous l'empire de contrariétés un peu vives, et nous nous trouvions engagés d'amitié, de conscience même, à laisser passer les bourrasques, sans engager une lutte sérieuse. Il est remarquable, d'ailleurs, qu'ici-bas l'on domine bien plus par ses défauts que par ses qualités. Cette femme, dont les penchants étaient mauvais, l'esprit nul, la conscience muette, exerçait autour d'elle une sorte de terrorisme. Mais son exemple ne saurait être un encouragement pour ceux qui auraient quelque velléité d'exercer une domination par de semblables moyens. Quoiqu'on la laissât manifester beaucoup trop impunément, à mon sens, les abominables sentiments de malveillance générale dont elle trouvait en elle-même la source inépuisable, il n'existait pas de femme plus complétement malheureuse; elle portait en elle-même mille serpents dévorants; tout la blessait, tout la torturait, la supériorité sociale des uns, la prospérité des autres, et surtout, et surtout!.... la jeunesse et la beauté des femmes plus jeunes et plus belles qu'elle. Or, comme il était impossible de supprimer à la fois toutes les supériorités dont elle était envieuse, elle souffrait, tout en les attaquant (et quoiqu'il lui fût trop souvent permis de les attaquer), des tortures qui sont le juste châtiment de l'envie.

« Il nous eût été infiniment plus agréable d'installer chez nous les relations que nous nous étions créées, plutôt que d'aller les chercher sous le toit de M. d'Aubenot, qui était malheureusement celui de sa femme; mais, à quelques tentatives de trios et de duos exécutés chez nous, M. d'Aubenot opposa presque des supplications pour nous engager à ne rien changer aux habitudes prises. « Ma femme est accoutumée à présider son cercle, » disait-il; « si nous le transplantions chez vous, elle assimilerait ce changement à une véritable usurpation; elle a tant d'imagination!.... et une imagination terrible qui charge toujours les couleurs!... Non, je vous en prie! Nous sommes si bien ici! Ne changeons rien à nos rapports...... et..... ayez un peu d'indulgence pour ce caractère qui n'est pas toujours aimable; je vous assure qu'elle est bonne...... au fond..... et qu'elle a beaucoup d'amitié pour vous. »

« Mon père acquiesça, mais en partie seulement, à ces vœux; il ne voulut pas renoncer entièrement à réunir à son tour quelques amis autour de lui.... et M. Villenot, » ajouta la tante Marthe avec un accent un peu mélancolique, « vint alors ici, et s'y plut..... absolument comme son fils s'y plaît actuellement. »

Cécile, à ce rapprochement, détourna la tête pendant quelques instants.

« M. Villenot n'avait pas les mêmes raisons que nous pour porter sur Mme d'Aubenot un jugement pareil au nôtre; d'une part, les hommes sont d'assez médiocres observateurs; d'une autre, je ne jurerais pas qu'il n'attachât à l'empressement qu'elle lui témoignait d'autant plus de prix qu'elle en était généralement peu prodigue.

« Je montais déjà fort bien à cheval, et je faisais très-fréquemment des promenades avec ma chère Madeleine. Il fut convenu, un jour, que nous irions le lendemain plus loin encore que de coutume, pour explorer un côté du pays qui nous était encore inconnu.

« Le temps était radieux, et notre promenade nous sembla plus agréable que jamais; nous étions accompagnées par un vieux domestique qui suivait toujours Madeleine; il paraissait fatigué ce jour-là, et Madeleine l'engagea vivement à faire une halte pendant que nous irions un peu plus loin; il se défendit d'abord, et refusa d'acquiescer à cette proposition; puis, vaincu par notre insistance, il descendit de cheval, attacha la bride de sa monture à une branche d'arbre, et s'étendit à terre pour faire une sieste, après qu'il eut été convenu que nous reviendrions par le même chemin pour l'emmener.

« De temps en temps je hasardais une timide observation pour engager Madeleine à ne point trop prolonger la promenade; mais le grand air, la belle campagne que nous traversions, les magnifiques voûtes de verdure qui s'élevaient au-dessus de nous, tandis qu'un brusque versant terminait la forêt à notre droite, et nous laissait apercevoir à travers un rideau de feuillage la vallée dans laquelle était située la petite ville autour de laquelle nos demeures étaient groupées, tous ces paysages charmants semblaient enivrer Madeleine; elle répondait à mes conseils en partant au petit galop, et en me criant : « Plus loin! plus haut! »

« Tel était l'attrait exercé sur moi par cette jolie fée, que je l'aurais suivie partout où il lui eût plu de me conduire. Notre promenade se prolongea... et lorsqu'il fut enfin sérieusement question de revenir sur nos pas, Madeleine dut m'avouer qu'il lui était impossible de reconnaître la route que nous devions prendre. Cette situation de *princesses errantes* me contrariait beaucoup, et m'inquiétait un peu. Tout à coup, Madeleine, qui marchait en avant pour explorer le terrain et chercher à s'orienter, retourna tout à coup sur ses pas pour me rejoindre, et me dire en riant : « Nous sommes sauvées! Viens vite voir un joli tableau, » — puis elle repartit dans sa précédente direction.

« Je la suivis, et la trouvai arrêtée et en contemplation devant une pittoresque maisonnette assise sur l'un des versants de la forêt; de grands arbres entouraient cette habitation, qui semblait être fort modeste, pour ne pas dire pauvre; sur le devant de la porte était assis un homme déjà vieux, qui était vêtu d'une blouse de paysan et occupé à raccommoder quelques outils de jardinage; près de lui se trouvait une femme portant une sorte de costume de paysanne; ses cheveux gris étaient lissés sous une coiffe blanche, et elle filait, en souriant à son compagnon.

« De la place où nous étions arrêtées nous dominions ce petit tableau de félicité domestique.

« C'est à coup sûr Philémon et Baucis ressuscités et habillés en paysans modernes, » me dit Madeleine.

« Probablement; pourvu que Philémon puisse nous indiquer notre route?

— Oh! que la prévoyance est une triste qualité! » s'écria Madeleine; « elle empoisonne toutes les jouissances, elle paralyse toutes les visions poétiques; elle trouble toutes les joies de la vie en substituant partout et toujours la crainte, ou du moins les appréhensions, à la sécurité, à la confiance! J'admire ce groupe et son entourage, tandis que tu ne peux échapper, même pour un instant, à l'inquiétude vaine qui te poursuit! Utilitaire, va!.....» ajouta-t-elle en me lançant un regard de commisération.

« C'est bon, » répondis-je; « mais si cette prévoyance que tu blâmes s'exagère en moi, c'est à toi seule qu'en revient la responsabilité; il faut bien que j'aie en plus ce que tu as en moins, pour faire compensation..... » Et, obligeant mon cheval à descendre une pente qui était assez escarpée, j'arrivai devant la porte du rustique enclos qui entourait la petite maison. Madeleine me suivit de près.

« Philémon, comme disait ma compagne, leva la tête, et nous pûmes voir un beau visage de vieillard, aux lignes pures, calmes et régulières. En nous voyant arrêtées devant sa porte, il souleva, pour nous saluer, une sorte de calotte ou de toque en gros drap bleu, qui couvrait une abondante chevelure blanche, se leva et vint au-devant de nous.

« Comment vous trouvez-vous ici, et seules, mes belles demoiselles? » nous dit-il en souriant; « seriez-vous égarées?

— Vous l'avez deviné, Monsieur, » lui répondis-je, fort étonnée de trouver près de cette chaumière, et dans cet humble accoutrement, un homme qui avait le langage et les façons de la meilleure compagnie. « Je me nomme Marthe Darmintraz, j'habite près de la petite ville voisine; nous avons laissé un domestique près d'un endroit qui s'appelle.....

— Le clos du Grand-Chêne, » me souffla Madeleine.

« Et nous ne savons quelle route il faut prendre pour aller retrouver ce domestique, qui doit être en proie à une vive inquiétude; seriez-vous assez bon, Monsieur, pour nous indiquer la voie que nous ne pouvons reconnaître?

— Nous ferons mieux que cela, » répondit le vieillard. « Entrez, Mesdemoiselles, » et il ouvrit la petite porte basse que nous dominions du haut de nos montures.

« Pardon, Monsieur..... vous êtes bien bon...... mais il est tard, et nous ne pouvons nous arrêter.

— Cela durera seulement un moment, » dit Baucis en s'avançant à son tour pour appuyer l'invitation de son mari : « nous vous donnerons un guide qui vous conduira en cinq minutes, par un chemin de traverse, au clos du Grand-Chêne; mais jusqu'à ce que ce guide soit prêt à vous escorter, vous ne pouvez refuser d'accepter notre pauvre hospitalité; entrez, Mesdemoiselles.

— Oh! entrons, je t'en prie, » dit Madeleine en se penchant vers moi.

« Ainsi pressée, je ne pouvais résister plus longtemps; en un moment on nous aida à descendre de cheval, et nous nous trouvâmes assises sur le devant de cette petite maison. La vieille femme plaça devant nous une table en bois blanc, y étendit une grosse serviette fort propre, et mit devant nous deux écuelles en terre brune remplies d'un lait fort appétissant et accompagnées de deux morceaux de pain noir.

« Pendant que l'on faisait ces préparatifs, le vieillard alla chercher une sorte de *trompe* pareille à celles dont les bergers suisses font usage, et en tira quelques sons scandés d'une façon particulière. Bientôt un écho lointain répéta les mêmes sons, et, déposant son instrument, le vieillard vint s'asseoir près de nous, en disant avec satisfaction : « Mon fils m'a entendu, il sera ici dans quelques instants, et vous accompagnera jusqu'à la place où vous avez laissé votre domestique. »

« Nous faisions honneur, avec l'appétit qui est l'apanage de la jeunesse, au goûter frugal, mais excellent, qui nous avait été servi. On ne pouvait contempler une expression plus placide que celle dont les visages de nos hôtes étaient empreints; tous deux s'exprimaient en termes, non-seulement corrects, mais élégants; tous deux semblaient heureux l'un par l'autre; si l'on surprenait parfois sur les traits de la femme une fugitive tristesse, cette expression s'effaçait bientôt, comme s'effacent sur un beau lac les ondulations qui troublent accidentellement son calme habituel. Bientôt, du reste, elle nous donna l'explication des nuages que nous avions remarqués. Quand on entendit la réponse adressée au signal qui avait été envoyé par son mari, son visage doux et pâle se colora assez vivement; elle se pencha vers nous, et nous dit avec un orgueil naturel : « C'est mon fils..... le seul enfant qui me soit resté; nous en avons perdu sept..... » Elle avait baissé la voix pour ces derniers mots, et mit un doigt sur ses lèvres, comme pour nous recommander le silence vis-à-vis de son mari. Bientôt, dominée par une vive impatience, elle alla se placer de façon à apercevoir le sentier par lequel son fils devait arriver; elle s'appuya au bras de son mari, et nous laissa seules pendant quelques moments.

« Je profitai de son éloignement pour dire à Madeleine qu'il m'eût semblé préférable de ne pas attendre ce jeune guide.....



« Elle haussa les épaules. « A quoi songes-tu? Qui te dit qu'il soit jeune? Ses parents sont vieux; et d'ailleurs, que nous importe? Personne ne pourra trouver mauvais qu'un paysan nous ait indiqué notre chemin.

— Es-tu bien sûre que nous nous trouvions chez des paysans? Ils me semblent avoir des façons bien distinguées, que l'on ne rencontre guère chez de simples cultivateurs.

— Je ne comprends pas du tout ce qu'ils peuvent être, » reprit Madeleine; « mais tout cela m'intéresse vivement. Quelle poétique chaumière! Comme ils paraissent s'aimer! comme ils doivent être heureux! »

« Une exclamation de contentement nous avertit que nos hôtes avaient aperçu leur fils. Sur un sentier étroit qui s'élevait à pic tout près de l'enclos, on voyait en effet un jeune homme vêtu, comme son père, d'une blouse de toile bleue. « Me voilà! » criait-il d'assez loin; « vous avez donc besoin de moi? »

« Quand il fit son entrée dans l'enclos, nous vîmes un visage aussi régulier et aussi beau que l'était encore celui de son père. Notre guide avait bonne grâce, bonne façon, et se mit à notre disposition avec une extrême courtoisie.

« Au moment où nous allions monter à cheval, Madeleine s'avança vers nos hôtes.

« Mon amie s'est nommée, » dit-elle, « permettez-moi d'en faire autant: je m'appelle Madeleine de Lansac; voulez-vous ajouter à toutes les bontés dont vous nous avez comblées la grâce de nous dire votre nom? Nous aimerions à le placer dans nos meilleurs souvenirs. »

« La femme adressa un singulier regard à son mari; mais il ne parut pas en tenir compte, car il répondit tranquillement: « Je m'appelle Desroniers; je suis, comme vous le voyez, un simple cultivateur, un peu plus heureux que la plupart des paysans, parce que notre bien est un peu plus considérable; notre fils est militaire; il est venu passer son congé près de nous. »

« Mme Desroniers posa doucement sa main sur celle de Madeleine:

« Veuillez, » lui dit-elle, « pour éviter à votre famille une impression désagréable, ne point faire mention de la courte hospitalité que vous avez reçue chez nous. »

« Le regard de Madeleine exprima la plus vive surprise; mais Mme Desroniers n'en dit pas davantage, et craignant d'être indiscrètes, nous n'osâmes lui adresser aucune question.

« Quand il vous conviendra de passer par ici, » ajouta M. Desroniers en nous aidant à monter à cheval, « vous serez les bienvenues toutes deux.

— Tu vas revenir, Paul?..... » dit Mme Desroniers à son fils.

— Je serai de retour dans vingt minutes, » répondit notre jeune guide.

« Ainsi escortées, nous nous mîmes en route pour retrouver notre vieux jockey. M. Paul Desroniers agissait en homme bien élevé; il nous parla peu de nous, pas du tout de lui, et quelques accidents de conversation confirmèrent seuls les renseignements donnés par sa mère, en nous apprenant qu'il était militaire et passait son congé chez ses parents.

« Le domestique de Madeleine avait eu la présence d'esprit de ne point quitter le clos du Grand-Chêne pour se mettre à notre recherche; dès qu'il nous eût replacées sous cette protection, M. Paul Desroniers prit congé de nous et s'éloigna. Quand il fut à une certaine distance, nous entendîmes les premières notes de l'air célèbre chanté par Basile dans le Barbier de Séville: *La calunnia è un venticello*. Je n'ai jamais oublié cette singulière coïncidence, cette mélodie choisie au hasard, et que les échos de la forêt nous renvoyaient comme un avertissement malheureusement inutile.

« Dès que nous fûmes seules, galopant en avant, tandis que le domestique nous suivait à quelques pas en arrière, Madeleine se livra à une série de suppositions romanesques: Quels pouvaient être ces trois personnages découverts dans un pli de la forêt? A quelle cause attribuer le contraste évident qui existait entre leur apparence et leur éducation? Par quels liens mystérieux se rattachaient-ils à M. de Lansac, et pourquoi devait-on lui cacher cette rencontre? Son imagination travaillait, et je compris instinctivement qu'il fallait l'arrêter sur cette pente. Le silence qui nous avait été recommandé me causait un malaise indéfinissable: j'ai toujours pensé que l'obscurité était une ennemie dangereuse; que la lumière, au contraire, était la protectrice, la puissante alliée de tous les cœurs droits, de tous les caractères qui n'ont rien à cacher. Si malheureusement on ne peut toujours dire dans toutes les circonstances: *Fiat lux!*..... si on ne peut toujours dissiper les ténèbres que la méchanceté accumule parfois à notre insu sur telle phase de notre existence, il faut du moins résister énergiquement à l'envahissement de l'ombre, et placer toutes nos actions en pleine lumière. Je n'avais pas pris l'engagement de me taire, j'étais décidée à faire connaître à mon père les incidents romanesques de notre promenade, et j'engageai vivement Madeleine à agir comme moi; mais le jugement ne figurait pas parmi les brillantes facultés dont elle était douée; elle envisageait avec une extrême exagération tout ce qui se rattachait, selon elle, à une question de délicatesse; il lui eût semblé commettre une indiscrétion en contrevenant à la prière qui lui avait été adressée par Mme Desroniers, et elle me déclara qu'elle ne mentionnerait pas cette visite à son père.

« M. Édouard Villenot dînait avec nous ce jour-là; je rentrais plus tard que je ne l'aurais voulu, je dus me hâter de faire ma toilette..... Bref, je n'eus pas le temps de rendre compte de ma promenade à mon père.

« Ce jour, » continua la tante Marthe après une pause destinée à raffermir sa voix devenue un peu tremblante, « ce jour est resté dans ma mémoire à plus d'un titre; ce fut après le dîner que M. Villenot demanda ma main à mon père; tout fut conclu séance tenante, et le mariage fixé à trois mois. J'étais pleinement heureuse de l'avenir qui s'offrait à moi, et j'oubliai, hélas!..... la famille Desroniers, et la résolution prise par moi de signaler ce mystère à mon père.

« Mme d'Aubenot, instruite peu après de la demande en mariage qui avait été faite par M. Villenot, et acceptée par nous, m'adressa des félicitations ironiques; elle suffoquait, elle essayait de contenir sa colère, et ne pouvait y parvenir; elle éprouvait, à leur degré le plus intense, toutes les tortures qu'inflige la triste passion de l'envie; mais ses flèches, si acérées qu'elles fussent, tombaient bien loin au-dessous de moi; aucune ne m'atteignait, car le bonheur, me semblait-il, me rendait invulnérable. La jeunesse est d'ailleurs impitoyable pour les femmes qui ne sont plus jeunes; cette grosse vieille femme, jaunie par l'envie, me paraissait plus grotesque que dangereuse; il me semblait que tout le monde devait la deviner, et j'essayai de parler d'elle avec mon fiancé, mais il devint subitement sérieux, et me pria de ne point prendre des habitudes de dénigrement et de persiflage. « Je sais, » ajouta-t-il avec tendresse, « que ces habitudes ne sont point innées en vous, mais on pourrait les transplanter dans votre esprit, et je vous supplie de vous défendre contre ces tentatives. »

La suite au prochain numéro. EMMELINE RAYMOND.



Une Allemande. Les hommes ne portent pas de bretelles brodées, et nous ne pouvons, par conséquent, faire paraître un dessin pour cet objet. — *N°* 67,700, *Suisse.* On peut encore porter la pelisse de taffetas; mais si l'on désire changer sa forme, on est meilleur juge que moi en cette matière, puisqu'on a sous les yeux d'une part nos patrons, d'une autre l'objet qu'il s'agit de transformer. Oui, pour le chapeau rond. On porte des robes en grenadine noire, même quand on n'est pas en deuil. — *N°* 70,127, *Bône.* Voir les gravures et dessins pour les garnitures de robes. On garnit une robe de grenadine avec des pattes, des bandes de taffetas, et l'on recouvre souvent ces bandes avec de la guipure blanche. Je ne connais pas le point Mexico, et ne puis, en aucun cas, faire paraître un dessin *dans le prochain numéro.* — *N°* 80,631. Les petites filles de sept ans ne portent pas de robe en taffetas noir. Les personnes de cinquante ans ne portent pas de vestes courtes; sous une veste longue, il leur est loisible de porter une chemisette de couleur..... mais en aucun cas cette couleur ne doit être trop vive. — *N°* 3,289, *Constantinople.* Oui pour les vestes; quant aux paletots, ils ne peuvent être sans manches, à moins d'être portés avec un corsage montant, à manches longues, pareil au paletot, qui est pareil à la robe. Les paletots-sacs n'ont pas en effet la même forme que les paletots ajustés; mais notre lectrice croit-elle qu'on ne voie absolument qu'une seule et même forme de paletot? S'il en est ainsi, elle se trompe; toutes ces formes sont à la mode, et l'on choisit celle qu'on préfère. — *N°* 69,526, *Haute-Vienne.* Il m'est absolument impossible d'ajouter aucun détail nouveau aux explications concernant les lés coupés en pointes. Tout a été dit à ce sujet; au surplus on trouvera dans le numéro des *Patrons illustrés* le patron en grandeur naturelle d'une jupe coupée en pointes. On ne porte plus les cheveux tombant par derrière sur la nuque. Je ne connais pas d'autre nettoyage que la benzine, quand il s'agit d'un nettoyage fait à domicile, c'est-à-dire sans disposer des machines à vapeur et de tous les outils qui composent l'installation des teinturiers-dégraisseurs. Merci mille fois pour l'approbation accordée au journal. — *N°* 83,032, *Charente-Inférieure.* On sert les asperges dans un plat ovale. — *N°* 75,935, *Saône-et-Loire.* Il nous est complétement impossible, ainsi que nous le répétons sans cesse, d'insérer une réponse..... bien moins encore un dessin, dans le *prochain numéro.* — *N°* 85,978, *Nord.* A quinze ans les jeunes filles portent des robes qui touchent terre, mais non à queue. On roule les cheveux dans une résille. Nous avons dit que l'on pouvait faire ces paletots *en toute étoffe;* boutons en os, ou bien en nacre blanche, On porte ces chapeaux dits *Lamballe* à tout âge; on n'y met pas de grandes plumes, qui servent désormais seulement à garnir les chapeaux ronds. — *Oran, Afrique.* Il est inutile d'envoyer des timbres, puisqu'il ne peut être répondu directement. On porte toujours les grands talmas en dentelle de laine, sur toutes les robes un peu *parées*, ces talmas étant réservés aux toilettes élégantes. — *N°* 71,276, *Dordogne.* La 3e édition n'a pas droit à une gravure coloriée dans le n° 18. On recevra les bulletins d'abonnements. Les alphabets sont destinés à la broderie, comme nous l'avons annoncé. Merci pour cette bonne lettre. — *N°* 84,631, *Jura.* On a reçu avec le n° 10 une planche double, contenant les modèles de lingerie que l'on nous demande; on nous redoit 25 centimes. — *N°* 67,965, *Loiret.* On ne porte pas du tout de mantelets, ni de pointes en taffetas noir, et presque plus de châles; on a le choix entre les paletots pareils aux robes, — les paletots en taffetas noir, — les paletots en cachemire noir brodés en perles; évidemment le paletot brodé est en soie noire. Non; jupe jusqu'à terre seulement. — *N°* 1499, *Aisne.* J'ai vu, comme tout le monde, des paletots de soie noire, sur lesquels des dentelles (pas larges) étaient employées comme ornements: je n'en ai pas vu et n'en vois pas qui soient garnis *à bord*, avec des dentelles larges. — *N°* 12,033, *Isère.* Cela est excellent dans les annonces, et n'a aucune utilité dans la pratique. Oui, pour les chapeaux *batelière.* — *N°* 14,576, *Côtes du Nord.* Si ma jeune lectrice avait bien voulu prendre connaissance des *articles de modes* qui se publient depuis la fin de l'hiver, elle y aurait trouvé la réponse aux questions qu'elle m'adresse; elle y aurait vu qu'on porte toutes les variétés de corsages blancs avec toute espèce de jupe — que l'on coupe en pointes même les robes de jaconas et de percale. Les vêtements de veloutine sont convenables pour demi-saison et demi-toilette: ils ne peuvent s'allier aux robes de mousseline; c'est justement l'impossibilité de relever ces robes avec des tirettes qui les interdit à Paris, dans les rues; les robes de mousseline, ne pouvant être relevées, ne se font pas *à queue.* On ne peut nettoyer une toilette, quand on ne dispose pas des ateliers et des machines qui servent aux nettoyeurs. On a reçu, on recevra encore des modèles de paletots, entre lesquels on peut choisir celui qu'on préfère; il est tout à fait impossible de décrire ici des formes de paletots sans le secours du dessin. On peut faire toutes ces robes sans corsage et les porter avec un corsage blanc; *idem*, pour la robe blanche. Petit paletot, non doublé, fait avec l'écharpe blanche. Choisir entre les formes de chapeaux ronds dont on a reçu les dessins. Border la jupe noire avec une bande de taffetas noir, lisérée en blanc.

AVIS IMPORTANTS.

Toute lettre non accompagnée de la bande du journal, soit pour un changement, soit pour une réclamation, sera considérée comme non avenue.

Nous prions nos abonnées de *Paris* qui désirent changer leur édition contre une autre, à l'expiration de leur abonnement, de vouloir bien en donner avis *directement* à l'Administration, et de refuser simplement la quittance de renouvellement, qui est toujours présentée quinze jours à l'avance.

CLEF DIPLOMATIQUE.

L' CH'R''T.

F*BL*.

*n ch*v*l **x tr**s q**rts f**rb*,
S**s *n l**rd ch*r**t, *n m*t*n, d*ns l* r**
S'*t**t *b*tt*;
*t d*ns l* f**l* * l'*nst*nt *cc**r**,
Ch*c*n, c*mm* t**j**rs, ** v**t*r**r s*rpr*s,
*xpr*m**t s*n *v*s :
« M*n *m*, d*s**t l'*n, v**l* c* q**l f**t f**r*
« P**r s*rt*r d'*mb*rr*s. »
« — Cr***z-m**, f**t*s l* c*ntr**r*, »
R*pr*n**t *n s*c*nd, « *t d* c* m**v**s p*s
V**s v**s t*r*r*z m***x. » — « N* l**c**t*z d*nc p*s, »
Cr***t *n **tr* p*rs*nn*g*,
« F**t*s pl*t*t c*c* ! » — « M**s n*n, f**t*s c*l*! »
t l m*lh**r**x *tt*l*g*
*n r*st**t t**j**rs l*.
T**t * c**p, s*ns r**n dir*, *n h*mm* d* c**r*g*
S**s*t *n d*s br*nc*rds, *n s*c*nd l'*m*t*,
*t, d'**tr*s *cc**r*nt, l* ch*r**t r**l*.

S* d*nn*r d*s c*ns**ls *st s**v*nt n*c*ss**r*,
S'*ntr**d*r f**t b**n m**ux l'*ff**r*.

*DR**N M**S*.

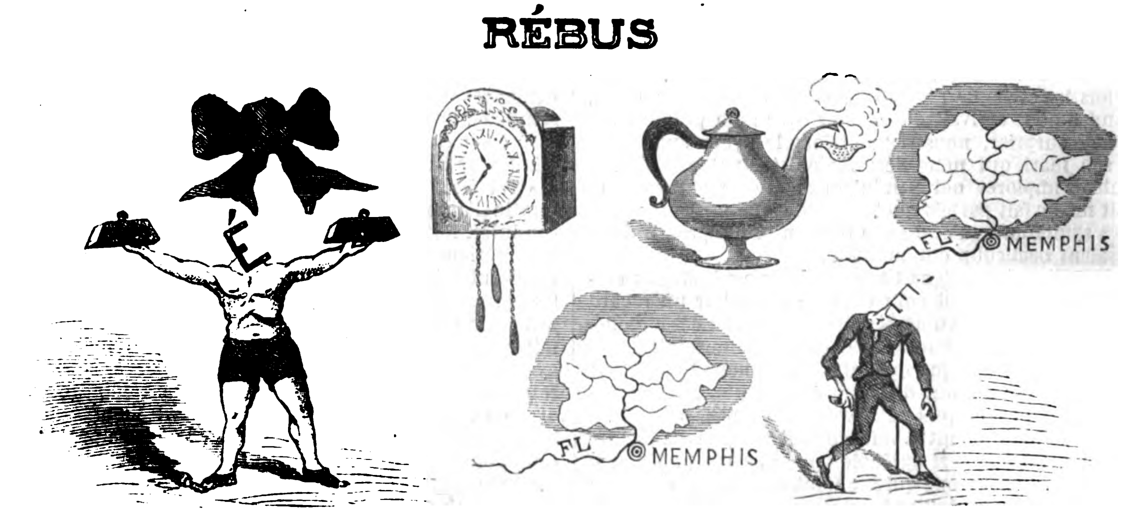
Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Fou-lard.*

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

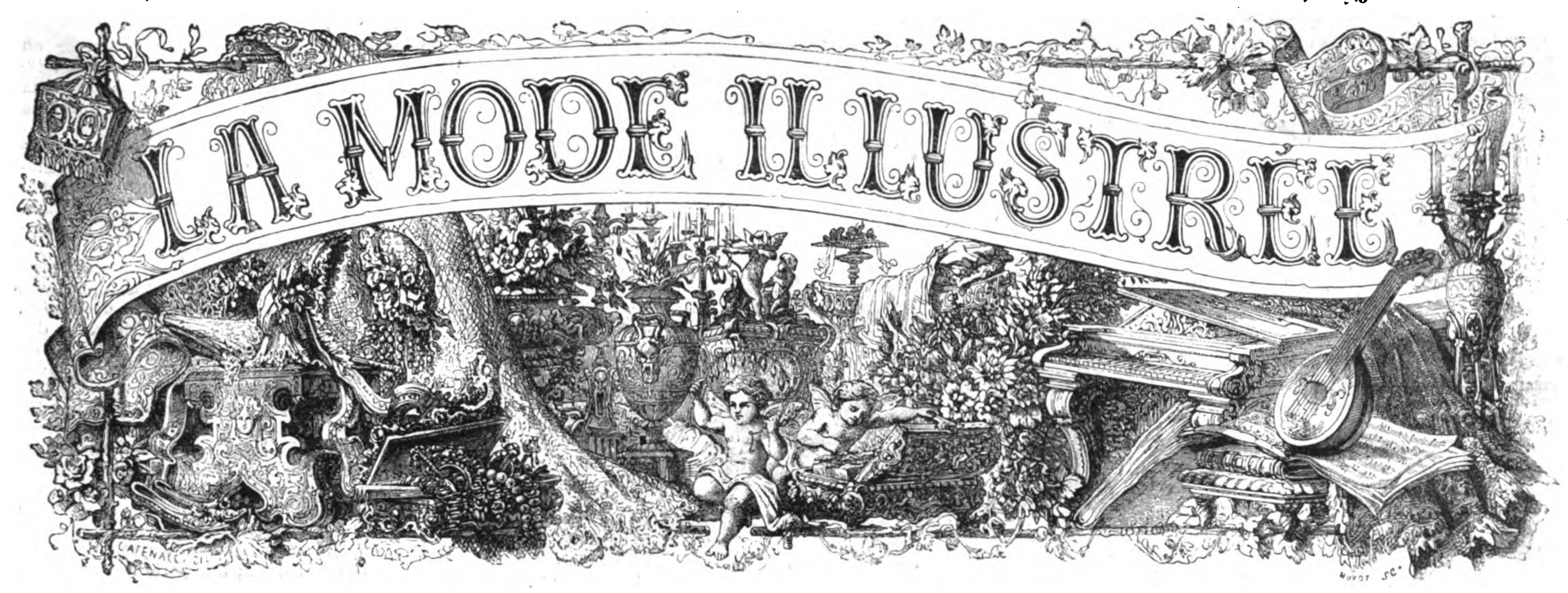
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Les rides sont la trace des orages de la vie.

N° 23. SEPTIÈME ANNÉE. Dimanche, 3 juin 1866.



LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.**
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, **50 centimes.**
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Chapeaux d'été de chez Mme Aubert,

RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

N° 1. *Chapeau rond en tresses de paille de riz blanche.* Il n'y a presque pas de fond à ce chapeau, qui est courbé devant et derrière; une dentelle noire étroite, à grelots de jais, borde son contour intérieur; la garniture se compose de feuillages de diverses teintes, de cerises rouges et cerises noires, d'une barbe en dentelle noire tombant en arrière du chapeau.

N° 2. *Chapeau en tresses de paille grise* formant des



N° 2. CHAPEAU EN TRESSES DE PAILLE GRISE FORMANT DES ÉCAILLES.

écailles. Sur le côté gauche se trouve une touffe de rubans roses et de velours noir; à l'intérieur tulle de blonde et dentelle noire; sous le bavolet une ruche de rubans roses étroits; — brides en même ruban, mais plus large.

N° 3. *Chapeau en tresses de paille blanche.* Garniture se composant de roses de haies et de feuillage mélangé, retombant sur le bavolet; brides étroites en ruban de taffetas rose; brides larges flottantes, en ruban de taffetas blanc à étoiles roses.

N° 1. CHAPEAU ROND EN TRESSES DE PAILLE DE RIZ BLANCHE, DE CHEZ Mme AUBERT.

Bourse au crochet.

MATÉRIAUX : 16 grammes de soie noire de cordonnet; même soie jaune, rouge, bleu-bluet par parties égales, en tout 20 grammes; 9 petits glands rouges et noirs; un gland plus gros; deux anneaux d'acier.

Cette bourse est à la fois très-jolie et très-facile à exécuter; la partie inférieure est faite avec des mailles simples; un fond exécuté en soie noire s'y rattache; ce fond est fait en brides contrariées.

On commence la bourse avec la soie noire, en faisant une chaînette de 28 mailles, dont on réunit la dernière à la première. Ce cercle a l'envergure nécessaire pour répéter 14 fois le dessin principal. Si l'on désire faire une bourse plus grande, on augmentera le nombre des mailles, en veillant à le maintenir *divisible* par sept. Nous publions le dessin de la partie inférieure, avec l'indication des couleurs employées.

Quand on passe d'une couleur à une autre couleur, quand on a, entre autres, une maille noire à faire après une maille jaune, on *termine* la maille jaune avec la soie jaune, et l'on passe pour la première fois le brin noir dans la maille suivante. En procédant de la sorte, les couleurs ne se séparent pas d'une façon trop tranchée, mais *s'enchevêtrent* et produisent un effet *jaspé*. Le brin de la couleur abandonnée n'est pas coupé; on le laisse à l'envers de l'ouvrage, pour le reprendre quand cela sera nécessaire.

Après avoir terminé la partie inférieure, on prend la soie noire, et l'on fait 41 tours de *brides contrariées*, c'est-à-dire alternativement une bride, — une maille en l'air, et pour faire la bride on pique toujours le crochet sous la maille entière du tour précédent. Dans le tour suivant,



N° 3. CHAPEAU EN TRESSES DE GROSSE PAILLE BLANCHE.

on place la bride sur la maille en l'air, et la maille en l'air au-dessus de la bride du tour précédent. Les 24 premiers tours sont faits en allant et revenant; on forme ainsi la fente. Après le 41ᵉ tour, on fait en mailles simples le dessin de la petite bordure (côté arrondi de la bourse),



et, quand on a fait le dernier tour jaune de cette bordure, on recommence le fond noir; on fait 7 tours de ces brides *contrariées;* avec le 8e on commence la diminution, c'est-à-dire qu'après avoir fait 7 brides avec leurs mailles en l'air, on fait toujours 2 brides de suite sans mailles en l'air; cette diminution se répète régulièrement dans tous les tours, jusqu'à ce que la bourse soit arrondie et presque fermée.

On ferme le côté carré avec des mailles simples, et on le double à l'envers avec du taffetas noir, ou jaune, ou rouge, ou bleu-bluet. On pose à l'extrémité du côté arrondi un double gland long (rouge et bleu) et neuf glands à l'autre extrémité. Les anneaux d'acier sont recouverts en soies de mêmes nuances que celles de la bourse.

BOURSE AU CROCHET.

Bordure boutonnée pour jupon.

MATÉRIAUX : Une bande de percale blanche; soutache de laine noire ou brune; boutons de linge.

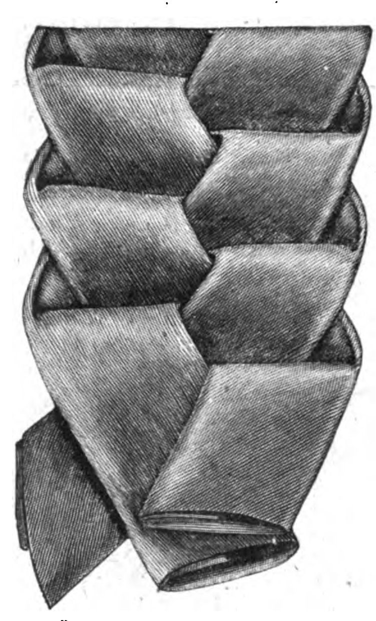
Nos lectrices savent que les bords des jupons, mis en contact avec le pavé ou les allées sablées d'un jardin, sont promptement salis; nous leur indiquons aujourd'hui une bordure faite en soutache sur une bande de percale garnie de boutonnières s'adaptant à des boutons de linge cousus sur le jupon même, et sous un pli de 2 centimètres 1/2 formé dans le jupon, et destiné à couvrir les boutons; ceux-ci sont cousus à intervalles de 7 centimètres. La bande brodée doit dépasser l'extrémité du jupon d'un centimètre environ; un ourlet termine la bande de chaque côté. On comprend qu'il est facile, moyennant cette méthode, de faire blanchir la bande séparément et de la replacer sur le jupon.

Ceinture à basques.

En venant s'ajouter au corsage montant d'une robe quelconque, cette ceinture, faite en même tissu que la robe, simule un pardessus ajusté et en tient lieu. Les revers de cette ceinture sont simulés aussi, et entourés d'une broderie composée de soutaches noires disposées en treillage et réunies à chaque point de jonction par des étoiles faites au point russe avec de la soie noire. Frange à grelots en soie noire.

Ombrelles.

N° 1. La disposition de cette ombrelle n'est pas seulement élégante: on pourra l'utiliser pour réparer une ombrelle dont l'étoffe est fendue au milieu de chaque division, en employant pour cette réparation, soit de l'étoffe pareille à celle de l'ombrelle, soit une étoffe différente. Les pattes qui couvrent le milieu de chaque division ont 3 centimètres 1/2 de largeur (sans rempli); elles sont coupées en pointe vers l'extrémité supérieure et encadrées au point chaînette, exécuté avec de la soie noire, ensuite avec une seconde rangée de points chaînette, cette fois en soie blanche. A l'extrémité inférieure de chaque patte, ces points chaînette forment des carreaux. L'ombrelle est garnie avec un volant ayant 5 centimètres de largeur, dont l'ourlet est orné de points chaînette. Ce volant est surmonté d'une ruche découpée, ayant un centimètre 1/2 de largeur, ornée de points chaînette.



N° 5. GARNITURES POUR OMBRELLES, CONFECTIONS, ETC.

N° 2. Ombrelle en taffetas rose, garnie d'un volant découpé ayant 6 centimètres de largeur. La couture de ce volant est couverte par une guipure blanche, ayant 3 centimètres de largeur, posée à plat, surmontée d'une même guipure dont la largeur est d'un centimètre; un entre-deux de guipure couvre toutes les coutures de l'ombrelle, ornée en outre d'applications en dentelle, que nos lectrices pourront exécuter, si elles suivent les explications paraissant dans le prochain numéro. Une guipure de 3 centimètres garnit la pointe supérieure de l'ombrelle, qui est doublée en soie blanche.

N° 3. Ombrelle de soie grise, brodée en chenille noire, cousue transversalement avec de la soie noire; ligne de points chaînette et feston écarté en soie noire; doublure en mousseline blanche.

N° 4. Ombrelle en taffetas violet avec doublure blanche. Les ornements se composent de guipure blanche brodée en perles blanches, de grelots analogues, et de glands faits en guipure blanche.

Garnitures pour ombrelles,

CONFECTIONS, JUPONS, ETC.

N° 1. Des entre-deux en guipure et des rubans de velours ou de taffetas sont entrelacés en biais, et encadrés de chaque côté avec une guipure étroite.

Cette garniture peut être à volonté plus large que ne la représente notre dessin; pour l'exécuter on fixe les morceaux de ruban sur de la toile cirée ou du carton, puis on passe l'entre-deux dans ces rubans, en le disposant comme le dessin l'indique.

N° 2. Étoiles faites en perles blanches de cristal, les contours sont en perles noires; mêmes perles employées comme encadrements. On exécute ce travail soit sur l'étoffe même, soit sur une bande de taffetas appliquée ensuite sur l'objet que l'on veut orner.

N. 3. Deux guipures cousues ensemble, pied contre pied, sont recouvertes par une ruche faite avec une bande de taffetas découpée, ayant 4 centimètres de largeur; les bords des deux plis sont cousus ensemble au milieu de la ruche, ornée en plus de grosses perles rondes en cristal.

N° 4. Cette tresse est faite avec trois bandes de velours, coupées en biais; les deux côtés longs de chaque bande sont cousus ensemble.

N° 5. Broderie en chenille. Les lignes principales sont en grosse chenille fixée sur l'étoffe par des points transversaux; les croix sont faites en chenille de même couleur, mais plus fine, enfilée sur une aiguille que l'on passe au travers de l'étoffe; une perle termine chaque point.

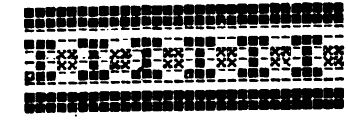
Alphabet gothique avec chiffres.

On exécutera ces riches initiales au plumetis et point d'armes. L'intérieur se compose de jours de dentelle. Les fleurs et les feuilles sont faites au plumetis; les lettres au point d'armes, pour toute la partie marquée de points noirs. Ces initiales serviront pour mouchoirs, taies d'oreiller et draps élégants.

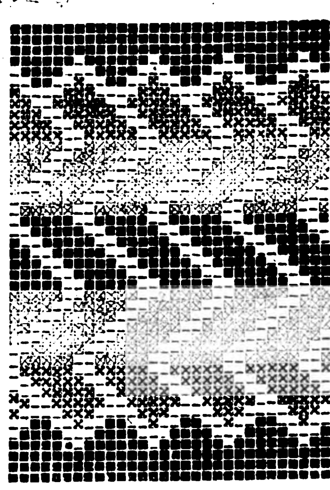
DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de foulard fond blanc, à petits disques rouges (du *Comptoir des Indes*, boulevard Sébastopol, 129). Sur le bord inférieur de la jupe se trouve un volant très-étroit, à petite tête, fait en foulard blanc uni, et bordé de chaque côté avec un ruban étroit en taffetas rouge. Corsage très-bas avec épaulettes formées par la continuation d'une ruche semblable au volant et posée sur le contour supérieur du corsage; une ruche pareille tient lieu de ceinture; à l'intérieur, corsage blanc en mousseline, montant, et à manches longues. Chapeau Lamballe, en paille, avec coquelicots, épis, dentelles noires et large bride de tulle noir.

Robe en taffetas bleu, à bords dentelés, garnis avec une bande de taffetas de nuance un peu plus foncée: au-dessus, et comme continuation de ces dents, se trouve un ruban qui se termine au milieu, par derrière, en deux longues boucles et deux pans très-longs. Chapeau de paille blanche, garni de *crevés* en taffetas bleu, de rubans bleus, et de bouillonnés en tulle blanc; brides bleues étroites; très-larges écharpes en tulle blanc, tenant lieu de secondes brides. Ombrelle bleue, doublée en taffetas blanc.

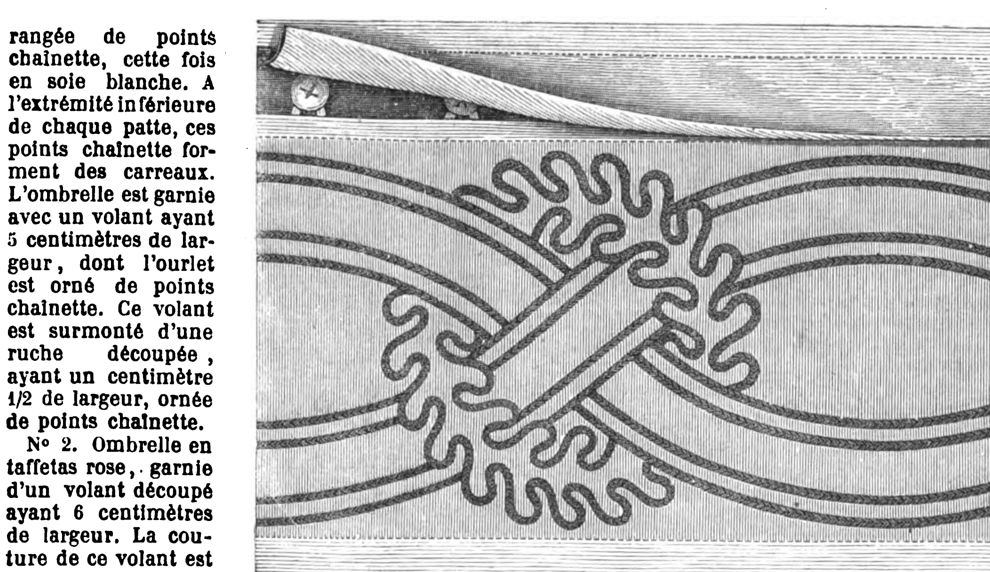


DESSIN POUR LE COTÉ ARRONDI DE LA BOURSE.



DESSIN POUR LE COTÉ CARRÉ DE LA BOURSE.

Explication des signes : ■ Noir. ▬ Jaune d'or. ⊠ Ponceau. ⊠ Bleu-bluet.



BORDURE BOUTONNÉE POUR JUPON.

MODES.

Je crois que les Parisiennes sont les femmes qui suivent le plus sagement la mode; elles se conforment très-vite à sa physionomie générale, mais n'accordent jamais à ses divers détails accessoires l'importance exagérée que leur attribuent d'autres femmes sous d'autres latitudes. A Paris, la mode n'est jamais une et indivisible dans les petits détails, et la convenance personnelle a une grande part dans





Leroy Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris.

Toilettes de Printemps de Mme BREANT-CASTEL, 58 bis r. Ste Anne.

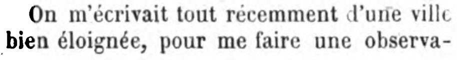
Envois de la Mon de COMMISSION GÉNÉRALE, 53, Rue d'Hauteville.

l'option que l'on fait entre diverses formes de corsages, de pardessus, de chapeaux, etc.

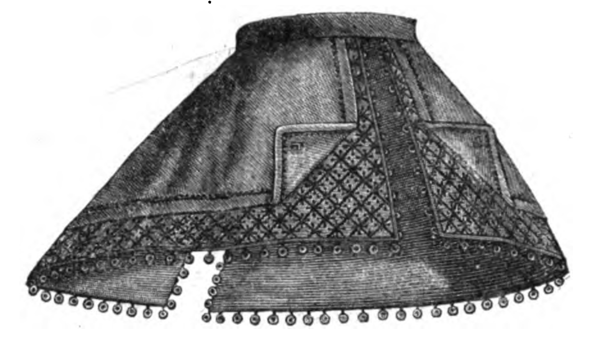
On ne voit, il est vrai, pas un seul chapeau qui soit grand, à passe élevée; mais on en voit simultanément en forme de fanchon, — de forme Lamballe, — courts sur les oreilles, — longs sur les oreilles, — réduits à la dimension d'une soucoupe ornée de fleurs, — représentant un panier, etc.

C'est là ce que l'on ne veut pas comprendre, paraît-il, quand on habite loin de Paris. Une personne a-t-elle reçu un chapeau de Paris? Toute la localité demeure persuadée que cette forme représente la loi et les prophètes, et qu'en dehors de cette forme il n'y a pas de salut. C'est là une erreur très-grave, qu'il importe de combattre au nom de la vérité, et aussi de l'économie. Imagine-t-on qu'une personne grave, sensée, arrivée à la maturité de l'âge, consente à se montrer coiffée d'une soucoupe? Non, certes, et je répéterai ce que j'ai déjà dit: Pourvu que les chapeaux soient petits, qu'ils ne dépassent pas le front, qu'ils soient très-bas par devant, ils sont à la mode.

J'en dirai autant pour les chapeaux connus sous la désignation, désormais impropre, de chapeaux ronds. On me sollicite d'indiquer la forme à la mode..... Eh! mon Dieu! toutes les formes sont à la mode. Les fonds élevés sont disgracieux et un peu délaissés, de même que les bords très-larges; pour le reste, c'est au goût personnel qu'il appartient de choisir le chapeau que l'on préfère. On porte des toques, des chapeaux italiens (tout à fait plats), des chapeaux à bords roulés, tout ce que l'on veut, en un mot.



On m'écrivait tout récemment d'une ville bien éloignée, pour me faire une observation qui m'a suggéré la pensée des explications que je donne en ce moment: — on s'étonnait de m'entendre dire que l'on portait des paletots-sacs, — et aussi des paletots ajustés; ces deux formes ne se ressemblent pas, ajoutait-on, donc il doit y avoir erreur de votre part.



CEINTURE A BASQUES.

Mais, pas du tout! On porte non-seulement ces deux formes, mais encore toutes les variations qui peuvent être composées sur ces deux thèmes différents; en un mot, on porte *toutes les formes de pardessus à manches*. Le bouc émissaire du moment est le châle, ce pauvre châle qui règne depuis si longtemps, qui était si commode, si peu dispendieux eu égard à sa durée! N'allez pas en conclure que l'on n'en voit plus! Mais, enfin, on en voit beaucoup moins.

On me met aussi en demeure, et même avec un certain emportement, de dire positivement si l'on porte des corsages à ceinture, — ou à basques?

Je déclare, devant Dieu et devant les hommes, qu'il n'y a point d'*ou*, — il y a *et*. On porte des corsages à basques et aussi des corsages sans basques, avec ceinture. Quant à obéir à la deuxième injonction que l'on m'adresse, indiquer lequel de ces deux systèmes compte le plus grand nombre d'adhérentes, j'avoue que cela me semble difficile. Quelle voie devrais-je adopter pour faire ce dénombrement? Comment établir cette statistique? Faudra-t-il me poster sur le boulevard des Italiens, y arrêter toutes les femmes, les obliger à défaire leur pardessus pour dresser mon procès-verbal? Ce procédé arbitraire, si délicat, du reste, à mettre en pratique, ne me fournirait que des éléments bien incomplets pour la statistique que l'on veut trouver ici. Il faudrait, en effet, pouvoir le mettre en pratique sur toutes les Parisiennes à la fois..... Je suis forcée de décliner cette mission, et de conseiller à la jeune étrangère qui m'écrit à ce sujet, de s'adresser au gouvernement de son pays. On pourra peut-être obtenir un recensement des corsages, par voie diplomatique. Je puis d'ailleurs donner un renseignement qui mettra d'accord, provisoirement, les basquistes et les non-basquistes. En été, on ne porte plus de corsages autres que les corsages en nansouk, — foulard, — toile écrue, — indienne.

Les petites filles, à l'âge de cinq ans, sortent sans aucun pardessus; on les voit sans paletot, avec une veste, ou simplement le corsage de leur robe, orné d'une large ceinture nouée par derrière. Les petits garçons portent des manteaux uniquement pour se garantir du froid; on ne leur en voit pas en cette saison. Les tout petits enfants, j'entends ceux qui ne marchent pas encore, ont de petites redingotes en piqué blanc, boutonnées par devant, à manches et à petite pèlerine; des chapeaux de piqué blanc, — ou de mousseline blanche, dont les ornements se composent soit de broderies, soit de guipure Cluny blanche. E. R.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robes en mohair gris. Les ornements des manches et du plastron de devant sont pareils à ceux de la *ceinture à basques* placée sur la même page que cette gravure de modes.

VARIÉTÉS.

LETTRE A UNE AMIE ABONNÉE A LA *MODE ILLUSTRÉE*.

Eh quoi! ma chère Marie, toi aussi? Note que je pourrais t'adresser cette apostrophe en latin, grâce à nos souvenirs de l'histoire romaine; je m'en abstiens, et tu n'oublieras pas que tu me dois des remercîments, pour t'avoir épargné une réminiscence de l'époque à laquelle nous étudiions ensemble la vie et la mort de César..... que nous n'aimions pas beaucoup, t'en souviens-tu?

Toi aussi, tu veux que je m'occupe de toi, que je reprenne notre correspondance tombée en désuétude par la force des choses? Mais, ma chère amie, sache que je n'écris plus à personne, depuis que j'écris à tout le monde. Mon écriture, devenue étrangère à ma famille, à mes amis, n'est plus connue que des *compositeurs* typographes; tu lui reprochais son irrégularité, à cette pauvre écriture..... Hé bien, elle ne se montre plus que revêtue des *caractères* de l'imprimerie, soit dit sans jeu de mots. Je vais t'expliquer maintenant pourquoi tu reçois ma réponse par la voie du journal, et non sous enveloppe particulière à ton adresse; je n'avais pas d'autre parti à prendre, — ne pouvant te répondre directement, — que celui de faire imprimer ma lettre. Ma fonction consiste à fournir, chaque semaine, un nombre déterminé de feuillets écrits; je n'articulerai pas ici le chiffre auquel ces feuillets se montent..... tu reculerais épouvantée; je te dirai seulement qu'il comble la mesure de mes forces, et qu'en dehors de cette obligation rigoureuse, il ne m'est pas possible de tracer une ligne, car, dans mes rares moments de loisirs..... c'est-à-dire quand mon poignet fatigué se refuse à soutenir la main qui guide ma plume..... dans ces moments, dis-je, la vue d'une écritoire produit sur moi des effets analogues à ceux que Mme de Sévigné observait sur sa petite chienne: cela me donne le désir de me cacher sous un fauteuil.

Tu vois que tu es non-seulement injuste, mais cruelle, en exigeant que je te réponde..... et si je n'avais eu l'ingénieuse inspiration d'élever cette lettre familière à la dignité d'un article *variétés*, j'en aurais été réduite à ne pas te répondre du tout; j'aurais ajouté ta rancune au fardeau d'injustices générales que chacun de nous supporte durant son passage ici-bas.

Ne crois pas cependant que j'aie le dessein de te sacrifier la totalité de mes lectrices, en les obligeant à lire deux ou trois colonnes qui ne leur offriraient aucun intérêt d'aucun genre; j'espère au contraire leur être utile, tout en t'écrivant, et c'est là ce qui me décide à t'écrire, je te le dis sans détour. Un paragraphe de ta lettre me donne cet espoir, et m'a suggéré la pensée de cette publicité, à laquelle tu ne t'attendais guère..... avoue-le.

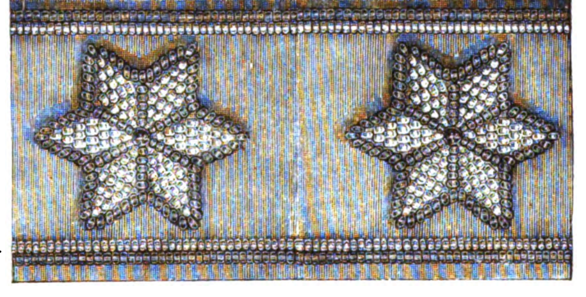
1. 2. 3. 4. 5.

OMBRELLES.

Tu me dis qu'il est affreux de penser que tous mes soins, toute ma sollicitude, tout mon temps, soient refusés à mes amis, pour être voués à des étrangères! D'abord mes lectrices ne sont pas des étrangères pour moi, je suis bien aise de t'en prévenir; beaucoup d'entre elles sont des amies, qui me soutiennent et m'encouragent par des lettres charmantes et excellentes. Quelques-unes sont exigeantes..... c'est vrai..... mais je t'affirme qu'elles représentent une très-faible minorité. Enfin, tu *exiges* que je fasse pour toi à peu près ce que je fais pour les abonnées de la *Mode illustrée*, et que je t'envoie, sous forme de *renseignements*, la liste détaillée de tous les objets servant à ma toilette, afin que tu puisses prendre exemple sur moi pour tes combinaisons de costumes d'été et d'hiver.

Là était précisément le biais par lequel je pouvais rejoindre la publicité. J'ai d'abord pensé à ne pas te répondre, trouvant mon excuse dans cette maxime empruntée à la sagesse des nations: *à l'impossible nul n'est tenu;* puis j'ai réfléchi. Je me suis dit qu'à côté de la mode générale, il y avait la mode particulière..... pour ainsi dire personnelle, jouant vis-à-vis de la précédente le rôle que le modeste *officieux* remplit près du majestueux *Officiel* (celui-ci mérite la lettre majuscule que je refuse à celui-là). J'ai pensé qu'il pourrait bien y avoir parmi nos lectrices quelques abonnées ayant, comme moi, le désir de ne pas se faire remarquer, d'être vêtues *comme tout le monde*, en évitant à la fois les modes trop nouvelles, les modes trop anciennes, la dépense exagérée et la parcimonie déplaisante.

Ces considérations subtiles ont pris naissance en grande partie dans le désir que j'éprouvais de ne pas laisser ta lettre sans réponse; reconnais-le au moins. Après avoir bien délibéré avec moi-même, je me suis résolue à t'envoyer deux fois par an, — pas davantage, — l'historique de ma toilette, le dénombrement de mes robes, la statistique de mes portemanteaux. Tu en feras ce que tu voudras.



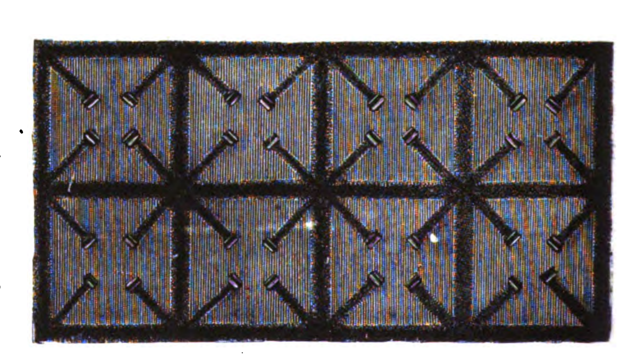
N° 2. GARNITURE.

Je porte en ce moment, depuis le mois d'avril, un costume en étoffe grise, dont la trame est en laine noire, tandis que la chaîne est en soie blanche; peut-être est-ce l'inverse qui est vrai. Serait-ce au contraire la chaîne qui est noire, la trame qui est blanche? Peu importe du reste; l'essentiel, c'est que cela produit un joli gris, ni trop clair, ni trop foncé; l'étoffe m'a coûté 3 francs le mètre, aux *Magasins du Louvre.* On m'a fait une jupe très-longue, très-ample, sans aucune garniture, un corsage à ceinture, un paletot pareil. On en a employé 15 mètres, mais, entre nous soit dit, si j'avais eu le temps de faire couper tout cela sous mes yeux, en ménageant un peu l'étoffe, j'en aurais eu suffisamment avec 13 mètres 50 centimètres. Le corsage a pour toute garniture une bande de taffetas noir coupée en biais, ayant 2 centimètres de largeur, ornée au milieu avec un galon noir microscopique, à petites pâquerettes blanches, quasi imperceptibles; cette bande est posée sur l'entournure et sur l'extrémité inférieure de la manche; boutons *camées* à fond noir, avec têtes oxydées; ceinture grise en gros grain, fixée par une boucle de nacre. Le paletot a la même garniture que le corsage, mais posée tout autour, à 2 centimètres de distance de son contour extérieur; mêmes boutons aussi, mais sur plus vastes proportions; point de boutonnières; des bouclettes en cordon noir les remplacent, et se fixent de chaque côté sur une rangée de boutons; ce paletot n'est pas long, et n'est pas court, ni tout à fait ajusté, ni tout à fait flottant, un peu cintré par derrière. Je mets avec ce costume un chapeau bouillonné en tulle vert, à fleurs de taffetas vert, et très-larges brides. Tu dis que la question des chapeaux est embarrassante quand on a notre âge? Je vais t'offrir la solution de ce problème: je n'ai pas plus que toi le désir de découvrir outre mesure et simultanément mon front, mes oreilles et ma nuque, sous prétexte de porter un chapeau *à la mode;* j'accepte la forme actuelle, arrondie sur les oreilles, mais à la condition de la porter plus grande qu'on ne la fait pour les têtes qui ont vingt ans. Ainsi, par derrière, on voit mes cheveux seulement à moitié, par devant je ne consens pas à me découvrir la tête, et mes larges brides sont nouées non derrière, mais *sur* mes oreilles.

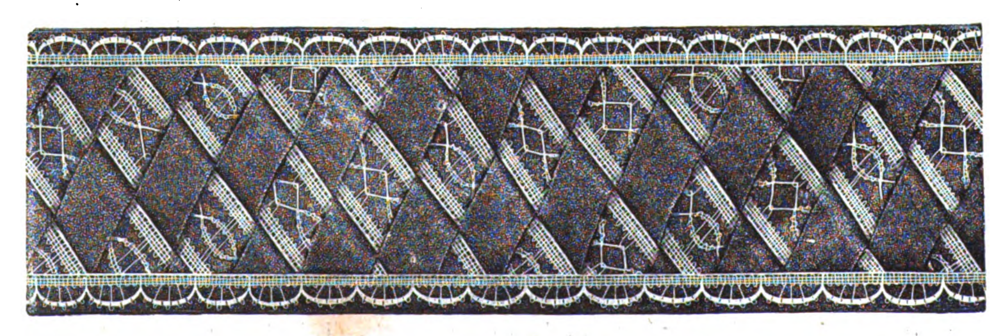
Mais la température va s'élever... Il faut songer aux jours chauds. J'ai pris, toujours aux *Magasins du Lou-*



N° 3. GARNITURE.



N° 4. GARNITURE.

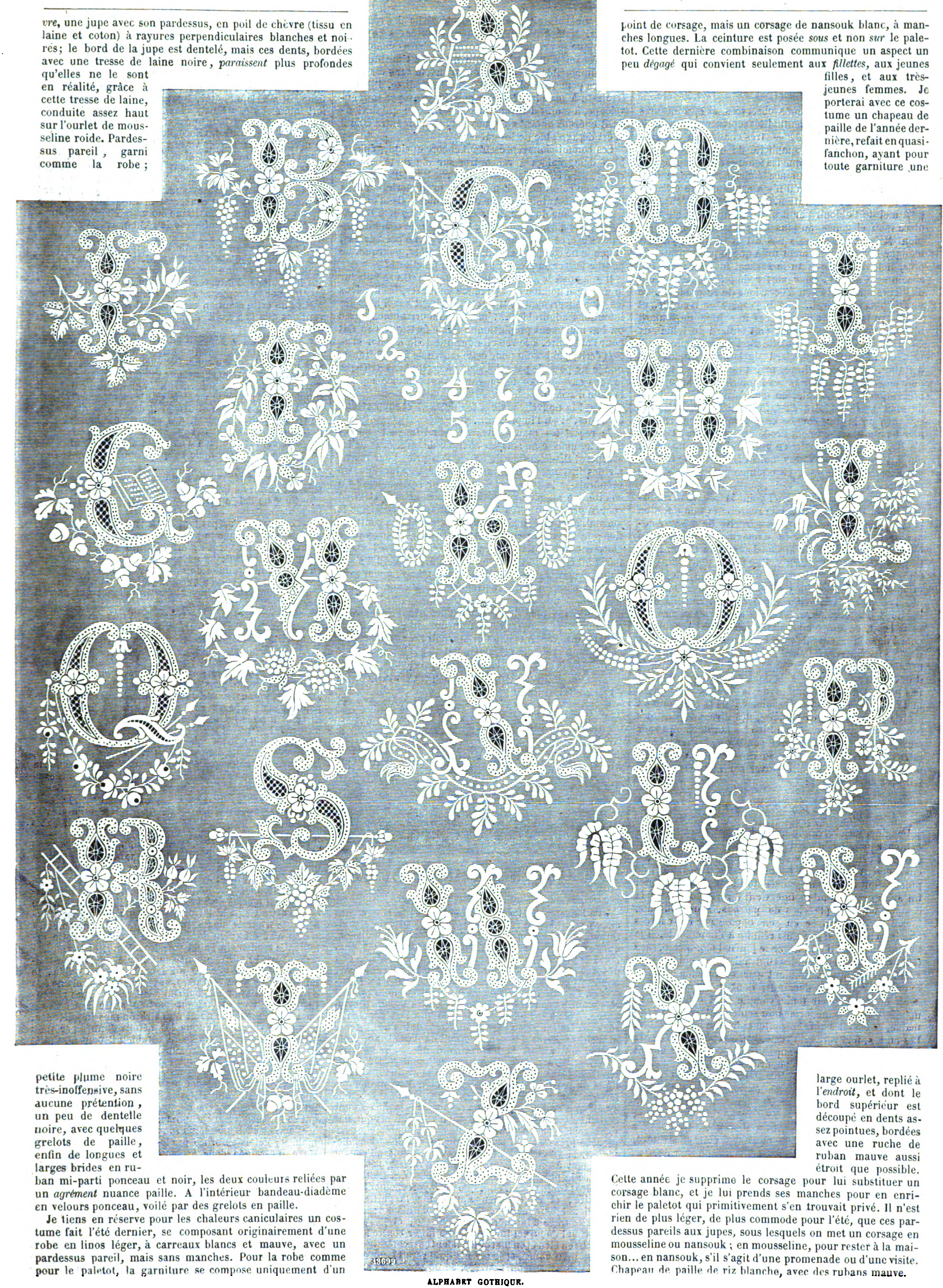


N° 1. GARNITURE.

vre, une jupe avec son pardessus, en poil de chèvre (tissu en laine et coton) à rayures perpendiculaires blanches et noires; le bord de la jupe est dentelé, mais ces dents, bordées avec une tresse de laine noire, *paraissent* plus profondes qu'elles ne le sont en réalité, grâce à cette tresse de laine, conduite assez haut sur l'ourlet de mousseline roide. Pardessus pareil, garni comme la robe; point de corsage, mais un corsage de nansouk blanc, à manches longues. La ceinture est posée *sous* et non *sur* le paletot. Cette dernière combinaison communique un aspect un peu *dégagé* qui convient seulement aux *fillettes*, aux jeunes filles, et aux très-jeunes femmes. Je porterai avec ce costume un chapeau de paille de l'année dernière, refait en quasi-fanchon, ayant pour toute garniture une petite plume noire très-inoffensive, sans aucune prétention, un peu de dentelle noire, avec quelques grelots de paille, enfin de longues et larges brides en ruban mi-parti ponceau et noir, les deux couleurs reliées par un *agrément* nuance paille. A l'intérieur bandeau-diadème en velours ponceau, voilé par des grelots en paille.

Je tiens en réserve pour les chaleurs caniculaires un costume fait l'été dernier, se composant originairement d'une robe en linos léger, à carreaux blancs et mauve, avec un pardessus pareil, mais sans manches. Pour la robe comme pour le paletot, la garniture se compose uniquement d'un large ourlet, replié à l'*endroit*, et dont le bord supérieur est découpé en dents assez pointues, bordées avec une ruche de ruban mauve aussi étroit que possible.

Cette année je supprime le corsage pour lui substituer un corsage blanc, et je lui prends ses manches pour en enrichir le paletot qui primitivement s'en trouvait privé. Il n'est rien de plus léger, de plus commode pour l'été, que ces pardessus pareils aux jupes, sous lesquels on met un corsage en mousseline ou nansouk; en mousseline, pour rester à la maison... en nansouk, s'il s'agit d'une promenade ou d'une visite. Chapeau de paille de riz blanche, avec des rubans mauve.



ALPHABET GOTHIQUE.

Je n'ai pas besoin de te dire que, pour les jours franchement pluvieux, j'ai une robe de taffetas noir avec son paletot, et que celui-ci est, de plus, destiné à accompagner une robe d'alpaga gris, garnie de pattes en taffetas écossais, chaque fois qu'il s'agira de faire, par un temps douteux, une course en chemin de fer ou en omnibus.

Voilà mes trois gradations observées, et mes mesures prises, pour parer aux éventualités représentées par trois degrés: frais, — chaud, — très-chaud. Tu vas sans doute te récrier sur la simplicité de ces toilettes, qui n'auraient jamais provoqué les foudres dirigées naguère par un homme d'État, un académicien, contre le luxe féminin; tu me diras qu'il n'y a pas une seule *belle* toilette dans cette énumération. Cela est vrai; il n'eût tenu qu'à moi de t'éblouir par des descriptions qui auraient placé mon élégance au plus haut degré dans ton opinion. Mais je ne t'aurais pas dit la vérité, et j'aurais manqué le but humblement utile que je poursuivais; de plus, il faut bien que tu le saches, le temps me fait absolument défaut, pour porter de *belles* toilettes, qui d'ailleurs ont en été peu d'occasions de se produire. Je ne fais plus de visites..... mais j'espère en recevoir, et je réserve pour ces circonstances une jupe de foulard blanc, à petits carrés noirs (dit foulard de laine aux *Magasins du Louvre*). L'emplette n'est pas ruineuse, car le prix du mètre de ce foulard de laine n'atteint pas 3 francs. Aucune garniture, mais une bande de taffetas noir posée *à cheval*, sur le bord inférieur de la jupe..... précaution indispensable, eu égard aux allées sablées de mon jardin. Liséré de taffetas noir sur toutes les coutures de la jupe coupée en pointes. Corsage en mohair blanc, assez joliment brodé en soie noire et perles d'acier. Ceinture blanche en gros grain, avec un dessin imitant une guipure Cluny noire. Si tu ne me trouves pas assez élégante avec ce costume presque blanc, je renonce à te satisfaire.

Si tu savais d'ailleurs à quel point la toilette m'est indifférente, du moment où elle représente une question personnelle, tu ne serais plus surprise de me voir dépenser une si mince dose d'imagination pour mon compte particulier. Je n'ai jamais éprouvé aucun fanatisme pour les enjolivements. Une forme nouvelle, qu'il fût question d'un pardessus ou d'un chapeau, n'a jamais excité en moi un délire enthousiaste, et je ne me suis jamais élevée au ton lyrique à propos des irrésistibles séductions d'une coiffure. Mais j'ai toujours aimé ce qui était beau, ce qui me paraissait joli, et je l'ai toujours choisi dans la mesure de mes besoins et dans la limite de mes ressources. Aujourd'hui, ma chère, je n'ai plus, mais plus du tout le loisir de songer à moi..... Ne faut-il pas penser sans cesse à la masse imposante dont tu fais partie..... aux abonnées de la *Mode illustrée* en un mot? Si encore il s'agissait seulement de la rédaction du journal, du choix des modèles, des divers dessins, des romans, des articles..... mon Dieu! cela marcherait sans encombre; mais il y a la correspondance, les renseignements, en un mot. Quand je succomberai sous mon fardeau, je te charge de faire graver sur ma pierre tumulaire ces simples mots:

VICTIME DES RENSEIGNEMENTS.

Imagine, ma chère, que presque toutes mes correspondantes agissent comme toi: chacune d'entre elles veut avoir un article de mode spécial, tout à fait personnel, entièrement distinct, et contenant des descriptions de toilettes qui n'auraient jamais été faites pour personne. Un assez grand nombre intervient directement dans la composition des planches de patrons, sans réfléchir, hélas!.... qu'entraînée en sens opposé par deux forces absolument égales, je serais réduite à l'immobilité, si je ne prenais le parti de diriger le journal moi-même, sans tenir compte des demandes contradictoires qui me sont adressées, et qui s'annulent par cela même qu'elles se contredisent. Les demandes dont il me coûte beaucoup de ne pouvoir tenir compte sont celles qui se manifestent sous une forme non-seulement polie, mais aimable, — et celles-ci représentent presque l'universalité. Les autres, fort rares du reste, et se produisant sous la forme d'injonctions très-impératives, ne me tourmentent guère. Il faut pourtant répondre, aux unes — comme aux autres, que l'intérêt général prime l'intérêt particulier; que tel service personnel rendu à une abonnée aurait pour effet de retarder la publication d'un patron utile au grand nombre. Mais non, rien n'y fait, et parmi les personnes exigeantes il s'en trouve dont les demandes additionnées composeraient, pour elles seules, un total dépassant cinq ou six cents patrons par an.

Ton expérience personnelle doit t'avoir démontré qu'il m'était totalement impossible d'écrire, même à mes amies. Malgré la répétition incessante de l'avis concernant cette impossibilité, il n'est point de jour qui ne m'apporte la prière — ou l'injonction d'une réponse directe. La prière est, comme tu le comprends, la plus difficile à repousser, et cependant comment faire? Mon existence tout entière employée à donner des consultations de toilette, d'ameublement, d'hygiène, de savoir-vivre, ne suffirait pas même à la tâche des réponses *directes*. Malgré mes protestations réitérées à ce sujet, et quoique je prévienne sans cesse mes correspondantes que l'envoi d'un timbre-poste ne saurait faciliter une tâche impossible à remplir, on m'envoie sans cesse des timbres pour recevoir une réponse immédiate. Dis, que ferais-tu à ma place? Je ne puis les renvoyer sous enveloppe, à moins d'affranchir celle-ci..... ce qui deviendrait onéreux autant qu'ennuyeux, et d'un autre côté il m'est désagréable de les garder.

Les commissions représentent encore quelques épines, bien désagréables à rencontrer sur ma route. On me charge sans cesse d'aller acheter, rue Saint-Denis, une pelote de coton de 30 centimes, de m'enquérir, au faubourg Saint-Antoine, du prix d'un fauteuil, de m'assurer par moi-même du *prix de revient* de tous les détails composant une garniture de robe. Le métier de commissionnaire s'exerce avec une plaque, que je ne possède pas, et que je ne compte pas solliciter: dès lors, pourquoi ne pas me laisser vaquer en paix à mes fonctions?

Il y a aussi le chapitre des manuscrits. On se fait, sur le métier d'homme ou de femme de lettres, les illusions les plus surprenantes. Beaucoup arrivent à moi avec des intentions admirables..... mais malheureusement avec un but nullement proportionné aux efforts que l'on fait pour l'atteindre. « Je veux fonder une salle d'asile, m'a-t-on écrit; j'ai besoin pour cette œuvre de 20,000 francs, que je ne possède pas; j'ai songé à écrire la *nouvelle* que je vous envoie, acceptez-la, car elle est destinée à payer la salle d'asile.»

Hélas! la nouvelle a vingt feuillets..... et rapporterait 50 francs, si on l'imprimait...

Je reçois les manuscrits..... quand la poste me les apporte, mais je ne suis pas chargée de les lire, et de les accepter! Dis-le autour de toi, je t'en prie, pour m'éviter des instances qui me navrent par leur inutilité. Où prendrais-je le temps nécessaire pour ces lectures? Un comité me supplée, et décide en dernier ressort et en cour suprême du refus ou de l'admission. Je dirige le journal, c'est vrai, mais en me soumettant à la constitution; je règne un peu, c'est encore vrai..... mais je ne gouverne pas du tout; notre comité a pour moi la courtoisie inhérente aux hommes bien élevés, quand il s'agit d'une femme, mais il suit la ligne tracée, à son avis, pour la prospérité de l'entreprise, et aucune instance particulière ne l'en ferait dévier.

Tu n'auras plus de mes nouvelles avant le mois de novembre, je t'en préviens franchement; il faut que d'ici là tu te contentes de ton journal. En automne, je te communiquerai mes projets de toilettes d'hiver, comme je viens de le faire pour la saison de printemps et d'été.

EMMELINE RAYMOND.



A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

Suite.

« Ce langage eût été tout à fait énigmatique, si quelques autres allusions ne m'avaient révélé sa véritable signification. Mme d'Aubenot avait toujours flatté M. Villenot, qui, avec l'apparence et la prétention de la fermeté, était l'être le plus faible et le caractère le plus léger que l'on pût rencontrer; puis, ayant ainsi capté sa confiance, elle avait émis quelques craintes sur les funestes résultats de l'amitié qui m'unissait à une jeune folle passant sa vie à lire des romans et à courir seule à travers la campagne. C'était ma pauvre Madeleine que l'on dépeignait sous ces traits! Selon Mme d'Aubenot, qui n'avait guère lu d'autres livres que ceux traitant de la cuisine, toute femme qui aimait la lecture avait nécessairement un cerveau mal équilibré, une imagination déréglée et les tendances les plus perverses. Elle avait l'instinct et la pratique de la calomnie: elle se garda bien d'accumuler à la fois toutes ses accusations sur Madeleine de Lansac; elle savait que l'esprit humain ne supporte à la fois qu'une certaine dose de calomnie, d'abord minime, mais qui, une fois acceptée, peut être graduellement augmentée; elle avait procédé près de M. Villenot au moyen d'insinuations dictées par le vif intérêt qu'elle me portait. Tandis qu'elle me prodiguait à mon insu ces marques d'intérêt, j'essayais, moi, de la présenter à mon fiancé sous des traits défavorables! On juge de l'effet que ce rapprochement devait produire, et de combien s'augmenta la partialité de M. Villenot pour cette excellente Mme d'Aubenot; je n'eus pas le courage d'insister, je le confesse, et je l'ai payé assez cher! Je jugeai inopportun de lutter contre les préventions en bien et en mal qui s'étaient enracinées dans l'esprit de mon fiancé, et je me dis qu'il serait temps de les combattre après mon mariage. Je ne savais pas alors ce que l'expérience m'a enseigné dans le cours de mon existence: je n'avais pas encore appris que toute lâcheté s'expie, et je tolérai les mauvaises préventions que l'on avait fait concevoir à M. Villenot contre mon amie.

« Quinze jours environ s'étaient écoulés depuis notre promenade dans la forêt, lorsqu'un soir M. d'Aubenot vint nous voir. Presque aussi enthousiaste que Madeleine, il s'écria, aussitôt, qu'il avait fait une rencontre fort intéressante. « En vagabondant dans la forêt, » dit-il, « j'ai entendu au loin une fort belle voix de basse qui chantait le grand air des Noces de Figaro: *Non più andrai*. Je m'élance, je cours, je traverse les buissons, les ravins, allant toujours tout droit devant moi comme un boulet de canon, voulant absolument rejoindre cette voix qui chantait un air de mon cher Mozart..... J'atteins enfin un individu vêtu en paysan..... C'était mon chanteur! Je lie immédiatement conversation avec lui; je trouve là, en pleine forêt, un jeune homme charmant, instruit, bien élevé, un vrai héros de roman, caché sous une blouse. »

« Cette narration me mettait au supplice; je me sentais rougir, je sentais que le regard de M. Villenot s'attachait à moi avec une singulière persistance, et je n'eus pas le courage d'intervenir dans la conversation pour mentionner la promenade faite avec Madeleine. Il me parut que cette mention confirmerait la plupart des préventions que l'on avait inspirées à M. Villenot..... et je me tus.

« Attendez!..... » ajoutait M. d'Aubenot, « je n'ai pas fini! Mon jeune musicien se prit subitement de sympathie pour moi, et me conduisit chez ses parents. Ils habitent une ravissante chaumière qui est faite à leur image: rustique, au dehors seulement. Leur intérieur est fort simple, mais tous les objets qui les entourent témoignent de goûts élevés et délicats: des livres d'histoire, de science, des herbiers, des collections d'insectes..... Enfin, ces gens-là ont fait ma conquête, et je crois que je me serais installé près d'eux si je n'étais en puissance de femme. Dites-moi donc ce qu'ils sont, mon cher Darmintraz?

— Pour vous répondre, » dit mon père en riant, « il faudrait savoir de qui vous nous parlez.

— Ne vous l'ai-je pas dit? C'est juste! Ils s'appellent Desroniers.....

— Ce nom ne m'est pas tout à fait inconnu, » reprit mon père..... « Autant que je puis m'en souvenir, il y a eu un Desroniers, une espèce d'original qui avait un peu de fortune; il a épousé, il y a bien longtemps... une cousine ou parente quelconque de notre voisin M. de Lansac.

— Ce doit être cela! » m'écriai-je fort étourdiment.

« Pourquoi donc? » demanda M. Villenot qui n'avait cessé de m'examiner.

« Mais, parce que... M. d'Aubenot dit que ces personnes paraissent fort distinguées, et tout à fait au-dessus de leur position, » répondis-je en balbutiant et rougissant.

« J'y suis maintenant!... » s'écria mon père, qui, pendant quelques instants, paraît-il, avait fouillé tous les recoins de sa mémoire; « cette Mme Desroniers était en effet une parente pauvre de M. de Lansac..... mais belle autant que pauvre. M. de Lansac l'aima et voulut l'épouser; mais sa parente lui préféra cet obscur M. Desroniers, et il ne le lui pardonna jamais, vous le comprenez facilement. Ceci est la *charpente* de l'histoire, le fait avéré, visible, connu; mais autour de ce fait sont venus se grouper ces détails dont on ne peut vérifier l'exactitude, qui prennent naissance partout, sont répétés par tout le monde, sans que l'on puisse ou que l'on veuille en examiner la probabilité ou bien en contrôler l'authenticité; nous n'avons pas à nous en occuper; il s'agissait, je crois, de papiers qui sont entre les mains de M. Desroniers, et que M. de Lansac voulait ravoir..... Toujours est-il qu'ils ne se sont jamais revus.

« Quant à Desroniers, c'était, ainsi que je crois vous l'avoir dit, un être assez singulier, misanthrope autant que serviable, qui a vécu solitaire avec les minces ressources dont il avait hérité. Ce ménage s'est complétement isolé, et, comme on n'a plus aperçu M. et Mme Desroniers, on a cessé de s'occuper d'eux; j'avais moi-même oublié cette vieille histoire, et sans vous, mon cher d'Aubenot, je n'aurais jamais prononcé le nom de Desroniers. »

« On n'en dit guère davantage ce jour-là sur cette famille. Le lendemain j'allai voir Madeleine, et la conversation revint naturellement sur ce sujet, déjà bien souvent ramené par elle; je lui racontai mon trouble, je lui dépeignis mon embarras, et enfin je déplorai une fois de plus de n'avoir pas agi conformément à mes résolutions primitives en faisant part de notre rencontre à mon père; mais elle ne fit que rire de mes inquiétudes, et me questionna sur tous les détails donnés par mon père. Je ne savais pas encore combien il peut être utile de savoir se taire, et je commis une grave indiscrétion, car je lui racontai tout ce que mon père avait dit à M. d'Aubenot sur le compte de M. Desroniers et de M. de Lansac. Depuis ce moment Madeleine devint assez silencieuse; elle écouta avec une distraction qui ne lui était pas habituelle toute cette partie de mon bavardage de jeune fille qui se rapportait à mon mariage.

« Je vis Madeleine moins souvent pendant quelques semaines; j'étais absorbée par les préparatifs de mon mariage, entraînée dans le tourbillon qui, en semblable circonstance, s'élève autour des jeunes filles, change ou suspend toutes leurs habitudes, tous leurs sentiments, et prépare ainsi leur passage à une vie nouvelle. Il semble, dans ces moments, que tous les liens anciens s'affaiblissent insensiblement et se perdent dans la brume du passé, pour faire place aux perspectives nouvelles. Madeleine, de son côté, m'évitait un peu: toute relation d'amitié repose en effet sur un mutuel empressement à communiquer ensemble; quand cet empressement, par un motif quelconque, faiblit d'un côté, il ne tarde pas à se



ralentir, car les efforts isolés ne suffisent pas à l'alimenter. C'est pour une raison semblable que les rapports entre mon père et M. de Lansac étaient restés sympathiques sans devenir intimes; on ne voyait guère M. de Lansac hors de chez lui, et il n'avait pas voulu se joindre au petit cercle que nous avions formé autour de nous.

« Un matin je vis arriver Madeleine; j'étais encore dans mon appartement, et, lorsque je lui proposai de descendre au salon, elle me demanda de rester où elle se trouvait..... ajoutant qu'elle avait beaucoup de choses à me raconter.

« Est-ce que tu vas aussi te marier? »

« Madeleine haussa les épaules.

« A quoi penses-tu donc? moi, me marier? J'ai d'autres sujets d'occupation et de préoccupations; écoute-moi bien attentivement, et surtout ne va pas te récrier..... Je suis retournée visiter le ménage Desroniers.

— Seule? Tu y es retournée toute seule?

— Sans doute; qui donc m'aurait accompagnée? Ce que tu m'avais dit me tourmentait beaucoup; je voulais essayer de connaître cette sorte de mystère, d'être peut-être utile à mon père, de savoir enfin pourquoi Mme Desroniers m'avait recommandé de ne point la nommer dans ma famille.....

— Madeleine! Madeleine! tout cela me semble bien imprudent. N'as-tu pas réfléchi, en t'engageant à l'insu de tes parents dans ces démarches délicates, qu'on pouvait mal interpréter ta conduite..... que tu risquais enfin de leur déplaire, de les affliger peut-être?

— J'ai réfléchi à tout cela; mais dis-moi à ton tour si, lorsqu'il s'agit d'un dévouement, quel qu'il soit, obscur ou éclatant, il est permis de calculer si longuement les risques personnels que l'on peut courir? J'étais guidée par l'ardent désir d'être utile à mon père..... Avec ce but on n'est pas exposée à s'égarer.

— Pardonne-moi si je combats cette conviction qui peut être généreuse, mais qui me semble non-seulement erronée, mais encore dangereuse. Il est louable de s'exposer en effet quand le dévouement doit être utile, quand on entrevoit clairement ses résultats. Ton père ne court aucun risque, j'imagine; c'est à lui qu'il appartient, en tous cas, de prendre les mesures nécessaires pour se préserver; mais toi, ignorante quant aux faits, dépourvue d'expérience, aller t'engager dans une série de démarches qui doivent rester cachées, entretenir des rapports que tu ne peux avouer!..... Laisse-moi te le dire, ta confidence m'afflige profondément.

— Je m'attendais à tout cela, » répondit Madeleine avec beaucoup de calme; « mais rien de tout cela ne pouvait m'ébranler, car je voulais tenter de rendre à mon père la paix qu'il ne possède pas. Oui, je ne pouvais me le cacher: il n'est pas heureux. Depuis que tu m'as raconté ce fragment d'une vieille histoire, je n'ai pu m'empêcher de rapprocher le sentiment de mécontentement qui le domine toujours, de ce mystérieux détail; je me disais que, si je parvenais à pénétrer la vérité, je pourrais écarter une épine qui semble le blesser à toute heure, et, comme je te l'ai dit, j'ai revu les Desroniers.

— Mais encore une fois, » m'écriai-je avec quelque impatience, « pourquoi as-tu permis à ton imagination de construire tout un roman sur le rapprochement de ces débris, qui n'ont probablement rien de commun entre eux? N'y a-t-il donc pas ici-bas des personnes qui ont l'humeur chagrine, sans être pour cela tourmentées par un ancien mystère? Ton père ne peut-il avoir conservé une certaine amertume depuis le jour où lui, noble et riche, s'est vu préférer par celle qu'il aimait un pauvre roturier? Son cœur et son orgueil ont dû recevoir ce jour-là une blessure inguérissable.

— Cela est possible en effet, » répondit Madeleine, « mais cela n'est pas certain; il se peut qu'il souffre encore de cette déception et de cette humiliation, mais il n'est pas impossible non plus qu'il y ait quelque autre chose de plus. J'ai refait à mon usage, absolument comme Sancho Pança, ce monument de l'égoïsme humain que l'on appelle la sagesse des nations; j'ai réformé certains proverbes, et je me dis entre autres: Dans le doute, ne t'abstiens pas!

— Es-tu bien sûre d'ailleurs que ton père serait satisfait de te voir remuer les cendres du passé? Au fait, qu'y as-tu trouvé?

— Peu de chose jusqu'ici, j'en conviens. J'ai fait quelques visites à la chaumière; M. Desroniers me montre ses livres et ses collections; sa femme me reçoit fort bien, mais elle demeure impénétrable; leur fils me reconduit jusqu'au clos du Grand-Chêne, où je retrouve mon vieux domestique. Voilà à quoi se réduisent jusqu'ici mes démarches.

— Oh! Madeleine, comme tout cela me paraît à la fois puéril et dangereux! Et ce domestique, » dis-je en gémissant, « que doit-il supposer de ces promenades mystérieuses?

— Lui? Jean? Tu ne le connais pas. Une supposition quelconque exige une certaine opération de l'intelligence, et mon jockey en est tout à fait incapable; je lui ai dit que je prenais en secret des leçons de botanique pour aider mon père à écrire un grand ouvrage... et cette explication, qu'il comprend seulement à moitié, lui suffit parfaitement.

— Mentir..... déguiser ses actions.....

— C'est là sans doute une obligation pénible, et l'on a d'autant plus de mérite à s'y soumettre.

— Non, Madeleine, tu pars d'un point de vue faux, et tu aboutis nécessairement à des conclusions dangereuses; il n'y avait aucune nécessité pour toi d'intervenir dans ces vieilles affaires, et ni toi ni moi ne pouvons nous flatter de posséder assez d'expérience pour agir à l'insu de nos parents. »

« Le beau visage de Madeleine avait pris une expression mélancolique, et aussi un peu froide pour moi; j'attachais tant d'importance à son estime que je craignais de l'avoir ébranlée en marquant par mes paroles une prudence égoïste; je voyais clairement sur les traits mobiles de mon amie que sa mélancolie était surtout causée par la déception que je lui occasionnais; elle ressentait vivement les blessures de ce genre, et ne pouvait s'habituer à considérer avec indifférence, non pas seulement le mal, mais encore les calculs prudents et personnels. Je commençai donc à envisager sa décision sous un autre point de vue, et à me laisser gagner par sa généreuse imprudence, tant je craignais de déchoir dans son esprit.

« N'as-tu obtenu aucune explication de Mme Desroniers?

— Pendant la dernière visite que je lui ai faite, je me suis trouvée seule avec elle pendant une heure environ, et je lui ai franchement demandé de me faire connaître le motif pour lequel elle m'avait engagée à ne point faire mention de son nom devant mon père.

— C'était, en effet, le meilleur parti à prendre.

— Oui, mais le résultat est médiocre. Mme Desroniers m'a répondu fort sérieusement qu'il y avait eu autrefois quelques discussions entre elle et mon père, et qu'elle ne se croyait pas le droit de m'instruire de ces détails à l'insu de M. de Lansac. « Mais je ne me suis pas tenue pour battue, » ajouta Madeleine d'un air vaillant, « et j'ai parlé à M. Paul pendant qu'il me reconduisait; je lui ai fait part de la préoccupation que me causaient les réticences mystérieuses de sa mère; j'ai touché en passant la question de ces papiers qui seraient en la possession de Mme Desroniers..... Bref, j'ai conquis un allié bien précieux, car il est installé au cœur de la place ennemie; il la gouverne, il saura obtenir tous les éclaircissements que l'on me refuse, et il s'est engagé sur l'honneur à me les communiquer. Je dois faire une promenade dans la forêt très-prochainement, y rencontrer M. Paul Desroniers, et savoir par lui tout ce que sa mère s'obstine à me cacher.

— Hélas!..... encore des démarches à cacher!..... Que dirait-on si l'on savait?.....

— Quoi?... » fit Madeleine en relevant fièrement la tête, tandis que ses beaux yeux noirs lançaient deux éclairs d'indignation..... « En vérité, Marthe, je ne te reconnais pas; toujours des calculs personnels..... Sache-le bien, l'affection ne mérite pas son nom et usurpe ses privilèges dès qu'elle n'est point prête à tous les sacrifices, dès qu'elle n'est pas disposée, dans l'intérêt d'autrui, à assumer même des apparences désavantageuses, à braver quelques sots propos tenus par des commères méprisables.

— C'est qu'il ne m'est toujours pas démontré que tu agisses dans l'intérêt de ton père, et que je crains toujours davantage que tu ne nuises inutilement à toi-même.

— Soit, » fit Madeleine en se levant, « je préférerai toujours le rôle de Don Quichotte à celui de Sancho Pança, quoique celui-ci représente la raison.... Si j'avais besoin de toi, sais-tu bien que j'hésiterais à m'adresser à toi?

— Oh! Madeleine!

— Non, pardonne-moi, j'ai été trop loin. Rassure-toi; si j'ai besoin de ton aide, j'y recourrai, au risque de t'exposer à quelques sottes interprétations. »

« Ce fut ainsi que nous nous quittâmes ce jour-là, et, sans pouvoir analyser mes impressions, je constatai qu'elles étaient pénibles; je redoutais instinctivement les mystères dans lesquels Madeleine s'était imprudemment engagée, et malgré moi je demeurai en proie à une vague inquiétude.

« Mme d'Aubenot ne faillit pas à la mission pour laquelle la nature l'avait si visiblement formée; je sentais qu'elle m'épiait, et cette attention malveillante, toujours en éveil, toujours aux aguets, toujours prête à relever les faits les plus insignifiants, à les torturer jusqu'à ce qu'ils rendissent le sens hostile qu'on leur demandait, me tourmentait, quoique je n'eusse rien de personnel à cacher. Sans pouvoir donner aucune affirmation précise à l'appui de mes appréciations, je ne pouvais douter qu'elle essayât de jeter quelques préventions contre moi dans l'esprit de mon fiancé; la tendresse qu'il me témoignait était grave comme toujours, mais se nuançait, si je puis m'exprimer ainsi, d'une teinte sévère et pédagogique, tandis que sa confiance en Mme d'Aubenot croissait chaque jour, et devenait chaque jour plus difficile à ébranler. J'ai souvent réfléchi sur l'empire incontestable que les cœurs méchants, même quand ils sont unis à des esprits vulgaires et médiocres, savent exercer sur des intelligences et des caractères qui leur sont incontestablement supérieurs. L'expérience m'a expliqué tout ce qui me semblait jadis inexplicable: les méchants, ayant des intérêts à faire triompher, mettent en œuvre bien des ressorts inconnus ou dédaignés par les caractères loyaux; tandis que ceux-ci se reposent sur la droiture de leurs intentions, les autres travaillent en appelant à leur aide la flatterie, qui est le plus puissant de leurs alliés; quand on connaît leur œuvre, il n'est plus temps de la combattre, car le mal est fait. La flatterie et les insinuations calomnieuses, agissant dans un but commun, sont presque toujours assurées du succès, car il faut avoir à la fois un caractère dépourvu de vanité, un jugement ferme et droit pour résister à leur influence. Or, s'il est déjà rare de rencontrer ces qualités séparées, combien est-il plus rare encore de les trouver réunies! En tout cas, elles n'étaient pas le partage de M. Édouard Villenot; la suite de mon récit le prouve clairement.

« Mon père fut subitement forcé de faire à une ville voisine un voyage, et un séjour qui pouvait se prolonger pendant une semaine; il fut convenu que, ne pouvant recevoir M. Villenot en l'absence de mon père, qui serait peut-être retenu par ses affaires au-delà même du délai fixé dans ses prévisions, je verrais mon fiancé une ou deux fois pendant l'absence de mon père chez Mme d'Aubenot, et que son mari viendrait me chercher et me ramènerait au logis. Ce fut lui qui fit ces propositions, et nous les acceptâmes de part et d'autre.

« Deux jours après le départ de mon père, j'allai voir Madeleine, ainsi que j'en avais reçu l'autorisation; elle fit, en me voyant entrer, une exclamation joyeuse:

« Ce que c'est que l'intuition! J'allais aller chez toi, ma chère Marthe, mon unique confidente.

— Confidente, » répondis-je en riant...... « Je n'aime pas beaucoup cette fonction; heureusement qu'il s'agit seulement d'une sinécure.

— Pas tant que tu le crois, car j'ai quelque chose à te raconter. J'ai causé avec M. Paul; il part prochainement; il a reçu l'ordre de rejoindre son régiment dans quelques jours.

— Tant mieux!..... » m'écriai-je involontairement.

« Et pourquoi cela? Que t'importe que M. Paul Desroniers soit ici au lieu d'être en Afrique?

— Mon Dieu! je ne sais comment t'expliquer cela..... Il m'est pénible de te savoir engagée en des négociations mystérieuses, ignorées de tes parents, et plus encore d'y voir figurer un jeune homme. »

« L'honnêteté a des témérités qui n'appartiennent qu'à elle; et ma pauvre Madeleine, qui n'avait jamais eu la velléité d'une coquetterie, accueillit mon observation avec une surprise indignée.

« Je n'avais jamais, je l'avoue, » répondit-elle en pâlissant légèrement, « examiné la question à ce point de vue; mais, passons. M. Paul Desroniers m'a confirmé l'exactitude des détails que tu tenais de ton père; Mme Desroniers est en effet une cousine au sixième ou au septième degré de mon père; elle a rompu le mariage qui était convenu entre eux pour un motif assez singulier, et qui paraît peu vraisemblable, tout en étant parfaitement vrai: cette rupture a été causée par la divergence des opinions politiques des deux fiancés.

— Ce n'est pas possible! Est-ce qu'une jeune fille peut avoir des *opinions politiques?*

— C'est exact cependant; Mme Desroniers a en sa possession des papiers qui, paraît-il, prouvaient cette divergence de vues, et, malgré les instances de mon père, elle s'est obstinée à les garder, parce qu'ils représentaient à ses yeux la justification de la décision qu'elle avait prise en rompant avec mon père. Or j'aurai ces papiers! M. Paul est sûr de les obtenir de sa mère, et il me les remettra dans deux jours, la veille même de son départ. Tout cela est convenu; j'ai même usé de toi sans te prévenir.

— De moi! » dis-je avec une véritable terreur.

« Oui; j'ai su le départ de M. Darmintraz, et ta solitude absolue pendant huit jours; j'ai pensé à t'aller demander à dîner après-demain. A la nuit tombante, M. Paul se rendra à la petite porte de notre jardin; nous irons l'y retrouver, il me remettra ces papiers, je remercierai, nous lui souhaiterons un heureux voyage, et tout sera dit! Tu n'auras plus d'inquiétudes sur mon compte; mon père rentrera en possession de papiers qui importent, paraît-il, à sa tranquillité d'esprit.... Et je n'aurai pas agi tout à fait en extravagante, conviens-en.

— Je ne sais pas, » dis-je en hochant la tête, « j'aimerais mieux que mon père t'accompagnât à ma place.

— Puisqu'il est absent!

— Hé bien! alors, je préférerais que M. Paul retardât sa restitution.

— Puisqu'il part!

— C'est vrai, » repris-je avec découragement, car je me voyais directement engagée cette fois dans les mystères que je blâmais, et mise en demeure, soit de commettre une imprudence, soit d'être mésestimée par l'amie qui m'aurait accusée d'égoïsme et de lâcheté.

« Il n'y a pas autre chose à faire que ce qui est convenu, crois-moi; tout est combiné le plus heureusement du monde. »

« Je le crus, ou plutôt je m'efforçai de le croire; pour m'encourager à accepter le rôle actif qui m'était assigné, je me répétai que la délivrance était proche, qu'après cet effort il n'y aurait plus rien à cacher, et j'accordai mon consentement aux décisions qui avaient été prises.

« Le lendemain, je passai la soirée chez Mme d'Aubenot. Toute sa personne resplendissait d'une satisfaction intime si opposée à son humeur habituelle qu'il était impossible de ne point éprouver une surprise mélangée d'une sorte d'épouvante; la joie des méchants est en effet une menace pour tous ceux qui les entourent, et je ne pouvais réprimer en moi les symptômes d'une crainte vague. Elle prodigua à M. Édouard Villenot les plus gracieux sourires et les attentions les plus flatteuses; elle montra dans tous les incidents de la soirée une égalité d'humeur si étrangère à ses habitudes que son mari ne pouvait s'empêcher de l'étudier à la dérobée, comme on étudie un péril, pour s'y soustraire à temps; il comprenait qu'il se passait quelque chose d'insolite dans ce cerveau, qui était toujours occupé à supposer ou bien à préparer une méchanceté, et il se demandait avec anxiété où se trouvait la victime dont l'exécution excitait à l'avance cette joie de mauvais présage.

« Mme d'Aubenot avait pour principe de mépriser toutes les personnes auxquelles son mari accordait quelque sympathie, pour peu que ces personnes ne lui témoignassent pas, à elle particulièrement, infiniment plus de considération qu'elles n'en accordaient à son mari; elle avait riposté par de lourds brocards aux récits que M. d'Aubenot avait faits de ses rencontres avec M. Paul Desroniers; et son mari, se tenant pour averti, n'avait plus parlé de ce *grossier soldat*, selon les termes qu'il convenait à Mme d'Aubenot d'employer en parlant de ce jeune homme. Comme elle avait remarqué, avec la clairvoyance qui appartient à l'envie, que ce sujet de conversation m'était désagréable, elle s'appliquait à le ramener souvent; ce jour-là, au lieu de parler avec mépris de cet *homme des bois*, ce fut presque avec aménité qu'elle demanda à son mari s'il avait vu récemment son compagnon de promenade.

« Nous nous rencontrons presque chaque jour, » répondit innocemment M. d'Aubenot ; « nous avons même fait une lecture ensemble.... Malheureusement il va partir. »

« Mme d'Aubenot et M. Villenot me regardaient en ce moment, et je ne pus m'empêcher de rougir.

« Oui, » continua M. d'Aubenot, « il va rejoindre son régiment. Il est vraiment fâcheux qu'un garçon qui aurait de si bonnes dispositions pour devenir un homme lettré s'expose à se faire tuer par un Arabe sauvage et ignorant. Je lui avais donné un *Montaigne*, il m'a apporté aujourd'hui en échange un charmant bouquin qu'il m'a prié de garder en souvenir de lui... Où donc est-il? »

« Cette question troubla visiblement Mme d'Aubenot, et son aigreur reparut un moment lorsqu'elle répondit à son mari :

« Vous savez bien, » lui dit-elle, « que je ne touche jamais à vos volumes poudreux et véreux qui, peu à peu, rempliront la maison.

— C'est vrai, c'est vrai, ma bonne amie, » répondit son mari avec empressement, afin de conjurer l'orage qui grondait dans le lointain ; « aussi n'est-ce pas à toi, mais bien à moi-même que j'adressais cette question. Où ai-je donc mis mon *Pascal*? Ah ! le voilà ; il était sur cette étagère ; nous en avons lu quelques passages ensemble, et il y avait entre autres une page sur laquelle nous n'étions pas d'accord ; mon jeune ami y avait mis une marque en papier pour m'engager à relire ce passage..... C'est singulier, je ne retrouve plus ce papier..... Que peut-il être devenu ?

— Vous l'aurez perdu en route, » [illegible] Mme d'Aubenot en haussant les épaules. « N'all[illegible] pas vous mettre à la recherche d'un papier insign[illegible]

— Oh ! non. Mais il me semble singuli[illegible] se soit perdu, car je me souviens très-positivement d'avoir toujours tenu le volume par la tranche... Enfin !... c'est un petit malheur, qui ne vaut pas la peine d'arrêter notre attention. »

« La conversation changea de cours, et se poursuivit assez paisiblement. M. d'Aubenot me ramena à la maison.

« Le lendemain, j'attendais Madeleine ; j'espérais qu'elle viendrait de bonne heure, et la journée s'avançait sans qu'elle parût. Vers six heures du soir je fus assez inquiète pour projeter d'envoyer demander de ses nouvelles, lorsqu'on introduisit près de moi l'un des domestiques du château de Lansac, porteur d'une lettre : c'était Madeleine qui m'écrivait.

« Ma bien chère Marthe, » me disait-elle, « je suis retenue à la maison par un accident qui, dans les circonstances actuelles, prendrait pour moi les proportions d'une calamité si tu ne venais à mon secours ; j'ai fait hier une promenade avec mon père, et, en sautant à bas de mon cheval, je me suis foulé le pied. Il n'y a rien de grave..... mais, je ne puis aller chez toi !..... Tu sais que je devais *absolument* me trouver à la porte de ton jardin... et cet empêchement me met au désespoir ; de grâce, ma bonne Marthe, consens à me suppléer en cette circonstance ! Trouve-toi à huit heures du soir à la porte de ton jardin ; *on* nous y attendra ; montre ma lettre, explique que tu agis en vertu de mes pleins pouvoirs, fais-toi remettre les papiers que l'on m'apportera, et viens me voir dès demain matin, pour me rendre compte de ta mission et me donner ces papiers. Réponds-moi un seul mot : *Oui*, si tu veux m'éviter la fièvre que j'aurai certainement cette nuit, dans le cas où tu serais trop *prudente* pour agir comme je te le demande. Mais non, je te connais ; tu ne voudras pas refuser de rendre ce service à ton amie MADELEINE. »

« Quand j'examine aujourd'hui, en vous les racontant, mes enfants, toutes les puériles raisons qui nous faisaient agir toutes deux, je me sens prise de pitié. La jeunesse a des instincts romanesques, et se crée volontiers des obligations qui sont, non-seulement en dehors du devoir simple et véritable, mais encore en contradiction avec ce devoir. Ainsi j'aurais dû, dès l'origine de cette confidence, soumettre à la raison de mon père les démarches faites par Madeleine ; mais, de même qu'elle avait la persuasion d'agir généreusement en s'exposant à quelques mauvaises interprétations, j'étais convaincue que je manquerais à l'amitié en introduisant un tiers dans ce *secret*. Je me dis qu'il fallait venir en aide à mon amie, calmer ses inquiétudes, lui rendre le repos nécessaire à sa guérison, et j'écrivis le consentement qu'elle me demandait. Nous supposions l'une et l'autre que ces papiers étaient relatifs à quelque affaire politique..... Et, si d'une part j'étais effrayée de me trouver engagée dans un mystère auquel mon père restait étranger, je ne répondrais pas, d'un autre côté, que mon amour-propre fût tout à fait insensible à la *gloriole* de jouer un rôle dans une affaire importante. Je n'eus pas un seul moment l'idée fort simple de faire prier M. Desroniers père de recevoir les papiers que son fils devait apporter, et de les remettre à mon père dès qu'il serait de retour ; je me dis au contraire que M. Paul Desroniers agissait sans nul doute à l'insu de son père, et qu'il fallait absolument concentrer entre nous trois la connaissance de ce *secret*.

« La nuit était très-obscure ; je pris, dans la chambre de mon père, une lanterne sourde dont il se servait parfois pour faire une ronde dans le jardin ; je m'enveloppai d'un grand châle blanc, dont le choix prouvait mon inexpérience en fait d'aventures romanesques, et, couverte de ce châle qui me faisait reconnaître à vingt pas de distance, armée de ma lanterne, je me rendis à la porte du jardin ; j'entendis bientôt quelques coups légers, j'ouvris..... M. Paul Desroniers était devant moi ; je le fis entrer pour m'acquitter de ma mission et lui apprendre l'accident arrivé à Mlle de Lansac, qu'il croyait trouver près de moi.

« Ce fut en nous promenant dans l'allée voisine de cette petite porte que je racontai à M. Desroniers la cause de l'absence de Madeleine ; il me dit alors « qu'il regrettait l'importance exagérée attribuée par mon amie à l'existence des papiers qu'il m'apportait ; ma mère, » ajouta-t-il, « les a en effet refusés à M. de Lansac lorsqu'il les lui demanda lors de leur rupture ; mais, s'il avait renouvelé cette demande, il les aurait depuis longtemps en sa possession.

— Savez-vous de quoi il s'agit dans ces papiers ?

— Oui, Mademoiselle, et aujourd'hui ils n'ont plus aucune importance. A l'époque où le mariage de ma mère avec M. de Lansac était décidé, elle avait des sentiments royalistes extrêmement exaltés ; M. de Lansac, qui s'ennuyait, qui voyait ses jeunes contemporains arriver rapidement à la gloire, figurer dans le cercle des *invincibles* qui entourait Napoléon, M. de Lansac, dis-je, avait adressé une pétition à l'Empereur pour obtenir un grade d'officier dans la garde ; ma mère, qui était sa cousine et s[illegible] fiancée, habitait alors le château de Lansac ; elle [illegible] jour écrire quelques mots sur le bureau de [illegible]. en cherchant dans un tiroir une feuille de papier, ell[illegible] trouva un brouillon de pétition..... puis la pétition même, déjà signée, paraphée, écrite de la main de M. de Lansac, prête à être envoyée... Elle emporta ces papiers, rompit son mariage et quitta le château ; elle a voulu garder par-devers elle cette pétition pour le cas où M. de Lansac, dépité, voudrait donner à cette rupture une explication qui ne serait pas tout à fait exacte ; plus tard elle a épousé mon père, qui était *gentilhomme*, à ce qu'elle m'a dit, » ajouta le jeune officier en souriant, « et qui avait les mêmes sentiments qu'elle..... alors !..... car tout cela est bien loin de nous, et je comprends difficilement l'importance attribuée par ma mère au désir légitime, selon moi, qu'éprouvait M. de Lansac d'échapper à l'inaction. Vous le voyez, Mademoiselle, tout cela ne valait pas la peine d'inspirer tant d'appréhensions à Mlle de Lansac. Quoi qu'il en soit, j'ai obtenu ces papiers, et je vous les apporte ; car, après tout, le principal intéressé juge peut-être cette affaire à un autre point de vue que moi. J'ai ouï dire qu'il se faisait gloire d'avoir des principes inflexibles, et il lui semblerait peut-être déplaisant de déchoir de cette inflexibilité aux yeux de sa fille. Mon avis était donc de faire parvenir ces papiers sous enveloppe à M. de Lansac, et, si j'avais rencontré Mlle Madeleine ce soir, je ne les lui aurais probablement pas remis ; mais, puisque vous la remplacez, veuillez vous charger de ce petit paquet, et agir comme vous le trouverez bon. Je me suis volontiers mis à la disposition de Mlle de Lansac, qui est presque une parente de ma mère ; veuillez lui dire que je serai toujours heureux de lui être utile, si jamais je la revois, et lui transmettre tous mes vœux pour son bonheur. »

(*La suite au prochain numéro.*) EMMELINE RAYMOND.



No 27,848, *Vienne.* Je ne comprends pas bien ce que l'on désigne par le mot *porte-journal.* Plus tard, pour la blague à tabac. — No 80,113, *Ariége.* Je ne connais pas un seul cosmétique, j'ajouterai qu'il n'en existe pas un seul de ce genre que je puisse recommander ; ceux qui sont *bons* comme résultat sont extrêmement périlleux à employer ; ceux qui sont inoffensifs donnent un mauvais résultat ; se méfier de ces pompeuses recommandations. — No 68,496, *Eure-et-Loir.* On a reçu, dans le no 21, des chapeaux pour enfant de trois mois à un an. Oui, toutes les nuances peuvent se teindre en noir et blanc ; s'adresser à la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46, réorganisée sur des bases nouvelles, et dont on sera certainement satisfait ; je ne connais aucun procédé pour atteindre ce but. Merci pour cette aimable lettre. — No 15,325, *Moselle.* L'approbation que l'on veut bien m'accorder n'est jamais *insignifiante* pour moi, et m'inspire une vive gratitude. Le costume d'alpaga blanc est tout à fait convenable pour assister à un mariage. A seize ans la *queue* de la robe existe, mais n'est pas aussi prononcée que celle des robes de dames.

Explication de la Clef diplomatique.

LE CHARIOT.

FABLE.

Un cheval aux trois quarts fourbu,
Sous un lourd chariot, un matin, dans la rue
S'était abattu ;
Et dans la foule, à l'instant accourue,
Chacun, comme toujours, au voiturier surpris
Exprimait son avis :
« Mon ami, disait l'un, voilà ce qu'il faut faire
« Pour sortir d'embarras. »
« — Croyez-moi, faites le contraire, »
Reprenait un second, « et de ce mauvais pas
« Vous vous tirerez mieux. » — « Ne l'écoutez donc pas, »
Criait un autre personnage,
« Faites plutôt ceci ! » — « Mais non, faites cela ! »
Et le malheureux attelage
En restait toujours là.
Tout à coup, sans rien dire, un homme de courage
Saisit un des brancards, un second l'imita,
Et, d'autres accourant, le chariot roula.

Si donner des conseils est souvent nécessaire,
S'entr'aider fait bien mieux l'affaire.

ADRIEN MOISY.



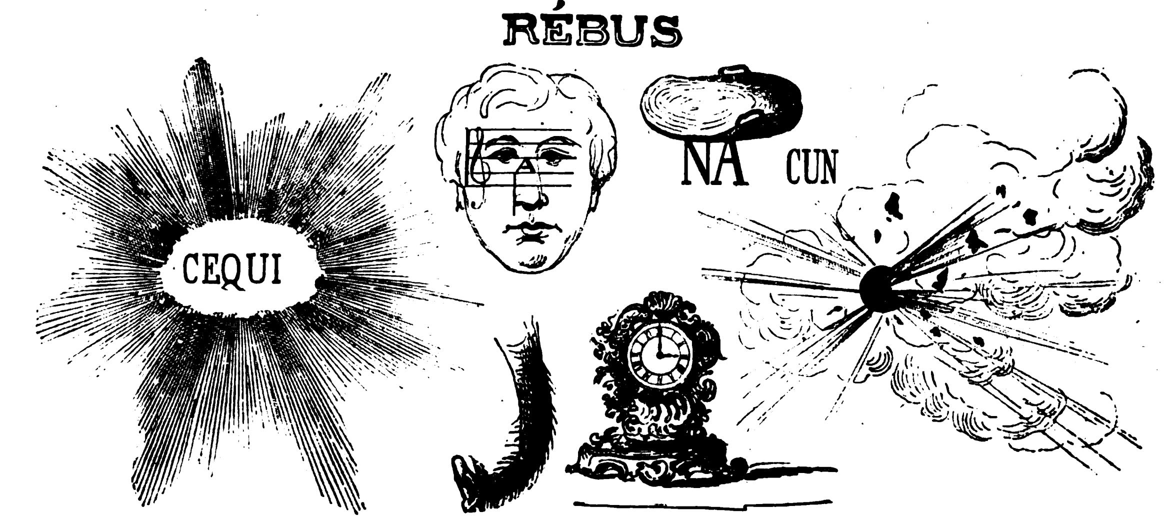
Ma vie, hélas ! est éphémère ;
Lecteur, je nais et meurs pour ton plaisir ;
Toi-même, après m'avoir fait prisonnière,
Par le feu tu me fais périr.
Je suis petite, et bien des choses
Dans moi se trouvent, cependant,
Et beaucoup de métamorphoses
Peuvent se faire en me décomposant.
— Avec *six pieds*, je suis une heure canonique ;
Un intervalle de musique ;
Et dans la sphère politique
Je suis un grave engagement
Qu'on ne peut rompre impunément ;
Je fus chez les Latins un auteur historique.
— Mettez-moi sur *cinq pieds*, je suis un mal rongeur
Et l'effroi du cultivateur ;
Un célèbre mortel qu'une ardeur indiscrète
Voulut rendre maître de l'air ;
Une pierre très-blanche ; une arme ; un port de mer ;
Un animal me porte sur sa tête ;
Et sur sa tête aussi me porte un très-grand roi ;
Des souverains je suis le plus beau privilége ;
Et je sers de trait d'union.
— Sur *quatre pieds*, je suis une action ;
Je suis oiseau, mais mon ramage
Ne répond pas à mon plumage.
Je passe bien des mots pour pouvoir terminer
Sans mettre à bout ta patience.
Cependant je ne puis tout passer sous silence.
Finissons : — Sur *trois pieds* daigne m'examiner.
Chez moi chacun exerce son adresse ;
Je suis une mesure ; un signe de détresse ;
Je suis un mouvement nerveux ;
Enfin ce que l'on a lorsque l'on devient vieux.

VAISSIÈRE.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

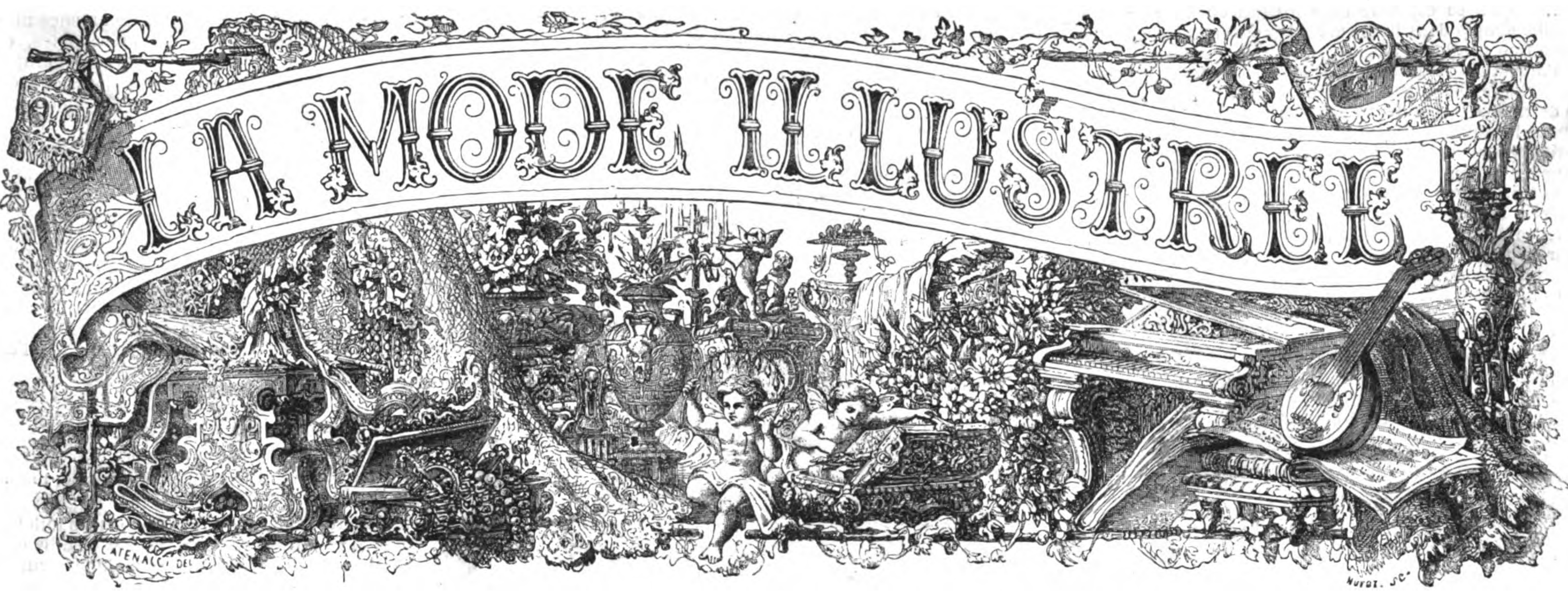
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Ne heurtez ni les forts ni les faibles.

N° 24. SEPTIÈME ANNÉE. Dimanche, 10 juin 1866.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

N° 1. TOQUE EN PAILLE D'ITALIE.

N° 2. CHAPEAU EN PAILLE JAUNE DAMASSÉE, DE CHEZ Mme AUBERT, Rue Neuve-des-Mathurins, 6.

N° 3. CHAPEAU ROND EN CRIN BLANC.

Chapeaux de chez Mme Aubert,

RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

N° 1. *Toque en paille d'Italie* (jeune fille de 12 à 17 ans). La garniture se compose de feuillage, de fruits et d'un long voile de tulle *illusion* blanc, orné de feuilles en dentelle noire, appliquées sur le tulle.

N° 2. *Chapeau en paille jaune damassée*, bordé avec une large bande en même paille; des grelots noirs, des fleurs avec leur feuillage en velours noir, garnissent le chapeau, noué avec des brides étroites, en ruban de velours noir, et orné de brides larges en ruban de taffetas, de même teinte que la paille.

N° 3. *Chapeau rond en crin blanc*, orné d'un long voile en tulle *illusion* blanc, retenu sur le côté par une touffe de fleurs composées de longues perles blanches, en forme de *poires*. Grande plume blanche. Le chapeau est bordé avec une ruche faite en ruban de taffetas blanc, et une frange à grelots de perles blanches.

Voile de fauteuil

EN TULLE BLANC, AVEC APPLICATIONS AU CROCHET.

MATÉRIAUX : Tulle blanc en coton; fil n° 40 ou 50.

Un effet très-riche, obtenu à peu de frais, aisément et très-vite, tels sont les avantages qui recommandent ce genre de travail.

Le dessin en *relief* se compose de *motifs* faits isolément au crochet, et réunis en les appliquant sur le tulle.

Les feuilles de trèfle qui forment la bordure du contour extérieur se font de la façon suivante : 18 mailles en l'air, dont on joint la dernière à la première. Sur ce cercle, on fait 2 mailles simples posées *à cheval**; 2 mailles en l'air, et une maille simple dans la première de ces mailles, — 2 mailles simples sur le cercle, comme les précédentes. Recommencez onze fois depuis*. — Une maille simple dans la première maille de ce tour. L'une des trois feuilles de trèfle est terminée; on en fait encore deux pareilles, pour chacune desquelles on fait 20 mailles-chaînettes; les 18 dernières de ces 20 mailles sont réunies en cercle, et l'on procède comme pour la première feuille; seulement, avant de faire la dernière maille de la feuille, on dirige le fil sous la tige de la feuille.

Les feuilles de trèfle allongées qui figurent dans la bordure intérieure sont faites comme les précédentes, avec cette seule différence que le picot placé à la pointe d'une feuille est un peu plus long que les autres picots, c'est-



à-dire qu'il se compose de 3 mailles en l'air, — une maille simple dans la seconde de ces 3 mailles, puis encore une maille en l'air.

Pour la fleurette composée de quatre pétales, on fait: * une chaînette de 6 mailles en l'air, dont on passe les 3 dernières; dans les 3 autres on fait une grande bride (pour laquelle on reprend le brin cinq fois), — une petite bride (pour laquelle on reprend le brin trois fois), et enfin une maille simple. On a formé l'un des pétales; chacun des trois autres est fait de la même façon, et doit se placer à la droite du dernier pétale fait; on recommence donc trois fois depuis *. On fait, avant de commencer la fleurette suivante, quelques mailles en l'air qui, lorsqu'on coud l'application, se rangent sous la fleurette. Les tiges et les vrilles se font, en partie, en même temps que les feuilles et les fleurettes, et quelques-unes isolément.

On dispose ces divers détails en copiant le dessin, qui représente le quart du voile de fauteuil; on coud tous les *motifs* du dessin à l'envers du tulle; on coupe celui-ci au-dessus de la feuille de trèfle.

Plume de chapeau.

MATÉRIAUX : Plumes d'oie blanches, petites plumes de paon.

Nos lectrices seront probablement satisfaites d'apprendre à préparer elles-mêmes un assez coûteux ornement de chapeau rond, ou de chapeau fermé.

On prendra une plume d'oie ordinaire, ayant environ 13 centimètres de longueur. A l'aide d'une assez forte dissolution de gomme arabique, on colle sur cette plume principale de petites plumes courtes. Un dessin spécial reproduit l'une de ces petites plumes en grandeur naturelle, c'est-à-dire telle qu'elle doit être quand on l'a coupée sur son bord inférieur, afin de la coller sur la plume principale, dont un autre dessin reproduit l'envers. On commence par la pointe supérieure de la plume principale; on y fixe d'abord une plume, — puis en dessous trois, — puis quatre, — puis cinq petites plumes; plus on avance, plus les plumes doivent être étroites et pointues. La tige est enveloppée avec du papier de soie; on y ajoute soit une plume de paon, posée sur la pointe supérieure, soit trois plumes de paon fixées à distances égales. On peut *doubler* la plume terminée avec d'autres plumes collées sur l'envers.

Deux cols pour fillettes.

N° 1. *Col au tricot et crochet.* Pour faire ce col on emploiera du fil n° 30.

On prend des aiguilles à tricoter assez fines, en acier, et l'on monte 300 mailles serrées; on travaille en allant et revenant, et l'on fait 4 tours, durant lesquels on tricote alternativement une maille à l'endroit, une maille à l'envers; avec le 5e tour, on commence le dessin *à jours*.

5e *tour*. On lève la première maille sans la tricoter, — on tricote 2 mailles à l'endroit; — * un jeté, — une maille *levée*, — la suivante tricotée, et la maille levée jetée par-dessus, — une maille à l'endroit. Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

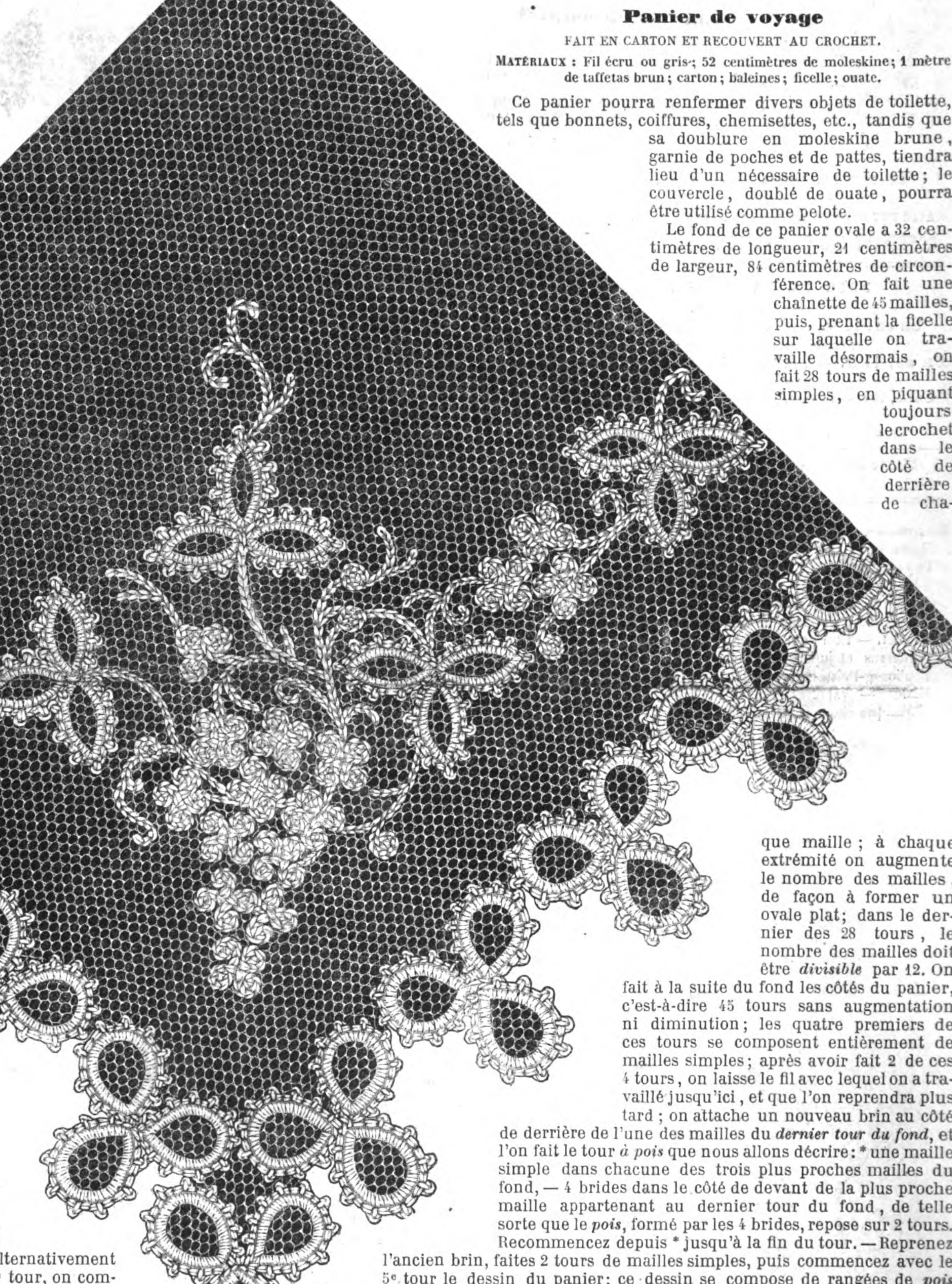
On fait encore 19 tours pareils à celui-ci, puis on démonte toutes les mailles.

On fait au crochet un tour de mailles simples, d'abord sur les trois côtés du col, puis sur l'encolure, que l'on *soutient* un peu. Viennent ensuite sur les trois côtés (mais non sur l'encolure) les deux tours que nous allons décrire: le premier se compose alternativement d'une bride, pour laquelle on pique le crochet sous la maille entière du tour précédent, — une maille en l'air sous laquelle on passe une maille du tour précédent; on augmente un peu à chaque coin. Dans le second tour, on fait alternativement sur une bride une maille simple, — sur la bride suivante 6 mailles simples, en piquant toujours le crochet *seulement* dans le côté de derrière des mailles du tour précédent.

N° 2. *Col au crochet avec entre-deux en dentelle et frivolité.* Matériaux : entre-deux étroit ; fil n° 70.

C'est au crochet que l'on fait la partie *mate*, qui semble plissée. On commence par une chaînette très-serrée, dont la longueur sera de 34 centimètres; on travaille en serrant les mailles autant que possible, et toujours sur le même côté, c'est-à-dire que l'on coupe le brin à la fin de chaque tour, pour le rattacher au commencement; on fait toujours des mailles simples, dont le nombre reste le même dans les 1er et 2e tours; dans le 3e tour, on fait 2 mailles dans chaque 9e maille; avec le 4e tour commence le petit dessin de *pois*, pour lequel on fait, dans chaque 10e maille du tour précédent, 2 mailles simples, séparées par 5 mailles en l'air. Ces pois, pour lesquels le nombre de mailles s'augmente toujours d'une maille, doivent être toujours faits dans l'intervalle qui sépare deux augmentations du tour précédent. On fait par-dessus un tour uni, en passant toujours les mailles en l'air; puis on fait le 2e tour avec *pois*, placés sur chaque côté des *pois* précédents. Les pois sont toujours séparés par 5 mailles simples, y compris l'augmentation. On fait toujours un tour uni après un tour à *pois*. Le 3e tour à *pois* a trois pois dans chaque *arabesque* (formée par les pois), — le 4e tour en a deux, — le cinquième un seul. Mais, dans le 4e, on commence une nouvelle arabesque sur chaque côté des précédentes, et en tout pareille à celle-ci. Quand on a terminé le dernier tour *à pois*, on fait 2 tours unis; mais, dans le second de ces tours, on fixe les plis, c'est-à-dire qu'aux places où ils sont naturellement préparés, on compte à l'envers 17 mailles, et que l'on attache cette 17e maille avec une maille simple. Ces plis doivent toujours se trouver dans l'intervalle séparant deux arabesques; il y a environ 11 mailles d'un pli au pli suivant.

On encadre cette bande avec un entre-deux en dentelle, auquel se rattache une étroite frivolité avec picots, à laquelle on peut substituer une dentelle faite au crochet, ou bien un feston, dans le courant duquel on forme aisément les picots, en posant une grosse aiguille à la place qu'ils doivent occuper, et la retirant seulement quand le point suivant est serré; le fil retenu par l'aiguille forme un petit picot.



VOILE DE FAUTEUIL EN TULLE DE COTON AVEC APPLICATIONS AU CROCHET.

Panier de voyage

FAIT EN CARTON ET RECOUVERT AU CROCHET.

MATÉRIAUX : Fil écru ou gris; 52 centimètres de moleskine; 1 mètre de taffetas brun; carton; baleines; ficelle; ouate.

Ce panier pourra renfermer divers objets de toilette, tels que bonnets, coiffures, chemisettes, etc., tandis que sa doublure en moleskine brune, garnie de poches et de pattes, tiendra lieu d'un nécessaire de toilette; le couvercle, doublé de ouate, pourra être utilisé comme pelote.

Le fond de ce panier ovale a 32 centimètres de longueur, 21 centimètres de largeur, 84 centimètres de circonférence. On fait une chaînette de 45 mailles, puis, prenant la ficelle sur laquelle on travaille désormais, on fait 28 tours de mailles simples, en piquant toujours le crochet dans le côté de derrière de chaque maille; à chaque extrémité on augmente le nombre des mailles, de façon à former un ovale plat; dans le dernier des 28 tours, le nombre des mailles doit être *divisible* par 12. On fait à la suite du fond les côtés du panier, c'est-à-dire 45 tours sans augmentation ni diminution; les quatre premiers de ces tours se composent entièrement de mailles simples; après avoir fait 2 de ces 4 tours, on laisse le fil avec lequel on a travaillé jusqu'ici, et que l'on reprendra plus tard; on attache un nouveau brin au côté de derrière de l'une des mailles du *dernier tour du fond*, et l'on fait le tour *à pois* que nous allons décrire: * une maille simple dans chacune des trois plus proches mailles du fond, — 4 brides dans le côté de devant de la plus proche maille appartenant au dernier tour du fond, de telle sorte que le *pois*, formé par les 4 brides, repose sur 2 tours. Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour. — Reprenez l'ancien brin, faites 2 tours de mailles simples, puis commencez avec le 5e tour le dessin du panier; ce dessin se compose de rangées de *pois* disposées en losanges.

1er *tour du dessin*. Après avoir fait 11 mailles, on fait un *pois*, c'est-à-dire 3 brides dans la plus proche maille de l'avant-dernier tour, en passant la 12e maille dans le tour en voie d'exécution; on retire le crochet hors de la bouclette de la dernière bride, on le pique dans la première des 3 brides, on reprend la bouclette que l'on vient d'abandonner, on passe le brin dans les 2 bouclettes, comme si l'on terminait une bride. Après chaque tour avec *pois*, on en fait un entièrement composé de mailles simples. Du 2e au 6e tour avec *pois*, les pois s'écartent d'une maille sur chaque côté du pois du premier tour. Le 7e tour à pois est pareil au premier. On répète ensuite du 2e au 7e tour à pois deux fois encore, on fait 3 tours de mailles simples, on termine le bord par un tour à pois, allant de gauche à droite, semblable à celui qui a été fait autour du fond.

Le couvercle est de mêmes dimensions que le fond; on le commence comme celui-ci; son dessin se fait à partir du 4e tour, qui compte comme *premier tour du dessin*. Dans ce 4e tour, on fait alternativement 7 mailles simples, — un pois.

2e tour du dessin. 5 mailles simples, — 2 pois séparés par une maille simple; les deux pois doivent se trouver sur chaque côté du pois du tour précédent. Répétez sans cesse depuis le commencement du tour.

3e tour du dessin, comme le premier tour. En conséquence de l'augmentation nécessaire pour arrondir chaque côté du couvercle, les intervalles séparant les losanges deviennent plus grands sur chaque côté, et ce résultat se produit aussi pour le tour à losanges qui succède à 2 tours de mailles simples, et se fait comme le 7e tour *à pois* du fond. Au dernier tour du couvercle (sur lequel on fera plus tard un tour *à pois*) se rattache le *rebord* du couvercle, se composant de 9 tours sans augmentation; pour ce *rebord*, on répète à 11 mailles d'intervalle le dessin des 3 premiers *tours du dessin* du couvercle. Sur le dernier tour de ce *rebord* on coud au milieu par devant, puis sur chaque côté, une bouclette faite au crochet, devant se rattacher aux boutons qui seront cousus sur le panier; ces boutons seront en bois, recouverts de fil gris ou écru, comme le panier. La poignée, que l'on fixe au milieu du couvercle, a 20 centimètres de longueur; on la fait au crochet; 10 tours la composent, et les 6 tours du milieu répètent le dessin du rebord du couvercle; on l'encadre avec des *pois* pareils à ceux qui garnissent le bord inférieur du panier et le contour du couvercle.

Sous les bords supérieurs et inférieurs du travail fait au crochet, on coud une baleine; on double le fond et les côtés avec une feuille de carton, qui doit dépasser le bord supérieur de 3 centimètres environ, et que l'on recouvre à cette place avec de la moleskine. La doublure que l'on a choisie est coupée, garnie de diverses poches de plusieurs grandeurs, et enfin cousue de façon à couvrir le carton. Le couvercle est également doublé de carton, puis garni de ouate, pour former une pelote, que l'on recouvre avec la doublure; on double le rebord avec de la moleskine; deux bandes de moleskine y sont posées en guise de *charnière*, pour joindre le couvercle au panier.

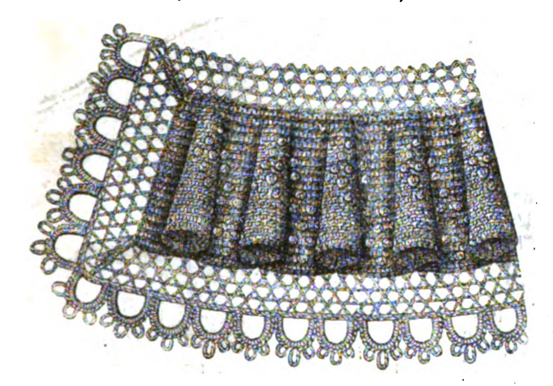
PLUME DE CHAPEAU COMPOSÉE DE PETITES PLUMES D'OIE ET DE PAON.

ENVERS DE LA PLUME DE CHAPEAU.

PETITE PLUME D'OIE.

EXÉCUTION DE LA PLUME DE CHAPEAU.

PANIER DE VOYAGE FAIT EN CARTON ET RECOUVERT AU CROCHET.



COL AU CROCHET AVEC ENTRE-DEUX EN DENTELLE ET FRIVOLITÉ.

Chapeau rond de chez Mme Aubert,

RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

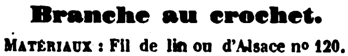
Ce chapeau, de forme dite *italienne*, est plat, légèrement courbé, fait en tresses de paille blanche dentelées; de grands feuillages aquatiques accompagnent une touffe de plumes blanches et une grande fleur faite en plumes blanches. Une écharpe de tulle à dessin, ornée de dentelles et de grelots de perles, est froncée, et posée de façon à former un voile par devant, tandis que ses deux bouts retombent par derrière sur la nuque.

Branche.

IMITATION DE DENTELLE.

Nous avons publié dans le no 20, sous le titre de *Fleur en dentelle*, plusieurs dessins avec leur explication, pour exécuter ce genre de travail. La branche que nous allons décrire servira spécialement pour orner des vestes, des pardessus, des ombrelles, etc.

L'une des moitiés de chaque feuille est faite en mousseline fine, l'autre en tulle blanc (ou bien en fine grenadine de soie noire et en tulle noir). Les deux tissus sont réunis par la nervure, qui s'exécute au point de cordonnet, les pois sont brodés dans la moitié faite en mousseline; les contours sont marqués au point de cordonnet, puis bordés avec les picots de dentelle que l'on trouve dans tous les magasins de mercerie.



Branche au crochet.

MATÉRIAUX : Fil de lin ou d'Alsace no 120.

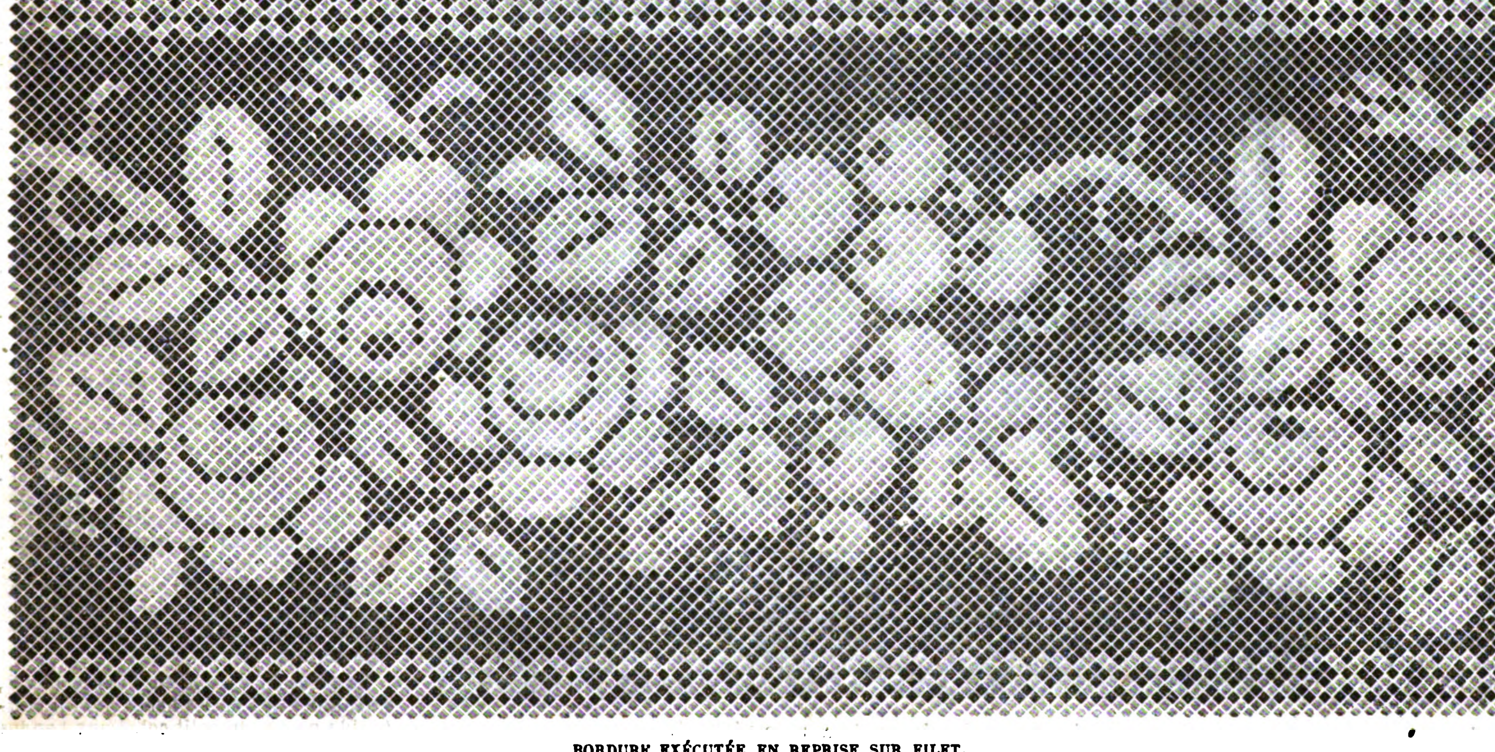
Pour exécuter ce travail, qui sera employé aux mêmes usages que la branche précédente, on fait pour la tige, et pour l'une des deux feuilles supérieures formant le calice, une chaînette de 36 mailles, et, passant la dernière, on revient sur les autres pour former le 1er *tour*, pour lequel on fait : une maille-chaînette, — une maille simple, — 8 brides, — une maille simple, — une maille-chaînette : ceci compose la nervure épaisse. Sur la même chaînette, mais de l'autre côté des brides, on fait comme 2e tour : une maille en l'air, — un picot (se composant de 3 mailles en l'air, et d'une maille simple dans la 1re de ces mailles), — une demi-bride dans la 2e maille suivante de la nervure; — * 1 picot, sous lequel on passe une maille, — une bride. Recommencez trois fois depuis *; — 1 picot, — une demi-bride, — 1 picot, — une demi-bride (les deux demi-brides sur la pointe de la nervure). La moitié de l'une des feuilles est terminée; on fait l'autre moitié sur l'autre côté de la nervure, puis une maille simple sur la maille de la chaînette qui est la plus rapprochée du commencement de la nervure; depuis là, on fait une nouvelle chaînette se composant de 13 mailles en l'air, sur laquelle on exécute une feuille pareille, avec cette



COL AU TRICOTÉ ET CROCHET.

Bordure exécutée en reprises sur filet.

Ces bordures servent pour encadrements de rideaux, de couvre-pied, etc. On les brode en *reprises*, avec du coton à repriser les bas.



BORDURE EXÉCUTÉE EN REPRISE SUR FILET.

seule différence que l'on attache chacun des 3 premiers picots, par la maille du milieu, aux picots correspondants de la feuille précédente.

On fait ensuite une maille simple dans chacune des 12 mailles les plus proches de la chaînette primitive, puis une chaînette de 17 mailles, devant servir pour l'une des deux grandes feuilles inférieures; on revient sur cette chaînette, en faisant comme 1er *tour:* une maille-chaînette, — une maille simple, — 3 demi-brides, — une maille simple, — une maille-chaînette. * On fait une nouvelle chaînette composée de 5 mailles, sur lesquelles on revient en faisant une maille simple, — 2 demi-brides, — une maille simple (ce qui forme une petite feuille); — on croise la nervure du milieu, en faisant dans la plus proche maille une maille-chaînette; on fait une petite feuille pareille à la dernière, on croise encore la nervure, puis on fait sur cette nervure 2 mailles-chaînettes, et l'on recommence deux fois depuis *. Pour le second tour (dans lequel on doit réunir ces petites feuilles) on fait: 5 mailles en l'air, — une maille-chaînette, sur la pointe de la plus proche petite feuille. — On recommence 5 fois depuis *; — 5 mailles en l'air, — une maille chaînette dans la dernière maille simple de la nervure de la petite feuille.

3e *tour.* Une maille-chaînette, — une maille simple, — une bride sur les 3 premières mailles du tour précédent, puis dans chaque maille une bride, et après 3 brides 1 picot, dont l'un doit se trouver sur la pointe de la feuille, et pour mieux marquer cette pointe, on fait, avant et après ce picot, 2 brides dans une maille en l'air du tour précédent. La fin de cette feuille, sur l'extrémité inférieure de la nervure, se fait comme le commencement de ce tour, mais en sens inverse: une bride, — une maille simple, — une maille-chaînette; on fait 5 mailles simples sur la tige principale de la branche, on croise celle-ci avec une maille-chaînette, on fait une feuille comme celle qui vient d'être décrite, mais sur l'autre côté, et enfin des mailles simples sur le reste des mailles de la tige. On fixe et on coupe le brin.



CHAPEAU DE FORME ITALIENNE DE CHEZ Mme AUBERT, RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

Pour exécuter la couronne de la fleur, on attache le brin à nouveau, et l'on fait, *en allant et revenant*, les 4 tours suivants:

BRANCHE AU CROCHET.

1er *tour.* Une maille simple dans le picot placé sur la pointe de celle des deux petites feuilles supérieures qui se trouve sur la droite, et représente le calice de la fleur; 12 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans le 4e picot (en comptant celui de la pointe par lequel on a commencé), — une maille-chaînette, dans le picot correspondant de l'autre feuille, — 10 mailles en l'air, et, passant la dernière, on revient sur ces 10 mailles, en faisant: une maille simple, — une demi-bride, — 2 brides, — une demi-bride, — une maille simple; ceci forme l'une des quatre petites feuilles représentant le pistil de la fleur, et paraissant *à l'envers*, sur l'endroit de l'ouvrage; encore une maille simple dans la 9e des 12 mailles en l'air faites au commencement de ce tour, et continuant sur ces mailles une petite feuille comme la précédente; on retourne l'ouvrage et l'on fait: 9 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans le vide qui se trouve entre deux feuilles, — 7 mailles en l'air, sur lesquelles on revient en retournant encore l'ouvrage pour faire une petite feuille, — on retourne l'ouvrage pour faire une petite feuille sur les 6 premières des 9 mailles en l'air; — on retourne l'ouvrage, — 3 mailles en l'air, — une maille-chaînette sur la 4e feuille, — 3 mailles en l'air, — une maille-chaînette sur la pointe de la seconde feuille du calice.

2e *tour.* On fait des mailles simples sur tout le tour précédent, composé de mailles en l'air et de mailles simples.

3e *tour.* 9 mailles en l'air, dont les 5 premières comptent en qualité de grande bride. — * On passe une maille dans chacune des 2 mailles suivantes, on fait une grande bride (pour laquelle on jette le brin deux fois sur le crochet), — 5 mailles en l'air. Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

4e *tour.* Dans chaque maille du tour précédent on fait une maille simple; dans le milieu de chaque feston de 5 mailles en l'air du tour précédent, on fait 1 picot entre 2 mailles simples; à la fin du tour une grande bride près de la 1re bride du tour précédent; les brins sont soigneusement fixés.

Ce travail servira aussi pour pans de cravate, de ceinture, etc.

Étui pour crochet

ET AIGUILLES A TRICOTER.

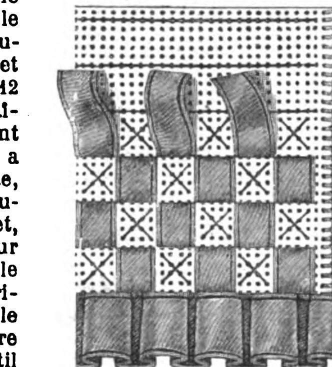
MATÉRIAUX : Papier canevas; cachemire rouge; ruban de taffetas rouge ayant un demi-centimètre de largeur; même ruban ayant 1 centimètre de largeur; grosse soie noire de cordonnet.

On fait cet étui avec un morceau de papier-canevas, ayant 22 centimètres de longueur, 18 centimètres 1/2 de largeur; on le fend régulièrement à quatre trous d'intervalle, dans le sens de sa longueur, en lui laissant seulement sur chaque côté transversal une bande non fendue de quatre trous; en d'autres termes, les fentes commencent à quatre trous de distance d'un côté transversal, et s'arrêtent à la même distance, de l'autre côté transversal.

Ce papier est traversé, — *natté* si l'on veut, — avec le ruban rouge le plus étroit, que l'on passe alternativement *sur* et *sous* chacune des bandes formées par les fentes qui divisent le papier-canevas; ces rubans divisent le papier-canevas en carrés réguliers, que l'on orne avec une croix faite avec de la soie noire; cette croix fixe en même temps le ruban rouge qui, à cette place, passe sous le papier-canevas. On prépare ensuite la doublure de cachemire rouge qui doit soutenir les crochets et les aiguilles; il y a place, sur chaque côté, pour trois jeux d'aiguilles à tricoter, au milieu, pour trois crochets. Les petites capsules qui retiennent les pointes des aiguilles sont de même étoffe que la doublure; on les festonne, on y brode avec de la soie noire le no des aiguilles, puis on les fixe aux places qu'elles doivent occuper. Au milieu de l'espace qui sépare deux de ces capsules, on fait dans la doublure deux fentes perpendiculaires, chacune d'un centimètre, que l'on festonne avec de la soie noire, et par lesquelles on glisse les aiguilles.

Les trois crochets sont maintenus à chaque extrémité par un petit morceau de ruban étroit, ayant 4 centimètres 1/2 de longueur, que l'on fixe trois fois à intervalles réguliers, pour former trois pattes (voir le dessin).

La doublure ainsi préparée est réunie au-dessus de l'étui fait en papier-canevas et ruban; on joint la doublure et le dessus, en les festonnant ensemble; on encadre ce carré (à l'exception de l'un des côtés longs) avec une ruche de ruban rouge, ayant 1 centimètre de largeur. On fait 2 boutonnières avec 2 morceaux de cordon élastique noir, ayant chacun 6 centimètres de longueur; ces boutonnières sont cousues sous un bouton blanc en porcelaine, et entourent l'étui quand celui-ci est roulé sur lui-même. Un bouton est placé au milieu du bord, entre les deux précédents, mais sert seulement d'ornement.

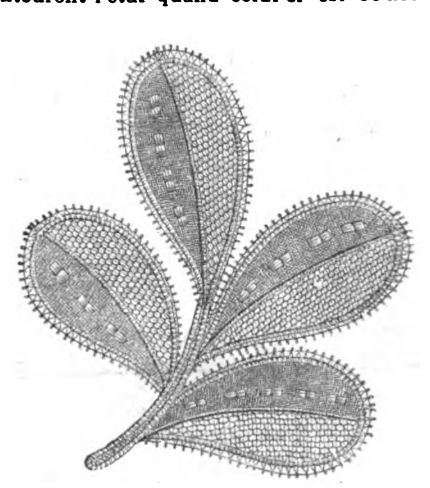


ENVELOPPE DE L'ÉTUI (GRANDEUR NATURELLE).

Robes et jupons,

MODÈLES DE CHEZ Mme FLADRY, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, 14.

La robe relevée est fixée sur un jupon pareil, ou bien choisi de façon à s'harmoniser avec les garnitures de la robe: tel est aujourd'hui le costume universellement adopté pour les voyages, les promenades et les visites de l'été. On sait que l'on n'est pas obligée de faire le jupon *entier* en étoffe coûteuse; il suffit d'ajouter à un jupon de percaline blanche, ou gris clair, une bande de l'étoffe composant le jupon.



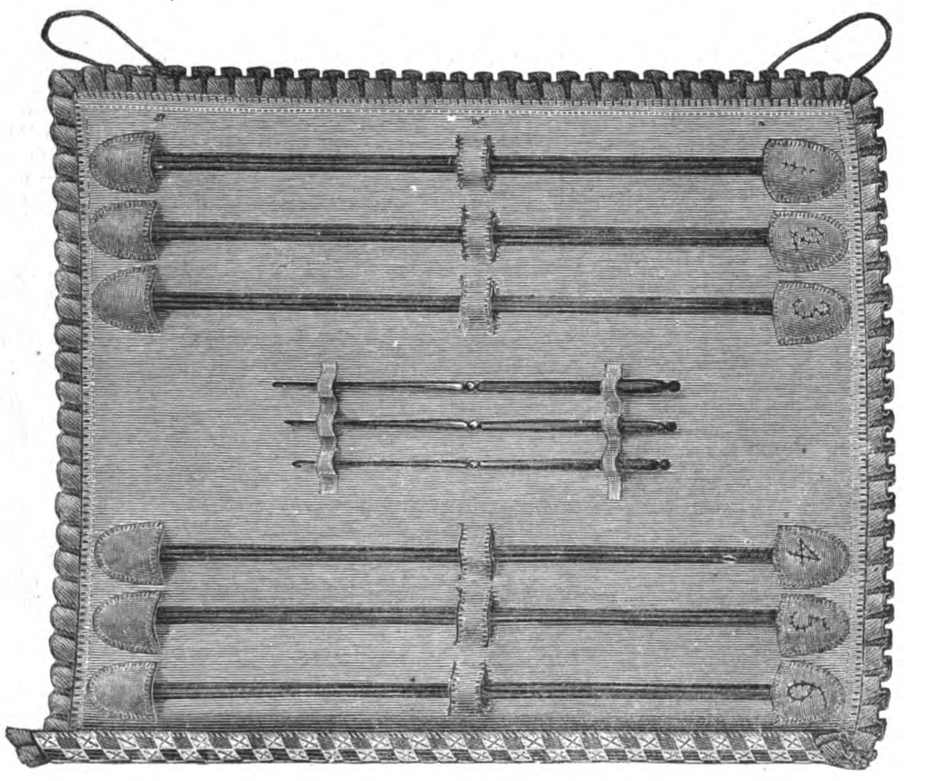
BRANCHE (IMITATION DE DENTELLE).

No 1. *Robe et paletot en knickerbocker d'été* (tissu de laine jaspé) blanc et noir. Jupon en mohair blanc garni avec deux bandes de taffetas violet, coupées en biais, ayant, l'une 7, l'autre 3 centimètres de largeur; ces bandes sont bordées avec une soutache blanche en soie. Le jupon dépasse la cheville. La robe est faite sans queue, plissée, et fixée à 30 centimètres de distance du bord du jupon. Pour former des plis plus gracieux, on coud sous le bord inférieur de la robe un cordon élastique qui, étant moins étendu que la largeur de la robe, rétrécit celle-ci; ainsi, on emploie 50 centimètres de ce cordon pour 65 centimètres de la robe. Le jupon est plissé en même temps que la robe; celle-ci est cousue sur le jupon, et ces coutures sont cachées par les pattes de taffetas violet qui *semblent* relever la robe.

No 2. *Robe et paletot en mohair maïs*, ornés de bandes étroites en taffetas brun, et de petits boutons de jais noir. Le paletot est plissé de façon à imiter les *péplums*, dont nous publierons un patron, si cette mode obtient le succès qu'on lui prédit.

No 3. *Robe, paletot et jupon de mohair blanc*, avec ornements en foulard uni, bleu vif. Ces ornements se composent, pour le jupon, de pattes retenues par un gros bouton de nacre blanche, et par deux rangées de coutures *piquées*, faites en soie blanche, formant un encadrement, qui fixe en même temps une bande étroite, de même tissu que les pattes, coupée en biais, et représentant une sorte de liséré.

Le paletot, doublé en foulard blanc, uni, a des épaulettes fixées par un bouton de nacre au petit col. Deux bandes



ÉTUI POUR CROCHETS ET AIGUILLES A TRICOTER VU A L'INTÉRIEUR (GRANDEUR RÉDUITE).



ÉTUI VU A L'EXTÉRIEUR (GRANDEUR RÉDUITE).



Gilquin fils, imp. Paris.

LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal 56, Rue Jacob, Paris

Toilettes de Mme BREANT-CASTEL, 58bis r. Ste Anne.

coupées en biais, ayant chacune 2 centimètres de largeur, bordent le contour du paletot. Sur le bord inférieur des manches, la bande a 5 centimètres 1/2 de largeur, et se termine en patte.

La ceinture qui fixe le paletot soutient en même temps le porte-jupe. Celui-ci se compose pour le devant de deux longues pattes, et par derrière d'une sorte de cercle, au travers duquel on passe la queue de la robe; le tout est fait en foulard bleu; le cercle se rattache à la plus courte des pattes du côté. L'autre patte s'attache à deux boutons, que l'on coud sur la robe, à 30 centimètres de distance de son bord inférieur.

Nº 4. *Costume en linos gris argent.* Le jupon est découpé en dents aigues, bordées de taffetas bleu Mexico, surmontées d'une natte faite avec deux rubans bleus et un ruban gris. Le paletot est garni de la même façon. Des nœuds en taffetas bleu, traversés par une natte, fixent la robe sur le jupon. Ceinture bleue. Ce costume peut aussi être fait de la façon suivante: jupon en taffetas, ou foulard, ou cachemire bleu bluet. Robe de taffetas noir. Nœuds bleus et noirs. Les dents du jupon bordées en noir, — celles du paletot bordées en bleu.

Nº 5. *Robe et paletot en foulard mauve.* Jupon et pattes en foulard blanc à rayures mauve. Il y a au-

Nº 2. ROBE ET PALETOT EN MOHAIR MAÏS.

ROBES, PARDESSUS ET JUPONS
DE CHEZ Mme FLADRY,
Rue du Faubourg-Poissonnière, 14.

gros sur le bord inférieur, et diminuent d'épaisseur vers le haut de la jupe. Corsage montant plat. Corselet, *figuré* sur ce corsage, par un treillage de lisérés en taffetas Solferino; les manches, presque plates, sont couvertes d'un treillage pareil. Chapeau de tulle blanc de chez Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, nº 6; deux longues et larges écharpes de tulle forment les brides; sur le chapeau, guirlande de lierre avec fruits rouges et noirs. Mantelet en dentelle noire.

MODES.

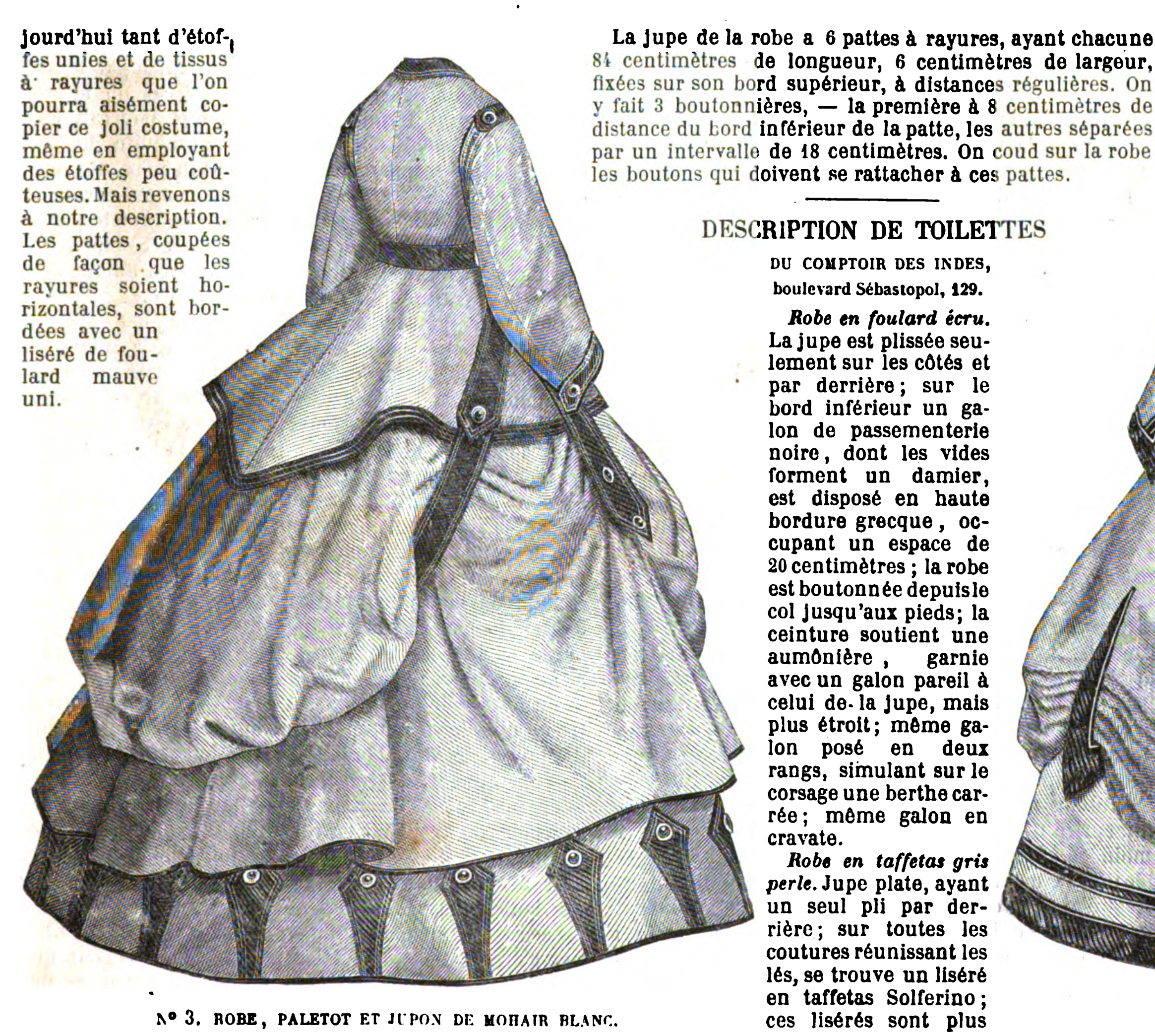
On ne saurait se dissimuler que la mode entre dans une période de transition: les robes fixées sur un jupon ont frayé la route aux robes plus courtes que le jupon; de celles-ci à l'abandon de la crinoline, de cet abandon aux fourreaux du premier Empire, servant de gaine à nos grand'mères, il n'y a qu'un pas; qu'on se le dise!

Oui, vraiment, on ne voit guère que des robes fixées sur le jupon de dessous par des écharpes, des rosettes, des pattes, — et l'on prépare pour les voyages, pour les toilettes des villes d'eaux, beaucoup de robes, non plus fixées sur le jupon, mais franchement plus courtes que ce jupon, taillé en pointes comme la robe, et monté sur la même ceinture que cette robe. De toutes les soieries d'été, le foulard est sans contredit l'étoffe qui se prête le mieux, par sa légèreté, à la combinaison que la mode favorise. La plus jolie disposition de ce genre de costume consiste à choisir le foulard de la robe à dessins, tandis que le jupon, et aussi les pattes ou écharpes rele-

Nº 4. COSTUME EN LINOS GRIS ARGENT.

Nº 1. ROBE ET PALETOT EN KNICKERBOCKER D'ÉTÉ.

jourd'hui tant d'étoffes unies et de tissus à rayures que l'on pourra aisément copier ce joli costume, même en employant des étoffes peu coûteuses. Mais revenons à notre description. Les pattes, coupées de façon que les rayures soient horizontales, sont bordées avec un liséré de foulard mauve uni.



Nº 3. ROBE, PALETOT ET JUPON DE MOHAIR BLANC.

La jupe de la robe a 6 pattes à rayures, ayant chacune 84 centimètres de longueur, 6 centimètres de largeur, fixées sur son bord supérieur, à distances régulières. On y fait 3 boutonnières, — la première à 8 centimètres de distance du bord inférieur de la patte, les autres séparées par un intervalle de 18 centimètres. On coud sur la robe les boutons qui doivent se rattacher à ces pattes.

DESCRIPTION DE TOILETTES
DU COMPTOIR DES INDES,
boulevard Sébastopol, 129.

Robe en foulard écru. La jupe est plissée seulement sur les côtés et par derrière; sur le bord inférieur un galon de passementerie noire, dont les vides forment un damier, est disposé en haute bordure grecque, occupant un espace de 20 centimètres; la robe est boutonnée depuis le col jusqu'aux pieds; la ceinture soutient une aumônière, garnie avec un galon pareil à celui de la jupe, mais plus étroit; même galon posé en deux rangs, simulant sur le corsage une berthe carrée; même galon en cravate.

Robe en taffetas gris perle. Jupe plate, ayant un seul pli par derrière; sur toutes les coutures réunissant les lés, se trouve un liséré en taffetas Solferino; ces lisérés sont plus

Nº 5. ROBE ET PALETOT EN FOULARD MAUVE.

vant la robe, sont en foulard uni, de même teinte que le fond ou les dessins de la robe. Exemple: Robe de foulard blanc, à rayures bleues parsemées de fleurettes blanches; jupon de foulard bleu uni, pattes ou écharpes pareilles au jupon, avec lisérés blancs. On trouve un riche assortiment de foulards unis et à dessins au *Comptoir des Indes*, boulevard Sébastopol, 129; il y a là des jacinthes sur fond de toute nuance, parsemé de pois noirs microscopiques; des trèfles noirs, des feuilles vertes ou brunes sur tous les fonds. Les rayures cachemire, les palmes, conviennent surtout pour robe de chambre; mais quelques palmes légères composent un beau dessin de *robe de ville*, pour dame un peu âgée (de 50 à 70 ans). J'ajouterai à ce chapitre un renseignement qui pourra être utile à nos abonnées: on fait beaucoup de corsages en foulard, remplaçant à la maison, en voyage, les corsages de nansouk et de mousseline blanche; d'un autre côté il y a, au *Comptoir des Indes*, une innombrable quantité de coupons, de foulards, que l'on cédera à bon marché..... A bon entendeur salut!

On porte des robes blanches en mohair ou alpaga, même dans la rue..... même à pied; ces robes ont toutes le paletot et le jupon pareils, garnis avec des bandes ou des pattes en taffetas bleu, ou vert, ou mauve, ou violet. Les robes de mousseline blanche sont toutes à pois semés ou brochés, et presque toutes entièrement doublées en taffetas bleu ou mauve. Le corsage montant, avec ses manches longues, est entièrement doublé en taffetas. Le jupon de taffetas est *monté* avec la robe; celle-ci n'a aucune garniture, sinon une dentelle de Valenciennes, étroite, nullement obligatoire du reste, et qui *badine* au bord de la robe; oui, nous arrivons au dentelles qui *badinent*, comme en l'an 1800; même badinage à l'extrémité des manches.

On m'alléguera peut-être que cette combinaison n'est pas plus commode qu'économique. Quoi! il faudra découdre cette robe chaque fois qu'on l'enverra à la blanchisseuse? Sans doute: la mode, telle qu'elle est actuellement conduite, se préoccupe peu des femmes qui ne sont pas millionnaires; il est vrai que celles-ci peuvent lui rendre son indifférence, en refusant de se soumettre à ses caprices quand elles les trouvent trop dispendieux.

Le seul pardessus sans manches admis par la mode actuelle est, outre le bournous qui sert de manteau en voyage, la grande rotonde en cachemire français, ou bien en cachemire tout noir ou tout blanc. Les hautes dentelles trouvent leur emploi, en garnissant les rotondes noires ou blanches. On utilise, pour faire une belle rotonde, les châles en crêpe de Chine, actuellement proscrits par la mode. Cette rotonde, préparée dans la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46, sert de pardessus en été, de sortie de bal en hiver; on la double en soie, on la garnit avec la haute frange du châle.

J'ai vu récemment, à l'une des représentations de *Don Juan* au Théâtre-Lyrique, une belle *rotonde* en cachemire blanc: une large dentelle noire lui servait de garniture, posée non *à bord*, mais sur le pardessus même, de façon à le dépasser de quelques centimètres seulement; des entre-deux en dentelle noire, posés perpendiculairement, divisaient la rotonde en plusieurs zones, et la bordaient par devant. Ce vêtement servait de sortie de théâtre, mais celui dont je parlais précédemment (rotonde en crêpe de Chine) constitue un élégant pardessus de jour, pouvant être porté sur toutes les robes de couleurs un peu claires. La maison Guigné-Dusacq offre bien des ressources. Quand une robe de soie est trop courte et trop étroite, on la teint en brun, ou bien en noir, et l'on y imprime une bordure *ad hoc*, représentant soit des rayures cachemire blanches et rouille (c'est la combinaison qui me semble la plus heureuse), soit des dessins reproduisant une guipure Cluny blanche. Si l'on préfère des rayures de couleur mauve-pourpre, etc., on peut les faire imprimer sur ces robes converties en jupons.

 E. R.

VARIÉTÉS.

TELLE EST SON HABITUDE.

Il est une foule de locutions que chacun contribue à maintenir en circulation, les uns par nonchalance, les autres par esprit d'imitation, beaucoup enfin par erreur de jugement. Les efforts, si modestes qu'ils soient, dont le but est de détruire l'un des obstacles qui nous séparent de la connaissance et par conséquent de la pratique de l'équité, ne sauraient jamais être complétement inutiles: on est bien près d'agir avec justice quand on pense avec justesse.

En avançant que le monde n'est pas peuplé d'êtres parfaits, je pense me trouver à l'abri de tout démenti; chacun a ses défauts, cela est connu... mais beaucoup s'établissent commodément dans leurs défauts et y prennent leurs aises, sans tenir compte du devoir impérieux qui leur commande de diminuer en eux la part faite à l'imperfection par la nature. Ils sont aidés, du reste, et maintenus dans cette douce quiétude par la tolérance, la complicité ou l'indifférence du prochain, qui aspire à la réciprocité, et pense avec raison acquérir pour lui-même tous les droits à l'impunité qu'il accorde à autrui. On devrait ne pas oublier que l'indulgence est une vertu seulement quand elle s'exerce vis-à-vis d'un être plus faible et plus imparfait qu'on ne l'est soi-même. L'indulgence entre égaux, entre individus répréhensibles au même titre, possède une analogie fâcheuse, car elle revêt tous les caractères de la complicité. Pour demeurer respectable, l'indulgence doit être un don... Elle perd sa valeur quand elle devient un prêt.

Parmi les phrases dont la rédaction invariable, et cependant dépourvue de sens, est acceptée et reste dans le domaine public, il en est une qui me semble particulièrement propre à fausser le jugement; cette phrase a la prétention d'expliquer ce qui est inexplicable et d'excuser ce qui est inexcusable. Combien de fois chacun d'entre nous ne l'a-t-il pas entendu prononcer! Quand on blâme quelque gros défaut de caractère, ou pis encore, ne se trouve-t-il pas toujours dans l'assistance au moins une personne qui dit avec indifférence: Vous blâmez M. ou Mme X? vous avez tort: *Telle est leur habitude*; qu'y voulez-vous faire?

Sur dix individus, neuf ou moins sont convaincus par ce beau raisonnement. Ah! se disent-ils, du moment où c'est leur habitude!... je ne savais pas... c'est bien différent... Par un singulier renversement de tous les principes du droit, la récidive, en ce qui concerne les défauts, représente non l'aggravation, mais bien l'atténuation. L'énoncé de cette étrange doctrine ne suffit-il pas pour la faire condamner? Mais non; l'indolence d'une part, l'iniquité de l'autre, se réunissent pour protéger les mauvais caractères et les mauvaises actions. On peut affirmer que la responsabilité du mal qui se commet ici-bas revient en grande partie aux esprits paresseux qui ne veulent pas même prendre la peine de blâmer ce qui est réellement blâmable.

Faut-il donc passer sa vie armé de toutes pièces pour combattre les défauts d'autrui? Faut-il s'ériger en éternel champion de la justice et du droit? Et peut-on, sans un orgueil excessif, s'attribuer vis-à-vis de ses semblables les fonctions d'un juge?

Non sans doute, car ce rôle ne tarderait pas à devenir ridicule ou odieux; il faudrait seulement, dans la mesure de ses forces, et dans la portée du cercle dont on fait partie, se garder de jamais déserter la cause du bien; quand on est appelé à prononcer dans quelque incident, il faudrait tenir compte plutôt des intérêts généraux que de ses intérêts particuliers; parmi ceux qui ont « pris l'habitude » d'être malfaisants, combien seraient arrêtés à leur début, s'ils rencontraient le blâme au lieu d'être encouragés par la tolérance!

Supposons... cette supposition n'a rien d'invraisemblable, je le garantis... supposons une femme dont l'esprit et la conscience se meuvent en des ténèbres épaisses: l'éducation n'a pas suffisamment agi sur un caractère violent, grossier et envieux; chez elle le raisonnement est muet, l'instinct seul, et un mauvais instinct, domine ses actions; elle n'a jamais pu s'élever jusqu'au sentiment, et s'est arrêtée à la sensation.

Elle sera donc vulnérable par bien des points et s'appliquera avec délices à rendre de tous côtés les blessures qu'on lui fera sans le savoir. La jeunesse ou la beauté d'une femme, la fortune ou la position d'une famille, tout atteindra profondément son âme basse et envieuse; elle se vengera de tout cela par les suppositions malveillantes, par les commérages envenimés, par les allégations calomnieuses; la logique fatale de son caractère la mènera jusqu'à ce dernier degré de bassesse par où le mal qui se commet impunément dans la société confine aux châtiments appliqués par les tribunaux, c'est-à-dire la lettre anonyme.

Oui, la femme, telle que nous venons de la supposer, se vouera à la fabrication des lettres anonymes, qui constituent l'arme honteuse des êtres dégradés, l'auxiliaire de la sottise unie à la méchanceté, le recours de l'infériorité qui, avec rage, a conscience d'elle-même et qui essaye, du fond de la fange, de flétrir tout ce qui s'élève au-dessus d'elle, tout ce qui diffère d'elle, tout ce qui la domine, simplement par la dissemblance. Elle attestera par cette preuve irrécusable, — la lettre anonyme, — l'immoralité qu'elle porte en elle; elle essayera de désunir, de flétrir, d'empoisonner les existences. Que l'on ne trouve pas ce tableau trop chargé; il est atténué, au contraire, car il laisse dans l'ombre bien des traits... bien des conséquences de cette horrible industrie. Je sais bien que l'on répète, à propos de lettres anonymes, beaucoup de lieux communs destinés à amoindrir leur portée... et à disculper un peu leurs auteurs du même coup. On dit, entre autres, que l'on méprise trop une lettre anonyme pour lui accorder la moindre attention et lui attribuer la moindre importance; on la méprise, cela est vrai, mais combien il est inexact d'ajouter qu'on ne lui accorde aucune créance! Ceux-là même qui en soupçonnent l'infâme origine, qui peuvent comprendre le but odieux qu'une lettre anonyme se propose d'atteindre, sont ébranlés malgré eux, malgré leur expérience, malgré leur raison... malgré leur mépris. Ils se disent tout d'abord, sans doute: « C'est une action abjecte... » Mais peu à peu le poison s'infiltre et ils ne tardent pas à émettre ce doute: « Il y a peut-être une dose de vérité dans ces affirmations? »

On comprend que les ravages doivent être plus affreux, plus foudroyants, surtout quand on ignore l'origine d'une lettre anonyme; on se trouve alors en face du mal, sans atténuation, sans palliatif, puisqu'on ne peut l'amoindrir en le flétrissant avec le nom de la personne qui le commet. Toutes ces vérités sont si bien connues qu'il est inutile d'y insister en nous éloignant plus longtemps de notre sujet primitif.

Croit-on qu'à la première apparition d'une lettre anonyme, on n'aurait pu agir efficacement sur l'être méprisable qui l'avait commise? Si chacune des personnes qui l'entouraient s'étaient écartées de cette femme avec horreur, si un mari, si ceux qui avaient le malheur de faire partie de son intimité, avaient essayé de lui faire comprendre le véritable caractère de son action, pense-t-on qu'elle aurait continué sa belle industrie? Mais non: le mari, pour éviter les querelles, les amis, pour conserver des habitudes qui leur convenaient, se sont tacitement rencontrés dans une coupable tolérance: ils se sont dit, en soupirant: « Il n'y a rien à faire! *telle est son habitude!...* » Et ils ont ainsi encouragé la continuation des infamies qu'ils auraient pu entraver.

J'ai connu..., incidemment, je me hâte de le dire, car j'en rougis..., j'ai connu une femme qui pratiquait depuis sa jeunesse l'industrie des lettres anonymes et la continua même quand ses cheveux devinrent blancs. Elle faisait, comme la Brinvilliers, de l'art pour l'art; elle empoisonnait de tous côtés, pour le plaisir d'empoisonner, sans épargner, toujours comme la Brinvilliers, même les personnes qui composaient sa famille. Son immoralité eût certainement été contenue en des limites plus étroites si elle avait rencontré un blâme énergique. Mais nous sommes ainsi organisés, — en général, — que le mal fait à autrui, gratuitement, injustement, impudemment, ne nous révolte guère... Eh! eh! se dit-on, c'est affreux sans doute, mais cela ne nous atteint pas. On ne s'indigne pas beaucoup pour le compte d'autrui... on n'a surtout jamais d'indignation abstraite, c'est-à-dire l'horreur du mal en lui-même; celui-ci change d'aspect suivant la direction vers laquelle il se porte, et l'on se frotte volontiers les mains en songeant qu'on n'est pas personnellement atteint. La solidarité, si facile à établir, si naturelle quand elle unit les âmes viles, n'existe pas pour ainsi dire entre gens honnêtes. Ainsi il est presque sans exemple de voir d'honnêtes gens rompre sans retour avec une personne qui aurait commis un acte méprisable, tant qu'ils n'ont pas été eux-mêmes victimes de ses méfaits. Jusque-là ils conviennent volontiers des faits évidents, mais ils se bornent à hausser les épaules en répétant: « C'est son habitude! » Et, grâce à cette tolérance à peine déguisée par un blâme prononcé du bout des lèvres seulement et quand on est bien certain que le malfaiteur n'en saura rien, on permet au mal de s'étendre et de porter tous ses fruits désastreux. Tant il est vrai que le sentiment le plus rare dans la société humaine est celui de l'équité... Tant il est vrai que l'indignation provoquée par le mal ne se produit quasi jamais dans les cas où le plus infime, le plus frivole de nos intérêts pourrait être lésé par sa manifestation. La responsabilité du mal commis ici-bas appartient non pas seulement aux méchants cœurs obéissant à leurs instincts, mais encore et tout autant aux honnêtes gens dont l'honnêteté paresseuse, ou tiède, ou lâche, ou intéressée, s'accommode du voisinage et de la fréquentation des êtres autour desquels on devrait établir un cordon sanitaire.

D'ailleurs, il faut le dire pour demeurer juste — même envers le mal, — bien souvent l'ignorance a autant de part que la méchanceté dans les mauvaises actions qui se commettent. L'instruction morale fait très-fréquemment défaut à certaines âmes; on leur a enseigné quelques formules, mais en s'arrêtant à la lettre, et sans essayer de dégager l'esprit de ces préceptes, qui par conséquent demeurent stériles et sans effet dans les diverses applications qui pourraient en être faites. Il y a de par le monde des femmes qui obéissent tout naturellement à leurs mauvais instincts, sans même se rendre compte de l'infamie qu'elles commettent en essayant d'atteindre par une lettre anonyme une ennemie, considérée comme ennemie par cela seul qu'elle est plus riche ou mieux posée dans le monde, — ou plus jeune, — ou plus belle qu'elles. On n'a jamais tenté de combattre en elles le vil sentiment de l'envie; est-il surprenant dès lors de les voir aboutir à l'usage de l'arme habituelle de ce sentiment, c'est-à-dire à la préparation de la lettre anonyme? Si, au premier symptôme de cette honteuse infirmité, on avait fait entrevoir à ces femmes les conséquences qui doivent se produire infailliblement, si on leur avait démontré qu'elles s'engagent dans une voie qui leur vaudra le mépris général, si on avait prévenu les accès de cette maladie en donnant aux jeunes filles une saine et forte éducation morale, il est certain que l'on aurait considérablement diminué le nombre des femmes qui écrivent des lettres anonymes; car il faut l'avouer, tout en en gémissant: oui, ce sont surtout les



femmes qui commettent cette lâche, cette méchante et honteuse action. Savent-elles seulement qu'en écrivant une lettre anonyme elles se rendent justiciables des tribunaux? Savent-elles qu'en se déshonorant elles déshonorent leur famille et s'exposent à perdre la carrière de leur mari? Mais non, elles l'ignorent peut-être, ou du moins elles comptent sur la peur du scandale qui, en les flétrissant publiquement, exercerait un contre-coup fâcheux sur leurs adversaires. Le calcul est juste en beaucoup de cas, mais non dans tous les cas, et l'on n'a pas oublié le procès célèbre qui a eu lieu dans une colonie française; on se souvient encore que la femme d'un fonctionnaire honorable s'était érigée en fléau public... que, non contente de se plonger dans cette fange, elle y avait entraîné une jeune fille... sa fille!... employée par elle à la fabrication et à la distribution des lettres anonymes; elles furent surprises par des agents de police... On sait le reste : procès, condamnation, flétrissure publique, et le malheureux mari forcé de renoncer à sa carrière et de donner sa démission. Que voulez-vous? telle était l'habitude de cette dame!

C'est pour tous les cas non châtiés par les tribunaux que je voudrais revendiquer l'action de l'opinion, celle des honnêtes gens ligués pour rejeter loin d'eux l'être par lequel le scandale se produit. Si jamais, mes chères lectrices, une circonstance quelconque vous met en rapport avec une femme ayant écrit des lettres anonymes, fuyez-la : c'est une pestiférée; son contact est honteux ou dangereux; point d'accommodements avec ce vice; il faut l'isoler dans l'intérêt général comme dans votre intérêt particulier. Vous direz-vous qu'elle ne vous a pas encore attaquées? Attendez un peu, cela ne tardera pas à arriver... et d'ici-là, d'ailleurs, n'éprouvez-vous pas que vous vous dégradez dans cette compagnie?

Ce n'est pas uniquement dans cette circonstance capitale que se produit la phrase à laquelle j'intente en ce moment un procès que j'espère gagner, au moins près de mes lectrices. On la répète volontiers à propos de tous les défauts; certains parents eux-mêmes, plus jaloux de leurs aises, de leur repos, que de la bonne éducation de leurs enfants, disent aussi avec lassitude, avec découragement: «Qu'y faire? c'est leur habitude!» La colère, la violence, le mensonge, la paresse... comment combattre tout cela du moment où cela est passé à l'état d'habitude?

Il faut bien le dire à ces parents : les défauts sont aisés à diminuer quand on s'y prend à temps, quand on sait s'y prendre, et surtout quand on n'en donne pas soi-même l'exemple à ses enfants. Quelle que soit la diversité des organisations, chacune d'entre elles possède toujours un ressort que l'on peut faire agir en vue du perfectionnement; il faut seulement prendre la peine de le découvrir et se donner la tâche de l'employer. Pour quelques caractères le raisonnement sera efficace; d'autres y demeureront sourds, mais seront en revanche accessibles au sentiment; ceux-ci ne pourront être réduits que par la froideur... ceux-là ne se soumettront que par la crainte du châtiment, tandis que quelques-uns agiront comme on l'exigera, pour n'être pas privés des divertissements qu'ils préfèrent. Il ne saurait donc y avoir pour l'éducation un système absolu et s'adaptant de toutes pièces dès qu'on l'applique; le but seul est commun à toutes les éducations, et c'est le perfectionnement de l'individu. Quant au système, pour être bon, il doit se modifier selon l'organisation de l'enfant, tandis que trop souvent ce système s'adapte principalement aux convenances des parents: de là tant d'éducations insuffisantes, tant de lacunes dans l'enseignement moral, tant d'exemples en contradiction manifeste avec les préceptes; de là enfin tant de défauts qu'on laisse grandir, que l'on ne peut plus combattre, et que l'on élève à la dignité d'une «habitude,» pour s'éviter la peine de les arrêter dans leur développement... comme les étrangers voudront plus tard s'épargner la fatigue de les limiter dans leurs manifestations. Je maintiendrai toujours, en dépit des exemples et des assertions contraires, que l'on peut, jusqu'à un certain point, *faire l'éducation* des personnes avec lesquelles on se trouve en rapport, et que l'on peut et doit toujours faire l'éducation de ses enfants.

« Mme X... est médisante et dit volontiers du mal de tout le monde.

— Pourquoi le supportez-vous?

— C'est son habitude.

— Eh bien! ôtez-lui cette vilaine habitude; dites-lui poliment, mais avec fermeté, que vous n'aimez pas à entendre blâmer vos amis.

— M. X... ne peut s'empêcher de donner des démentis dans la conversation, et prend parfois, surtout vis-à-vis des personnes qui ne veulent ou ne peuvent lui tenir tête, un ton agressif et grossier.

— Faites-lui comprendre que cela vous est désagréable, et il se corrigera.

— Oh! non : c'est son habitude.

— Priez-le de s'étudier afin d'éviter à l'avenir...

— C'est inutile, il ne changera pas d'habitude et s'éloignera.

— Eh bien, qu'il s'éloigne! Qu'y perdrez-vous? S'il était votre ami, il s'empresserait de comprendre à demi-mot et d'éviter un langage qui vous est désagréable; s'il n'est pas votre ami, vous serez dispensé, en le perdant, de supporter une relation désagréable.»

Mais combien est-il de personnes douées à la fois d'un rigoureux esprit d'équité, de délicatesse, de tact, de désintéressement? Il faut tout cela pour opposer une digue à l'envahissement des défauts qui deviennent les tyrans de la société par la tolérance qu'elle leur accorde. Et, comme on ne veut pas avouer les motifs personnels qui inspirent la commode doctrine de l'abstention, on s'en va répétant cette phrase banale, absurde, j'espère l'avoir démontré, cette phrase qui a pour but d'excuser à la fois celui qui a tort et celui qui lui permet de s'établir dans son tort:

« Telle est son habitude! »

EMMELINE RAYMOND.



A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

Suite.

« Après quelques phrases de politesse je rouvris la porte du jardin, et M. Paul Desroniers s'éloigna.

« Je remontai dans ma chambre, un peu humiliée de m'être laissé entraîner par l'imagination de Madeleine, et d'avoir pris, à son exemple, des moulins à vent pour une armée prête à combattre; puis, récapitulant toutes les inquiétudes, toutes les craintes que j'avais subies depuis les imprudentes négociations entreprises par Madeleine, je me jurai..... mais rop tard, qu'on ne m'y prendrait plus.

« Il me semblait impossible de cacher à Madeleine les détails qui m'avaient été donnés par M. Paul Desroniers; je me mis donc en route dès le lendemain pour lui communiquer toutes les circonstances de l'entrevue qui avait eu lieu la veille. J'arrivais armée de ces papiers et d'une foule d'excellents arguments contre les inconvénients qui sont l'inévitable résultat des entreprises exécutées à l'insu de nos parents, lesquels représentent pour nous l'expérience qui nous fait défaut, et la raison qui n'a pas encore pu se fortifier et s'éclairer en nous. J'appuyais ces arguments principalement sur l'insignifiance des documents qui étaient restés entre les mains de Mme Desroniers; mais, ainsi que son fils l'avait entrevu, Madeleine n'envisageait pas cette affaire sous l'aspect que nous lui trouvions. Elle fut heureuse de n'avoir pas fait une découverte plus grave; mais elle m'affirma qu'il était très-important pour son père de rentrer en possession de cet irrécusable témoignage d'une versatilité qu'il se reprochait sans nul doute; il fut convenu entre elle et moi qu'elle ferait remettre l'enveloppe sur le bureau de son père, avec cette simple inscription : *De la part de Mme Desroniers.* Il ne saurait jamais par conséquent que ce petit péché politique était connu de sa fille.

« Après avoir causé gaiement avec Madeleine, je repris le chemin qui conduisait à la maison; je revenais fort allégée par la certitude de n'avoir plus désormais rien à cacher à mon père et à mon fiancé; je pensais avec plaisir à passer la soirée chez M. d'Aubenot, en compagnie d'Édouard, lorsque je me trouvai tout à coup en face de M. d'Aubenot lui-même.

« Malgré les contrariétés domestiques qui criblaient son existence de coups d'épingle acérés et parfois venimeux, notre voisin conservait..... surtout quand il se trouvait hors du domicile conjugal, une intolérable bonne humeur, une gaieté de bon aloi et de bonne compagnie. Sa conscience ne lui adressait aucun reproche; son âme ne contenait aucune acrimonie, et il supportait avec sérénité les épreuves dont sa femme se complaisait à l'abreuver. Ce jour-là il m'apparut «l'œil morne et la tête baissée»..... et je l'examinai avec surprise en m'arrêtant devant lui.

« Qu'avez-vous donc, Monsieur? » dis-je en serrant la main qu'il me tendait silencieusement, « seriez-vous souffrant?

— Non... c'est-à-dire, oui... Voilà ma femme, » ajouta-t-il précipitamment en tournant la tête en arrière d'un air craintif.

« Mme d'Aubenot, en effet, se montrait à quelques pas en arrière au tournant du sentier. Elle n'était pas légère, et marchait avec quelque difficulté, et, dans les rares circonstances où les époux cheminaient ensemble, le mari marchait toujours un peu en avant, ayant à peu près l'allure d'un forçat traînant son boulet derrière lui. J'allai à la rencontre de Mme d'Aubenot pour la saluer, et, lorsque je la rejoignis, elle me dit avec une expression de joie que je n'oublierai jamais : « Nous allions chez vous, Mademoiselle!

— Voilà une aimable pensée, » répondis-je; « et j'espère que rien ne sera changé à ce projet. Je rentrais moi-même à la maison après avoir fait une visite dans le voisinage.

— Certainement, » dit Mme d'Aubenot avec empressement, « nous allons vous accompagner. »

« Elle paraissait éprouver une gaieté, une satisfaction fort opposées à ses dispositions habituelles, et qui ne me surprenaient pas moins que la mélancolie de son mari, rapprochée de la sérénité dont il faisait preuve en toute circonstance; il y avait toujours incompatibilité d'humeur entre ces deux époux, et l'un d'entre eux ne pouvait se montrer satisfait, sans que l'autre se montrât assombri. Sans me rendre un compte exact de mes impressions; je me sentis un peu inquiète de ce bouleversement de rôle, et nous marchâmes assez silencieusement.

« Dès que Mme d'Aubenot fut assise au salon, dans ce salon où nous sommes réunis en ce moment, mais qui n'avait pas tout à fait la physionomie que nous venons de lui donner, elle entama le chapitre des petites médisances. Mme *** était bien imprudente, elle permettait à sa fille de sortir seule, et l'on blâmait ces habitudes, qui déplaisaient fort, notamment au fiancé de la jeune fille; aussi le mariage n'était pas encore fait.... Et qui sait?.... il ne se ferait peut-être pas..... Ce thème fut suivi d'une infinité de variations qui, je ne savais pourquoi, contenaient toujours quelque allusion indirecte aux mauvais propos que l'on tenait sur les jeunes filles imprudentes. Je ne parlais guère, M. d'Aubenot ne parlait pas du tout. Lorsqu'enfin cette visite, qui me semblait bien longue et bien désagréable, se termina par l'échange de nos salutations, je dis à M. d'Aubenot:

« A ce soir.

— C'est vrai, » répondit-il, subitement arraché aux pensées qui l'absorbaient, « je dois venir vous chercher.

— Nous serons peut-être seuls ce soir, » répondit sa femme, « car M. Édouard Villenot est parti. »

« Il est désagréable de contribuer à augmenter la joie des méchants, mais je ne pus dominer la cruelle surprise qui s'empara de moi, et je m'écriai : « Parti? Monsieur Édouard est parti?

— Oui, » répondit Mme d'Aubenot avec une indifférence affectée; « il est venu nous faire ses adieux ce matin; il est parti pour l'Italie, en nous disant que son absence serait probablement assez longue. »

« Pendant que j'écoutais cette réponse, je sentis le besoin invincible de cacher à ces yeux qui se repaissaient de ma douloureuse surprise la profondeur de la blessure que j'avais reçue. J'eus donc le courage de parler, de dire « que sans doute M. Villenot avait écrit à mon père, » et de réitérer la promesse de passer la soirée chez nos voisins.

« Dès que je fus seule, j'éprouvai cette morne stupeur qui nous saisit au moment où nous voyons crouler autour de nous les châteaux ou les chaumières que nous bâtissons en Espagne. Plaise à Dieu, mes enfants, qu'aucun de vous ne connaisse jamais la désolation qui s'empara de moi à ce moment-là! Le soleil perdit subitement sa clarté et sa chaleur, les couleurs s'effacèrent, tout revêtit à mes yeux une teinte grise, uniforme, désolée, qui enveloppa toutes choses d'un suaire. Et j'étais seule pour souffrir, seule pour chercher à deviner le sens inexplicable de cette subite détermination de mon fiancé. Ce départ était une rupture, je n'en pouvais douter, mais où était la cause de ce procédé inqualifiable? Où la trouver pour la combattre et la vaincre? La vaincre! Était-ce possible d'ailleurs? Notre dignité pouvait-elle s'accommoder de cette poursuite? Pouvions-nous condescendre à nous disculper, nous que l'on avait condamnés sans prendre la peine de nous entendre?

« Je crus un instant qu'il existait une coïncidence entre l'absence de mon père et le départ de M. Villenot. Qui sait? les affaires qui avaient nécessité la présence de mon père étaient peut-être plus graves qu'il ne me l'avait laissé entendre; sa fortune était peut-être compromise... cet événement avait sans doute décidé l'éloignement de M. Villenot..... J'aurais voulu, à certains moments où l'orgueil parlait plus haut que le cœur, oui, j'aurais voulu trouver à la conduite de M. Villenot une explication qui le rabaissât à mes yeux. Mais bientôt surgissait un sentiment opposé qui m'apprenait que l'orgueil n'était pas seul blessé en moi, et que le cœur réclamait sa part de souffrances. J'avais d'autant mieux aimé mon fiancé que je le respectais davantage, et son extrême rigorisme m'avait inspiré une déférence absolue; son abandon, que je devais croire sérieusement motivé, m'abaissait donc à mes propres yeux, et je me trouvais ainsi frappée de toutes parts.

« Les hypothèses les plus contradictoires, les plus invraisemblables, se pressaient dans mon cerveau, assez semblables à ces pauvres oiseaux récemment mis en cage, qui, dans leur anxiété, se heurtent douloureusement à tous les barreaux, et ne trouveraient peut-être pas même la porte de leur prison si elle était ouverte. Je ne trouvai pas en effet, de moi-même, la solution des doutes qui me tourmentaient; mais je fus dispensée de tenir l'engagement que j'avais pris, car, vers le soir, je fus saisie d'une fièvre violente. Mme d'Aubenot eut ainsi la joie d'apprendre que ses coups avaient été bien assénés.

« Mon père, mandé en toute hâte, revint près de moi, et s'occupa avant tout de me disputer à la maladie. Six semaines s'écoulèrent dans ces soins; mais, quoique la convalescence fût à peu près assurée, on évita quelque temps encore de me parler des causes de ma maladie. M. d'Aubenot était venu régulièrement prendre de mes nouvelles; sa femme n'avait pas reparu chez nous.

« Quand mon père me crut assez forte pour supporter une pénible conversation, il me dit « que ma maladie avait malheureusement retardé l'explication qu'il comptait demander à M. Villenot. « Je n'ai pu répondre, » ajouta-t-il, « à la lettre par laquelle ce monsieur me notifiait son départ, causé, disait-il, par l'impossibilité de donner suite aux projets d'alliance formés entre nous, et depuis deux mois les tourments que tu m'as inspirés ont été assez grands pour me faire oublier cette offense; aujourd'hui il est temps de s'en occuper. Raconte-moi tout



ce que tu sais; comment as-tu appris le départ de ce..... de cet individu?

— Par Mme d'Aubenot.

— Bon! Je parierais tout ce que je possède qu'elle est mêlée à tout cela; ceci est un premier indice qui me conduira à découvrir toute la trame; si elle a quelque infamie à se reprocher, elle le payera cher!

— Mon père!..... c'est une femme.....

— Eh! que m'importe? Il serait par trop commode, vraiment, sous prétexte que l'on est une femme, de jouir du bénéfice de l'impunité; elle a un mari, d'ailleurs!

— Ce pauvre M. d'Aubenot! Il est si bon!..... Puis vous savez bien qu'il nous a toujours fait entendre que sa femme avait le cerveau un peu dérangé.

— Dans ce cas, » répliqua mon père qui était tout à fait exaspéré, « il devait la mettre à Charenton; et si au contraire, au lieu d'être folle, elle est seulement malfaisante, ainsi que je le soutiens, il est responsable du mal qu'elle fait; on est libre de vivre avec une bête fauve, mais, dans l'intérêt de la société, on est tenu de la museler ou de l'attacher, et surtout on ne l'introduit nulle part! »

« M. Édouard Villenot étant toujours absent, il était impossible de procéder à un interrogatoire direct; mais il restait son père, et ce fut de ce côté qu'on résolut de porter ses efforts; seulement, plus nous poursuivions la clarté, plus elle semblait s'obstiner à nous échapper, car M. Villenot père était parti pour Paris quand mon père se rendit chez lui. Il ne se découragea pas, et fit ses préparatifs pour le rejoindre: il partit, en me recommandant aux soins de Madeleine, qui avait agi en amie dévouée pendant toute la durée de ma maladie.

« Mon père me quitta le 25 juillet 1830..... C'est vous dire, mes enfants, qu'il trouva à Paris tout autre chose que les explications par lui poursuivies. M. Villenot, perdant la tête dans ce bouleversement, se hâta de quitter la France, probablement pour rejoindre son fils; et mon père revint près de moi, forcé qu'il était d'ajourner les actes de justice rétributive dont il caressait la perspective.

« Le contre-coup des grands événements qui s'étaient accomplis à Paris se fit vivement sentir autour de nous. J'eus la douleur de perdre Madeleine, car M. de Lansac quitta immédiatement la France avec sa famille; M. d'Aubenot fut tout d'abord destitué, puis, lorsque tout s'apaisa, il réussit à obtenir l'équivalent de la place qu'il avait perdue, mais il quitta notre pays.

« Ce fut deux ans plus tard seulement que nous eûmes l'explication de la douloureuse énigme qui, en dépit de tous les bouleversements advenus autour de nous, n'avait rien perdu pour nous de son pénible intérêt. Mon père n'avait pas oublié..... moi non plus..... Et enfin, un jour, il réussit à joindre M. Villenot père, qui n'était plus rien maintenant, car sa fortune même, cette fortune dont il était si glorieux, se trouvait cruellement compromise, engagée qu'elle était dans des entreprises industrielles au moment où le bouleversement éclata. Sérieusement sommé par mon père de lui donner enfin une explication circonstanciée des motifs qui avaient dicté un procédé injurieux, il raconta d'abord avec des réticences, puis enfin plus positivement, que son fils avait su, à n'en pouvoir douter, que j'avais une inclination pour un jeune homme; que j'avais été assez imprudente pour lui écrire, que je l'avais même reçu en l'absence de mon père; qu'en un mot, il devenait impossible à M. Villenot d'épouser une jeune fille engagée en des démarches aussi compromettantes; que les lois de la délicatesse la plus élémentaire commandaient à son fils d'assumer sur lui toute la réprobation qui serait tombée sur moi, et qu'en un mot, il était parti pour éviter de s'expliquer, et par conséquent de m'accuser devant mon père.

« Rien ne peut dépeindre la stupeur de mon père, d'après ce récit. Il essaya de maîtriser la colère qui l'agitait, et demanda d'une voix assez calme quel était ce jeune homme? On l'ignorait..... Il n'habitait pas la contrée où nous vivions: c'était un militaire, qui n'avait plus reparu.

« Quand il eut réuni tous ces renseignements, mon père déclara que M. Villenot fils en avait menti, que cette narration était calomnieuse d'un bout à l'autre, et qu'il saurait bien retrouver et punir celui qui avait osé composer cette odieuse histoire. M. Villenot, toujours maître de lui-même, toujours compassé, ajouta que son fils possédait un billet écrit par moi à ce jeune homme... et que d'ailleurs il m'avait vue le recevoir; il ajouta qu'il demanderait à son fils l'autorisation de communiquer cette preuve à mon père.

« Douter de moi semblait impossible à mon père; il me croyait meilleure que je ne l'étais, et n'admit pas un seul moment que j'eusse pu avoir pour lui un secret, même insignifiant. Mais cette preuve? Mais cette affirmation si positive? Avant de me porter peut-être inutilement un coup terrible, il résolut d'attendre la réponse d'Édouard Villenot, il me cacha l'entrevue qui venait d'avoir lieu, et attendit..... oh! bien impatiemment!

« Enfin, on demanda un matin à mon père s'il voulait recevoir M. Villenot; il accepta avec empressement, et alla s'enfermer dans son cabinet avec ce visiteur inattendu. Pour ne pas l'apercevoir, je m'étais retirée dans ma chambre, qui était contiguë à ce cabinet; j'entendis bientôt la voix de mon père qui s'élevait à un diapason indigné; puis deux portes s'ouvrirent, puis je m'entendis appeler, et je me dirigeai machinalement vers la chambre où siégeaient les deux juges.

« Je vous l'avais bien dit, » s'écriait mon père au moment où je le rejoignais, « ce billet n'est pas de l'écriture de ma fille; il est aisé de vous en convaincre. »

« Il tenait une petite lettre à la main, et la plaça sous mes yeux; quelques lignes seulement y étaient tracées:

« Monsieur,

« Je vous attendrai à la porte du jardin, à huit heures, comme cela a été convenu; continuez à me garder le secret devant tout le monde, je vous en prie; vous savez combien cela est important pour moi! M. »

« On a eu l'indignité d'affirmer que tu avais écrit cette lettre, » dit mon père, « et voilà sur quel frêle échafaudage on a édifié des suppositions calomnieuses.

— Mais le reste?.... » dit M. Villenot tout bas.

« Le reste vaudra ceci, vous allez le reconnaître. Écoute-moi, Marthe; va, je ne crains pas que tu faiblisses! L'indignation te donnera des forces. Sache que l'on t'accuse d'avoir écrit à un jeune homme la lettre que tu viens de parcourir; malheureusement pour les besoins de l'accusation cette lettre n'est pas de toi; mais passons. On affirme en outre que tu as reçu ici, en mon absence, le jeune homme auquel cette lettre était adressée, M. Paul Desroniers, » ajouta mon père en lisant l'adresse tracée sur le petit billet.

« Ceci, mon père, » dis-je subitement éclairée, « ceci est vrai, à moitié du moins; j'ai vu en effet à la porte du jardin M. Paul Desroniers, pour recevoir des papiers que je devais remettre à une amie. Je puis la nommer, car la lumière, loin de lui nuire, ne peut que servir à la disculper et à me justifier.

— Qu'est-ce que tout cet imbroglio? » dit mon père avec emportement.

« Vous avez raison, » répondis-je avec tristesse, « c'est un puéril roman conçu par une tête enthousiaste, et qui m'y a associée, à mon éternel regret. »

« Je racontai alors à mon père tout ce que j'aurais dû lui dire plus tôt: la découverte de la famille Desroniers, l'effet produit sur l'imagination de Madeleine par les détails qui concernaient le passé de Mme Desroniers, détails donnés par mon père lui-même, et répétés par moi. Je dis comment elle avait conçu le dessein de reprendre ces papiers, auxquels elle se plaisait à attribuer une importance capitale; comment ce dessein avait été poursuivi, comment, au dernier moment, elle avait dû avoir recours à moi, M. Paul Desroniers quittant subitement la France, tandis qu'elle se trouvait retenue chez elle par une foulure.

« Tu as assez souffert, » dit mon père avec abattement, « pour que je t'épargne tout reproche. Hélas! les événements ont eu plus d'éloquence que je ne pourrais en déployer..... Tu sais maintenant à quels périls réels nous expose le plus insignifiant mystère fait à nos parents. »

(La suite au prochain numéro.) EMMELINE RAYMOND.



N° 12,506, *Batignolles.* Je n'emploie pas d'autre remède préventif que la poudre de pyrèthre pur, prise dans une droguerie, pour combattre les mites et tous les insectes rongeurs; je ne connais pas d'autre préservatif; en faisant nettoyer à sec les cachemires et objets en laine, chez Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46, on évite le péril de les trouver rongés. — *Tournai.* Je n'ai malheureusement pas *tout prêt* un dessin de bordure faite en travers, et convenable pour cet objet. — *Seignelay, Yonne.* Nous répétons souvent que nous n'envoyons pas de patrons *autres* que ceux publiés dans le journal; un patron en grandeur naturelle, fait en mousseline, coûterait 5 ou 6 francs; les 75 centimes envoyés pour cet objet sont déposés à la caisse du journal. — *N°* 84,061, *Haute-Garonne.* Les moustiquaires sont inconnus à Paris, et, lors même que cet obstacle ne serait pas capital, il resterait encore l'*impossibilité* de publier soit une réponse, soit des dessins, soit des explications dans le *prochain numéro.* — *N°* 6,139, *Espagne.* Les dentelles blanches très-larges ne peuvent se porter *de jour*, à moins d'être employées à garnir un mantelet de même dentelle; pour toilette de noce, on posera ce volant à 20 centimètres de distance du bord inférieur de la robe, puis plus bas graduellement sur les côtés et par derrière, où son bord inférieur ne sera plus qu'à 3 ou 4 centimètres de distance de celui de la robe. A Paris on ne porte pas d'écharpes. Les guipures peuvent, en effet, garnir un mantelet en guipure, mais nous ne saurions en publier un patron; ces mantelets se vendent tout prêts, et l'on ne peut les fabriquer soi-même; dès lors le patron en devient inutile. Merci pour cette bonne lettre. — *N°* 33,361, *Marne.* Non-seulement à quarante ans, mais encore à soixante-dix ans, cette robe serait convenable. Oui pour le taffetas noir et pour la berthe, mais il serait préférable d'employer du taffetas de même nuance que le carreau; pour les garnitures, voir les dessins et descriptions de toilette. Pour la deuxième robe, mettre sur toutes les coutures des lés un gros liséré en taffetas bleu, ou vert, ou mauve, ou noir. On teint, en effet, les cachemires *en réserve*, c'est-à-dire sans toucher aux dessins; on peut s'adresser pour cette opération, en toute confiance, à la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46. Ceinture de même nuance que la garniture de la robe. — *N°* 74,599, *Charente-Inférieure.* Pas de cachemire blanc, mais du *mohair*, de la sultane ou du *linos* blanc, qui sont des tissus beaucoup plus légers. Le patron du pardessus de printemps publié dans le n° 6. Paletot Orlow, O'Donnell du n° 18. Merci pour le gracieux compliment adressé au roman. — *N°* 19,427, *Manche.* La robe de dessous est toujours taillée en pointes, comme celle de dessus; toujours paletot pareil. La toilette blanche est convenable, mais le paletot doit être doublé en mauve comme la robe. On ne peut poser une garniture de taffetas, sur une robe de mousseline; simple ourlet à la robe comme au paletot. — *N°* 77,359, *Puy-de-Dôme.* On ne peut doubler en taffetas un châle de dentelle, cela deviendrait volumineux et disgracieux; mais à quarante, et même à soixante et soixante-dix ans, on peut toujours porter un châle de dentelle un peu épais. — *N°* 66,615, *Corrèze.* Robe de grenadine noire, sans garniture, à moins qu'on n'y pose des biais de grenadine, avec ornements en passementerie et jais noir. Corsage de dessous décolleté, à manches courtes; corsage de dessus, plat, montant, à ceinture. Robe coupée en pointes. Paletot pareil à la robe, en choisissant parmi nos patrons celui que l'on préfère..... O'Donnell, entre autres, avec passementerie et jais. Je ne cesse de répéter qu'il ne dépend pas, hélas! de mon obligeance, de répondre dans le prochain numéro, puisque cela est tout simplement *impossible.* — *N°* 80,693, *Indre.* S'adresser à Mme Fladry, rue du Faubourg-Poissonnière, 14. On ne porte pas du tout de robe de percale blanche, à volants brodés, et l'on ne voit plus aucune robe couverte de volants. — *N°* 84,851, *Var.* La salle à manger est convenable; le paletot aussi. Les corsages blancs peuvent être portés par toutes les femmes aussi longtemps qu'elles se coiffent en cheveux, et tant qu'elles restent minces. — *E. J. Laval.* La mère passe avant la fille, pour entrer dans un salon, mais elle fait passer la fille devant elle dans tout lieu de réunion publique, telle qu'une église; c'est une *nuance* de surveillance et de protection. Oui certes pour le chapeau rond. Merci pour cette aimable lettre. — *N°* 14,034, *Paris.* Ne peut être publié immédiatement. Une Parisienne se laisse-t-elle prendre à ces annonces? Celle-ci est particulièrement une réclame de charlatan. — *N°* 13,428, *Paris.* Nous ne pouvons publier le patron, au moment où la mode menace d'abandonner cet objet. — *Furnes.* Garniture en taffetas noir, et boutons noirs. — *N°* 53,446, *Aisne.* Nulle loi n'interdit de porter des châles en crêpe de Chine, mais la mode les a totalement délaissés, et je ne puis que constater cet abandon; comme la mode repousse tous les châles, il devient inutile de faire teindre ceux en crêpe de Chine; mais, en s'adressant à la maison Guigné-Dusacq, on peut faire, avec un crêpe de Chine, une fort belle sortie de bal, ou bien une belle rotonde d'été. Les petits garçons portent jusqu'à dix-huit mois des corsages décolletés, avec guimpe montante; passé cet âge, des vestes et des blouses. — *Suisse.* Merci pour les recettes, qui seront utilisées. On ne se coiffe pas du tout à la chinoise, et, quand on possède une aussi belle chevelure, il est facile d'imiter, sans faux cheveux, les coiffures actuelles: devant, des bandeaux ondulés, rejetés en arrière; derrière, les cheveux peignés sur un sous-chignon crêpé, qui sert seulement à leur donner une forme. Voir, pour ce sous-chignon qui est extrêmement léger, le n° 11 de l'année actuelle. Le reproche n'est pas juste, car l'on s'accorde à reconnaître le contraire.



Mon entier
Est au milieu de mon dernier
Qui se trouve en deux parts coupé par mon premier.

VAISSIÈRE.

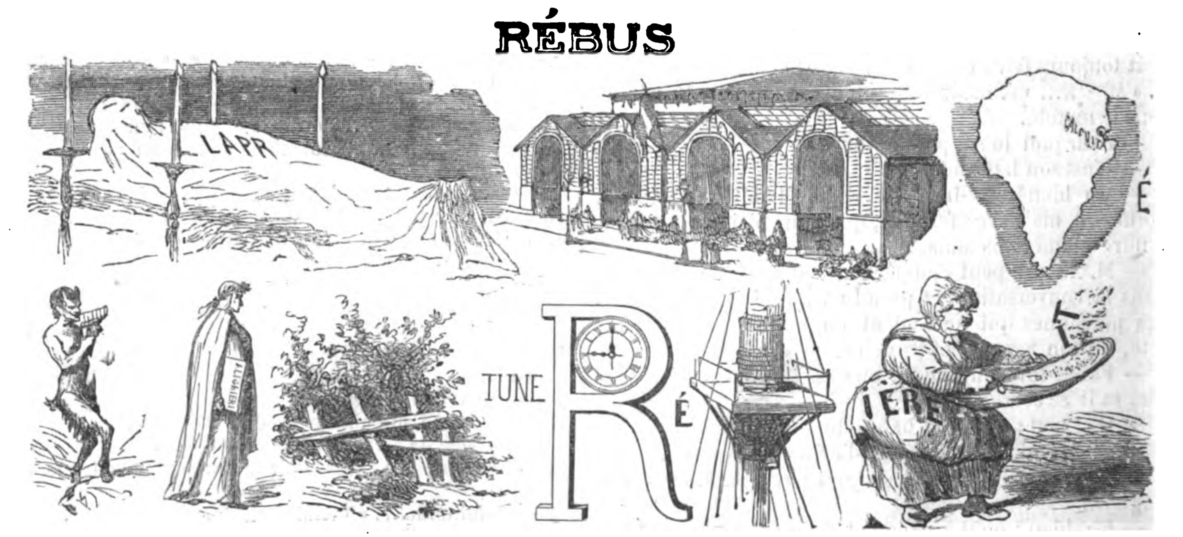
Explication du logogriphe.

Le mot du Logogriphe inséré dans notre dernier numéro est: *Cigarette;* dont les lettres diversement placées font: *tierce, traité, Tacite, carie, Icare, craie, trait, Cette, crête, tiare, grâce, tiret, acte, geai, tir, arc, cri, tic, âge.*

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

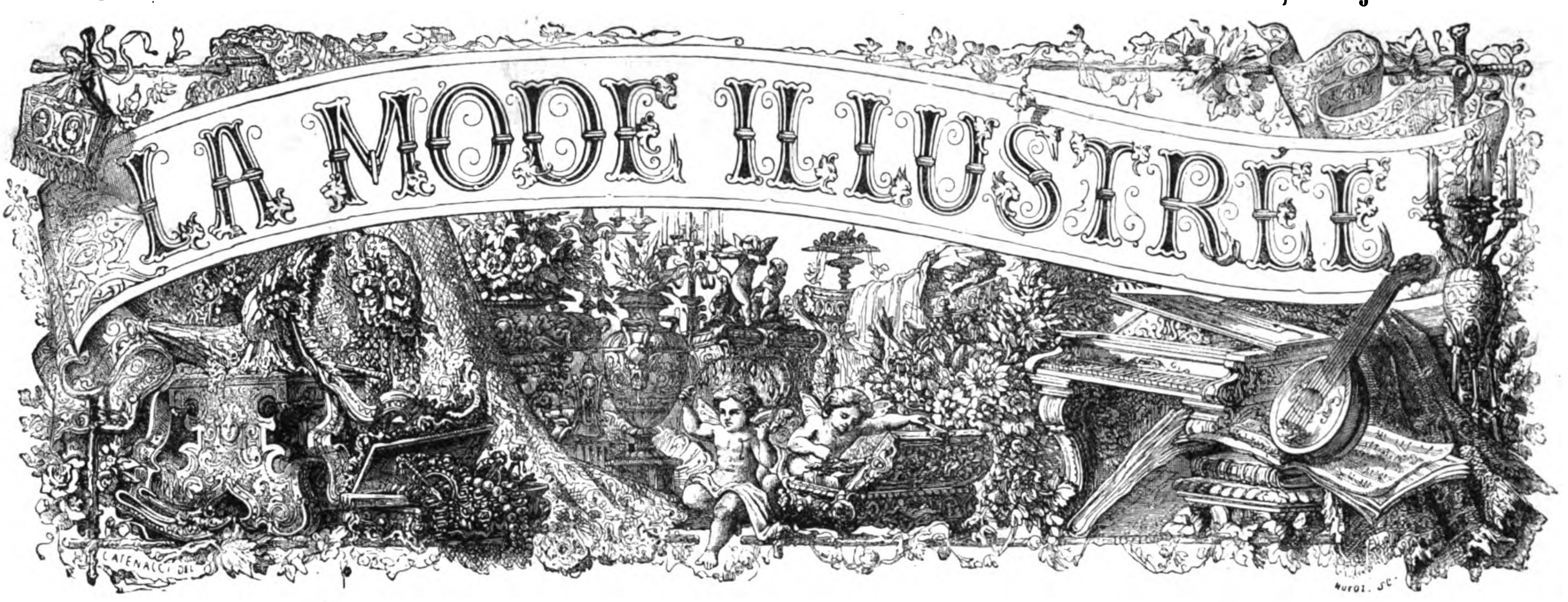


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Ce qui brille à la surface n'a souvent qu'un éclat trompeur.



N° 25. SEPTIÈME ANNÉE. Dimanche, 17 juin 1866



LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, **50 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

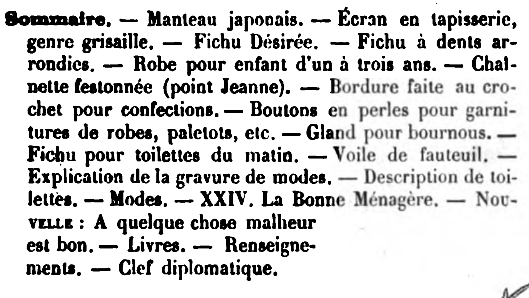
CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —



Manteau japonais.

Ce manteau de voyage est fait en tissu anglais jaspé dit *coating;* il se compose d'un seul morceau, cousu sur l'épaule; le col seul est fait à part; les ornements se composent de lacets noirs et de boutons en jais.

Écran en tapisserie,

GENRE GRISAILLE.

On exécute ces dessins sur un fond bleu vif, ou vert d'eau, ou groseille fait en soie d'Alger.

Fichu Désirée.

Les personnes qui ont une taille un peu épaisse doivent éviter de porter des vestes, et les remplacer par des fichus. Celui dont nous publions le dessin est très-facile à copier.

Le fichu est fait en tulle blanc de coton, en guipure Cluny blanche, et en rubans de velours noir bordé d'une rangée de perles, se composant alternativement d'une perle opaque blanche, et d'une perle noire. On emploiera pour ce fichu 6 mètres 25 centimètres de ruban de velours, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, — 5 mètres 85 centimètres de même ruban, ayant à peine un centimètre de largeur (celui-ci n'est pas brodé en perles), 5 mètres 25 centimètres de guipure, ayant 3 centimètres 1/2 de largeur, — 2 mètres 75 centimètres d'entre-deux en guipure, ayant 2 centimètres de largeur.

La disposition des divers ornements de ce fichu pourra servir à moderniser un fichu ancien.

MANTEAU JAPONAIS POUR PETIT GARÇON DE SEPT A NEUF ANS.

Fichu à dents arrondies.

Ce fichu est fait entièrement en entre-deux de guipure Cluny et rubans de velours noir. Pour le faire, on emploiera 4 mètres 40 centimètres d'entre-deux, et, sur la couture réunissant l'entre-deux et le ruban, on posera une engrelure *plaquée* sur le ruban; on emploiera, en outre, 4 mètres 65 centimètres de ruban de velours noir, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, — 35 centimètres de même ruban, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, — 2 mètres 70 centimètres de guipure, ayant 4 centimètres de largeur, 56 centimètres de guipure, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, — 8 glands noirs, en soie *floche*. On fait le fichu en tulle de coton blanc, on y coud les rubans et les entre-deux; on découpe le tulle sous les entre-deux. La couture de l'épaule est couverte avec le ruban étroit.

Robe pour enfant

D'UN A TROIS ANS.

Ce modèle est fait en knickerbocker d'été, jaspé en blanc et lilas; les lisérés sont en taffetas blanc, et accompagnés d'une soutache lilas, pour former les dessins de la garniture. La jupe a 2 mètres de largeur, 35 centimètres de longueur; on peut aussi la découper en *dents*, en suivant la disposition de la garniture, et coudre sous les dents une bande d'étoffe unie, lilas.

Chaînette festonnée.

POINT JEANNE.

Ce point m'a été apporté par une jeune abonnée portant le nom de Jeanne; il servira pour les applications de drap, pour les ornements de robes, de lingerie, etc.; on le fait en soie de couleur tranchante, et aussi régulier que possible. En commençant la chaînette, on glisse le brin sous l'étoffe qu'il s'agit d'appliquer; on pique l'aiguille de dessus en dessous, en biais, au travers des deux étoffes; ensuite on pique l'aiguille perpendiculairement de dessous en dessus, en la retirant *sous* l'étoffe de dessus; le second point est fait en arrière, et l'on pique l'aiguille non dans l'étoffe, mais seulement sous le brin du point précédent.

ÉCRAN EN TAPISSERIE. (GENRE GRISAILLE.)

Explication des signes : ■ Noir. ◘ Gris foncé. ■ Gris moins foncé. – Gris clair. ⊡ Gris très-clair. ⊠ Blanc (en soie). ⊞ Or ou soie jaune. ◘ Gris acier. ⊙ Même gris plus foncé. ■ Bleu vif.

Bordure faite au crochet

POUR CONFECTIONS.

Pour faire cette bordure, on prend de petits anneaux en cuivre ou bien en zinc, on les recouvre avec des mailles simples, très-serrées, faites avec de la soie noire. Sur l'un des côtés de ces anneaux, on fait des festons composés chacun de 9 mailles en l'air, une maille simple. Les anneaux sont réunis soit en faisant les mailles simples, soit en les cousant ensemble quand ils sont recouverts.

Les grelots se composent chacun d'une petite et d'une grosse perle taillée ; le brin qui les soutient est passé dans le milieu d'un feston, puis conduit au milieu du feston suivant, en le passant au travers des mailles.

Boutons en perles

POUR GARNITURES DE ROBES, PALETOTS, ETC.

Nº 1. *Bouton en forme de boule.* On prend un bouton de bois, ayant la forme qui vient d'être indiquée, on le recouvre avec du cordon très-fin, en soie, disposé de telle sorte que ce cordon forme sur la boule quatre raies séparées, ayant chacune un demi-centimètre de largeur. Les quatre places vides sont couvertes avec des perles



de sucre blanc pulvérisé, le zeste de trois citrons, coupé en tranches très-minces; placez dans une bassine une couche de carottes, — une couche de sucre, avec du zeste de citron, ainsi de suite, jusqu'à ce que l'on ait employé la moitié de la quantité des carottes; exprimez sur tout cela le jus de trois moitiés de citron; versez, recommencez comme ci-dessus; ajoutez encore le jus de trois moitiés de citron; mettez dans la bassine assez d'eau pour recouvrir le tout; faites cuire à petit feu pendant quatre heures; le jus doit se former en gelée; mettez en pots.

Rémoulade à la cosaque. Pilez dans un mortier, avec deux jaunes d'œuf durcis, une échalote que vous avez fait blanchir, une poignée de fines herbes: cerfeuil, estragon, quelques brins de pimprenelle et de civette; ajoutez: sel, poivre en poudre, muscade râpée, une cuillerée de bonne moutarde, une grande cuillerée d'huile fine, une demi-cuillerée de bon vinaigre, et un atome de poivre de Cayenne; passez à l'étamine. On sert cette sauce avec le poisson et avec les viandes froides.

Vinaigre aux fines herbes. Dans 15 litres de bon vinaigre, mettez deux poignées de feuilles d'estragon, — une poignée de feuilles de ciboule, — *idem* de cresson, — *idem* de pimprenelle, — *idem* de cerfeuil, — une poignée 1/2 de fleurs de sureau sèches, — 125 grammes d'échalotes, — 250 grammes de petits oignons, — 75 grammes d'ail, — 50 grammes de clous de girofle, — 6 gousses de poivre d'Espagne, — 6 citrons coupés en morceaux.

Mettez le tout dans une cruche, ou bien dans des bocaux de verre, exposés au soleil pendant trois mois, puis passez au tamis.

Rôti de veau saumoné. Prenez un quartier de derrière que vous faites désosser; après l'avoir frotté de salpêtre, mettez-le pendant huit jours dans le sel, ajoutez-y des feuilles de céleri, des oignons, poireaux, poivre, clous de girofle et feuilles de laurier. Retournez la viande tous les jours, ensuite roulez et ficelez le rôti, que vous ferez cuire avec la saumure dans laquelle il a séjourné, et à laquelle vous ajoutez un litre de vin, un demi-litre de vinaigre, un demi-litre d'eau. Quand il sera cuit, laissez-le refroidir dans son jus; enlevez la ficelle. Prenez 250 grammes de sardines, hachées très-menu, faites-en une couche tout autour, puis une couche de persil et d'oignons hachés aussi fin que possible; en dernier lieu ajoutez des câpres.

On laisse cette viande reposer pendant deux ou trois jours, en l'arrosant avec de bonne huile chaque deux heures.

La viande se mange froide, à l'huile et au vinaigre.

Boulettes au pain pour le potage. Prenez 125 grammes de beurre frais, que vous écraserez et tournerez jusqu'à ce qu'il ait l'aspect de la crème; ajoutez-y deux jaunes d'œuf, un peu de muscade et de persil haché très-fin, 500 grammes de pain blanc trempé dans de l'eau et bien égoutté; mélangez le tout en l'écrasant; battez en neige deux blancs d'œuf, ajoutez-les à la pâte qui vient d'être formée, et avec laquelle vous ferez de petites boules, qui devront cuire pendant cinq minutes dans le bouillon.

Gâteau battu. Mettez dans une grande terrine 400 grammes de belle farine, que vous délayez avec un tiers de

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe en linos gris. La garniture se compose de cordes en soie noire et blanche bordant les dents, et remontant sur le jupon pour y former des trèfles. Cette garniture occupe par devant un espace de 20 centimètres en hauteur; elle se raccourcit graduellement, de façon à n'avoir plus que 5 centimètres de hauteur par derrière; mêmes ornements sur le corsage; boutons oxydés.

Robe en mohair écru. Garniture en taffetas brun, avec boutons en métal doré. La garniture est posée sur chaque côté du lé de devant, continue en bretelles sur le corsage et s'arrête à la couture de l'épaule,

Robe en grenadine de laine gris-lapis. Sur le bord inférieur par devant, un volant étroit (5 centimètres de largeur) occupe un espace de 1 mètre 70 centimètres; le volant large (12 centimètres de hauteur) est posé plus haut devant que sur les côtés; par derrière il se termine sur la même ligne que le bord de la robe.

verre d'eau tiède; ajoutez trois cuillerées à bouche de levure de bière, vingt jaunes d'œuf battus, — quatre blancs d'œuf battus en neige, 200 grammes de beurre, un peu de sel, de sucre et d'eau de fleur d'oranger; mêlez bien le tout, puis pétrissez pour bien incorporer le beurre; battez énergiquement la pâte avec la main pendant un quart d'heure. Beurrez un moule à gâteau, et remplissez-le à moitié; laissez-le monter de façon à remplir le moule; mettez-le au four, un quart d'heure après y avoir mis le pain; retirez-le en même temps que le pain. Pour éviter que le gâteau prenne une couleur trop brune, posez sur le moule une feuille de papier mouillée d'eau; aussitôt cuit, retirez du moule.

Biscuit de Savoie. Prenez seize œufs, dont vous séparez les blancs, que vous mettez dans un grand saladier, et que vous battez pendant vingt minutes, pour les faire monter en neige assez compacte pour supporter une pièce de cinq francs en argent; ajoutez-y les seize jaunes d'œuf, auxquels vous avez joint 250 grammes de sucre en poudre, puis peu à peu, en les fouettant toujours, 250 grammes de farine de pommes de terre; beurrez les moules (ceux très-étroits sur le bord inférieur sont les plus commodes), remplissez-les jusqu'à 3 ou 4 centimètres de distance du bord supérieur; mettez aussitôt au four (après la cuisson du pain), et laissez-les pendant deux heures au moins. La principale condition de succès est d'avoir fait, avec les blancs d'œuf, une *neige* très-compacte. Il faut se garder d'ouvrir le four pendant la cuisson.

Galette d'amandes. Prenez 250 grammes d'amandes douces, et quelques amandes amères, émondées et écrasées; 250 grammes de sucre râpé, 5 grammes de sel, 550 grammes de beurre fondu, — trois œufs entiers; mêlez bien le tout, et ajoutez-y autant de farine qu'il en faudra pour former une pâte bien ferme; mettez cette pâte dans des tourtières beurrées; tracez par-dessus des losanges, en employant la pointe d'un couteau; mettez au four, après la cuisson du pain, et laissez-y les tourtières pendant deux ou trois heures, selon le degré de chaleur conservé par le four. Ce gâteau se conserve indéfiniment. (Recettes envoyées par une abonnée de la Somme.)

Pouding de biscuit (recette envoyée par une abonnée du Bas-Rhin). On peut utiliser pour ce plat les restes d'un biscuit quelconque. Coupez ce biscuit en tranches, faites-



les cuire au bain-marie, de telle sorte que la vapeur de l'eau pénètre le biscuit; quand il est très-mou, retirez-le du feu, placez les tranches sur un plat, garnissez avec des raisins de Malaga, arrosez soit avec du vin chaud et sucré, soit avec du sirop de framboise chauffé. Servez chaud.

Pouding de pain. Pétrissez la mie d'un pain frais, en y incorporant peu à peu 500 grammes de sucre pilé et 500 grammes de beurre frais; quand le tout forme une pâte, ajoutez un à un huit œufs entiers, et continuez à pétrir jusqu'à ce que le mélange soit complet; placez cette pâte dans un moule beurré, et mettez au four.

Entremets indien. Prenez 500 grammes de sucre, cinq œufs entiers, et, en outre, le jaune de trois œufs; mélangez le tout, ajoutez un litre de lait; versez dans un ou deux plats creux pouvant supporter le feu; mettez au four jusqu'à ce que le liquide soit solidifié.

Pouding de haricots. Faites cuire dans de l'eau des haricots blancs; pilez ces haricots, et pesez-en 250 grammes; faites clarifier 500 grammes de sucre, et, sur le feu même, jetez dans le sucre les 250 grammes de haricots; laissez bouillir pendant quelques secondes, pour délayer les haricots; ajoutez-y une cuillerée de beurre; laissez bouillir pendant quelques instants, en remuant toujours, afin que le mélange ne s'attache pas à la bassine; ôtez du feu, laissez refroidir; ajoutez deux œufs entiers, six jaunes d'œuf délayés, mais non *battus;* versez le tout dans un moule beurré, et mettez au four. Ce pouding doit être fait la veille du jour où l'on veut le servir. On peut employer des pommes de terre en place des haricots, et en même quantité.

Gâteau de farine de maïs. Prenez un litre de lait, 500 grammes de sucre, 125 grammes de beurre; placez le tout dans une casserole, et mettez sur le feu; quand le lait est arrivé à l'ébullition, versez dans la casserole 500 grammes de farine de maïs, mélangée avec 125 grammes de farine de blé; tournez le tout très-vite et très-énergiquement jusqu'à ce que la pâte soit cuite. Retirez du feu, jetez dans une terrine, laissez refroidir, puis ajoutez un à un de huit à douze œufs entiers, selon que la pâte est moins ou plus compacte. On découpe cette pâte soit avec un verre, soit avec un moule *emporte-pièce;* mettez-les au four. (Très-bons gâteaux pour servir avec le thé.)

Lard du ciel (traduction du nom portugais). Prenez 500 grammes de sucre, seize jaunes d'œuf, huit blancs d'œuf, un peu de zeste de citron; mélangez le tout pendant quelques minutes; versez le mélange dans un moule beurré; mettez au four. (Ces cinq dernières recettes nous ont été envoyées par une abonnée des Açores.)

Gelée aux fruits confits. Faites bouillir un litre d'eau; ajoutez-y 32 grammes de gélatine et 250 grammes de sucre; après un quart d'heure ou vingt minutes d'ébullition, écumez, passez au tamis, versez le liquide dans un moule enduit de bonne huile: ajoutez soit du kirsch, soit du rhum, et 125 grammes de fruits confits, assortis, découpés en petits morceaux; quand la gelée commence à prendre, ajoutez encore 125 grammes de fruits confits, également découpés en petits morceaux. Laissez refroidir. Renversez sur un plat, au moment de servir.

Crème belge. Faites une crème avec un litre de lait, huit jaunes d'œuf, sucre, vanille; laissez refroidir; faites fondre 32 grammes de colle de poisson, ou 64 grammes de gélatine; laissez tiédir, et ajoutez à la crème, ainsi qu'un petit verre de rhum.

Prenez un moule troué au milieu, enduisez-le avec un peu de bonne huile, mettez-y un peu de la crème qui vient d'être faite, posez-le dans de l'eau froide, remplissez-le en y mettant un lit de fruits confits, un lit de crème. Mettez à la cave jusqu'au lendemain.

Quatre heures avant le dîner, prenez un demi-litre de crème fraîche, battez-la très-ferme, ajoutez une poignée de sucre râpé, deux blancs d'œuf battus en neige compacte, deux feuilles de gélatine fondue, un peu de vanille.

Renversez la crème n° 1 sur un plat, et, dans le creux formé par le moule, versez la crème n° 2.

Crème aux fruits. Prenez un litre de crème fraîche, fouettez-la très-fort, en y ajoutant beaucoup de vanille, du sucre pilé, 8 grammes de colle de poisson. Ceci doit se faire quatre ou cinq heures avant le dîner.

Mettez dans un moule, alternativement, un lit de crème, un lit de fraises, ou de framboises fraîches; au moment de servir, renversez sur un plat.

On peut garnir l'intérieur du moule et le fond du plat avec des biscuits à la cuiller, très-frais.

Crème russe. Prenez dix œufs entiers, et, en outre, le jaune de six œufs; ajoutez-y 500 grammes de sucre pilé, un demi-litre de vin de Champagne, le jus d'un citron, un peu de zeste de citron, 64 grammes de gélatine; mettez le tout sur le feu, et fouettez pendant la cuisson; laissez un peu refroidir; — versez dans un moule, et, quand le tout sera froid, renversez sur un plat.

Gelée de punch. On prend le jus de deux citrons, et un peu de zeste, 500 grammes de sucre clarifié, 3/4 de litre de bon vin rouge ou blanc, 1/4 de litre de rhum, 130 grammes de gélatine; mettez le tout dans un moule jusqu'au lendemain, et renversez sur un plat. Pour se servir de la gélatine, on la fait dissoudre dans de l'eau chaude, puis on la passe dans un morceau de percale.

Marmelade de cerises. Prenez 8 kilogr. de cerises aigres, 14 kilogr. de cerises noires, douces, le jus de 3 kilogr. de framboises et d'un kilogr. de groseilles; mettez le tout dans un bassin, avec 8 kilogr. de sucre pilé; laissez macérer jusqu'au lendemain; faites cuire sur un feu très-doux, pendant 8 heures.

Conservation des tomates. Cette recette m'a été envoyée d'Alsace l'été dernier, au moment même où l'on essayait chez moi ce procédé, qui a pleinement réussi.

On met dans un vase quelconque, bocal de verre, ou pot de grès, de l'eau, du sel, et un œuf entier avec sa coquille; quand l'œuf monte à la surface de l'eau, celle-ci est suffisamment salée, et l'on enlève le sel qui n'est pas encore fondu; on verse cette eau dans un pot de grès, contenant des tomates entières, non pelées, aussi pressées que possible l'une contre l'autre; on pose par dessus une planchette avec une pierre, afin que les tomates baignent toujours dans l'eau salée; on recouvre le pot avec un papier. Les tomates ainsi préparées se conservent d'une année à l'autre, et le plus fin gourmet ne distinguera pas une sauce faite avec ces tomates d'une sauce faite avec des tomates qui viennent d'être cueillies.

Le point important est le degré de saturation de l'eau salée, qui est indiqué exactement par le moment où l'œuf se soulève pour monter à sa surface.

Conservation de l'oseille. On fait bouillir trois ou quatre litres d'eau, dans laquelle on jette trois grosses poignées de sel.

Aussitôt que l'eau ainsi salée est bouillante, on y jette autant d'oseille que le vase en peut contenir; après deux ou trois bouillons on la retire, on la fait égoutter pendant vingt-quatre heures sur un tamis.

La même eau doit servir pour toute l'oseille que l'on veut conserver; à chaque nouvelle cuisson, on y ajoute seulement une poignée de sel.

Quand l'oseille est parfaitement égouttée, on la met dans des pots, que l'on recouvre avec une couche de beurre fondu. On couvre les pots avec du papier.

L'oseille ainsi conservée est aussi fraîche que si l'on venait de la cueillir.

Beignets au vin. Un verre de vin blanc, deux œufs entiers, un bon morceau de beurre frais, de la farine jusqu'à ce que la pâte soit maniable; coupez cette pâte avec un verre à boire, jetez à mesure les beignets dans la friture; saupoudrez de sucre au moment de servir.

Blanchissage des flanelles. Une cuillerée à bouche d'alcali, par litre d'eau tiède; y plonger les flanelles, les y laisser pendant dix minutes. Préparer une eau de savon tiède et très-mousseuse, dans laquelle on laissera les flanelles environ une heure. Le lavage doit se faire en passant l'objet en flanelle dans la main fermée *en anneau;* ne jamais tordre ni frotter les flanelles; rincer dans une eau tiède, à laquelle on a ajouté une légère dose d'alcali; faire sécher dans un endroit clos, afin d'éviter le contact du grand air, qui durcirait la flanelle; éviter les trop grandes chaleurs; repasser les flanelles à moitié sèches. Ces deux dernières recettes viennent d'une abonnée suisse.

Peinture des planchers. On fait une couleur un peu épaisse, avec de l'ocre jaune cuit dans de l'huile de lin; si la couleur est trop foncée, on y ajoute du blanc de céruse. On applique cette couleur sur le plancher, en employant un pinceau, et, si le bois n'est pas suffisamment imprégné, on recommence une seconde fois; plus on laisse sécher, plus la couleur est belle.

Liqueur-crème de noyau d'abricots. Pour chaque litre de bonne eau-de-vie blanche, mettez 70 amandes d'abricots, le bois de 35 noyaux d'abricots, 500 grammes de sucre blanc.

On laisse infuser ce mélange pendant trois semaines, en le remuant au moins deux fois par jour.

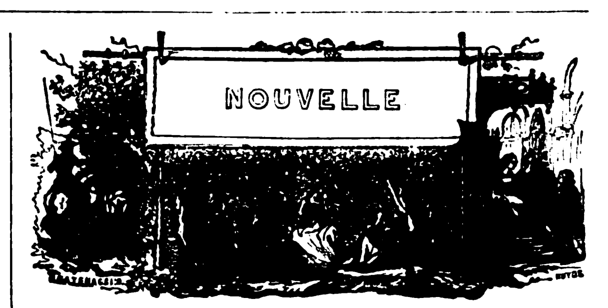
Après les trois semaines d'infusion, on ajoute, pour chaque litre d'eau-de-vie, un verre de bon lait bouillant.

On laisse infuser encore le tout pendant huit ou dix jours, en remuant comme la première fois. On filtre au papier gris; on recommence à filtrer, si la liqueur n'est pas parfaitement limpide; on conserve dans des bouteilles bien bouchées.

Confiture de cerises. Après avoir coupé les queues aussi régulièrement que possible, on pèse les cerises; avec le même poids de sucre on fait un sirop concentré dans lequel on met les cerises. La durée de la cuisson dépend de la quantité des confitures, ou plutôt, quand la cerise est cuite, l'évaporation a dû se faire; il faut les ôter du feu et ne les mettre en pots que lorsqu'elles sont tièdes.

Je ne saurais terminer cet article sans adresser mes plus vifs remercîments à celles de nos abonnées qui ont bien voulu répondre à mon appel. Des recettes me sont parvenues du Nord, du Midi, de l'Allemagne, des îles Açores..... Si l'on consentait à prendre la peine de m'envoyer toutes les recettes de ménage que l'on connaît, on mettrait en commun l'expérience générale, et nous décuplerions notre savoir particulier, au profit universel.

EMMELINE RAYMOND.



A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

Suite.

« M. Villenot, visiblement convaincu de la sincérité de ma narration, avait une expression empressée que nous ne lui connaissions plus; il prit la parole :

« Tout cela n'est pas irréparable, » dit-il doucement...

« Sans répondre à cette insinuation, je m'adressai à mon père :

« Un fait demeure cependant inexpliqué, » dis-je; « comment cette lettre, écrite par Madeleine et adressée à M. Desroniers, se trouve-t-elle entre les mains de M. Villenot? »

— C'est juste, » reprit mon père; « comment cela est-il arrivé? »

« M. Villenot, fidèle sans doute à l'inspiration qui venait de l'illuminer, et pensant que *tout n'était pas irréparable,* se hâta de faire cause commune avec nous, en nous livrant le nom du principal moteur de toute cette affaire.

« Cela s'est fait le plus naturellement du monde, » dit-il; « il paraît que ce M. Desroniers se promenait parfois en compagnie de M. d'Aubenot; il a donné un jour à ce dernier un volume dans lequel cette lettre avait été étourdiment placée pour marquer une page. Mme d'Aubenot l'a vue, l'a lue.....

— S'en est emparée, » ajouta mon père.....

— Oui; et, par amitié pour mon fils, a cru qu'il était urgent de le prévenir. Croyant qu'il s'agissait véritablement de Mlle Marthe, elle s'est trouvée avec mon fils à la porte de votre jardin, et là, ils ont vu tous deux Mlle Marthe recevoir M. Desroniers.

— Cela devait être, » répondit mon père avec effort; « elle ne pouvait manquer de figurer dans un espionnage où l'honneur d'une famille quelconque se trouvait en jeu. Elle était à peu près certaine en effet de faire ses frais; si elle n'avait pas trouvé là cette pauvre Marthe, elle pouvait espérer d'y rencontrer quelque autre femme.

— Oh! je ne la défends pas! » s'écria M. Villenot avec un empressement qui devenait toujours plus vif... « Seulement, si elle n'avait quitté ce pays pour toujours, je ne vous aurais pas livré son nom, parce qu'enfin.....

— Oui, oui, » dit mon père avec brusquerie, « je sais cela; il est d'usage en effet de ménager avec un soin bien touchant ceux qui font le mal..... fût-ce aux dépens de ceux qui ont été leurs victimes.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends, » répondit M. Villenot; « je pense qu'en toute circonstance il faut éviter, dans l'intérêt de tout le monde, les éclats, les explications qui peuvent s'envenimer.... Mais, voyons, n'y a-t-il pas un moyen bien simple de remédier à cette déplorable erreur? Convenons que nous avons tous fait un mauvais rêve, et reprenons des projets dont le retard, coïncidant avec les graves événements qui se produisaient à la même date, n'étonnera personne..... Je sais que mon fils a toujours déploré le parti qu'il a cru devoir prendre; je sais qu'il serait bien heureux de recevoir, en même temps que l'explication qui va lui être envoyée, l'autorisation de reparaître ici, et de vous dire à tous deux avec humilité : « Pardonnez-moi, j'ai péché! »

« Un sourire d'une poignante ironie apparut sur les lèvres de mon père; j'y lus clairement ce que je lisais, hélas!... dans la pensée de M. Villenot. Il n'eût pas été si empressé, il n'eût pas parlé avec tant de certitude du repentir de son fils, s'il n'avait été à moitié ruiné, tandis que notre fortune territoriale était restée intacte. Mon père se tourna vers moi, et me dit :

« Parle, réponds; tu es libre.

— Si monsieur votre fils, » répondis-je à M. Villenot, « se présentait aujourd'hui pour la première fois, s'il m'inspirait les sentiments d'estime qui dictèrent une première fois mon consentement, j'accepterais sans nul doute la proposition que vous me faites. Mais il n'en est pas ainsi; malheureusement pour moi, je ne puis commander au passé de disparaître de ma mémoire sans y laisser aucune trace. Aujourd'hui, Monsieur, je puis continuer à estimer la conduite de monsieur votre fils, qui est, je crois, demeurée honorable; mais je n'estime plus son caractère.

— Mademoiselle!

— Non, Monsieur; car je n'ai point d'estime pour les caractères faibles. Quelle sécurité m'offrirait, je vous le demande, cet appui chancelant, toujours prêt à me manquer, lorsqu'on viendrait lui suggérer quelques préventions? De plus, la vanité se joint toujours à la faiblesse, car c'est la vanité qui met la faiblesse à la disposition du premier occupant; c'est par leur vanité, c'est par la flatterie que l'on domine les caractères faibles, et je méprise la vanité. Vous alléguerez peut-être, Monsieur, qu'il me serait facile de dominer ce caractère tel qu'il m'apparaît à la suite des événements qui se sont accomplis, et que je pourrais le conduire à la satisfaction générale? Je vous répondrai en ce cas que j'ai trop de dignité pour consentir à *conduire* mon mari, et que je veux au contraire être *conduite* par lui. D'ailleurs, cet empire ne serait pas aisé à conquérir, ni surtout à garder, car les caractères faibles se laissent volontiers guider par ceux qui valent





N°25 - 1866

blanches en cristal, disposées en rangées perpendiculaires, enfilées sur de la soie pareille à celle du cordon; on fixe chaque rangée de perles en passant l'aiguille dans les cordons de soie. A l'une des extrémités du bouton, on pose une grosse perle en cristal; à l'autre extrémité on met une bouclette, ce bouton étant destiné à rester suspendu.

No 2. *Bouton plat.* La forme en bois a 3 centimètres de circonférence; plate en dessous, elle est un peu bombée en dessus; on la recouvre avec un morceau d'étoffe, sur lequel on coud des perles, en copiant la disposition indiquée par le dessin.

Gland pour bournous.

Les trois glands inférieurs se composent chacun de trois houppes en grosse soie de cordonnet, surmontées de perles noires enfilées en cercle.

Les cordons qui soutiennent ces glands sont une sorte de natte, dont nous publions un échantillon, afin d'en faciliter l'exécution. On voit, sur ce dessin, que l'on prend un cordon fin, double, et un cordon plus gros; on doit passer le gros cordon toujours dans la même direction, mais cette observation est à peu près inutile, puisqu'on peut suivre aisément le dessin.

Les cordons sont passés séparément, quand ils sont terminés, dans une grosse perle taillée, puis on les passe ensemble dans une boucle creuse en bois, recouverte d'étoffe et d'un *treillage* exécuté en soie; cette boucle est surmontée d'une grosse perle taillée.

FICHU DÉSIRÉE.

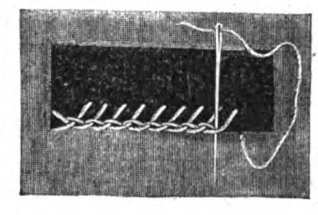


FICHU A DENTS ARRONDIES.

EXÉCUTION DE LA NATTE DU CORDON POUR LE GLAND.

Fichu pour toilettes du matin.

Ce triangle en mousseline ou nansouk a sur chaque côté, en ligne droite, 38 centimètres de hauteur, après que l'on y a fait un ourlet d'un centimètre. Sur le côté en biais on pose une garniture de même étoffe, ayant 4 centimètres de largeur, 80 centimètres de longueur, avec un ourlet d'un centimètre 1/2, plissée et cousue sur l'ourlet du triangle. Cette garniture s'arrête à 13 centimètres de distance des pointes de devant. Onfait sur tous les ourlets la broderie au feston et en soie noire dont nous publions le dessin; on plie ce fichu en forme de cravate, le coin en dedans; on le porte sur un corsage montant, et il tient lieu d'un col.



CHAINETTE FESTONNÉE (POINT JEANNE).

Voile de fauteuil.

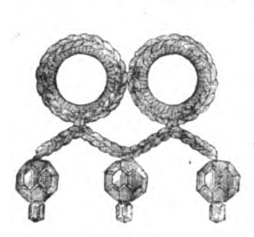
MATÉRIAUX : Coton Bresson no 40 ou fil de lin.

Ce voile se compose de cinq carreaux, et d'une bordure qui répète le dessin *à jours* du carré du milieu. Les quatre carrés extérieurs sont épais, faits au point côtelé, et *ressortent* bien sur le fond *à jours.* On pourra, si l'on veut exécuter une couverture de lit ou de berceau, changer les proportions de ce travail, et faire alternativement un carré épais, un carré *à jours.*

Carré épais. Une chainette de 4 mailles, dont on réunit la dernière à la première, pour former un petit cercle.

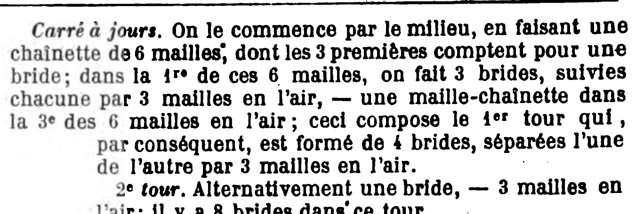
1er *tour.* Dans chaque maille, 2 mailles simples.

2e *tour.* Ici commence le dessin *côtelé*, que l'on forme en faisant alternativement un tour à l'endroit, le tour suivant à l'envers; on travaille toujours en allant et revenant, et l'on retourne l'ouvrage à la fin de chaque tour, mais en réunissant les tours, afin d'éviter les irrégularités. Dans ce 2e tour, on divise les mailles en quatre nombres égaux, et, dans la maille placée à chacun des quatre coins, on fait toujours 3 mailles; on fait une seule maille dans chacune des autres mailles, mais en piquant toujours le crochet dans le côté de derrière des mailles du tour précédent. Cette augmentation se répète dans tous les autres tours, en ce que l'on fait 3 mailles dans la maille du milieu des 3 mailles du coin. Quand on termine un tour, on doit veiller à ce que l'augmentation ait toujours lieu de la même façon. On fait de la sorte 30 tours, puis on commence l'encadrement *à jours* de ce carré, lequel se compose de brides *contrariées*, séparées par 3 mailles en l'air (voir le dessin représentant le carré en grandeur naturelle). Le premier de ces 3 tours compte 72 brides, — le 3e 76 brides.



BORDURE FAITE AU CROCHET POUR CONFECTIONS.

GLAND POUR BOURNOUS.



Carré à jours. On le commence par le milieu, en faisant une chaînette de 6 mailles, dont les 3 premières comptent pour une bride; dans la 1re de ces 6 mailles, on fait 3 brides, suivies chacune par 3 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la 3e des 6 mailles en l'air; ceci compose le 1er tour qui, par conséquent, est formé de 4 brides, séparées l'une de l'autre par 3 mailles en l'air.

2e *tour.* Alternativement une bride, — 3 mailles en l'air; il y a 8 brides dans ce tour.

3e *tour.* Dans le milieu de chacun des festons composés de 3 mailles en l'air, dans le tour précédent, on fait 4 doubles brides, — entre les deux doubles brides du milieu on fait 7 mailles en l'air.

4e *tour.* Sur chaque feston composé de mailles en l'air, on fait 3 brides, — 3 doubles brides, — une triple bride, — 3 doubles brides, — 3 brides, le tout posé à cheval; — toujours une maille simple après 4 brides du tour précédent, *non séparées par des mailles en l'air.*

5e *tour.* Des mailles-chaînettes jusqu'au milieu du cercle formé par les brides dans le tour précédent, ensuite: * 8 doubles brides dans la maille de ce milieu, et entre la 2e et la 3e, — la 4e et la 5e, — la 6e et la 7e de ces doubles brides, on fait chaque fois 7 mailles en l'air; 6 doubles brides dans le milieu du cercle suivant, et entre la 2e et la 3e, la 4e et la 5e de ces doubles brides, on fait chaque fois 7 mailles en l'air. Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

6e *tour*, comme le 4e tour; ensuite des mailles-chaînettes jusqu'au milieu du plus proche demi-cercle.



ROBE POUR ENFANT D'UN A DEUX ANS.

7e *tour*, comme le 5e tour; mais on fait 8 doubles brides sur le demi-cercle placé à chaque coin, et seulement 4 doubles brides sur chaque autre demi-cercle; les 2 doubles brides du milieu sont séparées par 7 mailles en l'air.

8e *tour*, comme le 6e tour.

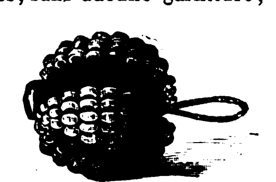
Le carré est terminé; il doit être de même dimension que les quatre carrés épais; on les coud tous cinq d'après la disposition indiquée par le dessin, puis on fait la bordure, en s'aidant du dessin, pour le nombre et la réunion des demi-cercles; dans les creux séparant les quatre carrés épais, on passe toujours dans les 2e, 3e, 4e, 5e tours, deux demi-cercles du tour précédent, en ce que l'on fait sur chacun de ces deux demi-cercles seulement une double bride. Après le 5e tour l'ouvrage est terminé.

BOUTON PLAT FAIT EN PERLES.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de foulard blanc uni. Le bas de la robe est découpé en dents pointues qui sont bordées avec un étroit ruban de velours noir, lequel se continue sur la robe de façon à former un treillage en losanges; au centre de chaque losange se trouve un bouton en velours noir. Paletot pareil à la robe, garni comme celle-ci sur son bord inférieur, sur l'entournure, sur l'extrémité de la manche et sur les devants du paletot; l'encolure est bordée avec un ruban de velours noir, noué par derrière, de façon à former deux longues bouclettes et deux pans très-longs. Chapeau Lamballe, en tulle rose, de chez Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, no 6; le contour du chapeau est bordé avec des festons de perles blanches; brides roses en taffetas; très-larges brides en tulle rose.

Jupe en taffetas vert coupée à pointes, sans aucune garniture; corsage montant, formant un péplum coupé en pointe, comme les robes *princesse;* ce corsage est carré par devant et dépasse de beaucoup la ceinture; il forme ensuite des pointes aiguës, plus longues sur les côtés et par derrière que devant. Ce péplum est garni avec des galons de soie noire, disposés en brandebourgs sur le corsage, en deux lignes parallèles sur les contours; entre ces lignes, des étoiles en jais noir; sur le bord, une étroite frange noire. Chapeau en paille blanche.



BOUTON EN FORME DE BOULE FAIT EN PERLES.

MODES.

Les chignons ont changé de forme sans réduire leur dimension. Les deux coques et le chignon Louis XV ont disparu pour



céder la place aux gros chignons ronds, représentant les cheveux tournés sur eux-mêmes. Les femmes qui ont une chevelure très-volumineuse peuvent donc revenir à l'ancienne méthode, qui consistait à tordre leurs cheveux, et à les fixer par un peigne autour duquel on tournait toute la chevelure; celles..... en plus grand nombre, qui ne pourraient trouver en elles-mêmes des ressources suffisantes pour satisfaire la mode actuelle, connaissent l'adresse de M. Croisat, rue Richelieu, 76. Je ne saurais mieux dépeindre la physionomie des chignons actuellement en possession de la faveur féminine, qu'en évoquant l'image d'une nèfle, telle qu'elle est avant de séjourner sur la paille. On pose ce chignon assez haut sur la tête.

C'est justement cet exhaussement de la coiffure qui a réduit outre mesure les proportions des chapeaux; j'en gémis comme la plupart de mes lectrices, mais, n'oubliant pas que je suis ici pour relater les faits, et non pour les expliquer ni les excuser, je copie la description de quelques chapeaux nouveaux, dont j'ai pris note lors de ma dernière visite à Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6.

Chapeau rond en paille blanche à calotte ovale, avec petits bords légèrement inclinés et retournés; pour tout ornement une torsade de tulle blanc entrelacée d'un étroit ruban de velours blanc, lamé d'or. Touffe de plantes marines, retombant à gauche sur le voile de tulle blanc. (Chapeau très-élégant.)

Chapeau batelière en paille anglaise blanche; calotte plate, grands bords inclinés; orné d'un cordon de marguerites blanches mêlées de longues lianes placées derrière en guirlande. Voile de tulle brodé, tombant sur l'épaule. (Ce chapeau est l'un de ceux que je préfère.)

Chapeau rond en paille blanche de fantaisie, mélangée de noir. Calotte basse et demi-ronde, assez grands bords baissés, doublés en dessous de bouillonnés en tulle blanc; sur le contour un ruban de velours noir; pour ornement, des fleurs variées avec feuillage saupoudré de cristal. Nœud en velours noir à coques avec longues guides. (Je crois décidément que celui-ci est le plus joli.)

Chapeau pouff, imitant le dessus d'une ruche allongée, en paille blanche, de fantaisie, avec piquants, bordé d'une frange de perles blanches; dessous, un diadème de ruban rose foncé, brides pareilles; sur le côté gauche, une branche de boutons de roses mousseuses à feuilles ombrées. (Très-original.)

Chapeau Watteau en paille de riz bouclée; petite calotte, bords baissés, doublé de taffetas rose, recouvert de tulle blanc, orné d'une guirlande de roses japonaises variées, avec branche pendante; brides en taffetas. (Très-jeune et très-joli.)

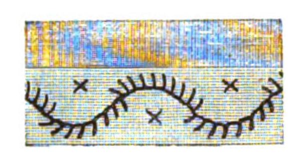
Chapeau canotier en crin blanc façonné, doublé de taffetas bleu; plume bleue, nœuds et guides en ruban de velours bleu. (Tout à fait joli.)

Telle est la copie exacte des notes prises à la hâte sur mon carnet.

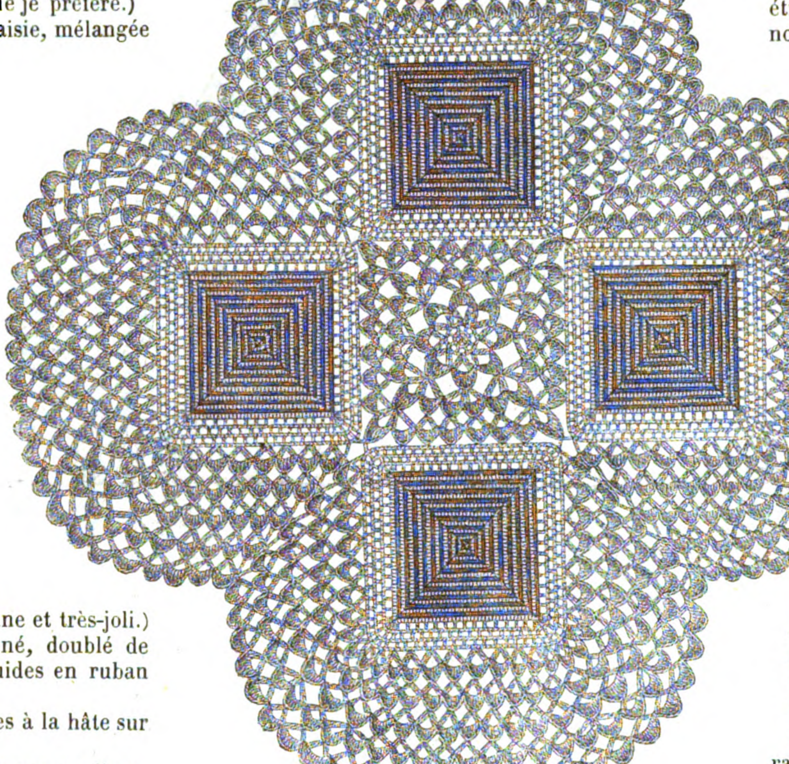
On m'a souvent interrogée depuis deux ans sur l'em-



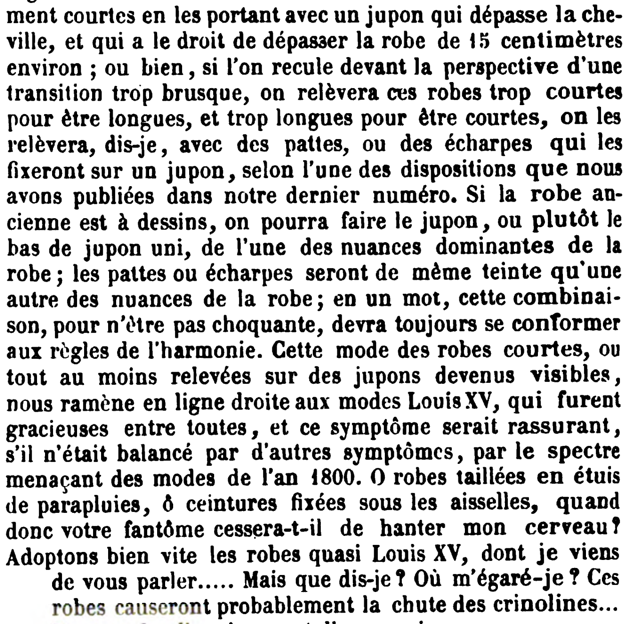
FICHU POUR TOILETTE DU MATIN.



BRODERIE AU FESTON POUR LE FICHU.



VOILE DE FAUTEUIL.



ploi des robes devenues trop étroites et trop courtes; leur règne est enfin venu! On les transformera en robes franchement courtes en les portant avec un jupon qui dépasse la cheville, et qui a le droit de dépasser la robe de 15 centimètres environ; ou bien, si l'on recule devant la perspective d'une transition trop brusque, on relèvera ces robes trop courtes pour être longues, et trop longues pour être courtes, on les relèvera, dis-je, avec des pattes, ou des écharpes qui les fixeront sur un jupon, selon l'une des dispositions que nous avons publiées dans notre dernier numéro. Si la robe ancienne est à dessins, on pourra faire le jupon, ou plutôt le bas de jupon uni, de l'une des nuances dominantes de la robe; les pattes ou écharpes seront de même teinte qu'une autre des nuances de la robe; en un mot, cette combinaison, pour n'être pas choquante, devra toujours se conformer aux règles de l'harmonie. Cette mode des robes courtes, ou tout au moins relevées sur des jupons devenus visibles, nous ramène en ligne droite aux modes Louis XV, qui furent gracieuses entre toutes, et ce symptôme serait rassurant, s'il n'était balancé par d'autres symptômes, par le spectre menaçant des modes de l'an 1800. O robes taillées en étuis de parapluies, ô ceintures fixées sous les aisselles, quand donc votre fantôme cessera-t-il de hanter mon cerveau? Adoptons bien vite les robes quasi Louis XV, dont je viens de vous parler..... Mais que dis-je? Où m'égaré-je? Ces robes causeront probablement la chute des crinolines... Et quand celles-ci auront disparu, rien ne nous garantira plus contre l'invasion des costumes grotesques, dont l'image a tant amusé mon adolescence.

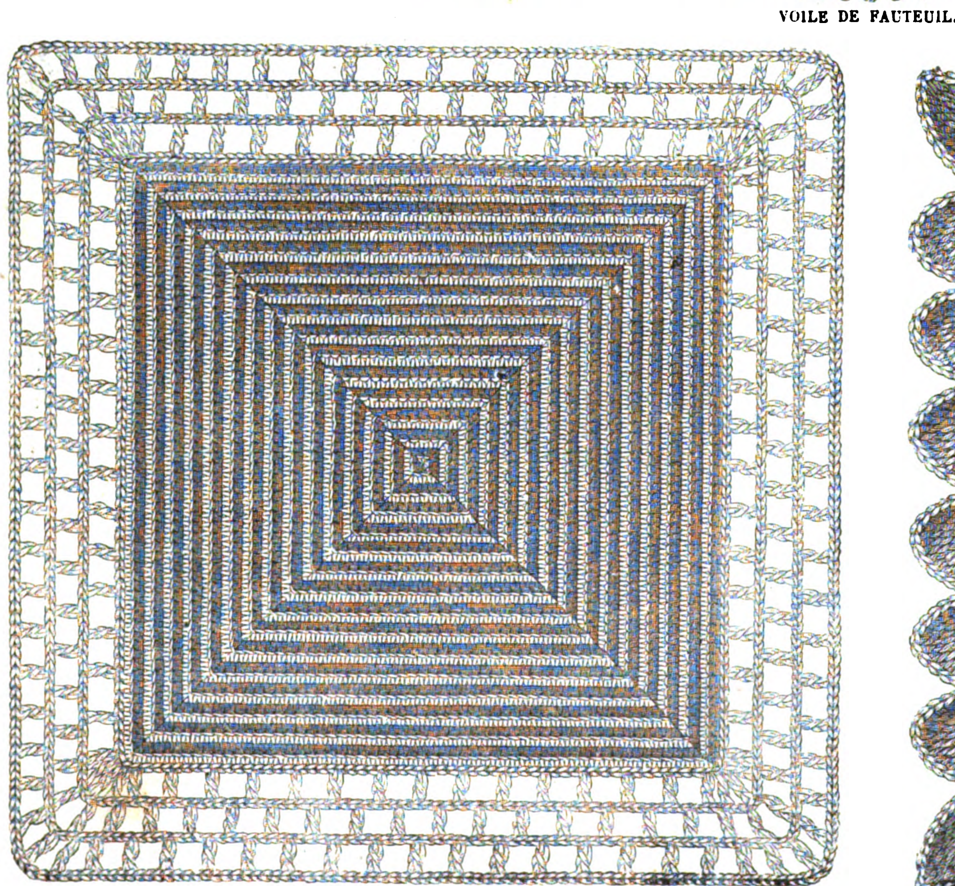
Où allons-nous? Où nous conduit-on? Est-ce à la robe étroite, à la taille courte? Ou bien, au contraire, serons-nous ramenées aux tailles longues et fines, aux jupes bouffantes, à ces modes gracieuses que nous offre la représentation du vieux répertoire? O mode! puisses-tu, arrivée à la bifurcation actuelle, ne pas te tromper de route! E. R.

LA BONNE MÉNAGÈRE.

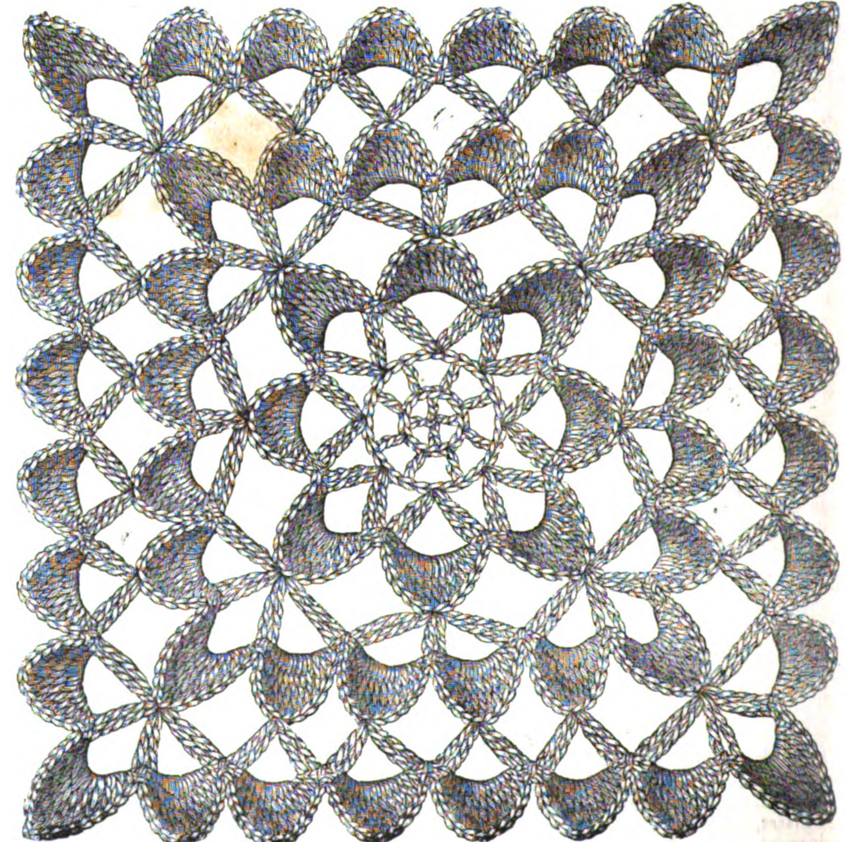
XXIV.

CONFITURES DE CAROTTES. — RÉMOULADE A LA COSAQUE. — VINAIGRE AUX FINES HERBES. — RÔTI DE VEAU SAUMONÉ. — BOULETTES AU PAIN POUR LE POTAGE. — GATEAU BATTU. — BISCUIT DE SAVOIE. — GALETTES D'AMANDES. — POUDING DE BISCUIT. — POUDING DE PAIN. — ENTREMETS INDIEN. — POUDING DE HARICOTS. — GATEAUX DE FARINE DE MAÏS. — LARD DU CIEL. — GELÉE AUX FRUITS CONFITS. — CRÈME BELGE. — CRÈME AUX FRUITS. — CRÈME RUSSE. — GELÉE DE PUNCH. — MARMELADE DE CERISES. — CONSERVATION DES TOMATES. — CONSERVATION DE L'OSEILLE. — BEIGNETS AU VIN. — BLANCHISSAGE DES FLANELLES. — PEINTURE DES PLANCHERS. — LIQUEUR-CRÈME DE NOYAUX D'ABRICOTS. — CONFITURE DE CERISES.

Confiture de carottes (même goût que la confiture d'oranges). Prenez un demi-kilogr. de carottes, découpées en tranches fines et par petites lanières, 750 grammes



CARRÉ ÉPAIS POUR LE VOILE DE FAUTEUIL.



CARRÉ A JOURS POUR LE VOILE DE FAUTEUIL.

moins qu'eux, et s'abaissent à flatter leurs infimes vanités..... mais ils se méfient toujours de ceux qui valent mieux qu'eux, et n'ont aucun motif pour surprendre leur bonne foi.

— Laissez-moi espérer, Mademoiselle, que vous êtes en ce moment sous l'empire d'un ressentiment légitime, je me hâte de le reconnaître, mais qui pourra s'adoucir devant les témoignages de l'affection que mon fils ne cesse pas de vous conserver, j'en suis certain.

— Son affection!..... Non, Monsieur, elle n'existe pas, et n'a jamais existé. N'aurait-elle pas plaidé pour moi, et détruit une à une les perfides insinuations qui ont été les étapes de la marche suivie par Mme d'Aubenot pour arriver à son but? Au lieu de se cacher pour m'espionner en compagnie de cette femme, il serait venu à moi; si l'affection que vous supposez avait existé, il m'aurait demandé sur-le-champ une explication que je l'aurais envoyé chercher près de Mlle de Lansac; il n'aurait pas si facilement accepté les apparences qui me condamnaient; il ne se serait pas enfui lâchement, sans songer à la douleur que devait me causer une semblable rupture, accomplie en de pareilles circonstances. Marthe Darmintraz, telle que vous l'avez connue il y a deux ans, n'existe plus. Elle était confiante: aujourd'hui elle doute de tout; elle croyait aux sentiments généreux, et votre fils lui a prouvé qu'ils sont trop souvent un masque; aujourd'hui elle sait que l'apparence de la fermeté s'allie fort bien à la réalité de la faiblesse, que l'affection peut être reniée en quelques heures.... qu'en un mot, il faut se garder de prêter à autrui toutes les qualités qu'on lui souhaite parmi celles que l'on préfère.»

«Je n'avais jamais fait un si long discours, et je dois dire que je m'exaltais un peu en parlant, car si je disais vrai en ce qui concernait mes dispositions actuelles pour M. Villenot, je n'avais, je ne pouvais avoir, Dieu merci! les sentiments de misanthropie que je croyais éprouver à ce moment-là. J'en ai rappelé depuis..... et la suite de mon histoire vous prouvera, mes enfants, qu'il ne faut jamais désespérer de son cœur, et que l'on y retrouve toujours, en dépit des plus douloureuses déceptions, la bienfaisante faculté d'aimer et de croire.

«M. Villenot, après avoir renouvelé quelques tentatives assez maladroites, nous quitta enfin, convaincu qu'il perdait ses efforts; mon père m'approuva hautement, et nous n'entendîmes plus parler du père ni du fils.

— Celui-ci, » interrompit Edmond, « était véritablement un piètre personnage.

— C'était un homme léger, faible et vaniteux, » reprit la tante Marthe, « et je remerciai sincèrement Dieu de l'épreuve qu'il m'avait envoyée pour rompre ce projet d'alliance; par légèreté, il ne calculait pas la portée de ses actes; par faiblesse, il se laissait conduire à prendre des mesures violentes, et, par vanité, il craignait toujours d'être dupé; voilà tout. Ce n'était pas un mauvais homme, car il a rendu sa femme heureuse; ce n'était pas même un homme dépourvu de probité; car, quoiqu'il soit devenu pauvre, on n'a jamais eu à lui reprocher une action condamnable. Mais il ne se douta jamais, je crois, qu'il existe plusieurs variétés de probité, et que l'on peut faire beaucoup de mal, tout en s'abstenant soigneusement de faire tort d'un centime à son prochain.

— Et il s'est marié, » demanda Cécile, « longtemps après cette rupture?

— Il était en Allemagne, dans une maison de banque, lorsque nous eûmes cette explication avec son père, et serait accouru fort heureux, je n'en doute pas, de reprendre nos projets de mariage, si j'avais pu oublier ce qui s'était passé, car leur fortune était bien compromise. Ce motif n'eût pas été, bien entendu, positivement énoncé dans la conscience de M. Édouard Villenot, car on a toujours une sorte de respect de soi-même qui porte à laisser dans l'ombre les motifs peu honorables présidant aux décisions que l'on prend, tandis qu'on place sur le premier plan ses prétextes avouables. Il se serait dit sans doute à lui-même qu'il voulait réparer une injustice..... Mais je ne voulais pas de cette *réparation;* et d'ailleurs j'avais dit la vérité à son père: je n'éprouvais plus que du mépris pour ce caractère qui s'était laissé dominer par une méchante femme. Encore, si elle avait eu pour elle le prestige de l'intelligence! j'aurais plus aisément compris et excusé l'empire qu'elle avait exercé sur une aussi grave décision; mais sa vulgarité même, son ignorance, aggravaient à mes yeux les torts de M. Villenot: *Dis-moi qui te mène, je te dirai qui tu es.*

«M. Villenot père, qui ne pouvait se résoudre à accepter la diminution de sa fortune, représentant à ses yeux la diminution de son importance, voulut trop vite réparer les brèches qui s'y étaient produites; il s'engagea avec témérité dans quelques entreprises qui tournèrent fort mal. Bref, son fils n'eut rien de mieux à faire que de rester où il se trouvait, et d'accepter comme définitif le poste provisoire qu'il occupait. Il épousa en Allemagne une jeune fille qui n'avait aucune fortune, et quelques années plus tard revint en France avec sa famille, pour essayer de sauver les débris de la fortune paternelle. Son père était mort, et il ne lui survécut pas longtemps.

«Sa veuve est restée ici, élevant son fils unique avec les modiques ressources dont elle pouvait disposer. Grâce à une médiocrité voisine de la pauvreté, ce fils possède des qualités précieuses.

— Comment! ma tante, » dit Edmond avec quelque vivacité, « on n'a de valeur personnelle qu'autant que l'on n'a pas de fortune?

— Tu travestis une remarque, souvent justifiée par l'observation, je l'avoue, en une opinion trop absolue; j'ai voulu dire qu'en général les pères qui ont fait eux-mêmes leur fortune valent mieux que leurs enfants trouvant cette fortune toute faite.

— Pourquoi cela?» demanda Louise devenue pensive.

«Parce qu'il nous faut toujours une barrière pour nous protéger contre nos mauvais instincts, qui sont ordinairement en opposition avec nos devoirs, et par conséquent avec notre véritable bonheur, que nous confondons trop souvent avec la satisfaction de ces instincts. Le travail nous enlève à nous-mêmes, nous façonne à sa loi, qui peut d'abord nous sembler dure, mais qui bientôt nous apparaît telle qu'elle est: bienfaisante entre toutes; il nous impose la régularité dans l'emploi de nos heures, et nous sauve ainsi de l'ennui: il nous retient loin des divertissements, qui dégénèrent toujours en lassitude, et nous garde ainsi en réserve la faculté de jouir des distractions que leur rareté seule nous présente comme enviables; enfin, en nous mettant à même de nous suffire à nous-mêmes, en tout ou en partie, il nous communique le sentiment de la véritable dignité, constamment confondue par les oisifs avec les exigences de leur vanité. Le travail nous dit à toute heure: Sois honorable; — l'oisiveté nous répète sans cesse: Sois bien vêtu, bien logé, attire l'attention, excite l'envie..... n'importe à quel prix!..... Et sur la route dans laquelle on s'engage à la suite des plaisirs, les étapes sont marquées par l'inutilité, le ridicule, la dépense, la ruine..... qui conduit directement aux compromis que l'on fait avec sa conscience, c'est-à-dire aux actions blâmables d'abord, et bientôt honteuses.

— Vous croyez donc, » dit Edmond qui avait baissé la tête devant cette profession de foi, « vous croyez que l'on ne peut se préserver de ces périls par cela seul qu'on est riche?

— A Dieu ne plaise! » s'écria la tante Marthe avec vivacité. « On y échappe, à coup sûr, et cela se voit chaque jour, pourvu que l'on échappe à l'oisiveté, quoique l'on soit riche; mais l'effort est difficile, car il semble bien doux et bien facile de se laisser entraîner sur la pente du luxe et des plaisirs. On doit d'autant plus honorer ceux qui pensent que leur dette ne saurait être acquittée ici-bas, par cela seul qu'ils dépensent leurs revenus... ou leur capital. Le travail est rarement volontaire; qu'en dis-tu, Edmond?

— C'est vrai, ma tante; mais pourtant que peut-on faire quand on est riche, et que l'on n'a pas besoin de travailler pour s'enrichir?

— La richesse n'est pas le but unique du travail, et l'on abaisserait celui-ci en lui supposant ce seul mobile; on peut, on *doit* s'instruire, mon neveu, d'abord pour éviter de devenir un être ridicule autant qu'inutile; ensuite pour enlever une partie de son existence aux plaisirs énervants ou abrutissants. Quand on n'a pas la force de réagir contre les influences de la richesse, on est perdu... à moins qu'il ne survienne quelque bienfaisant orage qui bouleverse les conditions de l'existence, et oblige à chercher l'abri du travail.»

Un mot avait principalement frappé Edmond dans cette apostrophe, et il indiqua cette impression en répétant ce mot:

«Ridicule..... ridicule..... Étais-je ridicule, ma tante?

— Oh! oui!.....» répondit la tante Marthe en remuant la tête avec une énergique conviction. « Pauvre enfant! Je te vois encore, faisant de précoces tentatives de dandysme, ignorant, inutile, t'exerçant à traiter ta mère comme un camarade avec lequel on *ne se gêne pas;* pâle copie des plus sots *originaux!* et prenant autant de peine pour t'amoindrir, pour étouffer tes bons instincts qu'on en pourrait, qu'on en devrait prendre pour s'améliorer.

— Il fallait bien faire comme les autres, » répondit Edmond en soupirant.

«Oui; et tes sœurs pensaient et agissaient comme toi, fermement persuadées par l'exemple de leur entourage que leur unique mission ici-bas consistait à se parer et à se montrer. Mais, Dieu merci!..... la ruine est venue, et, avec la ruine, l'amélioration des sentiments et la justesse du jugement. Dis, Edmond, ne trouves-tu aucun plaisir dans ton existence actuelle?

— Mon Dieu! ma tante, je ne sais trop comment expliquer ce qui s'est passé en moi. Le fait est que j'ai cru tout d'abord ne jamais pouvoir m'accoutumer à vivre dans une seule chambre, à travailler chaque jour dans un vilain bureau, à m'habiller enfin avec des habits qui me semblaient très-mal faits. Puis, peu à peu, je me suis habitué à tout cela, et j'ai trouvé, même à mon travail qui me semblait si insipide, mille petits intérêts que je ne soupçonnais pas. J'avais un désir très-vif d'améliorer mon sort..... et surtout, surtout..... ne vous fâchez pas, ma tante..... de retrouver autour de moi un peu du confortable élégant auquel il avait fallu renoncer si subitement. Le premier argent que j'ai touché..... mes appointements, en un mot, dont le chiffre m'indignait et m'attristait d'abord, m'a paru avoir une valeur bien supérieure à celle de toutes les pièces d'or que j'avais eu autrefois en ma possession. Le jour où j'ai pu acheter et poser moi-même à ma fenêtre les grands rideaux en damas de laine que j'avais gagnés par un supplément de travail, ce jour-là..... oh! j'ai eu plus de plaisir certainement que je n'en éprouvais à contempler la somptuosité de mon joli appartement parisien. Maintenant je retrouve, sur une plus vaste proportion, les sentiments que je vous confesse; ce ne sont plus des rideaux seulement, un meuble commode que je veux gagner; je veux que mes appointements soient augmentés, et je me suis mis à travailler pour mon compte, afin de réparer un peu le temps perdu, et d'apprendre beaucoup de choses, qui m'ont été enseignées sans doute..... mais que je n'ai pas retenues, ne les ayant pas écoutées. Les journées, et même les soirées, s'écoulent vite, très-vite, et je n'ai pas même le temps de penser au passé et de regretter nos malheurs, car chaque jour, chaque heure, amène son contingent de travail. Je me couche assez tôt, je me lève de grand matin, et je n'ai jamais ici, comme à Paris, la tête lourde et ces migraines qui me faisaient tant souffrir.

— Tout cela est logique, » répondit la tante Marthe, « et tu viens d'énumérer en quelques mots tous les avantages que la ruine de ton père devait entraîner pour toi. La Providence a agi envers toi comme Mentor jetant Télémaque à la mer pour le sauver. Comme il est certain que la richesse ne te reviendra pas aussi subitement qu'elle t'a quitté, j'espère que tu continueras à travailler..... et par conséquent à te bien porter.

— Papa aussi est en meilleure santé maintenant, » dit Louise, qui avait toujours eu un penchant secret pour la thèse soutenue par sa tante; « maman elle-même dort mieux, et a bien meilleur appétit.

— Sans doute; ton père a échappé aux inquiétudes continuelles que lui causait la nécessité de subvenir aux énormes dépenses de sa maison, et ta mère s'est accoutumée à demander quelques distractions au travail, qui est généreux, car il prodigue toujours tout ce qu'on sollicite de lui: aux uns le bien-être, aux autres la distraction, à ceux-ci l'oubli de leurs maux.

— Vous n'avez pas fini votre histoire, ma tante, » reprit Cécile.

«Il ne me reste plus grand'chose à vous raconter, mes enfants.

— Mais enfin, pourquoi ne vous êtes-vous pas mariée, comme nous nous le demandions avant que vous commenciez votre récit?

— Cela est un peu difficile à expliquer; car enfin j'avais dit la vérité à M. Villenot; je n'aurais jamais consenti à épouser son fils..... et cependant je refusai obstinément les autres propositions qui me furent adressées. Je suppose, » ajouta la tante Marthe avec simplicité, « qu'il ne dépend pas toujours de nous de chasser de notre cœur même ceux que nous jugeons indignes d'y figurer. Je m'étais accoutumée à ce projet d'alliance, j'avais probablement une inclination pour celui-là même que ma raison jugeait sévèrement, et je ne pus, de quelques années, me décider à envisager une autre perspective. Pendant ce temps-là, active comme je l'étais et désireuse d'échapper à mes tristes souvenirs, je m'habituai peu à peu à aider mon père dans l'administration de ses biens; je lui devins indispensable; il vieillissait... Pouvais-je songer à le quitter, quand d'ailleurs je n'avais que de l'éloignement pour les prétendants qui se présentèrent? On ne tient jamais compte de l'influence que l'habitude exerce sur les plus graves décisions de la vie; cette influence est énorme, elle paralyse nos aspirations, elle nous retient par mille liens invisibles, mais tout-puissants, et s'oppose à tous les changements qui pourraient la contrarier. J'avais toujours pensé que ma véritable destinée ici-bas était de me dévouer à une famille, d'aimer, d'honorer mon mari, de soigner et d'élever mes enfants de mon mieux..... Eh bien! rien de tout cela ne m'a été accordé; ma jeunesse s'est passée à soigner mon père, ma vieillesse à m'occuper de vous..... Et, tout bien examiné, n'ayant pas été inutile, je ne regrette rien.

— Et Mlle de Lansac, » demanda Edmond, « qu'est-elle devenue?

— Ma pauvre Madeleine est morte jeune, emportée par une maladie de poitrine, sans avoir revu la France; elle n'a jamais connu, heureusement!..... les conséquences de son imprudence, et a toujours cru, ainsi que mes lettres le lui affirmaient, que mon mariage avait été rompu à la suite des grands événements de 1830. Son père, toujours mécontent, toujours exigeant et hautain, s'est laissé entraîner par sa femme vers la patrie de Mme de Lansac; il s'est fixé en Russie, après avoir vendu toutes ses propriétés. M. Paul Desroniers, l'innocente cause de tous mes chagrins, a, depuis longtemps, perdu son père et sa mère; j'ignore ce qu'il est devenu. Il en est de même de ce pauvre M. d'Aubenot, qui, sans doute, n'est plus de ce monde. Quant à sa femme, je suis bien sûre qu'elle vit encore quelque part, toujours méchante et médisante; car la méchanceté est, je crois, un brevet de longue vie.

«Et maintenant, mes enfants, que j'ai terminé mon histoire en faisant passer devant vous même les personnages épisodiques qui y ont figuré, il est temps de songer à souper.»

Le curé avait pris l'habitude de venir dîner avec la famille Darmintraz tous les dimanches; grâce à sa présence, on avait pu organiser un *whist* pour lequel Mme Darmintraz, entre autres, avait pris un goût très-vif. Il apportait les nouvelles de la localité, et, pendant que les parents s'installaient autour de la table de jeu, les enfants..... qui maintenant sont des jeunes filles, causent avec leur frère et le jeune médecin, M. Édouard Villenot, toujours assidu dans ces petites réunions.

«Il y a du nouveau, » dit le curé dès qu'il fut assis près de Mme Darmintraz; « le château de Lansac vient d'être vendu par son propriétaire, qui l'avait acheté à M. de Lansac, il y a trente ans environ.

— Qui donc l'a acheté?» demanda M. Darmintraz.

«Un Parisien, un banquier, je crois..... Peut-être est-il l'un de vos anciens amis: il s'appelle Develloy.»

Ce nom rappelait à la famille Darmintraz d'anciens égaux, d'anciens rivaux de luxe, et Marthe fut désagréablement surprise en apprenant qu'ils allaient se rapprocher de ses nièces et de son neveu.

«Est-ce pour l'habiter qu'ils ont acquis le château?» demanda Mme Darmintraz.

«Certainement; on y a envoyé une armée d'ouvriers, une énorme quantité de meubles; on dit que dans six semaines tout sera prêt, et que les nouveaux propriétaires s'y installeront. Vous les connaissez?

— Beaucoup, » répondit M. Darmintraz avec une nuance de contrariété.

«Eh bien! cela va vous faire un voisinage agréable.

— Je n'y tiens pas du tout, » dit M. Darmintraz, « et j'espère bien qu'ils nous laisseront dans notre obscurité; nous ne devons pas frayer avec les millionnaires, si nous



voulons continuer à nous trouver contents de notre position actuelle.

— Nous ne tenons pas du tout non plus à revoir Mathilde, » s'écria Louise.....

« Non, certes, » dit Cécile en appuyant sa sœur; « nos destinées sont si différentes que nous ne nous entendrions sur aucun point. Elle estime la richesse par-dessus tout..... et j'ai appris à m'en passer. »

(La suite au prochain numéro.) E. RAYMOND.

LIVRES.

« Il ne faut pas oublier, » m'écrivait tout récemment une charmante et spirituelle abonnée, « qu'on lit à tout âge, et que nos petites filles voudraient bien trouver à leur tour dans la *Mode illustrée* quelques indications bibliographiques les concernant particulièrement. »

Eh quoi! ne connaît-on pas la *Bibliothèque rose*, éditée chez Hachette; les ravissants volumes écrits pour l'enfance, par Mme la comtesse de Ségur, née Rostopchine, intitulés: *le Général Dourakine; Jean qui grogne, et Jean qui rit; Un bon petit Diable; Comédies et proverbes*, et tous les autres? N'a-t-on pas le *Magasin d'éducation et de Récréation*, publié chez Hetzel, renfermant une foule de récits charmants pour les enfants, et si bien faits, composés avec une science si aimable, qu'on les suit avec intérêt à tout âge? *Les Enfants du capitaine Grant*, les *Mémoires d'un trop bon caniche*, sont aussi émouvants et beaucoup plus sains que les feuilletons les plus dramatiques. Si je n'ai pas mentionné plus tôt ces lectures, c'est parce qu'il me semblait qu'elles devaient se trouver entre toutes les petites mains des filles, des fils, des sœurs de nos abonnées.

Laissez-moi maintenant vous signaler un livre *nouveau* à tous les points de vue; ce n'est rien moins que l'*Histoire de la Littérature grecque*, par M. A. Feillet*, histoire écrite spécialement pour les jeunes filles, composée de façon à leur enseigner tout ce qu'il leur importe de connaître, en évitant, avec un tact admirable, toutes les difficultés de ce sujet difficile. Ce livre contribuera à combler l'abîme de l'ignorance qui, depuis trop longtemps, sépare les femmes de leurs pères, de leurs frères, de leurs maris, de leurs fils; il leur permettra de connaître les sujets auxquels elles demeuraient jusqu'ici trangères, et les sauvera du pédantisme, par l'instruction solide et réelle.

J'ai mentionné la première édition du livre curieux de M. le docteur Constantin James: *Toilette d'une Romaine et Cosmétiques d'une Parisienne***; l'auteur vient d'en publier une deuxième édition, considérablement augmentée, grâce à un remaniement très-intelligent de la deuxième partie. M. le docteur James offre aujourd'hui au public un livre qui est à la fois très-érudit, très-agréable à lire et très-utile: c'est un cours d'hygiène pour les femmes, au point de vue de la préservation de leur visage, de leur chevelure, de leur épiderme; elles y apprendront des détails curieux..... et effrayants sur bon nombre de cosmétiques dont elles font usage sans appréhension, en se conformant aux réclames immorales qui sont placées dans quelques journaux, pour proclamer l'innocuité et l'efficacité de certaines drogues fort nuisibles en réalité, et nullement efficaces. En outre de ces qualités sérieuses, le livre du docteur Constantin James est écrit avec élégance, avec esprit, et contient bon nombre d'anecdotes qui sont très-amusantes.

J'ai sous les yeux un très-beau volume portant ce titre: *Histoire illustrée de la Vierge*, par l'abbé F. Massard, éditée par M. Lebigre-Duquesne, rue Hautefeuille, nº 16. Ce livre méritait et a obtenu l'approbation de nosseigneurs les archevêques; on y trouve la reproduction des peintures qui décorent l'une des plus belles chapelles de Paris; le texte offre une succession de chapitres touchants ou grandioses, dont la lecture sera pleine de charme et d'édification. Ne pouvant mieux dire, j'ai reproduit, dans les lignes qui concernent cette publication, l'une des lettres d'approbation adressées à l'éditeur par nosseigneurs les archevêques de Paris et de Bordeaux. Les gravures sur acier qui ornent ce volume ont 50 centimètres de hauteur, sur 32 centimètres de largeur; le texte de l'ouvrage est du même format que les gravures, splendidement imprimé, avec encadrements tirés en couleur. Le prix de l'ouvrage complet, très-bien relié et doré sur tranche, est de 35 francs.

La maison Firmin Didot a eu l'heureuse idée de publier en livraisons une troisième édition de l'*Histoire universelle*, par M. César Cantu; chaque livraison est du prix de 50 centimes; il en paraît deux livraisons par semaine; l'ouvrage se composera de 228 livraisons.

Mieux que tout autre livre, celui-ci mérite le titre d'*Histoire universelle*, car il a été conçu sur un plan qui permet de suivre l'humanité entière pas à pas; ainsi, l'on ne quitte pas l'histoire d'un peuple arrivé à son apogée, puis à sa décadence, pour retourner en arrière, et étudier en des temps relativement reculés les commencements de l'histoire d'un autre peuple; on embrasse à la fois l'ensemble des vicissitudes et des progrès de l'humanité entière, examiné par un écrivain que la science a confirmé dans sa foi à la moralité et à la vérité.

* Chez Hachette, prix : 2 francs.
** Chez Hachette.

Le succès de ce livre est encore augmenté par la *prime* attachée à cette nouvelle souscription; cette prime se compose de trois ouvrages, chacun du prix de 10 francs, choisis dans le catalogue de la *Bibliothèque française*, lequel est envoyé *gratis* et *franco* à toute personne qui en fait la demande, par lettre affranchie, à MM. Firmin Didot. La même librairie publie aussi en ce moment une édition en livraisons à 50 centimes, de la *Biographie universelle des Musiciens*, de M. Fétis, également avec prime.

La *Bibliothèque des mères de famille* se compose des volumes suivants:

Lettres d'une marraine à sa filleule, prix: 3 fr.
Journal d'une jeune fille pauvre, prix: 3 fr.
Histoire d'une famille, prix: 3 fr.
Les Rêves dangereux, prix: 3 fr.
Le Legs, prix: 3 fr.
Aide-toi, le Ciel t'aidera, prix: 3 fr.
La *Civilité non puérile mais honnête*, prix: 4 fr.
Par Mme Emmeline Raymond.

A cette collection viennent de s'ajouter:

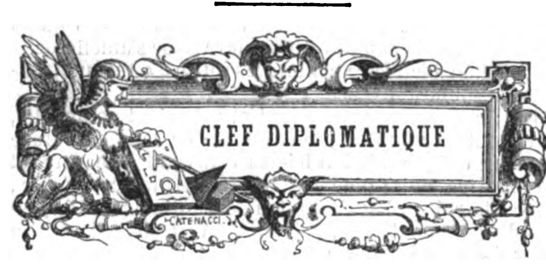
L'*Histoire d'une corbeille de noces*, récit plein de grâce et de moralité, écrit par Étienne Marcel pour les lectrices de la *Mode illustrée*, et enfin:

Une Femme élégante, prix: 3 fr.
Le *Secret des Parisiennes*, prix: 3 fr.
Par Mme Emmeline Raymond.

MM. Firmin Didot viennent également de mettre en vente le tome second du *Manuel de l'amateur des jardins*, par Decaisne et Naudin, membres de l'Institut; un splendide volume enrichi de nombreuses gravures, prix: 7 fr. 50.



Nº 6,412. Loir-et-Cher. A la rigueur oui, mais c'est peut-être quitter trop tôt le grand deuil tout noir. Chapeau en paille de riz blanche avec rubans de taffetas noir. — *Nº 63,351, Meuse.* On trouve ces patrons épars, dans toutes nos feuilles de patrons; nous ne pouvons leur consacrer une planche spéciale, qui serait inutile à un grand nombre de nos abonnées. On donne une montre à une première communiante. Le corsage blanc ne peut accompagner une jupe et un chapeau entièrement noirs. — *Nº 14,402, Paris.* Il n'y a pas de fleurs déterminées pour un bouquet qu'un fiancé envoie à sa future; toutes les fleurs peuvent y trouver une place. Celle-ci ne porte pas ses bijoux en toilette de noces.



L'un de nos plus spirituels collaborateurs, que nous ne nommerons pas, afin de laisser à nos lectrices le plaisir de deviner sa clef diplomatique, qui est signée, nous envoie des vers inspirés par la lecture des *Renseignements*.

Cette pièce nous est parvenue au moment où l'on mettait sous presse un petit article (*Mes Doléances*) qui traitait le même sujet; nous n'avons pas voulu cependant en priver nos lectrices, mais nous devons ajouter, à la prière de Mme Emmeline Raymond, que la narration de ses tourments, une fois faite, en prose et en vers, elle ne songe plus à s'en plaindre, et se trouvera toujours heureuse d'être utile à ses lectrices.

DA LYSTAL RA GEGUBTA.

— Io blystiex xocaly, Cirica, viekag cakkla
Cyx stevvla, ax asoggyx laxvalcixk ryopda dakkla...
— Cirica, gyxjam-u, gixg tagekal ed viok
Syllejal ro zyolxid ox klag jlifa raviok:
Ed cagola, ax ifla, i di dekkalikola
Ox agbisa klyb syolk... — Cirica, di daskola
X'agk big ro kyok cyx viek: rixg cyx zyolxid za faon
Dyxjg ilkesdag ra cyra ak raggexg bdog xicplaon...
— Cirica, fykla ifeg gol da caeddaol gugkaca
Byol blagalfal da kaexk?... — Ryeg-ja, byol ox pibkaca
Ho'yx blabila, Cirica, ifas salkiex asdik,
Cakkla cag jixkg falk-bycca yo cag jixkg stysydik?...
— Cirica, exrehoam-cye di caeddaola byccira...
— Cirica, ie-za klyofa da cyk ra di stilira?...
— Cirica, ion aklixjalg, byol dag peax lasafyel,
Viok-ed rela: pyxzyol, yo: faoeddam fyog iggayel?...
— Cirica, dag kidcig gyxk-edg kyozyolg ra cyra?...
— Oxa sija, Cirica, adajixka ak syccyra?...
— Ryeg-za ykal, io ktaikla, yo jiiral cyx stibaio?...
— Cirica, ox gbasevehoa iryoseggixk di baio?...
— Ifixk gyx kyol, Cirica, i ci dakkla blaggaa
Kabyxram, g'ed fyog bdiek; za goeg acpilliggaa:
Ax jlixr raoed, za fyorlieg bylkal kyog cag pezyon;
Agk-sa ox bao klyb leghoa? rekag, ho'ax baxgam-flog?...
— Cirica, za lasdica ox raggex ra gyokista...
— Cirica, da cyuax r'axdafal oxa kista?...
— Cirica, joeram-cye: viok-ed, rixg cyx gidyx,
Cakkla da kipda ax dilja yo di bdisal ax dyxj?...
— Ra ktaligi, Cirica, ax jlixra syxveraxsa,
Za feaxg fyog racixral di ralxeala lycixsa...
— Z'ie peaxkyk sexhoixka ixg, stala rica, ak za faon
Fyel axsyla abieggel ak slyekla cag stafaon:
Feka, ox blysara blycbk ak golkyok exvieddepda!...
— Ox zobyx i laggylkg, Cirica, agk-ed vdanepda?...
— Cirica, cyx cile byggara ox feaed adpaov;
Da cyuax, g'ed fyog bdiek, rax viela ox tipek xaov?...
— Axfyuam-cye raciex, Cirica, oxa lasakka
Byol stixjal oxa lera ax jaxkedda vyggakka...
— Cirica, stiljam-fyog ra cag syolgag r'istik...
— Cirica, ox zide xyc byol cyx icyol ra stik?...
— Cirica, ox axkla-raon?... — Cirica, oxa fiedakka?...
— Ox biklyx ra bixkyovda?...— Oxa aio byol di kyedakka?...
— Ox ryx byol ci veddaoda?... — Ox fyao byol cyx billiex?...
— Fykla ifeg?..—fyg syxgaedg?.. Ak, byol syxgkixk lavliex:
Io blystiex xocaly, gixg vioka, di labyxga;
Big ra lakirl golkyok, yo jila di gacyxsa.

Fyedi sa hoa di bygka, io polaio ro zyolxid
Yo rag'laxgaejxacaxkg ga vylja d'ilgaxid,
Iblylka stihoa zyol. Fyuam-fyog di vejola
Hoa viek [illegible] relasklesa io pyok ra gi daskola?
Yx fadk [illegible]k i di vieg!.. Yx faok pdixs!..yx faok xyel!..
I [illegible]hoad giaxk ca fyoal!... ak, rixg gyx ragagbiel,
Adda zakka gi bdoca. Oxjal feaxk, di licigga,
G'ibblysta ryosacaxk ak rafixk adda bdisa
Yx adajixk peddak, vlieg, jaxked, jliseaom:
Ed iflek ifega, rixg da syolleal xycplaom,
Fykla dakkla, Cirica, yo d'iecipda exrodjaxsa
R'oxa icea exsyxxoa yvvla ifas peaxfaeddixsa
D'ifeg hoe giek oxel, ax hoadhoag cykg stilcixkg,
Oxa vexa slekehoa iom axsyolijacaxkg.
Ro vloek ra gag klifiom blaseaom kacyejxija,
I xykla relasklesa adda laxr da syolija:
Kiok taolaom ro gossag ho'i fyg uaom ed ypkeaxk,
Gegubta, ax gioleixk, i gyx lystal lafeaxk.

AVIS.

Nous publierons avec le prochain numéro la 7e livraison des *Patrons illustrés*, contenant les objets suivants (dessins et patrons):

Pantalon et veste pour petit garçon de six à huit ans. — Chapeau d'été pour dame âgée. — Veste à revers. — Fichu avec dentelles et ruban de velours. — Ombrelle brodée. — Ombrelle ornée de rubans en velours. — Chapeau-fanchon.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est: *Mi-nuit.*

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS



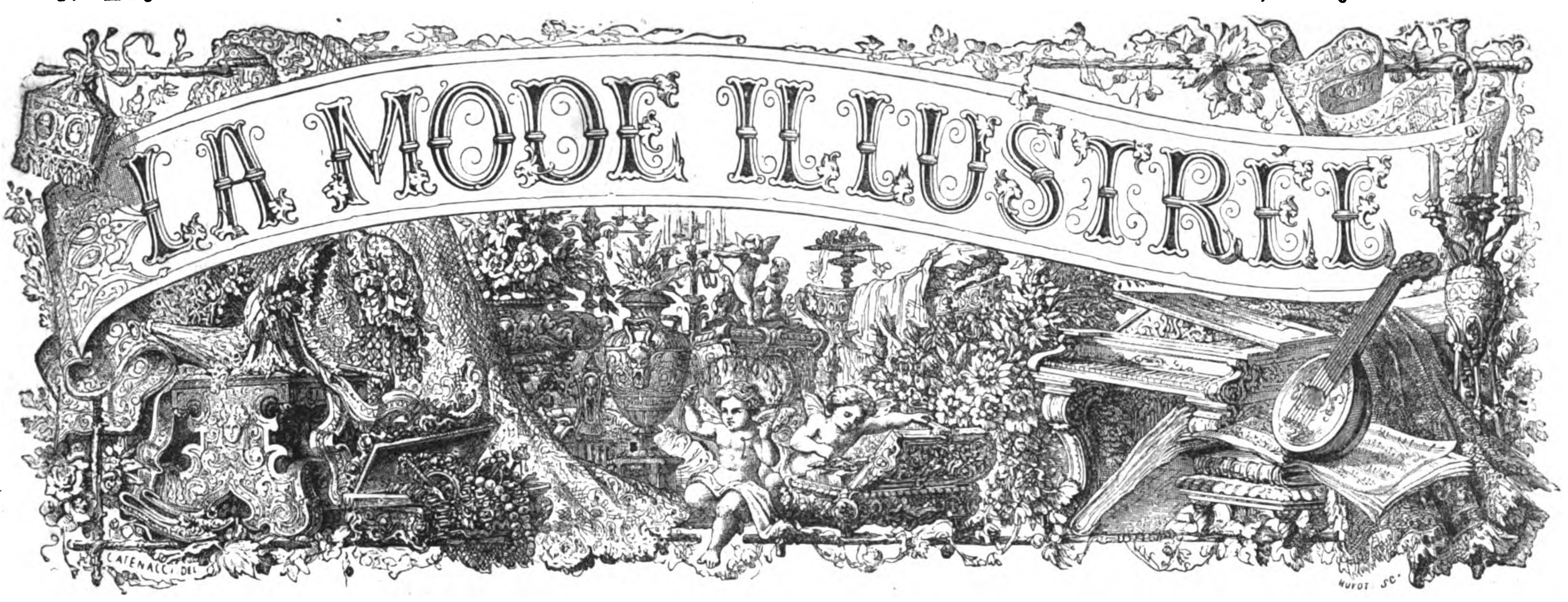


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

La prétendue morale indépendante est une grande erreur et une grossière vanité.



N° 26. SEPTIÈME ANNÉE. Dimanche, 24 juin 1866.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Costume de voyage,

Modèle de chez Mme Fladry, rue du Faubourg-Poissonnière, 14.

Nous plaçons ici les dessins représentant : 1° le costume de voyage complet ; — la garniture du jupon en grandeur naturelle ; — le paletot, afin que nos lectrices puissent préparer à l'avance ce jupon. Le prochain numéro leur apportera le patron du paletot et celui du sac-aumônière. Nous publions aujourd'hui les explications de ces patrons, le numéro prochain devant contenir un grand nombre d'objets, et par conséquent une grande quantité d'explications.

Les figures 38 à 41 (*verso* de la planche paraissant avec le prochain numéro) appartiennent à ce costume.

La mode des robes non pas seulement relevées et fixées sur un jupon, mais plus courtes que ce jupon, semble devoir se généraliser, surtout pour les costumes de voyage ; on comprend, en effet, combien il est incommode de porter une grande quantité d'étoffe suspendue en festons volumineux. Le costume se compose du jupon, de la robe plus courte, du paletot, de deux sacs-aumônières, le tout en toile d'acier, grise, avec ornements en taffetas noir, lisérés d'une soutache blanche ; une très-fine corde en soie noire et blanche borde en outre les contours inférieurs du jupon, de son ornement en taffetas noir et de la robe proprement dite. Les boutons sont en acier. Le costume est complété par un chapeau rond, en paille noire, avec plume du coq, étoile d'acier, voile en gaze gros bleu ; l'ombrelle, en foulard écru, a un manche assez long pour servir de canne.

La robe est de 15 centimètres plus courte que le jupon.

Paletot. Beaucoup plus court devant que derrière, le paletot est bordé de taffetas noir, surmonté d'une soutache blanche. On coupe deux morceaux d'après chacune des figures 38, 39 et 40, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour faire sur les devants un rempli de 2 centimètres. Sur ce rempli, on exécute d'un côté les boutonnières indiquées, on pose les boutons sur l'autre côté (de gauche), on coud les pinces de la poitrine, point avec point jusqu'à l'étoile. On assemble les deux moitiés du dos, depuis l'encolure jusqu'au bord inférieur, que l'on garnit comme cela a été indiqué ; enfin, on réunit tous les morceaux, en rapprochant les lettres pareilles. La manche est pareille à celle du *paletot-sac* publié dans le n° 18 ; la ceinture est en gros grain noir, ayant 5 centimètres de largeur ; une boucle d'acier la fixe par devant. Les sacs-aumônières sont suspendus chacun à deux rubans gris, ayant 20 centimètres de longueur, 2 centimètres 1/2 de largeur. On coupe en étoffe et doublure de taffetas ciré le dos de l'aumônière sans couture, d'après la figure 41, qui en représente la moitié ; d'après la même figure on coupe le devant de l'aumônière, mais seulement jusqu'à la ligne ponctuée. On réunit les deux morceaux, on les borde avec du taffetas noir, on fait au milieu du revers une boutonnière qui s'attache au bouton fixé sur le devant ; enfin, on pose tout autour une frange de soie. Les rubans servant à suspendre l'aumônière peuvent être remplacés par des cordes de soie, terminées par des glands.


COSTUME DE VOYAGE DE CHEZ Mme FLADRY, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, 14.

Couverture de lit,

TRAVAIL AU CROCHET.

MATÉRIAUX : Coton à crochet, 4 fils, n° 18, ou laine.

Notre dessin représente une partie de la couverture, en dimension réduite de moitié, se composant d'octogones et de petits carrés ; ceux-ci, tout unis, sont faits en mailles simples, tandis que les octogones ont sur leur fond, uni aussi, une étoile formée par des *coquilles* de brides. On commence l'octogone par le milieu, en faisant une chaînette de 4 mailles, dont on réunit la dernière à la première.

1er *tour.* Dans chaque maille, 2 mailles simples.

2e *tour.* Dans chaque maille, 2 mailles simples.

3e *tour.* On divise les 16 mailles en 8 parties égales, en marquant chacune des 1res mailles de ces 8 parties avec un brin de coton de couleur. Dans ce tour comme dans tous les suivants, on fait toujours 2 mailles dans chaque 1re maille de chacune des 8 divisions ; on fait une maille dans chacune des autres mailles et l'on continue ainsi, de telle sorte que le 10e tour se compose de 80 mailles.

11e *tour.* Ici commencent les *coquilles.* * 7 mailles simples (les deux premières, comme toujours, dans la première maille), — 4 doubles brides dans



la maille suivante du 3e tour, en comptant depuis le dernier; on passe par conséquent par-dessus ce dernier tour et celui qui lui succède; on passe la maille simple du tour précédent qui se trouve au-dessus des doubles brides, et l'on fait une maille simple dans chacune des 3 mailles suivantes. Recommencez 7 fois depuis *.

12e tour. En tout 96 mailles; on passe toujours les brides, et l'on fait toujours une maille simple dans chaque maille passée dans le tour précédent.

13e tour. * 7 mailles simples, — une coquille comme celle du 11e tour, — 5 mailles simples. Recommencez depuis *.

14e tour. Sur chacune des 8 divisions, on fait 14 mailles.

15e tour. * 7 mailles simples, — une coquille, — 3 mailles simples, — une coquille, — 3 mailles simples. Recommencez depuis *.

Nous allons circonscrire notre explication aux tours avec *coquilles*, les tours intermédiaires se composant uniquement de mailles simples, en maintenant l'augmentation des angles.

17e tour. 7 mailles simples, — une coquille, — 3 mailles simples, — une coquille, — 5 mailles simples. Nous ne mentionnerons plus la répétition, qui se déduit d'elle-même.

19e tour. 7 mailles simples, — une coquille, 3 mailles simples, — une coquille, — 3 mailles simples, — une coquille, 3 mailles simples.

21e tour. 11 mailles simples, — une coquille, — 3 mailles simples, — une coquille, — 5 mailles simples.

23e tour. 11 mailles simples, — une coquille, — 3 mailles simples, — une coquille, — 7 mailles simples.

25e tour. 15 mailles simples, — une coquille, — 9 mailles simples.

27e tour. 15 mailles simples, — une coquille, — 11 mailles simples.

Les 28e et 29e *tours* se composent entièrement de mailles simples.

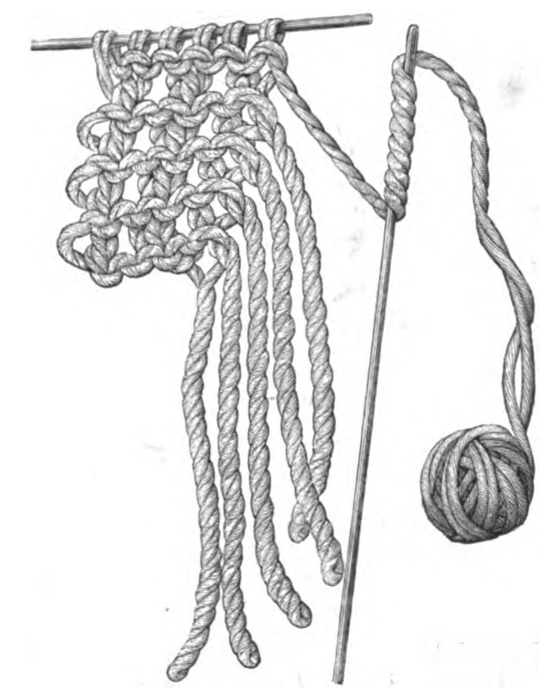
30e tour. Alternativement une bride, — une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille; aux 8 angles, on ne passe pas de maille quatre fois de suite.

Carré. On le commence par le milieu, en faisant une chaînette de quatre mailles, dont on réunit la dernière à la première. Dans le 1er tour, on fait 3 mailles dans chaque maille; dans chacun des tours suivants, on augmente de 8 mailles, en ce que l'on fait toujours 3 mailles dans chaque maille de chacun des quatre angles. Après le 13e tour fait de la sorte, on fait un tour composé alternativement d'une bride, une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille.

Pour assembler les octogones et les carrés, on fait encore des triangles, destinés à combler les vides du bord; chacun de ces triangles doit avoir la dimension du quart d'un carré. On coud ensemble ces divers morceaux, en suivant la disposition indiquée par notre dessin; on entoure la couverture avec une frange tricotée, dont nous publions dans ce numéro le dessin et l'explication.

Frange

TRICOTÉE.



FRANGE TRICOTÉE.

La combinaison qui préside à l'exécution de cette frange dispense de nouer des *houppes*, puisque celles-ci sont formées pendant le tricot même. Selon la destination donnée à cette frange, on l'exécute en coton plus ou moins gros ou bien en laine de deux couleurs. On travaille avec deux brins tordus ensemble, et avec deux aiguilles, sur lesquelles on monte 5 mailles; on tricote en *allant* et *revenant*, comme si l'on faisait une jarretière.

1er tour. Un jeté (c'est-à-dire qu'on jette le brin sur l'aiguille d'arrière en avant; on tricote les 5 mailles à l'endroit).

2e tour. On entoure l'aiguille sur laquelle se trouvent les mailles, avec le 4e et le 5e doigt de la main gauche; on saisit l'autre aiguille avec le pouce, l'index et le doigt du milieu de la même main, en posant cette aiguille au milieu du brin; avec la main droite on tord le brin assez serré, on le tourne 12 fois (ou davantage, selon que l'on veut faire la frange plus ou moins courte) autour de la 2e aiguille. Notre dessin, qui représente le brin tourné sur l'aiguille, facilitera l'exécution de ce détail; on tourne le brin autour de l'aiguille, toujours de dedans en dehors, et nous ajouterons un renseignement essentiel: le brin doit être toujours tourné dans le même sens.

Quand l'aiguille est ainsi entourée, on prend le brin (sans qu'il puisse se *détordre*), comme d'ordinaire, sur l'index de l'une des mains, selon qu'on en a l'habitude; on saisit avec la main droite l'aiguille entourée, et l'on tricote de la façon suivante les 5 mailles qui se trouvent sur l'aiguille: une maille à l'endroit — * 1 jeté (d'arrière en avant), — une maille *levée* (sans être tricotée), — une maille à l'endroit, par-dessus laquelle on jette la maille *levée* sans être tricotée. Recommencez une fois depuis *, en abandonnant le jeté qui se trouve sur l'aiguille de gauche, et qui forme les petites dents du bord supérieur de la frange.

On répète toujours le 1er et le 2e tour; à chaque répétition du premier tour, le jeté qui se trouve entre 2 mailles est tricoté comme une maille, pour laquelle on pique l'aiguille de devant en arrière. Après que l'on a tricoté la dernière maille, on fait glisser lentement hors de l'aiguille le brin tourné en s'aidant de l'aiguille même, pour maintenir la torsion complétée avec la main, afin que chaque brin soit bien régulièrement tordu.

Deux médaillons (broderie au passé).

Ces dessins serviront pour porte-cigares, portefeuille, carnet, etc. Le fond est en moire, ou taffetas, ou maroquin de nuance claire; les feuilles sont faites en soie chinée, verte et brune; les fleurs et boutons du médaillon no 1 sont en soie ponceau, avec calice jaune composé de petits nœuds. Le colibri a le corps olive, se nuançant jusqu'à l'orange, vers la poitrine et la tête; les ailes et la queue sont en brun rouge, avec quelques points ponceau vif.

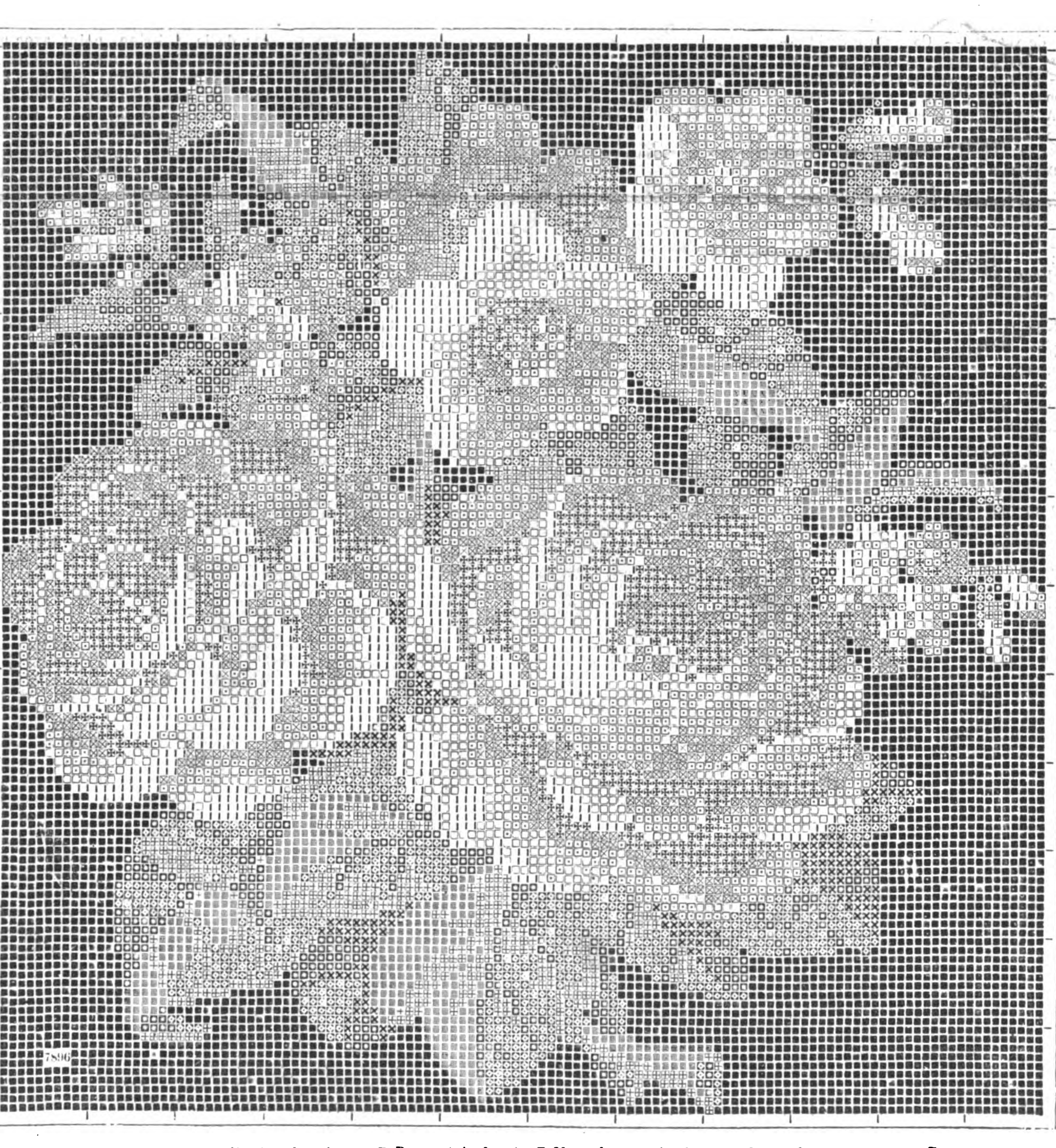
Le corps de la mouche (médaillon no 2) sera exécuté en mêmes teintes que celui du colibri, avec de la soie *floche*; les ailes sont découpées en crêpe bleu, ou vert clair, puis appliquées; leurs nervures sont en fil d'or très-fin.

Voile avec trois dessins de broderie sur tulle.

Le patron du voile paraîtra sur la planche jointe au prochain numéro.

Les figures 22 à 23 (*recto* de la planche jointe au prochain numéro) appartiennent à ce modèle.

On trouvera sur la planche de patrons jointe au prochain numéro un voile en tulle brodé, que l'on pourra faire de deux façons différentes. On coupe en tulle noir ou blanc le voile entier, d'après la figure 22, qui en représente la moitié; on brode le voile avec de la soie fine, ou du fil fin. Pour imiter la dentelle qui garnit la figure 22, de chaque côté jusqu'à l'étoile, on exécutera le dessin (figure 23) que nous plaçons sur la planche jointe au prochain numéro. Cette figure 23 représente la moitié de l'une des trois dents inférieures du voile. On tracera ses contours sur du papier; le semé placé près de ce dessin doit être exécuté sur tout le voile. Le dessin no 1 (broderie sur tulle) que l'on trouve dans le présent numéro représente la grande fleur placée dans chaque dent; depuis la dentelle inférieure jusqu'au bord supérieur, on brode l'un des deux dessins publiés aujourd'hui (nos 2 et 3).



COUSSIN EN TAPISSERIE. — Explication des signes: ■ Brun sépia foncé. ◘ Même brun moins foncé. ◘ Même brun plus clair. ⊞ Même brun clair. ■ Même brun très-clair. ⊞ Gris brun foncé. ⊠ Même gris moins foncé. ⊡ Même gris plus clair. □ Même gris très-clair. ׀ Soie blanche. ■ Fond en soie verte, — ou bleue, — ou rouge, — ou groseille.



Gilquin fils, imp. Paris.

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56 Rue Jacob, Paris

Toilettes de Melles RABOIN, 67 r. Nve des Petits Champs

On pourra aussi exécuter ce voile en tulle, à dessin, le garnir avec deux dentelles, ayant l'une ½, l'autre 1 centimètre de largeur, et remplacer la broderie du milieu de chaque dent par une feuille de dentelle appliquée.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en sultane blanche, à rayures bleues. Sur ces rayures sont posés de distance en distance des anneaux en paille. Seconde robe pareille à la précédente, mais plus courte; chaque lé est coupé sur son bord inférieur en deux pointes aiguës, terminées par un gland de paille. Pardessus pareil à la robe, fait en forme *princesse*, coupé, sur son bord inférieur, en pointes pareilles à celles de la robe. Sur chaque épaule, nœud en ruban bleu, retenu par un anneau de paille. Chapeau Lamballe, en paille blanche, garni de fleurs de bourrache et d'épis de blé; en guise de brides, deux larges écharpes de tulle blanc.

Robe en foulard écru foncé. La garniture se compose de bandes en foulard de nuance plus foncée que la robe, disposées sur chaque côté du lé de devant, puis en demi-cercles par derrière, un peu inclinées, et rejoignant (en tournant sur la robe) les deux bandes qui sont placées sur les côtés du lé de devant; sur toutes ces bandes sont posés de larges boutons bronzés. Paletot pareil à la robe, garni, comme celle-ci, aux poches, sur l'entournure et sur les côtés. Chapeau en paille jaune, orné de houblon. Ombrelle en foulard de même nuance que les bandes de la robe, doublée en foulard de même teinte que la robe.

MODES.

On ne sait plus sur quoi compter: tout est bouleversé, et l'ordre des saisons lui-même, cette chose immuable, s'avise d'intervertir ses phases. La lune rousse, qui n'avait plus aucune raison légale pour occuper l'horizon, s'est avisée de sévir au moment où l'on espérait lui avoir échappé, et cette réapparition a eu pour résultat des désordres sans nombre. Elle a reculé et peut-être compromis la floraison des rosiers, et retardé outre mesure les modes de l'été. Je devrais vous parler de gaze et d'organdi..... Point. On en est encore aux costumes de printemps, à ces combinaisons de toilettes à *double fin*, conçues de façon à braver une averse imprévue, une bise opiniâtre, sans cependant tenir rigueur aux rayons du soleil.

Cette prolongation de froidure a solidement établi la faveur des paletots courts, faits en cachemire noir, et plus ou moins richement brodés en perles de jais et galons de passementerie. La mode de ces paletots a pris comme une épidémie, comparable à celle des châles en cachemire noir qui parurent il y a une dizaine d'années. Dix ans! C'est un long bail pour une mode.

Il me serait impossible de ne pas me répéter, vu mon soin de tenir nos lectrices au courant de ce qui peut les intéresser, à chaque renouvellement de saison. Donc, répétons et résumons ce que j'ai déjà dit.

Pour toilettes d'intérieur, costumes de jeunes filles et de petites filles, les corsages en foulard, toile écrue, ou indienne, rivalisent avec les corsages de nansouk, quand il s'agit d'éviter un blanchissage trop coûteux par sa fréquence. On ne garnit aucunement ces corsages; devant, ils ont de gros plis creux, au milieu desquels on pose parfois un léger galon; les corsages de toile écrue sont simplement ornés avec une bande de toile blanche, posée au-dessus de l'ourlet du petit col, des poignets, et sur le milieu par devant. Quant aux corsages blancs, je l'ai dit: leur nom est Légion; impossible de décrire toutes les combinaisons qui se produisent chaque jour pour varier leurs ornements; il n'est d'autre parti à prendre que celui de faire passer sous vos yeux les plus jolies variétés du genre, après vous avoir fait parvenir quelques patrons à l'aide desquels vous pourrez copier la disposition qui vous agréera le mieux.

Les petites filles adoptent avec empressement la mode des robes plus courtes que le jupon. Quoi de plus commode, en effet, à cet âge, que cette mode, actuellement *essayée* par les femmes? La petite fille a grandi..... sa robe est décidément trop courte..... Quelle contrariété!... Allons, rassurez-vous, cette mode trop courte est la mode du jour; faites-la porter sur un jupon de 21 centimètres plus long que la robe, et la petite fille aura un costume nouveau; seulement il exige quelques enjolivements: le bord inférieur sera dentelé, découpé en feuilles, ou bien en créneaux. Quant au jupon, il peut arborer les couleurs les plus tranchantes; faites-le en cachemire rouge, avec une robe grise, — une robe de piqué blanc, ou de piqué chamois; le jupon peut être *simulé*, tout comme le vôtre, c'est-à-dire qu'une bande de cachemire peut se rattacher à un jupon de percaline.

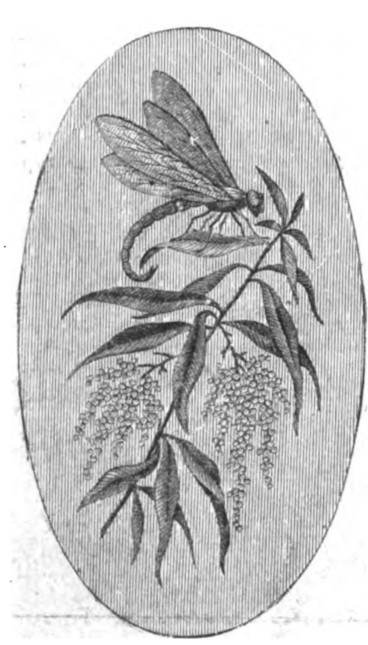
On portera, dit-on, un grand nombre de corsages décolletés, avec guimpe montante, à manches longues; on ne porte pas du tout de corsages montants, froncés, pareils aux robes. Quand les corsages des robes de grenadine de soie, de gaze de Chambéry, d'organdi, de ja-

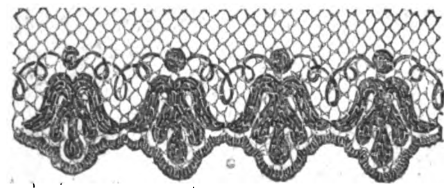
COUVERTURE DE LIT. (TRAVAIL AU CROCHET.)

conas, ne sont pas tout blancs, quand on veut les faire pareils aux robes, on les prépare à gros plis creux, tout comme les corsages blancs. Je dois ajouter que les corsages décolletés avec guimpe intérieure conviennent seulement de dix à trente-cinq ans, et encore, pour aller jusqu'à cette limite, est-il nécessaire d'avoir conservé un aspect de jeunesse. On me pose souvent des questions fort délicates relatives à l'adoption ou bien au rejet d'une mode. Il est difficile de répondre à ces questions d'une façon absolue, car chacun ne vieillit pas de la même façon; je donnerai seulement l'avis suivant, comme règle de conduite: On peut porter tout ce qui se porte, tant que l'on se coiffe en cheveux, tant que ces cheveux ont conservé leur nuance; quand une coiffure vient couvrir de ses barbes protectrices une chevelure clair-semée, il faut adopter franchement les modes graves et tranquilles; même avant ce délai, il conviendra de préparer la transition, d'éviter les modes trop folâtres, les détails trop jeunets; c'est au goût personnel qu'il appartient de diriger ce choix, et d'inspirer ces abstentions. E. R.

CHRONIQUE DU MOIS.

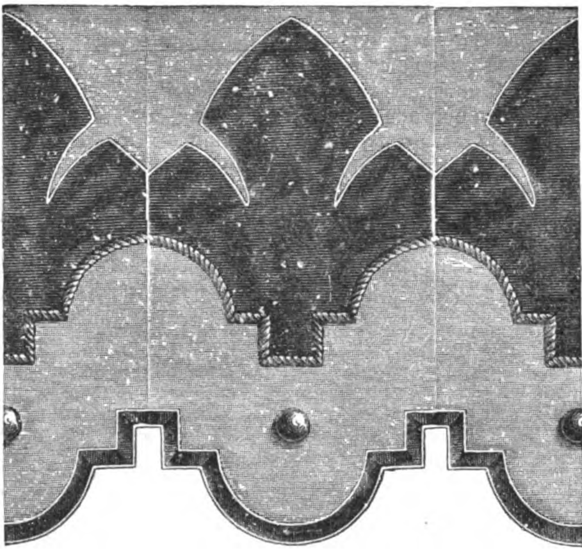
Quoique déjà bien amoindrie, la population parisienne offre encore à la chronique quelques sujets dont on peut tirer un certain nombre d'alinéas. Les Parisiens sont, il est vrai, déjà installés dans les diverses petites boîtes à plusieurs compartiments, qu'ils sont convenus d'appeler leurs maisons de *campagne;* mais l'asphalte exerce toujours son attrait invincible sur ces campagnards, et surtout sur leurs compagnes: somme toute, Paris n'est pas encore désert. Les concerts en plein air attirent beaucoup de monde; la foule se presse aux représentations du Cirque, avec le secret espoir de voir Batty dévoré par ses lions, spectacle *extraordinaire,* s'il en fut, et, de plus, spectacle *gratis,* car il n'aurait pas figuré sur le programme. On en a joui à moitié, du reste, dans le courant du mois dernier, et tout porte à croire que cet agréable divertissement sera offert l'un de ces soirs au public choisi, qui suit avec tant d'empressement les représentations du samedi. Quel inépuisable sujet de conversation! Et combien il sera doux de faire cette narration: *J'y étais, telle chose advint.....* à toutes les amies qui n'auront pas eu la même chance (style de cuisine adopté dans les meilleurs salons)!

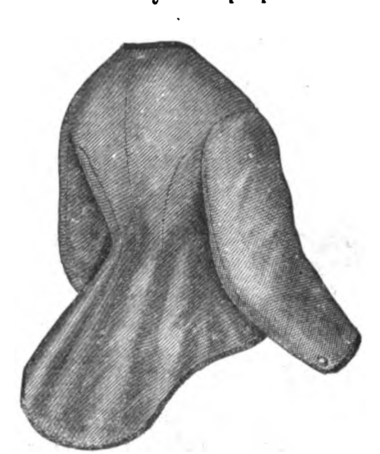

MÉDAILLON N° 1.

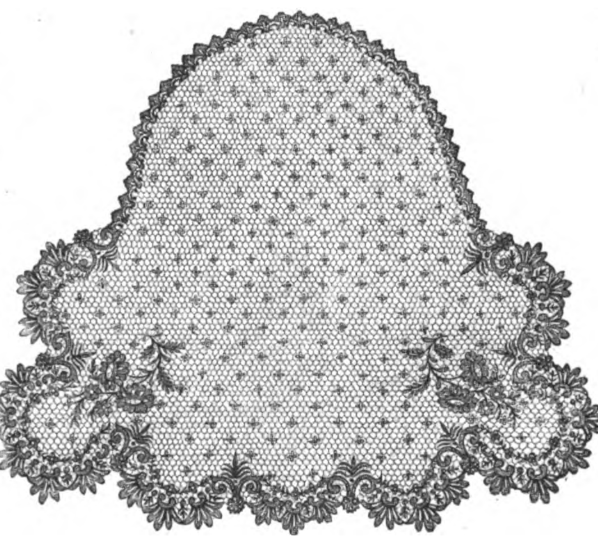

N° 2. BRODERIE SUR TULLE.

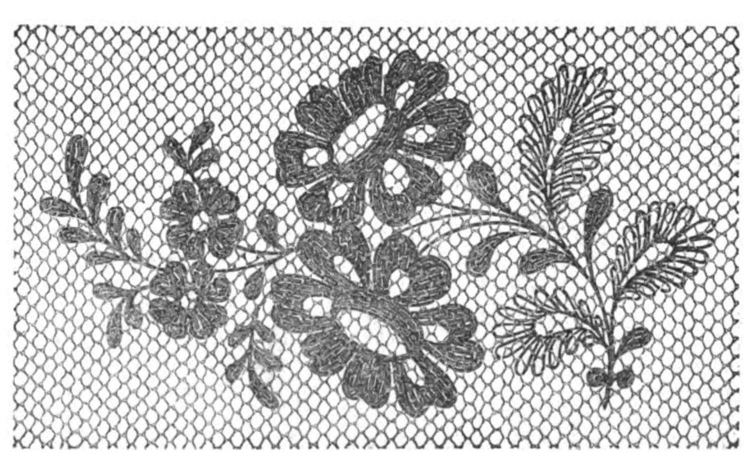
Les optimistes les plus obstinés ne peuvent nier que la *Contagion* se propage. En ce moment, la pièce de M. Émile Augier fait son tour de France. Pourquoi ces honneurs extraordinaires sont-ils rendus à la plus médiocre pièce de cet écrivain? Toutes celles qu'il a fait représenter sont très-certainement supérieures à la dernière venue, et j'imagine que le public des départements éprouvera une assez vive déception, en constatant la disproportion qui existe entre l'honneur fait à cette pièce et les droits qu'elle avait à cette exhibition nomade.

On joue le drame anglais en italien, à la salle Ventadour, et le drame anglais en français, à la Gaîté. C'est M. de Boissy qui ne doit pas être content! Voir transporter sur le sol français les œuvres littéraires d'Albion, toujours perfide!.... ô ciel! quel échec pour la cause patriotique! Du reste, on ne sait plus où l'on en est avec les chemins de fer, avec les bateaux à vapeur, avec tous les engins de locomotion, mis, à notre époque, au service de tous les caprices et de toutes les industries. Il y a un perpétuel échange entre tous les pays, qui se prêtent réciproquement leurs princes, leurs habitants, leurs acteurs et leurs auteurs dramatiques. Tel, que l'on croyait bien loin, ouvre un beau matin sa fenêtre, sur le boulevard du Grand-Hôtel; tel autre, qui était ici, donne, par le télégraphe, la nouvelle de son arrivée dans un pays situé à cinq ou six cents lieues de distance. Il pleut des Chinois sur le macadam..... Et encore s'il n'y pleuvait que des Chinois! Les Parisiens, désolés par les pluies torrentielles du mois dernier, préféreraient de beaucoup l'inondation des riverains à celle du fleuve *Jaune* qui charrie, les jours d'orage, ses flots troublés, depuis la Bastille jusqu'à la Madeleine.


GARNITURE (GRANDEUR NATURELLE) DU JUPON DU COSTUME DE VOYAGE.


PALETOT DU COSTUME DE VOYAGE.


VOILE EN TULLE NOIR.

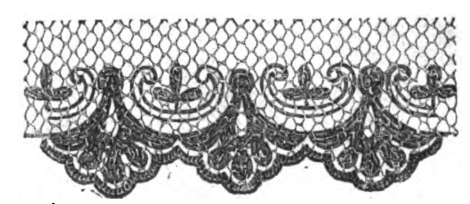

N° 1. BRODERIE SUR TULLE.

Dès cette année Paris prélude, on le voit, à tous les projets conçus pour l'année 1867. Nous avons déjà le théâtre international, et nous ne manquons pas de visiteurs étrangers. Depuis que l'on a fixé la date de l'ouverture de l'Exposition, l'armée des incrédules fait chaque jour des recrues nouvelles; cette date trouble les croyants dans leur foi, jette l'inquiétude dans les esprits, et arrête jusqu'à un certain point les préparatifs faits au sein de tant de familles, qui se proposaient de se rendre à Paris, pour assister à cette ouverture. On annonce, en effet, qu'elle aura lieu le 1er avril..... et nul n'ignore que cette date n'est pas faite pour inspirer une confiance aveugle.

Après avoir prêté pendant un certain nombre d'années le concours généreux de leurs jupons et de leurs robes à l'entreprise du balayage parisien, on affirme que les femmes vont adopter le costume des laitières d'opéra comique, et circuler court-vêtues; voilà qui va contrarier l'édilité, forcée d'augmenter le personnel des balayeuses. La question est mise à l'étude; on dit qu'il y aura peut-être un concours, pour obtenir les places qui vont être créées par suite de ce changement dans la mode féminine. Les chapeaux sont plus amusants que jamais; ils ont définitivement adopté la forme d'une soucoupe, contenant une touffe de fleurs, et fixée par deux ou quatre brides. Il faut conserver soigneusement les gravures de modes actuelles; dans dix ans, cela composera un charmant album de caricatures.


MÉDAILLON N° 2.

Paris continue à faire le dénombrement des morts et des blessés restés sur le champ de bataille — de la Bourse; on affirme que le chiffre placé à la colonne des *disparus* n'est pas le moins important. La perturbation est grande, et un Parisien pur-sang m'exprimait récemment sa désolation.


N° 3. BRODERIE SUR TULLE.

— Que de pertes, mon Dieu! que de pertes!

— Comment! seriez-vous personnellement atteint?

— Personnellement n'est pas le mot..... Et encore..... Mais oui, c'est le mot; je subis de véritables désastres.

— Que me dites-vous là? Je vous croyais tout à fait en dehors de toute spéculation.

— Moi, oui, mais les autres!

Ce sentiment impersonnel, absolument étranger à l'égoïsme, me surprit..... agréablement; ce fut donc avec un redoublement d'intérêt que j'interrogeai le vieux Parisien, en qui je rencontrais si inopinément des sentiments de commisération pour les peines d'autrui.

— Je suis navré, me dit-il en reprenant son discours; c'est un bouleversement général dans mes habitudes, et je ne sais plus que devenir. H*** recevait tous les mardis..... il est ruiné; voilà une maison perdue pour moi; G*** était chez lui le mercredi; actuellement il



est en Belgique... au diable !.... on ne sait où..... Le fait est qu'il n'est plus chez lui. Mme F*** avait des réunions fort agréables le jeudi..... Bon ! Voilà-t-il pas que son gendre s'était obstiné à rester à la hausse ! L'imbécile ! Encore une maison de perdue, car Mme F*** a la sottise de se sacrifier pour sa fille.....

— Vraiment, dis-je avec un peu de dépit..... cela est bien malheureux pour vous; mais enfin, vos vendredis, vos samedis, dimanches et lundis vous restent encore.

— Erreur ! erreur complète ! Mon ami V*** louait une maison de campagne; j'y allais régulièrement tous les dimanches; on avait la discrétion de ne pas imposer aux visiteurs la corvée de parcourir le pays, sous prétexte de promenade; on jouait tranquillement au whist pendant toute la journée.....

— Eh bien?

— Eh bien! V*** n'a pas loué de maison de campagne, sous prétexte que les temps sont difficiles. Tous ces gens-là sont de francs égoïstes!

— En effet.

— Comment donc! Ils s'exposent, ils se ruinent. En vérité, on devrait avoir plus de prudence, quand ce ne serait que par égard, par ménagement pour ses amis. Il ne devrait pas être permis de leur faire contracter des habitudes, pour les planter là ensuite.

— Cela me paraît impardonnable.

— Vous êtes dans le vrai : c'est impardonnable, en effet. Qu'on s'expose soi-même, soit !.... on est libre de s'arranger comme on l'entend; mais que l'on expose les autres..... qu'après avoir pris dans leur vie une place considérable, on sombre, en laissant des lacunes, cela devient plus grave ! Moi qui vous parle, savez-vous bien que j'avais choisi mon appartement de façon à me trouver au centre de toutes mes relations?... Et je n'ai plus de relations!

— Vous pouvez cependant visiter vos amis.

— Mais non ! Cela ne se fait pas.

— Vous croyez ?

— J'en suis certain; on ne va pas chez les gens ruinés, quand on a de la délicatesse et un peu de sensibilité.

— Vraiment?

— Mais ça ne fait pas l'ombre d'un doute ! D'abord on se donnerait à soi-même un spectacle pénible, et, en ce qui me concerne, mes nerfs ne me permettraient pas de le supporter; ensuite les pauvres gens croiraient que l'on vient pour se réjouir de leur infortune.

— Cela dépend des antécédents.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe de taffetas gris coupée en pointes, à bord découpé en dents carrées; les trois coutures de devant sont garnies de boutons larges, ronds, recouverts de taffetas. Mêmes boutons sur le corsage. Ceinture avec rosette de taffetas.

Toilette de jeune fille. Robe en linos blanc à fines rayures noires. Corsage décolleté. A l'intérieur corsage blanc, montant, à manches longues. Ceinture bordée de bandes étroites en taffetas noir, ornées d'une rangée de petits boutons blancs en porcelaine; même ornement et grelots noirs, autour du corsage. En guise de poche, deux aumônières de même étoffe que la robe, garnies comme la ceinture.

Robe de mohair blanc. La garniture se compose de biais en taffetas brun, clair et doré, sur lesquels sont cousus de petits boutons blancs. Chapeau Lamballe en paille.

— Il n'y a pas d'antécédents qui tiennent; trouvez-vous d'ailleurs qu'il soit bien gai de contempler des visages mornes, de voir disparaître un à un tous les vestiges de luxe et de confortable?

— Mais l'on pourrait peut-être aider ses anciens amis, leur procurer une occupation plus ou moins lucrative.....

— Pourquoi pas leur prêter de l'argent? Mais, à ce compte-là, il n'y aurait de malheureux que les gens qui ne se ruineraient pas?

— Oh! dis-je avec tout le calme que je pus conserver, il est rare que l'on se ruine par les sommes que l'on donne, ou que l'on prête..... Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil dicté par la sollicitude que m'inspirent vos peines?

— Donnez toujours, cela n'engage à rien.

— Eh bien! s'il y a un certain nombre de fortunes détruites ou ébranlées, d'autres fortunes ont dû se constituer très-rapidement.

— Sans doute, me fut-il répondu d'un ton dolent.

— Pourquoi ne chercheriez-vous pas à retrouver d'un autre côté les réunions des mardis, mercredis, jeudis, etc., que l'imprudence et l'égoïsme de vos amis vous ont fait perdre?

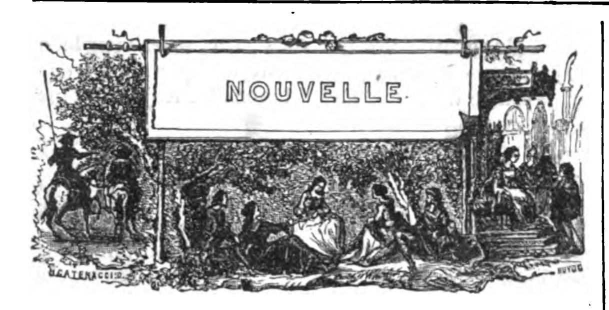
— Il le faut bien..... Mais cela ne s'arrange pas comme cela tout de suite..... Que ferai-je d'ici là? Je déteste le théâtre en été..... Et, d'ailleurs, j'ai l'habitude de n'aller au spectacle qu'avec des billets donnés; on ne m'en donne plus depuis tous ces bouleversements!

— Vous ne pouvez manquer de retrouver l'équivalent de tout ce que vous avez perdu ; quand on a une certaine dose d'habileté, on s'arrange toujours de façon à voguer dans les eaux des gens qui réussissent.

— Oh! certainement, cela s'est toujours vu; les niais seuls agissent autrement.

J'ai juré de vous esquisser ce type parisien; je le livre à vos méditations: qu'en dites-vous?

EMMELINE RAYMOND.



A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

Suite.

M. Villenot récompensa cette profession de foi par une chaleureuse approbation, et il fut décidé, séance tenante, à la vive satisfaction de la tante Marthe, que l'on ne renouerait pas connaissance avec la famille Develloy.

Edmond n'avait pas encore oublié les incidents de la réception qui leur avait été faite au déjeuner donné par Mlle Mathilde, et il les raconta à son ami Villenot avec l'accent d'un vif ressentiment, qui fit sourire le jeune médecin.

« Ils savaient que nous étions ruinés, » ajouta Edmond avec indignation, « et c'est pour cette raison qu'ils nous recevaient si froidement!

— Pourquoi vous en étonner? » répondit Édouard; « ne m'avez-vous pas dit qu'ils n'estimaient que la richesse?

— Sans doute; mais un changement si soudain!

— Il n'a rien que de logique. Votre ruine constituait à leurs yeux une infériorité incontestable. Dans certains cercles parisiens on a pour amis..... je me trompe, je veux dire pour compagnons, non les individus, mais leurs revenus; ceux-ci viennent-ils à disparaître ou même à diminuer, on rejette bien loin de soi les compagnons de plaisir qui ne pourraient plus suivre le même courant. Ces procédés vous semblent accuser une pitoyable vanité; je ne saurais partager votre avis, car ils dénotent au contraire l'humilité la plus naïve; ceux qui s'en rendent coupables avouent ainsi implicitement qu'ils ne sont rien par eux-mêmes, et qu'ils n'ont d'autre importance que celle de l'argent qu'un hasard leur a donné hier, et peut leur reprendre demain. Si en outre de leur fortune ils avaient l'intelligence cultivée, le cœur bien doué, ils choisiraient leurs amis parmi leurs égaux selon le cœur et l'intelligence, non parmi leurs égaux en écus..... Et la mauvaise fortune, au lieu de briser ces liens, les fortifierait et les rendrait plus précieux que jamais. C'est leur propre condamnation que prononcent ceux qui, ainsi que vous venez de me le raconter, s'éloignent de leurs amis parce que la fortune les a délaissés. Allons, Edmond, vous attachez encore trop d'importance aux souvenirs de votre vie parisienne; quand on n'a pas mérité quelques-uns de ces lâches abandons, que nous sommes tous exposés à subir, quand on a toujours été un *ami* pour ceux qui s'intitulent nos amis, si l'un d'entre eux vient à s'éloigner de nous, savez-vous ce qu'il faut faire? Il faut dire, avec un grand poëte du pays de ma mère, avec Schiller : *Je n'ai rien perdu, puisque je l'ai perdu!* Non, en effet, on ne perd rien, quand on perd seulement les tièdes, les faibles, ceux que le succès attire invinciblement; on ne perd rien, tant qu'on n'est pas privé des amis véritables..... Et comment perdrait-on ceux-ci tant que l'on reste digne d'eux? »

C'était par ce mélange de foi ardente au bien, d'enthousiasme dû, non comme cela arrive trop souvent, seulement à la jeunesse, mais puisant son origine dans un courage et une honnêteté qui en garantissaient la durée, qu'Édouard Villenot acquérait dans la famille Darmintraz une sympathie toujours croissante; son langage, ses croyances généreuses, le ferme appui qu'il prêtait toujours à tous ceux qui lui semblaient opprimés, son équité rigoureuse en ce qui le concernait, mais tempérée par l'indulgence en ce qui concernait les autres, l'ensemble de son caractère, en un mot, contrastait d'une façon absolue avec les souvenirs parisiens de ceux qui étaient demeurés ses amis. Quand ceux-ci évoquaient le passé, ils y retrouvaient d'autres sentiments et d'autres doctrines: le succès glorifié en toute circonstance, quelle que fût son origine; la faiblesse toujours condamnée, toujours méprisée, quel que fût son droit; l'indifférence protégeant le mal et insultant le bien: telles étaient, esquissées en quelques traits, les habitudes de la généralité du monde parisien, que chaque membre de la famille Darmintraz retrouvait dans sa mémoire. Il est probable cependant que quelque ressentiment personnel venait s'ajouter à l'influence exercée par le caractère de leur jeune ami; si la famille Darmintraz n'avait été directement atteinte et blessée par l'égoïsme des personnes qui composaient ses relations, aurait-elle si complétement compris la bassesse de cet égoïsme? Cela n'est pas tout à fait certain, et, en constatant la réforme morale accomplie par l'infortune dans ces divers caractères, on comprend combien la tante Marthe avait raison de s'écrier : « Bénie soit la ruine! »

En effet, le malheur, cet hôte toujours accueilli avec épouvante, quoiqu'il soit l'envoyé de Dieu, nous frappe toujours pour nous améliorer; ce qu'il détruit devait nous nuire tôt ou tard; ce qu'il nous enlève nous enseigne la pratique des plus désirables vertus, et les privations qu'il nous impose sont toujours bien inférieures aux dons qu'il nous fait. En vivant dans l'intimité de son nouvel ami, Edmond apprenait à connaître tout ce qu'il avait naguère dédaigné, et commençait à rougir devant l'examen de sa vie parisienne, si pitoyablement inutile, si ridicule par son inutilité même; il sentait grandir en lui l'ambition de se relever à ses propres yeux, celle de conquérir dans la société, par ses propres efforts, une place, même humble, mais qui serait toujours honorable, puisqu'il la devrait à son mérite personnel. La tante Marthe, qui avait bien jugé le fils de son fiancé, favorisait avec habileté l'intimité des deux jeunes gens; seulement, en attirant Édouard près de son neveu, elle le rapprochait de ses nièces..... Mais je ne jurerais pas que cette conséquence forcée de son plan de régénération eût complétement échappé à sa clairvoyance, ni qu'elle prît sa prudence en défaut; si la compagnie d'Édouard améliorait le sens moral d'Edmond, sa présence, on ne pouvait s'empêcher de le reconnaître, exerçait une influence très-puissante et très-heureuse sur le caractère de Cécile. La jeune fille eut bientôt pour but principal de ses efforts le désir d'obtenir l'estime du jeune médecin; elle ne pouvait y parvenir qu'en se perfectionnant, en substituant le travail à l'oisiveté, la charité à l'indifférence, la piété véritable à la dévotion mondaine.

Quant à Mme Darmintraz, dont nous n'avons guère parlé depuis quelque temps, il faut, pour demeurer véridique, avouer que le principal instrument de réforme avait été, en ce qui la concernait, la marche du temps. Le temps, en effet, emportait dans son mouvement infatigable les derniers jours de jeunesse, et diminuait par conséquent ses regrets de ne pouvoir plus revêtir d'élégantes toilettes. De plus, elle s'était laissée prendre à la douceur des solitudes paisibles, se répétant régulièrement : Tant que l'on reste dans le courant mondain, on dispute la place que l'on possède, on la garde surtout pour ne pas la laisser prendre par un autre, pour n'être pas reléguée à l'écart, pour s'épargner enfin la cruelle vision des successeurs. On la garde donc..... mais au prix de combien d'efforts! Quelle fatigue incessante pour rester sur la brèche, pour inventer et porter des toilettes qui attirent l'attention, pour se montrer dans toutes les réunions, pour figurer dans tous les lieux, dans toutes les circonstances qui rassemblent la *fashion!* Ces efforts fiévreux, ces fatigues qui redoublent d'intensité vers le déclin de la jeunesse, précisément à l'époque où l'on ne peut plus, hélas!... attirer l'admiration, forment un joug si pénible qu'on ne peut se décider à le reprendre, pour peu qu'on l'ait quitté de gré ou de force.»

Mme Darmintraz avait fait ces réflexions, et quelques autres encore, à part elle; il en était résulté une notable amélioration dans son humeur, et, chose extraordinaire, dans sa santé : les migraines, les maux de nerfs avaient presque totalement disparu; on en faisait honneur à l'air bienfaisant de la campagne; mais il eût été plus équitable de reconnaître que les mêmes résultats pouvaient être obtenus, même en continuant à habiter Paris, pour peu que l'on eût pu se décider à y observer le régime bienfaisant du travail.

Car Mme Darmintraz travaillait.... mon Dieu! oui. Que vouliez-vous qu'elle fît dans cette campagne reculée? Il fallait avant tout échapper à un ennui dévorant, et l'on ne pouvait, comme à Paris, essayer de le fuir, en demandant chaque jour des distractions au monde. Elle avait d'abord eu recours aux travaux d'agrément; mais, peu à peu, elle s'était laissé convertir à l'utilité; on ne la lui avait pas prêchée..... mais les actes sont plus puissants que les paroles pour opérer des conversions. En voyant ses filles et sa belle-sœur, surchargées de besogne, travailler non-seulement pour la famille, mais encore pour quelques familles pauvres, Mme Darmintraz s'était reproché de demeurer inutile dans ce tournoi d'activité. Maintenant l'habitude était prise..... et les journées s'écoulaient comme par enchantement. L'esprit humain est heureusement élastique; il est admirablement organisé pour se plier à toutes les situations, pour accepter l'extension, ou le rétrécissement, ou même le changement total de son horizon; il conserve de plus, en toute circonstance, l'intensité d'appréciation que lui confère sa nature particulière, et pour lui la jouissance réside, non en des causes déterminées, mais bien en lui-même. C'est grâce à cette organisation que le malheur n'est jamais aussi complet qu'on pourrait le craindre; on s'accommode peu à peu de sa situation, quelle qu'elle soit, et l'on y trouve des compensations imprévues qui auraient été dédaignées si on les avait signalées intempestivement, mais qui n'en sont pas moins réelles, et considérées comme bienvenues, quand elles se révèlent une à une en naissant de la force même des choses.

Ainsi Mme Darmintraz, qui autrefois considérait d'un œil devenu indifférent le luxe qui l'entourait et lui était devenu familier, appréciait infiniment l'excellent fauteuil dont elle avait la jouissance exclusive; on le plaçait toujours dans l'embrasure d'une fenêtre du salon, proche voisine de la cheminée; la table à ouvrage était à sa portée, et tout l'*atelier*, composé de quatre personnes, causait avec cet entrain qui est le partage et la récompense du travail fait en commun. Tout en s'occupant, Mme Darmintraz donnait une douce pensée à une friandise préparée pour le dîner..... et envisageait avec une intime satisfaction la perspective des soirées qui étaient en partie consacrées au whist, devenu son passe-temps favori. Ce ne sont pas là, je le confesse, des pensées très-élevées, ni des sentiments absolument dépourvus de tout égoïsme; mais Dieu est plus indulgent que les hommes; pour les ramener au bien il sait faire usage même de leurs défauts, car les fonctions qu'il assigne à ces défauts les amoindrissent, et, le temps aidant, peuvent même les faire disparaître. En définitive, Mme Darmintraz était devenue, sinon la femme forte de l'Écriture, tout au moins une épouse et une mère moins frivole; elle ne donnait plus à son mari et à ses enfants le spectacle et l'exemple funeste de l'oisiveté..... et, tout en constatant ce que son malheur lui avait fait gagner, elle cherchait inutilement aujourd'hui ce qu'il lui avait fait perdre; ses jouissances mêmes, si restreint que fût leur domaine, ou peut-être justement parce qu'il était restreint, lui semblaient pour le moins aussi vives qu'autrefois. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'avait jamais accueilli l'annonce de la fête la plus brillante avec la vive satisfaction que lui faisait éprouver l'arrivée de M. le curé... *quatrième* au whist de famille.

Sous l'administration de M. Darmintraz, actuellement en état de se passer des conseils qu'il avait sagement recueillis lors de ses débuts dans la carrière d'agriculteur, le domaine de la famille prospérait, et chacun contribuait à cette prospérité dans la mesure de ses forces.

Telle était en résumé la situation de la famille Darmintraz le jour où le curé annonça le changement de propriétaire du vieux château de Lansac. Le voisinage de la famille Develloy, restée riche, et rappelant tous les souvenirs parisiens que la tante Marthe s'efforçait de déraciner, lui parut un événement assez grave; la régénération était sans doute en bonne voie, mais pouvait aussi être compromise, ou du moins retardée par ce rapprochement; mais Marthe Darmintraz possédait une énergie qui ne se laissait pas décourager par les obstacles. Ce soir-là, quand chacun fut rentré dans sa chambre, elle resta plus longtemps que de coutume assise devant sa fenêtre; elle mesurait par la pensée la route déjà parcourue, les résultats acquis par son ingénieuse persévérance, et se promit de combattre vaillamment; elle comptait, non pas seulement sur ses forces, ce qui eût été téméraire, mais surtout sur les alliés qu'elle avait su introduire dans les cœurs qu'elle avait entrepris de régénérer, c'est-à-dire sur l'habitude d'une vie utile..... sur les sentiments d'amitié qui unissaient Edmond au jeune médecin, et aussi sur d'autres sentiments d'une autre nature, mais plus vifs encore, qu'elle voyait naître à la fois chez Cécile et chez Édouard. Quant à Louise, elle n'éprouvait aucune crainte; elle était presque une enfant lorsque la ruine avait frappé sa famille; elle ne conservait plus qu'un vague souvenir et pas le moindre regret de son existence antérieure.

« Si tout cela arrive selon que je l'espère, » dit la tante Marthe en jetant sur l'avenir un regard qui, par un brusque détour, se reposa aussi sur le passé, « il aura été écrit quelque part qu'une Darmintraz devait épouser un Villenot. » Et elle ferma sa fenêtre, non sans avoir contemplé un moment la longue allée qui traversait le jardin pour aboutir à cette petite porte où elle avait attendu Paul Desroniers, au grand dommage de son repos.

Quelques semaines s'écoulèrent dans les paisibles occupations qui étaient devenues habituelles à la famille Darmintraz. Il est difficile, quand les sujets de conversation ne sont pas très-nombreux, d'écarter complétement ceux qui s'alimentent des faits et gestes du prochain. Le mal n'est pas d'en parler..... mais d'en mal parler, et l'on s'efforçait de préserver les enfants de cette habitude qui vicie le cœur, en rétrécissant l'intelligence. Le *pays* tout entier s'occupait des réparations entreprises au château de Lansac..... et l'on faisait un peu comme le *pays;* on se racontait que tous les ouvriers disponibles avaient été engagés pour ces travaux; on parlait de l'architecte parisien chargé de diriger les embellissements, et l'on ajoutait que les nouveaux propriétaires étaient très-impatients d'opérer leur installation. De proche en proche les faits s'étaient un peu dénaturés, comme cela arrive toujours: on était arrivé à indiquer un nombre incalculable de caisses renfermant des meubles plus beaux que ceux destinés aux plus riches palais...... Bref, les nouveaux propriétaires du château de Lansac servaient à défrayer toutes les conversations à plusieurs lieues à la ronde.

Edmond n'était pas le moins avide de détails, quoiqu'il se montrât particulièrement contrarié de ce voisinage, et il ne fallait pas moins que l'intervention d'Édouard pour le ramener à une appréciation plus sage..... plus indifférente par conséquent de cet événement.

« Vont-ils prendre des airs majestueux, » disait-il un soir, sans pouvoir cacher son dépit, « quand ils seront installés dans leur château! Je pense qu'ils ne tarderont pas à se croire issus des anciens sires de Lansac, et qu'ils vont se mettre en instance pour porter leur nom et leurs armoiries!

— Que t'importe tout cela? » dit Cécile, « et pourquoi t'appliques-tu à supposer d'avance des faits qui ne se produiront peut-être pas? Sais-tu qu'en agissant ainsi tu manques de charité? »

Un affectueux regard d'Édouard récompensa le bon mouvement de Cécile.

« D'ailleurs, » dit le jeune médecin, « le ridicule n'a jamais nui à personne..... si ce n'est à ceux qui s'en affublent; il faut réserver le blâme et l'indignation pour les actions qui sont réellement et sérieusement nuisibles. »

Louise, qui avait toujours un arriéré de *taquineries* à faire expier à son frère, n'eut garde de perdre une si belle occasion, et intervint à son tour dans la conversation.

« S'il leur prend la fantaisie de s'anoblir de leur propre chef, » dit-elle, « ils ne seront ni les premiers ni les derniers à agir de cette façon.

— De pareils exemples n'excusent jamais ceux qui les suivent, » repartit vertement Edmond.

« Tu crois?

— Cela est certain; on n'est pas autorisé à devenir absurde par cela seul que d'autres l'ont été, ou le sont autour de nous.

— Dis-moi donc alors pourquoi on a distribué autrefois à Paris des cartes de visite sur lesquelles notre nom était défiguré, écrit avec une orthographe empruntée à la noblesse? » Et Louise, prenant dans sa corbeille à ouvrage une carte de visite, jaunie par le temps, épela avec affectation : « Edmond d..... apostrophe...... A majuscule! »

Edmond, ainsi pris au dépourvu, n'eut d'autre ressource que celle qui est le refuge des mauvaises causes: il se fâcha; il rappela à son tour quelques-unes des preuves de vanité données par ses sœurs; et, de personnalités



en personnalités, la discussion se serait envenimée, sans l'intervention de Cécile et celle d'Édouard; tandis que la sœur aînée usait de son autorité pour se faire livrer la malencontreuse carte de visite et la déchirer en parcelles imperceptibles, Édouard reprochait doucement à Louise, comme à Edmond, les récriminations qu'ils se renvoyaient mutuellement.

« Edmond, » ajouta-t-il, « aurait dû se borner à répondre qu'il avait dix-sept ans à peine quand il s'est laissé entraîner à commettre cette petite falsification......

— Et toi, » ajouta Cécile en s'adressant à sa sœur, « tu n'aurais jamais dû lui rappeler cette faiblesse, ni surtout lui en parler devant nous tous. »

Louise, qui regrettait déjà la peine infligée à son frère, lui tendit la main en balbutiant quelques excuses:

« J'ai trouvé cette carte, » ajouta-t-elle, « en feuilletant un livre, et je ne comptais pas du tout en parler.... Mais quand j'ai entendu Édmond blâmer des gens à propos d'une action qu'ils ne feront peut-être pas, en oubliant que lui l'avait faite, la tentation de le contrarier est devenue trop forte..... j'y ai cédé...... Je m'en repens; je t'assure, Edmond, que je m'en repens. »

L'incident n'eut pas d'autres suites; mais Edmond manifestait toujours la même contrariété lorsqu'on mentionnait devant lui quelque détail relatif à l'installation de la famille Develloy.

« Mais, enfin, que t'importe ce voisinage? » dit un jour Louise en poussant son frère dans ses derniers retranchements.

« Crois-tu donc qu'il sera agréable de rencontrer partout leurs brillants équipages? Ils vont être toujours sur la route qui conduit d'ici à la ville, et chaque fois que je viendrai vous voir je me croiserai, moi piéton poudreux, avec eux..... Je suis sûr qu'ils me toiseront dédaigneusement du haut de leur calèche!

— S'ils ont du cœur ou seulement du bon sens, » dit Édouard, « ils sauront vous estimer pour votre courage, votre existence laborieuse et régulière; s'ils n'ont ni cœur ni bon sens, que vous importe leur estime?

— Sans doute, » répondit Edmond, un peu confus d'avoir dévoilé les plaies non encore cicatrisées de la vanité; « sans doute, vous avez raison; mais songez que ce sont d'anciennes connaissances..... Et cette Mathilde Develloy était si impertinente!

— Raison de plus pour supporter très-philosophiquement ses dédains; l'impertinence, quand elle frappe sur l'indifférence, retourne à son point de départ; elle amoindrit celui qui la commet, non celui à qui elle s'adresse. »

Les parents, installés autour de la table de jeu, demeuraient ordinairement étrangers à ces conversations; le nom prononcé par Edmond frappa pourtant le curé, qui se retourna pour faire la question suivante:

« Mathilde Develloy, n'est-ce pas la fille du nouveau propriétaire?

— Oui, sans doute; au surplus elle est sans doute mariée maintenant, » ajouta Edmond, « et nous n'aurons pas le déplaisir de la rencontrer.

— Non, elle n'est pas mariée, » reprit le curé, « et, si ce que l'on dit est vrai, elle ne se mariera probablement pas.

— Pourquoi?

— Que dit-on? »

Ces deux interrogations furent adressées à la fois par Edmond et Louise au curé. Cécile ne disait rien, car elle devenait chaque jour plus indifférente aux souvenirs de la vie parisienne.

« Je ne sais si c'est vrai, » répondit le curé, « car cela me semble bien extraordinaire. Vous qui avez habité Paris, vous pourrez mieux que moi apprécier la vraisemblance de l'origine que l'on attribue à un cruel accident. Il paraît qu'il y a à Paris des jeunes filles qui sont...... comment appelle-t-on cela?..... c'est un nom d'animal.... Ah! oui!..... des *lionnes;* oui, c'est bien le mot dont on s'est servi; il paraît..... mais je vais vous sembler bien absurde, que ces demoiselles vont à la chasse, qu'elles conduisent des voitures comme des cochers..... enfin, qu'elles font une foule de choses tout aussi inconcevables, et très-opposées à la modestie qui convient aux jeunes filles chrétiennes. Quoi qu'il en soit, on dit que Mlle Mathilde Develloy s'était mise à tirer le pistolet; on dit qu'un jour, une arme, qu'elle croyait déchargée, et qu'elle examinait de fort près, est partie entre ses mains; on affirme qu'elle a eu un œil crevé à la suite de ce malheureux accident, et tout un côté du visage affreusement labouré. Depuis ce moment, depuis qu'elle est défigurée, elle ne veut plus se montrer, elle a éprouvé un désespoir qui a failli la tuer, parce qu'elle ne cherchait pas la consolation près de *Celui* qui, seul, nous la tient toujours en réserve pour l'heure où nous la lui demandons sincèrement et humblement. On ajoute que c'est principalement pour s'éloigner du monde que cette jeune fille a décidé ses parents à acquérir la propriété du château de Lansac, où elle désire habiter pendant la plus grande partie de l'année.

— Est-ce bien possible! » dit Louise avec stupeur.

« Elle doit être en effet bien désespérée! » s'écria Edmond.

« Pauvre Mathilde! » dit à son tour Cécile avec un ton de profonde commisération, « je la plains sincèrement.

— Heureux ceux qui pleurent! » dit la tante Marthe; « chaque jour je reconnais davantage la haute vérité de cette parole; le malheur transformera cette jeune fille, selon toute probabilité, et, si elle est défigurée pour les indifférents, elle s'embellira pour ceux qui l'aiment.

— Pauvre mère! pauvre mère! » s'écria Mme Darmintraz, qui, par saisissement, avait laissé tomber toutes ses cartes pendant la narration du curé... Et l'égoïsme humain, reprenant quelques-uns de ses droits, elle ne put s'interdire de regarder avec complaisance ses deux filles, florissantes de santé et de beauté.

Les réparations du château de Lansac durèrent plus longtemps qu'on ne l'avait supposé; mais enfin tout fut terminé, et l'on se répéta de tous côtés une nouvelle impatiemment attendue: les nouveaux propriétaires étaient arrivés. La curiosité qu'ils excitaient fut bien imparfaitement satisfaite, car les jours, et même les semaines, s'écoulèrent sans que la famille Develloy fit aucune visite de voisinage. On parla beaucoup de cet isolement obstiné et dédaigneux, on s'en plaignit, on le blâma, puis tous les propos s'arrêtèrent faute d'aliments. La tante Marthe se félicita de l'indifférence qui avait excité l'animosité du village et de la petite ville voisine, et y vit un motif de sécurité pour l'œuvre qu'elle avait entreprise. Nul souvenir parisien ne serait rappelé à sa famille..... nul regret ne viendrait détourner son neveu et ses nièces de la nouvelle voie que la nécessité avait ouverte devant eux.

La propriété que M. Darmintraz faisait valoir avait pour principale source de revenus des prairies, qui, cette année-là, avaient fourni une remarquable quantité de foins. On les avait coupés, et toute la famille était venue admirer les meules imposantes qui s'alignaient en rangées régulières; on en calculait le produit, et l'on revenait gaiement, lorsqu'on rencontra une calèche basse, conduite par M. Develloy; deux dames occupaient le siége principal; l'une était soigneusement voilée, et les jeunes filles reconnurent bien vite leur ancienne compagne de plaisirs, Mathilde Develloy. Son père n'accorda qu'une attention fort distraite aux personnes qui se trouvaient sur le passage de la voiture qu'il conduisait, et le léger équipage disparut immédiatement dans un tourbillon de poussière.

On était au samedi soir; Edmond, selon l'invariable habitude qui avait été prise, se trouvait avec sa famille; ce fut lui qui entama assez aigrement le chapitre des récriminations.

« J'en étais bien sûr! » s'écria-t-il sur un ton de triomphe amer... « Ils n'ont pas daigné nous reconnaître!... » Et il jeta un coup d'œil de dépit sur son accoutrement qui n'avait, il faut en convenir, aucune analogie avec les vêtements si *délicieusement* coupés par Renard... Sa chaussure se composait de gros souliers poudreux..... Son père portait une *vareuse* en orléans gris, fort maltraitée par les travaux de la campagne.... Sa mère, sa tante, ses sœurs, étaient vêtues de robes d'indienne dont leurs femmes de chambre parisiennes n'auraient certainement pas consenti à s'affubler..... En un mot, toute la famille était, selon l'appréciation d'Edmond, fort mal équipée, et, pour ce motif, avait, sans nul doute, mérité le dédain du riche banquier.

« Il serait plus vraisemblable, » dit Cécile, « de supposer qu'ils ne nous ont pas reconnus; il y a déjà longtemps qu'ils ne nous ont vus..... Nous avons tous grandi.

— Allons donc! notre père n'a pas grandi, je suppose...

— Son grand chapeau de paille cache tout à fait sa figure, » allégua Louise.

« Surtout, ce chapeau est vieux, très-bosselé..... et par conséquent on ne se soucie pas de reconnaître la figure qu'il protége.

— Prends garde, Edmond, » dit la tante Marthe en passant son bras sous celui de son neveu; « prends garde! Les jugements que nous portons légèrement sur les autres mettent en lumière, non pas leur caractère, mais le nôtre; ils nous servent de miroir, et l'image que nous y voyons est la nôtre, non la leur. On peut affirmer, sans crainte d'être trop sévère, que le mal gratuitement supposé, que les mauvais sentiments facilement attribués, ont leur source en nous-mêmes; en nous hâtant de les admettre sans preuve suffisante, nous donnons à penser que, le cas échéant, nous agirions dans le sens que nous blâmons.

— Je ne jugerais pas en effet, » dit Louise, trop fidèle à ses habitudes taquines, « que, la situation étant renversée, le sieur Edmond Darmintraz consentît à reconnaître des amis..... mal mis.

— Fi! fi! » répondit vivement le jeune homme, toujours honteux après coup du réveil de ses anciennes erreurs; « ne parle pas ainsi..... C'est vrai, j'ai peut-être été un peu prompt; il est possible que nous n'ayons pas été aperçus..... Mais enfin, on aurait pu venir nous voir; on sait que nous habitons ici, tout près du château de Lansac.

— Serais-tu bien empressé de renouer connaissance? » demanda Cécile.

« Moi!..... non certes! au contraire, je n'ai pas la moindre envie de m'exposer à exciter leur pitié.

— Ils pensent probablement comme toi sur ce point; eux aussi ont éprouvé un grand malheur, et veulent éviter d'inspirer la pitié: ils se trompent comme toi, ou plutôt la vanité dénature à leurs yeux le véritable sens du mot *pitié*. Pour la vanité, en effet, la pitié est synonyme de mépris..... Mais pour ceux qui ont un bon cœur, combien est différente la signification de ce mot! Il exprime la sympathie, l'intérêt, la solidarité de tous les hommes en face du malheur, et le désir de diminuer le poids du fardeau en en prenant sa part. Pauvre Mathilde! je voudrais la revoir.

— Va, cours, précipite-toi dans ses bras... tu seras bien reçue, » reprit Edmond.

« J'attendrai que les circonstances nous rapprochent d'elle, » répondit paisiblement Cécile, « et lorsqu'elle sera bien certaine que ce n'est pas le désir de me réjouir de son malheur qui m'invite à la revoir, je crois qu'en effet je serai bien reçue. »

La famille Darmintraz se promenait ce soir-là à travers la campagne, et l'on décida, d'un commun accord, que l'on visiterait au retour les belles meules de foin qui étaient alignées dans l'une des principales prairies. M. Darmintraz évaluait avec complaisance le chiffre probable auquel s'élèverait la vente des foins. On avait là sous les yeux, sous la main, une somme relativement considérable, qui représentait le bien-être pendant toute l'année, et qui devait permettre en outre de faire quelques améliorations aux terres que l'on cultivait. Le soleil se couchait majestueusement dans un ciel paisible; on voyait flotter au loin ces légères vapeurs bleuâtres qui estompent l'horizon à la campagne, et servent de transition entre le ciel et la terre. L'influence exercée par ce beau jour, par la senteur des foins fraîchement coupés, par le gracieux tableau de la prairie au bas de laquelle un gros ruisseau promenait capricieusement ses méandres, cette influence était si puissante qu'Edmond lui-même sentait pénétrer en lui un calme bienfaisant. On ouvrit un panier, on en tira quelques provisions, et l'on s'établit à l'ombre de quelques grands arbres pour faire un goûter très-simple, mais qui parut excellent. En ce moment, nul ne songeait à regretter le luxe que l'on avait perdu.

On revint lentement en causant des projets qui reposaient sur le produit de la vente des foins. La tante Marthe était un peu silencieuse, et semblait examiner l'horizon avec quelque appréhension; mais elle avait pour principe d'épargner à autrui les inquiétudes que la prévoyance ne pouvait dissiper, et elle se borna à rappeler aux jeunes gens que la modération était pour l'esprit une habitude salutaire à prendre, car on évitait, grâce à cette disposition, les mécomptes et les déceptions.

Dès que l'on fut rentré à la maison, Marthe se hâta d'interroger le baromètre; l'aiguille oscilla brusquement, et, se séparant des indications consolantes, alla se poser sur le mot *Pluie*. Cette menace était sérieuse, car on allait s'occuper de charrier les foins; mais l'espérance est tenace dans les jeunes cœurs, et l'on ne renonça pas aux rêves que l'on édifiait sur la récolte.

Quand on se leva le lendemain, le soleil était radieux; mais dans le lointain on apercevait quelques nuages qui s'amoncelaient vers les montagnes; bientôt on entendit quelques sourds roulements de tonnerre qui se répétaient en se rapprochant. On employa tous les moyens de transport dont on pouvait disposer pour charrier les foins, et chacun travailla avec courage pour parer à l'insuffisance des charrettes. Le vent ployait les arbres qui dressaient leurs branches éplorées dans les directions les plus opposées; quelques gouttes de pluie commencèrent à tomber, mais l'orage sembla bientôt se concentrer dans les montagnes.

La famille se réunit pour déjeuner; mais l'anxiété avait remplacé la confiance exubérante manifestée la veille; tout le monde avait travaillé, sans en excepter Ambroisine, qui avait voulu se rendre sur le lieu du péril. Cependant, comme l'ouragan s'apaisait, comme les nuages d'aspect sinistre s'écartaient pour s'assembler au loin, on commençait à espérer qu'on en serait quitte pour l'inquiétude. Quelques rayons de soleil parurent et contribuèrent à rasséréner les cœurs.

Tout à coup on entendit quelques voix dans la cour, et les garçons de la ferme entrèrent tumultueusement dans la salle à manger où se trouvait réunie la famille Darmintraz. Les nouvelles qu'ils apportaient étaient désastreuses; l'orage avait été si épouvantable dans les montagnes que les ruisseaux s'étaient tranformés en torrents qui inondaient les prairies en emportant les foins; il n'y avait pas un moment à perdre si l'on voulait essayer de disputer au fléau quelques débris de la récolte.

Ce ruisseau, dont l'aspect était si doux et si charmant, qui promenait la veille encore avec tant de grâce ses eaux argentées au travers les prairies, s'était métamorphosé en un torrent furieux qui entraînait tout sur son passage, croissant toujours en largeur et exagérant sans cesse sa vélocité.

Toute la famille se hâta de se rendre sur le lieu du sinistre. Mme Darmintraz se lamentait, et, s'adressant à sa belle-sœur avec l'injustice qui est l'ordinaire apanage de la faiblesse, laquelle cherche instinctivement l'appui de la force, tout en mettant son efficacité en doute, s'écriait douloureusement:

« Ah! Marthe, direz-vous encore qu'à quelque chose malheur est bon?

— Oui, ma sœur, » répondit Mlle Darmintraz, conservant un calme énergique au milieu de la famille désolée; « oui, je le dirai, je le croirai toujours..... Le malheur est salutaire, lors même qu'il sert seulement à nous enseigner le courage, la patience, toutes les qualités qui servent à assurer le triomphe dans toutes les luttes. »

On avait couru plutôt que marché, on avait vu de loin que le dommage n'était pas encore considérable, et M. Darmintraz répartit aussitôt les forces dont il pouvait disposer, pour arracher sa récolte à son dangereux voisinage.

« Il nous faudrait encore cinq ou six travailleurs de bonne volonté, » dit le vieux fermier..... « Avec ce renfort, je m'engagerais à sauver tout ce qui reste..... Mais, quoi! chacun est occupé pour son propre compte, nous n'en viendrons jamais à bout. »

En effet, le ruisseau allait toujours s'élargissant; il se rapprochait de minute en minute des pauvres meules, naguère si admirées.

« Ah! » s'écria M. Darmintraz, enfin découragé, « nos efforts sont insuffisants; nous allons être envahis! »

Au moment où il prononçait ce cri de détresse, on vit accourir sept ou huit personnes qui en devançaient quelques autres. En tête de cette petite troupe marchait M. Develloy. On n'eut pas beaucoup de temps à donner aux compliments, car le nouveau-venu, s'approchant de M. Darmintraz en lui serrant la main, se borna à lui dire:

« Je viens d'apprendre que votre récolte est en péril, et je vous amène tous les bras dont j'ai pu disposer, à commencer par les miens. »

Et tout le monde se mit à l'ouvrage avec une ardeur

décuplée par l'espoir du succès ; peu après on vit apparaître trois grandes charrettes, dont la première était conduite par M. Villenot : c'était lui qui, tout en se hâtant d'aller au secours de ses amis, avait dit à M. Develloy le désastre contre lequel ses voisins luttaient. Le nouveau propriétaire du château de Lansac avait fait mander le jeune médecin pour lui confier la clientèle de sa maison, et la conversation avait été abrégée par la hâte que manifestait Édouard Villenot, désireux de payer de sa personne. M. Develloy l'avait chargé de presser l'attelage des chariots, et s'était rendu lui-même, avec ses gens, près de la famille Darmintraz.

Toutes ces explications brèves, diffuses, à grand'peine demandées, données, entendues, s'échangeaient pendant le travail général. En voyant M. Develloy se mettre bravement à l'œuvre, saisir une fourche et travailler, sinon aussi bien, du moins avec autant d'entrain qu'un simple ouvrier, Edmond, qui passait chez ses parents le congé qui lui avait été accordé, sentit disparaître le sentiment de honte vaniteuse dont il avait été d'abord assailli en reconnaissant le riche banquier parisien. Hélas !... les costumes portés par toutes les personnes composant la famille Darmintraz étaient si singuliers quand on les jugeait au point de vue des traditions parisiennes! Les dames étaient vêtues de peignoirs en toile de Vichy; M. Darmintraz avait ôté son habit pour travailler plus commodément, et lui-même, Edmond, cet élégant, jadis remarqué par la recherche de sa toilette, portait une vieille jaquette en *orléans*.

(*La suite prochainement*). EMMELINE RAYMOND.



Toute lettre demandant des renseignements, sans être accompagnée par la bande du journal portant le nom de l'abonnée et le numéro de l'abonnement, sera considérée comme non avenue et ne recevra pas de réponse.

Nº 1,101, *Belgique*. La grenadine ne peut servir pour toilettes de grand deuil, parce que cette étoffe exige une doublure de soie noire, inconciliable avec l'étiquette du deuil. On porte, en été, des robes en batiste de laine, en *byzantine*, tissus assez légers, mais serrés ; la confection pareille n'est pas admissible pour grand deuil ; on la remplace par les châles en grenadine ; jupons blancs ornés de noir. On peut porter à la maison des robes en indienne, à fleurettes blanches. Il est complétement impossible de répondre à date fixe. — Nº 75,654, *Haute-Saône*. Je ne connais pas les mantelets en dentelle avec pointe de taffetas. — Nº 79,909, *Gers*. De treize à quinze ans, les jeunes filles portent des robes longues, mais non à queue ; on taille toutes les robes en pointes ; voile long et carré. On a reçu des dessins de chapeaux ronds, parmi lesquels on peut choisir. Plume, même pour jeune fille. — Nº 1,303, *Marseille*. Le corsage du nº 18 est *tout noir* ou *tout blanc*, mais non noir et blanc.... Il y a *ou*, comme dit Figaro, et non pas *et*. Le corsage fait en tulle blanc conviendra pour cette circonstance..... mais tulle de coton ; le tulle de soie n'est pas admissible de jour. — Nº 80,322, *Loiret*. On recevra. — Nº 71,827, *Toulouse*. 3 mètres de largeur, un mètre 50 ou 60 centimètres de longueur. On recevra gravure et plus amples détails. — Nº 71,783. *Pyrénées-Orientales*. Il n'y a pas d'explication *meilleure* à donner, car il est impossible de faire en *travers* un objet composé pour être fait en longueur. On recevra probablement, mais non de suite. — Nº 56,440, *Var*. Je ne comprends pas bien la demande que l'on m'adresse. Tout ce que je pourrais faire à cet égard serait de publier un dessin de layette, c'est-à-dire la liste des objets composant une layette... et cela a déjà été fait.

Louise, à Neuilly. Les meilleurs sommiers élastiques que je connaisse sont ceux que l'on vend rue de Buci-Saint-Germain, 25 ; on les appelle *sommiers Phénix* ; on peut demander un prospectus à Mme Gache ; chose rare, ces sommiers tiennent toutes les promesses de leur prospectus, sur lequel on trouvera tous les détails que l'on me demande, relativement à leur prix, etc. — *Aisne*. Les indications relatives à la mousse tricotée ont été publiées plusieurs fois ; voir les tables des matières des années précédentes. — *Paris*, *Mme B*..... Un paletot en drap d'été. Le chapeau rond n'est nullement obligatoire. Aucune garniture à la robe grisaille, si ce n'est des biais de taffetas noir au paletot et au corsage. Les jupons de percale ne sont pas indispensables. — *Blanche*. De tous ces sentiments si flatteurs, j'accepte seulement la sympathie parce que j'espère la mériter. — Nº 64,147, *Yonne*. Si l'on n'a que des relations fort cérémonieuses avec la personne qui adresse la lettre de faire part, on répond par l'envoi d'une carte de visite; ceci est obligatoire, quelle que soit la distance à laquelle on se trouve ; si les relations sont amicales, on écrit. — Nº 3, *Paris*. La mode de ces costumes subit si peu de variations que nous ne sommes pas bien certains d'en publier cette année des patrons ; voir ceux des années précédentes. — Nº 6,470, *Passy*. Voir chez Mme Michaud, boulevard Sébastopol, 14. — Nº 65,941, *Gironde*. Paletots pareils aux robes. — — Nº 12,415, *Seine*. Ce n'est pas la crinoline, mais bien les jupons garnis de volants empesés, qui soutiennent la queue de la robe, une crinoline ne pouvant avoir ni l'envergure, ni la longueur nécessaire pour ce résultat. Nous ne pouvons publier des patrons d'objets qui sont la propriété des fabricants. M. Murger était Français ; il n'y a donc pas de raison pour prononcer son nom selon les règles d'une langue étrangère. Point de ceinture à longs pans par-dessus un paletot..... Point de tricorne, de grâce ! — *Belgique*. Nous entendons par *bande* la bande de papier qui porte le nom, le numéro, l'adresse de l'abonnée. On fait pour l'été des amazones en alpaga, foncé ou clair, ou bien en piqué maïs ; je ne connais pas ce genre de cravaches. Chapeau de paille à petits bords. L'alpaga de l'amazone peut être noir ou gris. — Nº 20,987, *Charente*. On peut porter *à tout âge* des pointes ou des bournous en dentelle. On peut mettre, à quarante-huit ans, un corsage blanc sous une veste, pourvu que l'on n'ait pas la taille déformée par l'embonpoint. Le capuchon de guipure est tout à fait inutile. Chapeau-fanchon. Transformer le crêpe de Chine en une sortie de bal ou de théâtre. — Nº 9,547, *Seine-et-Oise*. Le costume des petits garçons offrant moins de variété que ceux des petites filles, nous devons nous occuper plus des uns que des autres ; nous publions sans cesse, du reste, des vêtements pour enfants. — Nº 6,087, *Seine-et-Oise*. Merci mille fois pour cette lettre affectueuse. Mon avis est qu'il faut absolument s'abstenir en ce moment de l'emplette d'un châle d'été ; on n'en voit pas du tout, à part ceux en dentelle de laine et de soie ; mais je crois à la durée des paletots courts en cachemire noir, ornés plus ou moins richement en passementeries et jais. — *Trélou, Nord*. Une jeune fille porte des plumes seulement sur un chapeau rond, — jamais sur un chapeau Lamballe ou autre.

Nº 15,029, *Batignolles*. Me faire parvenir une note concernant la personne. — Nº 67,383, *Basses-Pyrénées*. Voir les derniers articles de mode, les *costumes de voyage* de ce nº 26, pour les robes courtes, qui se coupent à pointes comme leurs compagnons, les jupons ; la robe peut rester telle qu'elle est : on n'y regarde plus de si près pour le faux. — Nº 70,452, *Gard*. Cet article a paru, en effet, mais le numéro est épuisé. Oui pour la garniture de chapeau. On peut faire plusieurs plis au-dessus de l'ourlet ; cela sera plus joli qu'un seul grand pli. Ce remède n'est pas encore trouvé (efficace sans être nuisible) ; merci pour cette excellente lettre. — Nº 83,839, *Calvados*. Le journal est très-fier des services qu'il rend, et sa directrice très-heureuse de l'approbation qu'on lui accorde. On a reçu depuis trois ans bien des étoiles au crochet, et, dans le nombre des dessins en relief, entre autres l'été, ou l'automne dernier ; on fixe par quelques points le travail au crochet sur le siége. — Nº 6,126, *Meurthe*. Robe de tarlatane blanche, garnie sur une hauteur de 20 centimètres avec de petits volants ruchés, ayant chacun 2 centimètres de largeur. Robe de dessus, également en tarlatane, mais plus courte que la précédente; chaque lé arrondi est un peu séparé de son voisin, de façon à former un immense feston, bordé avec trois volants, pareils à ceux de la première robe ; dans le creux de chaque feston, touffe de rubans bleus ; devant, quatre de ces touffes n'ont pas de pans ; elles deviennent plus volumineuses et ont des pans sur les côtés et derrière. Pour coiffure, clochettes bleues. — Nº 16,640, *Indre*. S'adresser pour les patrons à Mme Gérard, rue du Faubourg Saint-Honoré, nº 40. Veste ou blouse et pantalon pour petit garçon de quatre ans. Cette approbation d'une grand'mère me touche profondément. — Nº 62,555, *Drôme*. Oui, le péplum convient pour cette étoffe ; on en recevra un patron dans le nº 27, ce genre de faux pardessus ne pouvant être porté que durant les jours très-chauds. Même garniture au péplum qu'au corsage, puisque celui-là continue celui-ci. Oui pour le chapeau. Ces robes étant toutes taillées, les *Magasins du Louvre* ne peuvent en envoyer d'échantillons. — Nº 59,618, *Seine-et-Marne*. On recevra ces objets sinon à la fois, du moins séparément, soit dans la *Mode illustrée*, soit dans les *Patrons illustrés*. Merci pour cette fidélité que nous espérons mériter toujours davantage. — Nº 16,182. Cette couleur par trop *neutre* doit être ravivée par des bandes ou des pattes de taffetas gros bleu, ou violet, ou vert ; voir les derniers dessins et descriptions de toilettes. Chapeau de paille garni en rubans de même teinte que la garniture de la robe ; oui pour les plumes de paon. Chiffre carré.

Explication de la Clef diplomatique.

LE ROCHER DE SISYPHE.

— Au prochain numéro, Madame, faites mettre
Mon chiffre, en écusson renfermant double lettre...
— Madame, songez-y, sans hésiter il faut
Corriger du journal un très-grave défaut :
Il mesure, en avare, à la littérature
Un espace trop court... — Madame, la lecture
N'est pas du tout mon fait : dans mon journal, je veux
Longs articles de mode et dessins plus nombreux...
— Madame, votre avis sur le meilleur système
Pour préserver le teint ?... — Dois-je, pour un baptême
Qu'on prépare, Madame, avec certain éclat,
Mettre mes gants vert-pomme ou mes gants chocolat ?...
— Madame, indiquez-moi la meilleure pommade...
— Madame, ai-je trouvé le mot de la charade ?...
— Madame, aux étrangers, pour les bien recevoir,
Doit-on dire : Bonjour, ou : Veuillez vous asseoir ?...
— Madame, les talmas sont-ils toujours de mode ?...
— Une cage, Madame, élégante et commode ?...
— Dois-je ôter, au théâtre, ou garder mon chapeau ?...
— Madame, un spécifique adoucissant la peau ?...
— Avant son tour, Madame, à ma lettre pressée
Répondez, s'il vous plaît ; je suis embarrassée :
En grand deuil, je voudrais porter tous mes bijoux ;
Est-ce un peu trop risqué ? dites, qu'en pensez-vous ?
— Madame, je réclame un dessin de soutache...
— Madame, le moyen d'enlever une tache ?...
— Madame, guidez-moi : faut-il, dans mon salon,
Mettre la table en large ou la placer en long ?...
— De Thérésa, Madame, en grande confidence
Je viens vous demander la dernière romance...
— J'ai bientôt cinquante ans, chère dame, et je veux
Voir encore épaissir et croître mes cheveux :
Vite un procédé prompt, et surtout infaillible !...
— Un jupon à ressorts, Madame, est-il flexible ?...
— Madame, mon mari possède un vieil elbeuf ;
Le moyen, s'il vous plaît, d'en faire un habit neuf ?...
— Envoyez-moi demain, Madame, une recette
Pour changer une ride en gentille fossette...
— Madame, chargez-vous de mes courses d'achat...
— Madame, un joli nom pour mon amour de chat ?...
— Madame, un entre-deux ?... — Madame, une voilette ?...
— Un patron de pantoufle ?... — Une eau pour la toilette ?...
— Un don pour ma filleule ?..— Un vœu pour mon parrain ?..
— Votre avis ?..— Vos conseils ?..— Et, pour constant refrain :
Au prochain numéro, sans faute, la réponse ;
Pas de retard surtout, ou gare la semonce.

Voilà ce que la poste, au bureau du journal,
Où des renseignements se forge l'arsenal,
Apporte chaque jour. Voyez-vous la figure
Que fait la directrice au bout de sa lecture ?
On veut tout à la fois !... On veut blanc !... On veut noir !..
A quel saint me vouer !... Et, dans son désespoir,
Elle jette sa plume. Unger vient, la ramasse,
S'approche doucement et devant elle place
Un élégant billet, frais, gentil, gracieux :
Il avait avisé, dans le courrier nombreux,
Votre lettre, Madame, où l'aimable indulgence
D'une amie inconnue offre avec bienveillance
L'avis qui sait unir, en quelques mots charmants,
Une fine critique aux encouragements.
Du fruit de ses travaux précieux témoignage,
A notre directrice elle rend le courage :
Tout heureux du succès qu'à vos yeux il obtient,
Sisyphe, en souriant, à son rocher revient.

EDME SIMONOT.

CHARADE

L'ouvrière pour coudre a toujours mon premier,
Un pronom est mon dernier,
Le Diable mon entier.

A. M.

AVIS.

Nous publierons avec le prochain numéro une planche de patrons contenant les objets suivants :

Corsages blancs et corselets, pour jeunes filles de douze à quatorze ans. — Plateau de lampe. — Costume pour petit garçon de huit à dix ans, — Costume pour petite fille de sept à neuf ans. — Deux bonnets pour petits enfants. — Fichu grand'mère, pour jeune fille de treize à quinze ans. – Deux cravates en mousseline. — Robe coupée en pointe avec péplum. — Coiffure sicilienne. — Bonnet Benoiton. — Bonnet Paula. — Bournous d'été. — Essuie-plumes en forme de bouquet. — Deux chemisettes pour enfant d'un à deux ans. — Bonnet en forme de résille.

Pour répondre aux nombreuses demandes qui nous sont adressées journellement au sujet de *patrons découpés*, nous rappelons à nos abonnées que nous ne pouvons fournir aucun patron en dehors de ceux que publie le journal.

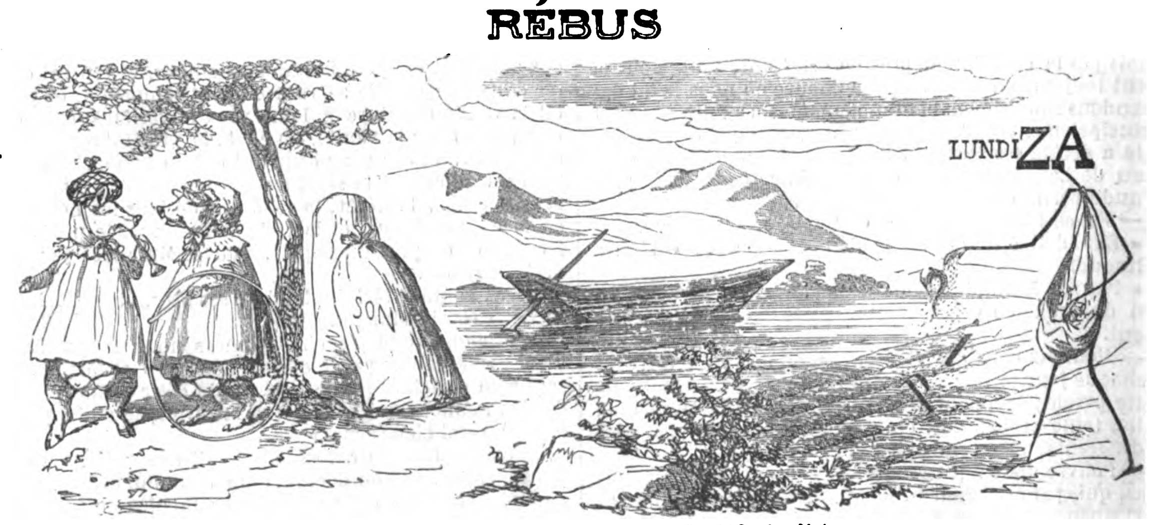
Quant aux *patrons illustrés*, ils ne se vendent jamais séparément (même aux abonnées de la *Mode*) ; pour les recevoir il est indispensable d'être abonné à la fois au journal et aux patrons, de manière que ces deux abonnements finissent en même temps.

Nous prions donc les personnes qui désireraient se procurer des patrons qui n'ont pas été donnés dans le journal, d'adresser leurs demandes à Mme Gérard, 40, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS : L'électricité défie la distance.